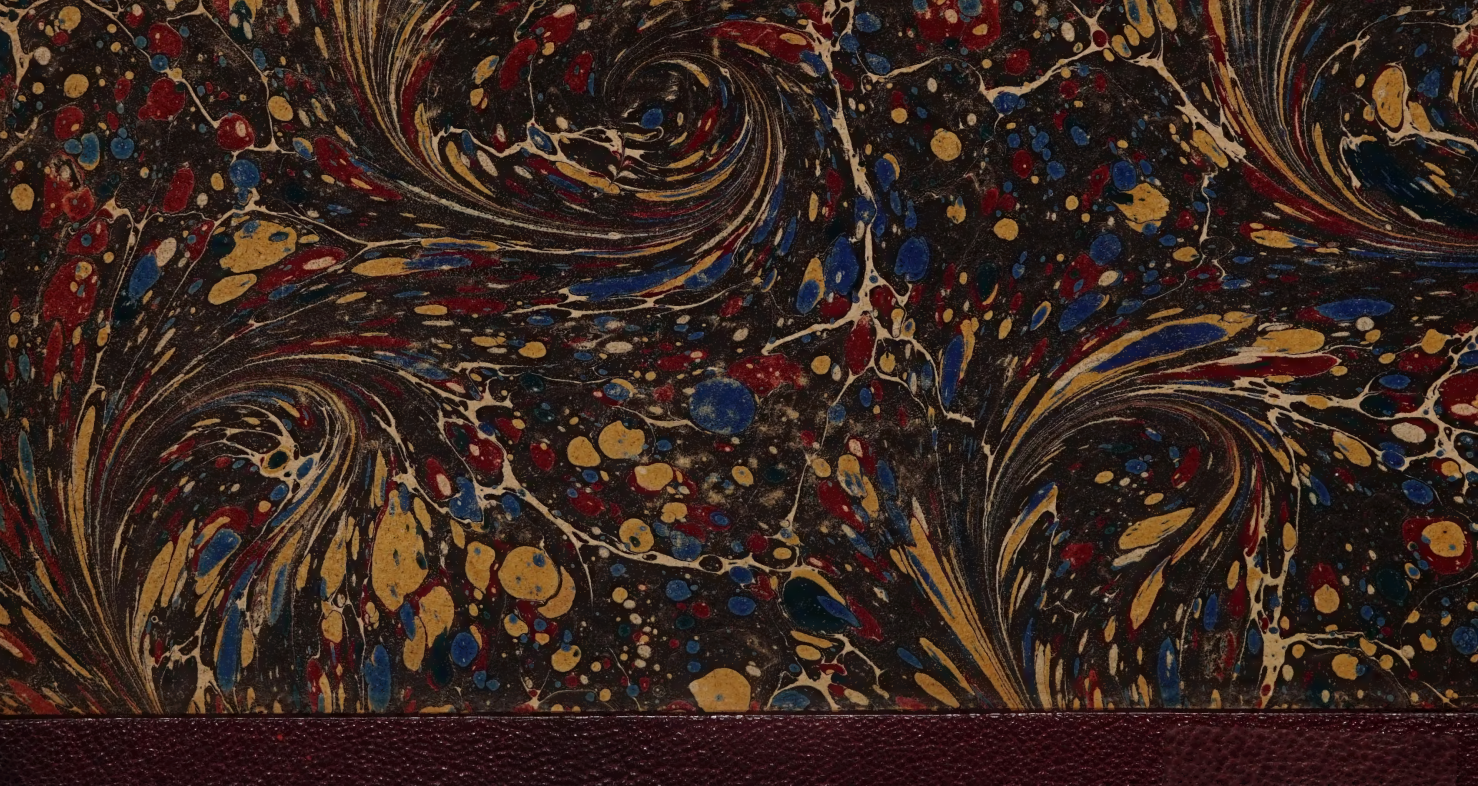

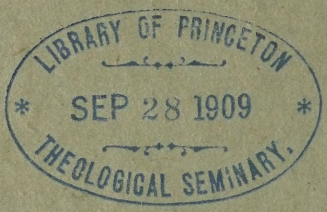

BR 65 .A6 F8 1900 v.2
Augustine,
Les confessions

v.2

947

LES CONFESSIONS

DE

SAINT AUGUSTIN

TOME II

LIBRARY OF PRINCETON
MAY 29 1909
THEOLOGICAL SEMINARY.

ŒUVRES CHOISIES

DE

SAINT AUGUSTIN

LES CONFESSIONS

TRADUCTION FRANÇAISE ET COMMENTAIRES

D'après Mgr PÉRONNE, évêque de Beauvais,

Par M. le chanoine PIHAN, ancien vicaire général

AVEC TEXTE LATIN

TOME II

De tous mes ouvrages, le livre de mes *Confessions* n'est-il pas celui qui a été le plus répandu et accueilli avec le plus de faveur?
(*Du Don de la Persévérance*, ch. XX.)

PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, RUE BAYARD, 5

LIVRE V

LIVRE V

Saint Augustin retrace le tableau de sa vingt-neuvième année, durant laquelle il enseignait la rhétorique à Carthage. Ayant, dans le cours de cette année, reconnu l'ignorance de Faustus, évêque célèbre des manichéens, il renonce au projet d'aller plus avant dans les doctrines de cette secte. Il part pour Rome à l'insu de sa mère; il y tombe gravement malade. Il quitte cette ville où il enseignait également la rhétorique, et il vient à Milan pour prendre la même chaire, qu'il avait obtenue au concours. C'est là que, suivant les instructions de saint Ambroise, il commence à se repentir de sa vie passée et prend le parti de renoncer au manichéisme pour se remettre au nombre des catéchumènes.

CHAPITRE PREMIER

Augustin confesse les miséricordes divines dont il a été l'objet, non pour les faire connaître à Dieu, mais pour louer celui que louent toutes les créatures.

Recevez le sacrifice de mes *Confessions*, cette offrande de ma langue, formée, excitée par vous à confesser votre nom. (*Ps.* CXVXXII, 2.) Rendez la vigueur à mes os et qu'ils s'écrient : Seigneur, qui est semblable à vous? (*Ps.* XXXIV, 10.) Celui qui se confesse à vous ne vous apprend rien de ce qui se passe en lui, puisque votre œil pénètre dans un cœur même fermé et que votre main ne peut être repoussée par la dureté des hommes, car votre miséricorde et votre justice la rompent à votre gré (1)

(1) *Votre miséricorde ou votre justice la rompent à votre gré.* Votre miséricorde en l'amollissant et l'ouvrant au repentir; votre justice en l'en-

LIBER QUINTUS

Annum ætatis suæ exhibet vigesimum nonum, quo comperta Fausti Manichæi imperitia, suum propositum in illa secta proficiendi abjecit; quo etiam Roma, ubi tunc rhetoricam profitebatur, missus Mediolanum ut eamdem artem doceret, cœpit, audito Ambrosio, resipiscere; et de Manichæorum secta abdicanda necnon de repetendo catechumenatu decernere.

CAPUT PRIMUM

Excitat mentem ad Deum laudandum.

Accipe sacrificium confessionum mearum de manu linguæ meæ, quam formasti et excitasti, ut confiteatur nomini tuo : et sana omnia ossa mea, et dicant : Domine, quis similis tibi? Neque enim docet te, quid in se agatur, qui tibi confitetur : quia oculum tuum non excludit cor clausum, nec manum tuam repellit duritia hominum : sed solves eam cum voles, aut miserans aut vindicans : et non est qui se abscondat a calore tuo. Sed te laudet anima mea, ut amet te; et confiteatur tibi miserationes tuas, ut laudet te. Non cessat nec tacet

durcissant, c'est-à-dire en la privant du secours intérieur et en châtiant son impénitence par les peines de cette vie ou de la vie future.

et personne ne peut se dérober à votre chaleur. (*Ps.* XVIII, 7.) Que mon âme vous loue pour vous aimer, qu'elle confesse vos miséricordes pour vous louer ! Toutes les créatures chantent un hymne continuel en votre honneur; l'esprit de l'homme (1) en élevant vers vous les accents de sa bouche, les êtres animés et ceux qui sont privés de vie par la bouche de ceux qui les contemplent (2); qu'ainsi notre âme se relève de sa langueur en s'appuyant sur vos œuvres, en arrivant à vous, Artisan de tant de merveilles : là est sa nourriture et sa véritable force.

(1) *L'esprit de l'homme,* c'est-à-dire de l'homme juste, car les impies, au lieu de louer Dieu, le blasphèment.

(2) *Par la bouche de ceux qui les contemplent.* Les anges et les hommes louent Dieu par eux-mêmes, mais les animaux et les autres êtres créés le louent par la bouche des êtres raisonnables, en les excitant, par la représentation des attributs divins, à louer leur Créateur. C'est dans ce sens que David disait : « Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament

laudes tuas universa creatura tua, nec spiritus hominis per os conversum ad te; nec animalia nec corporalia, per os considerantium ea; ut exurgat in te a lassitudine anima nostra, innitens eis quæ fecisti, et transiens ad te, qui fecisti hæc mirabiliter : et ibi refectio et vera fortitudo.

publie les œuvres de ses mains. » (*Ps.* XVIII, 1.) Les anges et les hommes louent donc Dieu *formellement* et les autres créatures *objectivement,* pour parler le langage de l'Ecole.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Ce chapitre nous offre une méditation utile pour la confession : cette confession doit être entière, puisque rien ne peut être caché à Dieu dont le prêtre tient la place. Nous devons de plus nous exciter à louer notre Créateur par la sérieuse réforme de notre vie, et nous garder d'interrompre, par nos péchés, le concert de louanges que ne cesse de lui offrir la création tout entière.

CHAPITRE II

C'est en vain que les méchants cherchent à échapper à la présence de Dieu. Ils doivent donc se convertir à lui et lui confesser leurs misères.

1. — Qu'ils aillent et vous fuient, ces hommes agités et coupables : vous les voyez, vous percez leurs ténèbres (1). Tout est beau autour d'eux; eux seuls sont affreux. En quoi ont-ils pu vous nuire? (2) En quoi ont-ils déshonoré votre puissance qui, des hauteurs des cieux jusqu'aux dernières profondeurs des abîmes, conserve sa justice et son inviolabilité? Où ont-ils fui, en fuyant votre face? (*Ps.* CXXXVIII, 7.) Est-il un endroit où vous ne pourriez les trouver? Mais ils ont fui pour ne pas vous voir, vous qui les voyez, et pour se heurter contre vous dans leur aveuglement, car vous n'abandonnez rien de ce que vous avez fait. (*Sap.* II, 25.) Ces hommes injustes se sont brisés contre vous pour leur juste châtiment. En voulant se soustraire à votre clémence, ils ont rencontré votre équité et sont tombés sous les coups de votre sévérité. Ils ignorent évi-

(1) *Vous percez leurs ténèbres*, les ombres dont ils se couvrent. Les impies écartent le souvenir de Dieu et détournent de lui leur intelligence et leur volonté; pourtant ils ne laissent pas d'être vus de lui, non point comme des parties lumineuses, mais comme des points ténébreux de la création et comme des ombres qui servent d'accompagnement et d'ornement à une peinture.

Plus bas (liv. XIII, ch. XIV), le saint Docteur donne aux réprouvés le nom de *nuit* et aux élus celui de *jour*, dans le même sens que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, lorsqu'il disait : « C'est maintenant votre heure et la puissance des ténèbres » (*Luc.* XXII, 53), entendait les démons et les Juifs coupables. Or, les méchants méritent ce nom parce qu'ils ont perdu la lumière de la sagesse et de la grâce divine, et qu'ils cherchent à l'éteindre dans les autres.

(2) *En quoi ont-ils pu vous nuire?* Ce n'est point à Dieu, c'est à lui-même que le pécheur fait tort, et il ternit l'éclat, non point de l'empire de Dieu, mais de sa propre nature. La beauté de la justice de Dieu n'est ni moins réelle ni moins grande que celle de sa miséricorde. Les impies méprisent la miséricorde, ils tombent entre les mains de la justice; mais,

CAPUT II

Dei præsentiam iniquos non effugere : itaque ad eum debere converti.

1. — Eant, et fugiant a te inquieti et iniqui, et tu vides eos, et distinguis umbras; et ecce pulchra sunt cum eis omnia, et ipsi turpes sunt. Et quid nocuerunt tibi? aut in quo imperium tuum dehonestaverunt, a cœlis usque in novissima justum et integrum? Quo enim fugerunt, cum fugerunt a facie tua? aut ubi tu non invenis eos? Sed fugerunt, ut non viderent te videntem se, atque excæcati in te offenderent : quia non deseris aliquid eorum quæ fecisti. In te offenderunt injusti, ut juste vexarentur : subtrahentes se lenitati tuæ, et offendentes in rectitudinem

après qu'ils ont foulé aux pieds toutes les autres lois divines, ils ne peuvent rien contre cet empire, qui conserve sa justice et son inviolabilité, et ils s'en vont forcément à l'éternel supplice; les justes, au contraire, à la vie éternelle.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Quels motifs puissants de détester le péché peut trouver ici le pécheur, s'il considère attentivement, avec le saint Docteur, quelle folie c'est d'aimer mieux éprouver les effets de la justice que ceux de la bonté de Dieu, à la juste vengeance duquel aucun impie ne peut se dérober !

Gardez-vous de croire que, ballotté constamment par les flots de la mer si agitée de ce monde inconstant, vous serez à jamais affranchi de la douleur et des larmes parce que vous serez entièrement converti à Dieu; au contraire, vous verserez des larmes plus abondantes, mais ces larmes vous mériteront les joies éternelles, et, dès cette vie, inonderont les profondeurs secrètes de votre cœur de la rosée des douleurs célestes et des divines consolations. « Une âme sincèrement revenue à Dieu se croit bien plus heureuse de pleurer ses péchés aux pieds de Jésus, dit Bossuet (*Sur l'efficacité de la Pénitence*), que de rire avec le monde et se perdre parmi ses joies dissolues. » Et combien donc est agréable la vie chrétienne où les regrets mêmes ont leurs plaisirs, où les larmes portent avec elles leur consolation! *Ubi et fletus sine gaudio non est,* dit saint Augustin. (*Enar. in Ps.* CXLV.)

demment que vous êtes partout, qu'aucun espace ne peut vous limiter et que seul vous êtes présent à ceux même qui fuient loin de vous.

2. — Qu'ils se convertissent donc et qu'ils vous cherchent, car vous n'avez pas abandonné votre créature comme ils ont abandonné leur Créateur. Qu'ils se convertissent et qu'ils vous cherchent, et aussitôt vous êtes dans leur cœur, dans le cœur de ceux qui vous confessent leurs misères, qui se jettent entre vos bras et pleurent sur votre sein leur égarement dans des voies difficiles. Père tendre, vous essuyez leurs larmes et ils pleurent plus encore, et ils trouvent leur joie dans ces pleurs; car ce n'est pas un homme de chair et de sang, mais vous-même, Seigneur, vous leur Créateur, qui les créez une seconde fois et les consolez. Où étais-je donc quand je vous cherchais? Vous étiez devant moi, mais je m'étais éloigné de moi-même et je ne me trouvais pas, bien loin de pouvoir vous trouver!

tuam et cadentes in asperitatem suam. Videlicet nesciunt, quod ubique sis, quem nullus circumscribit locus; et solus es præsens, etiam eis qui longe fiunt a te.

2. — Convertantur ergo, et quærant te : quia non sicut ipsi deseruerunt te creatorem suum, ita et tu deseruisti creaturam tuam. Ipsi convertantur, et quærant te; et ecce ibi es in corde eorum, in corde confitentium tibi et projicientium se in te, et plorantium in sinu tuo post vias suas difficiles : et tu facilis terges lacrymas eorum, ut magis plorent, et gaudeant in fletibus : quoniam tu, Domine, non aliquis homo, caro et sanguis, sed tu, Domine, qui fecisti, reficis et consolaris eos. Et ubi ego eram, quando te quærebam? Et tu eras ante me, ego autem et a me discesseram, et me non inveniebam, quanto minus te?

CHAPITRE III

Arrivée à Carthage de Faustus, évêque manichéen, qui avait beaucoup plus d'éloquence que de philosophie et de science. Aveuglement des philosophes qui, après avoir pénétré tous les secrets de la nature, n'ont point reconnu le Créateur dans ses ouvrages.

1. — Je vais parler, en présence de mon Dieu, de la vingt-neuvième année de mon âge (1). Depuis quelque temps, il y avait à Carthage un évêque manichéen, nommé Faustus (2); c'était le grand piège du démon, où beaucoup se laissaient prendre à l'appât de son éloquence. Tout en le louant, je savais néanmoins le distinguer des vérités que j'étais avide d'apprendre, et je regardais moins au vase d'or de la parole qu'aux mets de la doctrine que ce fameux Faustus me servait, car la renommée me l'avait annoncé comme très habile dans toutes les sciences et très versé dans les arts libéraux.

2. — Comme j'avais lu bon nombre de philosophes et retenu leurs préceptes, j'en comparais quelques-uns avec les longues rêveries des manichéens, et je trouvais plus de probabilité aux sentiments de ces sages qui ont su pénétrer les secrets de la nature, bien qu'ils n'en aient pas découvert le Maître, car, vous êtes grand, Seigneur; vous regardez avec amour les humbles; quant aux superbes, vous les tenez éloignés de *vous* (*Ps.* CLXVI, 5); vous ne vous approchez que des cœurs contrits; vous ne vous laissez pas découvrir par les orgueilleux;

(1) *La vingt-neuvième année,* l'an de Notre-Seigneur 383.

(2) *Nommé Faustus.* Ce Faustus était né à Milevum, en Numidie, d'une famille pauvre et obscure; il avait embrassé la secte des manichéens qui le regardaient comme leur évêque. Il affectait un grand détachement de toute chose, une extrême austérité de vie; pourtant il n'avait pu dissimuler à tous les yeux sa délicatesse et son amour pour la bonne chère. On savait qu'il couchait sur la plume, qu'il portait sous son vêtement grossier les plus fins tissus. Sa science n'était pas plus vraie que sa vertu. Mais il avait, dit saint Augustin, la parole facile et agréable, l'humeur aimable et enjouée, le

CAPUT III

De Fausto Manichæo, et de philosophorum cæcitate qui per creaturas Creatorem non cognoverunt.

1. — Proloquar in conspectu Dei mei annum illum undetricesimum ætatis meæ. Jam venerat Carthaginem quidam Manichæorum episcopus, Faustus nomine, magnus laqueus diaboli : et multi implicabantur in eo, per illecebram suaviloquentiæ; quam ego jam tametsi laudabam, discernebam tamen a veritate rerum quarum discendarum avidus eram : nec quali vasculo sermonis, sed quid mihi scientiæ comedendum apponeret nominatus apud eos ille Faustus, intuebar. Fama enim de illo prælocuta mihi erat, quod esset honestarum omnium doctrinarum peritissimus, et apprime disciplinis liberalibus eruditus.

2. — Et quoniam multa philosophorum legeram, memoriæque mandata retinebam, ex eis quædam comparabam illis Manichæorum longis fabulis : et mihi probabiliora ista videbantur, quæ dixerunt illi, qui tantum potuerunt valere, ut possent æstimare sæculum, quanquam ejus Dominum minime invenerint. Quoniam magnus es, Domine, et humilia respicis, excelsa autem a longe cognoscis. Nec propinquas nisi obtritis corde, nec inveniris a superbis; nec si illi curiosa peritia numerent

visage gracieux, l'abord avenant. C'est par là qu'il exerçait une séduction presque irrésistible et devenait pour les catholiques eux-mêmes le grand piège de Satan. Augustin dut en partie sa délivrance à celui qui en avait perdu tant d'autres, et, devenu évêque, il écrivit contre Faustus trente-trois livres, où il combat et réduit à néant les fables ridicules et les blasphèmes de cet hérétique.

quand bien même leur vaine et curieuse science saurait compter les étoiles et les grains de sable, mesurer les plages des cieux et suivre la route des astres. C'est à l'aide de l'intelligence, du génie que vous leur avez donnés qu'ils cherchent ces secrets; ils ont marqué le jour, l'heure, le degré, et les effets ont suivi leurs prédictions. Ils ont même tracé des règles qu'on lit encore aujourd'hui et au moyen desquelles on prévoit l'année, le mois de l'année, le jour du mois, l'heure du jour où l'éclipse du soleil ou de la lune doit avoir lieu, si elle sera partielle ou totale; et ce qui est ainsi prévu se réalise.

3. — Les hommes admirent; les ignorants s'étonnent, les savants se glorifient et s'élèvent, et, dans un orgueil impie, s'éloignant de votre lumière, eux qui prévoient de si loin l'éclipse du soleil ne voient pas celle qu'ils subissent à l'heure même. C'est qu'ils ne cherchent pas avec une religieuse ardeur d'où leur vient le génie des découvertes. S'ils reconnaissent que vous le savez créés, ils ne se donnent pas à vous (1) pour que vous conserviez ce que vous avez fait en eux, et qu'ils y détruisent ce qu'ils ont fait eux-mêmes. Ils ne vous immolent pas (2) les oiseaux du ciel, c'est-à-dire l'orgueil de leurs pensées, ni les poissons de la mer, c'est-à-dire les curiosités de leur esprit, ni les bêtes des champs, c'est-à-dire les convoitises de la chair, afin que vous, ô mon Dieu, qui êtes un feu dévorant (*Deut.* IV, 24), vous consumiez toutes leurs préoccupations mortelles, les rendant par une création nouvelle à l'immortelle vie.

(1) *Ils ne se donnent pas à vous* pour que vous conserviez en eux ce que vous y avez mis. Tout en connaissant l'auteur de la nature, ils ne se sont point consacrés à lui, afin que Dieu conservât et perfectionnât par sa grâce leur nature qu'il avait créée.

(2) *Ils ne vous immolent pas,* etc. Il faut répéter la négation avant le verbe *occidant*, de manière à donner à la phrase ce sens : « Ils ne font point mourir en eux les inclinations criminelles, auxquelles ils se sont asservis et qui les ont rendus mauvais. » Le saint Docteur continue, et, sous le voile d'allégories frappantes, il compare l'orgueil des philosophes au vol des oiseaux — parce que, comme les oiseaux, ils prennent leur essor dans les plus hautes régions — et leur vaine curiosité aux poissons. De même, en effet, que les poissons parcourent les profondeurs des mers, ainsi les phi-

stellas et arenam, et dimetiantur sidereas plagas, et investigent vias astrorum. Mente enim sua quærunt ista, et ingenio quod tu dedisti eis, et multa invenerunt, et prænuntiaverunt ante multos annos defectus luminarium solis et lunæ, quo die, qua hora, quanta ex parte futuri essent; et non eos fefellit numerus, et ita factum est ut prænuntiaverunt : et scripserunt regulas indagatas, et leguntur hodie; atque ex eis prænuntiatur, quo anno, et quo mense anni, et quo die mensis, et qua hora diei, et quota parte luminis sui defectura sit luna vel sol; et ita fiet, ut prænuntiatur.

3. — Et mirantur hæc homines, et stupent qui nesciunt ea, et exultant atque extolluntur qui sciunt; et per impiam superbiam recedentes et deficientes a lumine tuo, tanto ante solis defectum futurum prævident, et in præsentia suum non vident. Non enim religiose quærunt, unde habeant ingenium, quo ista quærunt. Et invenientes quia tu fecisti eos, non ipsi dant tibi se, ut serves quod fecisti et quales se ipsi fecerant, occidant se tibi, et trucident exaltationes suas sicut volatilia, et curiositates suas sicut pisces maris, quibus perambulant secretas semitas abyssi, et luxurias suas sicut pecora campi : ut tu, Deus ignis edax, consumas mortuas curas eorum, recreans eos immortaliter.

losophes cherchent à pénétrer dans les abîmes de la nature. Il assimile aux animaux ceux qui sont esclaves des plaisirs des sens, parce qu'ils n'ont pas plus d'intelligence que les animaux. Les philosophes sont tombés dans ces péchés énormes parce qu'ils n'ont point sacrifié à Dieu par la pénitence, et ils se sont ainsi évanouis dans leurs pensées.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Les causes pour lesquelles les philosophes se sont égarés dans leurs vains raisonnements sont encore les mêmes qui perdent les chrétiens exclusivement adonnés à la science. 1° C'est *l'orgueil :* enflés de leur esprit et de leurs talents, ils n'ont point recherché avec une attention religieuse Celui d'où

4. — Mais ils ignorent celui qui est la voie, votre Verbe, par lequel vous avez fait tout ce qui sert de matière à leurs calculs, et les calculateurs eux-mêmes, et les sens qui perçoivent les objets qu'ils dénombrent, et l'esprit qui les rend capables de ce dénombrement. Quant à votre sagesse, elle est sans nombre et sans mesure (*Ps.* CXLVI, 5), et c'est elle, votre Fils unique, qui s'est faite notre sagesse, à nous, notre justice et notre justification (*I Cor.* I, 3), qui s'est incarné, vivant parmi les hommes et payant le tribut à César. Ils ignorent cette voie par laquelle on descend de sa propre hauteur pour monter, par Jésus, jusqu'à Jésus. Ils ignorent cette voie; se croyant élevés et resplendissants comme les astres, voici qu'ils ont été précipités à terre, et les ténèbres ont obscurci leur cœur insensé. (*Rom.* I, 21.) Souvent ils disent vrai en parlant des créatures, mais n'ayant pas pieusement cherché la Vérité, qui en est l'ouvrier, ils ne la trouvent point, ou, s'ils la trouvent, la reconnaissant pour Dieu, ils ne l'honorent pas comme Dieu, ils ne lui rendent pas grâces; mais ils s'évanouissent dans leurs pensées; et comme ils se vantent d'être sages, et s'attribuent ce qui vient de vous (*Rom.* I, 21), ô mon Dieu, ils s'efforcent, par un aveuglement criminel, de vous attribuer ce qui vient d'eux; ils vous chargent de leurs mensonges, vous qui êtes la vérité; ils transforment la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance et l'image de l'homme corruptible, en celle des oiseaux, des quadrupèdes, des ser-

venaient ces dons d'une riche nature. En effet, que l'on considère Dieu comme la première vérité, ou comme le souverain bien, il est impossible de le connaître sous le premier rapport et de le posséder sous le second sans l'humilité : humilité de l'esprit, qui ne présume point de ses connaissances, qui ne s'attribue point des découvertes, et qui en rend hommage à Dieu; humilité du cœur, qui ne se glorifie ni de ses qualités ni de ses vertus, mais qui rapporte à Dieu tout le bien qu'il voit en soi. 2° C'est *la vaine gloire* dont ils ont été avides lorsqu'ils ont vu que tous les hommes admiraient leur science. 3° C'est l'*impureté* qui, par un juste jugement de Dieu, les a corrompus et précipités dans un bourbier d'erreurs et de crimes. 4° C'est *l'ignorance du mystère de l'Incarnation* et de la voie du ciel, que le Verbe incarné nous a frayée par les exemples de son humilité et de sa

4. — Sed non noverunt viam, Verbum tuum, per quod fecisti ea quæ numerant, et ipsos qui numerant, et sensum quo cernunt quæ numerant et mentem qua numerant; et sapientiæ tuæ non est numerus. Ipse autem Unigenitus tuus factus est nobis sapientia, et justitia, et sanctificatio, et numeratus est inter nos, et solvit tributum Cæsari. Non noverunt hanc viam, qua descendant ad illum a se, et per eum ascendant ad eum. Non noverunt hanc viam, et putant se excelsos esse cum sideribus et lucidos; et ecce ruerunt in terram, et obscuratum est insipiens cor eorum. Et multa vera de creatura dicunt, et Veritatem creaturæ artificem non pie quærunt, et ideo non inveniunt: aut si inveniunt, cognoscentes Deum, non sicut Deum honorant, aut gratias agunt: sed evanescunt in cogitationibus suis, et dicunt se esse sapientes, sibi tribuendo quæ tua sunt, ac per hoc student, perversissima cæcitate, etiam tibi tribuere quæ sua sunt; mendacia scilicet in te conferentes, qui veritas es, et immutantes gloriam incorrupti Dei in similitudinem imaginis corruptibilis hominis, et volucrum, et quadru-

patience. 5° C'est l'*impiété* ou l'absence de tout sentiment comme de toute pratique de religion. Ils ont connu Dieu et ne l'ont pas honoré comme Dieu, ni par des sacrifices, ni par des prières, ni par d'autres œuvres de religion. Que les chrétiens qui tiennent aussi le sceptre de la science veillent à ce que de mêmes causes ou d'autres semblables ne viennent à les perdre, et qu'ils fassent de ce danger la matière d'un sérieux examen.

2. On voit ici les fruits de la vraie philosophie, qui fut pour Augustin l'occasion de reconnaître et de pénétrer à fond les erreurs des manichéens. C'est la raison pour laquelle les hérétiques ne peuvent souffrir les études philosophiques; ils craignent qu'après avoir été convaincus d'erreur sur les secrets de la nature, ils soient convaincus d'erreurs beaucoup plus graves sur les mystères de la grâce. D'un autre côté, peut-on voir un tableau plus saisissant, une condamnation plus frappante des philosophes de tous les siècles hors de la vraie religion et de tous ceux qui, dans la lumière même du christianisme, entreprennent de séparer la philosophie de la religion!

pents; ils changent votre vérité en mensonge, et rendent à la créature l'hommage d'adoration et de service dû au Créateur. (*Rom.* I, 25.)

5. — Ces hommes néanmoins m'avaient appris beaucoup de vérités naturelles, dont je me rendais compte par la supputation et l'ordre du temps, par les visibles témoignages des astres. Comparant ces observations avec les discours de Manès qui a écrit sur ce sujet de longues extravagances, je ne trouvais point dans ces fables les raisons des solstices, des équinoxes et des éclipses, ni de tout le reste, que les livres de science profane m'avaient révélé. On m'obligeait cependant de croire à des affirmations absolument contraires aux données mathématiques et aux dépositions de mes yeux.

pedum, et serpentium; et convertunt veritatem tuam in mendacium, et colunt et serviunt creaturæ potius quam creatori.

5. — Multa tamen ab eis, de ipsa creatura, vera dicta retinebam, et occurrebat mihi ratio per numeros et ordinem temporum, et visibiles attestationes siderum, et conferebam cum dictis Manichæi, qui de his rebus multa scripsit, copiosissime delirans : et non mihi occurrebat ratio, nec solstitiorum et æquinoctiorum, nec defectuum luminarium, nec quidquid tale in libris sæcularis sapientiæ didiceram; ibi autem credere jubebar, et ad illas rationes numeris et oculis meis exploratas non occurrebat, et longe diversum erat.

CHAPITRE IV

Il n'y a de bonheur que dans la connaissance de Dieu, et on n'est ni plus heureux ni meilleur par tout ce qu'on peut savoir en dehors de lui.

1. — Seigneur, Dieu de vérité, savoir ces choses, est-ce assez pour vous plaire? Ah! malheureux qui connaît tout cela, s'il vous ignore! Heureux qui ignore tout cela, s'il vous connaît! (1) Quelqu'un, à la connaissance qu'il a de vous, joint-il cette science? Il n'en est pas plus heureux; tout son bonheur vient de vous seul, si, vous connaissant, il vous glorifie, vous rend grâces et ne s'évanouit pas dans ses pensées. (*Rom.* I, 22.)

2. — Mieux vaut être le maître d'un arbre et vous rendre grâce de ses fruits, sans connaître la hauteur de la tige et l'étendue des branches, que d'en savoir les dimensions, d'en compter tous les rameaux sans le posséder et sans en connaître et aimer le Créateur. Ainsi le fidèle a l'univers pour trésor; n'ayant rien en apparence (*II Cor.* 6), il possède tout en s'attachant à vous, Seigneur de toutes choses. Ignorât-il la marche de l'étoile polaire, il est bien plus heureux que cet arpenteur du ciel, ce calculateur des astres, ce peseur des éléments, qui vous néglige, vous qui disposez tout avec poids, nombre et mesure. (*Sap.* XVIII, 21.) En douter serait folie.

(1) *Heureux..... s'il vous connaît.* L'esprit humain veut connaître, comme le cœur veut aimer. Quand le désir naturel de savoir se porte sur des objets dont la connaissance est nécessaire ou utile, que d'ailleurs il se tient dans de justes bornes, loin de mériter aucun blâme, il est digne de louanges. Dieu ne nous interdit que les connaissances ou vaines ou nuisibles; mais il est évident qu'il faut mettre au premier rang celles qui regardent Dieu et nos devoirs envers lui. Les autres connaissances, quoique utiles, quoique nécessaires même à la vie et au maintien de la société, ne doivent venir qu'après.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin exhorte les savants à la pratique de l'humilité et à ne point se croire plus grands que les ignorants, puisque leur science ne les

CAPUT IV

Sola Dei cognitio beatum facit.

1. — Numquid, Domine Deus veritatis, quisquis novit ista, jam placet tibi? Infelix enim homo, qui scit illa omnia, te autem nescit : beatus autem qui te scit, etiam si illa nesciat. Qui vero et te et illa novit, non propter illa beatior sed propter te solum beatus est, si te cognoscens sicut Deum glorificet et gratias agat, et non evanescat in cogitationibus suis.

2. — Sicut enim melior est, qui novit possidere arborem, et de usu ejus tibi gratias agit, quamvis nesciat vel quot cubitis alta sit, vel quanta latitudine diffusa, quam ille qui eam metitur, et omnes ramos ejus numerat, et neque possidet eam, neque creatorem ejus novit aut diligit : sic fidelis homo, cujus totus mundus divitiarum est, et quasi nihil habens, omnia possidet inhærenda tibi, cui serviunt omnia quamvis nec saltem septentrionum gyros noverit, dubitare stultum est quin utique melior sit quam mensor cœli, et numerator siderum, et pensor elementorum, et negligens tui, qui omnia in mensura et numero et pondere disposuisti.

rend pas plus heureux et que souvent, au contraire, ils n'en sont que plus malheureux et plus coupables, parce que « la science enfle » l'esprit d'un vain orgueil si l'humilité ne vient réprimer ses superbes prétentions.

2. Heureux celui qui connaît Dieu alors même qu'il ignore tout le reste! Cette maxime est bien propre à consoler la multitude de personnes à qui leur sexe, leur condition, leur état interdisent l'étude des sciences et que la nature de leurs travaux condamnent à une enfance intellectuelle de toute la vie. Qu'elles connaissent Dieu, qu'elles l'aiment, qu'elles le servent de tout leur cœur : qu'ont-elles besoin du reste? Cette science leur suffit pour les rendre heureuses.

CHAPITRE V

Les erreurs de Manès et des manichéens sur l'astronomie donnaient une mesure évidente de la valeur de ses opinions et de son ignorance sur le reste de sa doctrine relativement à la religion.

1. — Eh! qui demandait à je ne sais quel manichéen (1) d'écrire sur ces matières, sans la connaissance desquelles on peut bien apprendre la science de la piété? Vous avez dit à l'homme : La véritable sagesse, c'est la piété. (*Job* XXVIII, 28.) Il pouvait ignorer cette sagesse, même en possédant admirablement les sciences humaines; mais puisque sans les connaître il avait cependant l'impudence de les enseigner, il lui était impossible de posséder cette sagesse divine. C'est vanité de faire étalage de ces connaissances mondaines, et c'est piété de vous en glorifier. Aussi, cet homme, déviant d'une belle rectitude, n'avait beaucoup parlé sur ces sujets que pour être convaincu d'ignorance par ceux qui en étaient vraiment instruits, et manifester ainsi la portée de ses opinions sur les choses moins connues. Il ne voulait pas qu'on eût une mince estime de lui, cherchant même à faire croire que le Consolateur, l'Esprit-Saint, qui enrichit vos fidèles, résidait personnellement en lui dans toute la plénitude de son pouvoir. (2)

2. — Aussi, lorsqu'on le surprenait en flagrant délit de mensonge sur le ciel et les astres, sur les mouvements du soleil, de la lune, bien que ces questions n'appartiennent pas à l'ensei-

(1) *Mais aussi qui demandait à je ne sais quel manichéen.* Quel est ce manichéen? Il est difficile de le dire. Cette expression *nescio quem* paraîtrait indiquer que ce n'est ni Manès, chef de la secte des manichéens, ni Faustus, ni Secundinus, ni aucun de ceux que le saint Docteur combat personnellement dans ses écrits. Cependant, si l'on compare tout ce qu'il dit, au chapitre III, de ce je ne sais quel manichéen, avec ce qu'il ajoute ici, on est porté à conclure que, par cette expression dubitative, il veut indiquer, non un inconnu, mais un homme méprisable et d'un esprit inculte, tel que fut le Perse Manès. (Voir liv. III, ch. VI.)

(2) *Que le Consolateur, l'Esprit-Saint, qui enrichit vos fidèles, résidait*

CAPUT V

Manichæi de astris imperitia indignum eum fide in cæteris faciebat.

1. — Sed tamen quis quærebat Manichæum nescio quem etiam ista scribere, sine quorum peritia pietas disci poterat? Dixisti enim homini : Ecce pietas est sapientia, quam ille ignorare posset, etiam si ista perfecte nosset : ista vero quia non noverat, impudentissime audens docere, prorsus illam nosse non posset. Vanitas est enim, mundana ista etiam nota profiteri; pietas autem, tibi confiteri. Unde ille devius ad hoc ista multum locutus est : ut convictus ab eis qui ista vere didicissent, quis ejus esset sensus in cœteris quæ abditiora sunt, manifeste cognosceretur. Non enim parvi se æstimari voluit, sed Spiritum sanctum consolatorem et dilatorem fidelium tuorum, auctoritate plenaria personaliter in se esse persuadere conatus est.

2. — Itaque cum de cœlo ac stellis, et de solis ac lunæ motibus falsa dixisse deprehenderetur, quamvis ad doctrinam religionis ista non pertineant, tamen ausus ejus

personnellement en lui. Les manichéens croyaient que l'Esprit-Saint habitait personnellement dans l'auteur et le chef de leur secte. Car, au témoignage de saint Augustin, ils prétendaient que la promesse faite par Notre-Seigneur Jésus-Christ d'envoyer le Saint-Esprit avait été accomplie dans l'hérésiarque Manès. Aussi se proclamait-il dans ses lettres « l'apôtre de Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ avait promis de l'envoyer, et qu'il avait envoyé l'Esprit-Saint dans sa propre personne. » (*Heres.*, XLVI, à *Quodvultdeus, De l'Utilité de la Foi,* ch. III.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Les ignorants peuvent se consoler ici, en entendant saint Augustin leur dire que l'homme n'éprouve aucun dommage s'il ignore la nature et les rapports des objets créés et s'il ne peut pénétrer dans les secrets de la création, pourvu qu'il ne croie rien qui soit indigne du Créateur de

gnement religieux, on voyait néanmoins avec évidence combien son audace était sacrilège, puisqu'il disait non seulement ce qu'il ne savait pas, mais encore des choses complètement fausses, et cela avec une vanité et un orgueil si insensés qu'il voulait faire attribuer ces doctrines à une personne divine demeurant en lui-même. Lorsque j'entends un de mes frères en Jésus-Christ, celui-ci ou celui-là, parler de ces matières en ignorant, qui prend une chose pour une autre, je supporte avec patience son opinion et je ne vois pas grand mal — pourvu qu'il ne se fasse aucune idée indigne de vous, Seigneur, Créateur de l'univers — à ce qu'il ignore les places et les mouvements des créatures corporelles. Son erreur lui nuirait pourtant, s'il juge qu'elle importe à la doctrine de la piété, et s'il ose affirmer avec obstination ce qu'il ignore.

3. — Néanmoins, lorsque la foi ne fait que de naître, une telle faiblesse est encore supportée par la charité, comme par une mère, jusqu'à ce que l'homme nouveau soit parvenu à l'homme parfait et ne puisse plus se laisser emporter à tout vent de doctrine. (*Ephes.* IV, 13.) Quant à celui qui, se posant comme docteur, chef et maître de ceux à qui il débite ces chimères, ose persuader à ses adeptes qu'ils doivent le prendre lui-même, non point pour un homme, mais pour votre Esprit-Saint, qui croirait ne pas devoir détester et repousser avec horreur son impudente folie, lorsqu'on le voit convaincu d'erreur dans les matières qu'il enseigne? Cependant, je ne voyais pas encore clairement qu'on ne pût pas expliquer, selon les principes de Manès, la longueur et la brièveté des jours et des nuits, l'alternative de la nuit et du jour, les éclipses des astres, et autres phénomènes du même genre, que j'avais lus dans les ouvrages des philosophes. Cette explication étant possible, je restais incertain si les choses se passaient de cette façon ou autrement. Mais je mettais son autorité avant ma croyance, à cause de la sainteté que je lui supposais.

l'univers et que sa conduite ne soit pas en contradiction avec la loi divine.

2. Le saint Docteur nous enseigne avec quelle charité il faut traiter les

sacrilegos fuisse satis emineret; cum ea non solum ignorata, sed etiam falsa, tam vesana superbiæ vanitate diceret, ut ea tanquam divinæ personæ tribuere sibi niteretur. Cum enim audio christianum aliquem fratrem, illum aut illum, ista nescientem, et aliud pro alio sentientem, patienter intueor opinantem hominem : nec illi obesse video, cum de te, Domine creator omnium, non credat indigna, si forte situs et habitus creaturæ corporalis ignoret. Obest autem, si hoc ad ipsam doctrinæ pietatis formam pertinere arbitretur, et pertinacius affirmare audeat quod ignorat.

3. — Sed etiam talis infirmitas in fidei cunabulis a charitate matre sustinetur, donec assurgat novus homo in virum perfectum, et circumferri non possit omni vento doctrinæ. In illo autem, qui doctor, qui auctor, qui dux et princeps eorum quibus illa suaderet, ita fieri ausus est, ut qui eum sequerentur, non quemlibet hominem, sed Spiritum sanctum tuum se sequi arbitrarentur, quis tantam dementiam, sicubi falsa dixisse convinceretur, non detestandam longeque abjiciendam esse judicaret? Sed tamen nondum liquido compereram, utrum etiam secundum ejus verba vicissitudines longiorum et breviorum dierum atque noctium, et ipsius noctis et diei, et deliquia luminum, et si quid ejusmodi in aliis libris legeram, posset exponi, ut, si forte posset, incertum quidem mihi fieret utrum ita se res haberet, an non ita; sed ad fidem meam illius auctoritatem, propter creditam sanctitatem, præponerem.

catéchumènes et les néophytes. On peut quelquefois dissimuler certaines erreurs, auxquelles ils restent attachés par incapacité, et par suite d'ignorance invincible. De même qu'un confesseur n'est point tenu d'avertir un pénitent qu'il voit dans l'ignorance invincible, s'il n'espère aucun fruit de cet avertissement. (Suarez, D. XV, *De Fide*, S. I, nº 10.)

CHAPITRE VI

Faustus était éloquent naturellement et grâce à un exercice fréquent de la parole, mais il était étranger aux sciences, excepté à la grammaire, dont il ne possédait même qu'une connaissance très ordinaire. Augustin, avide de la vérité, appréciait peu cette facilité d'élocution, qui recouvrait les mêmes fables que les autres manichéens lui répétaient.

1. — Pendant les neuf années environ où mon esprit volage écouta les manichéens, j'attendais avec une extrême impatience l'arrivée de ce célèbre Faustus. Ceux de la secte que j'avais pu rencontrer jusqu'alors, tous incapables de répondre à mes objections sur ces matières, me promettaient que, dès sa venue, et dès son premier entretien, il dénouerait toutes ces difficultés et de plus graves encore, si j'avais à lui en proposer. Il vint enfin; je trouvai un homme à l'humeur douce, à la parole aimable, qui gazouillait avec beaucoup plus d'agrément leur refrain accoutumé. Mais qu'importait à ma soif la bonne grâce d'un échanson qui n'avait à m'offrir qu'une coupe précieuse? Mon oreille était déjà rassasiée de tels discours. Je ne les trouvais pas meilleurs pour être mieux dits, ni plus vrais pour être plus éloquents. Je ne le tins pas pour un sage par cela seul que son aspect était grave et sa parole polie. Ceux qui me l'avaient vanté étaient de mauvais juges; ils l'estimaient prudent parce qu'un mot de lui les charmait.

2. — J'ai connu une autre espèce de gens, à qui la vérité même devenait suspecte, et qui refusaient d'y acquiescer quand elle leur était présentée dans un langage recherché et abondant. Mais déjà, mon Dieu, vous m'aviez instruit par des voies admirables et secrètes, et je crois qu'il vient de vous, cet enseignement, puisqu'il est véritable, et que nul autre que vous n'est le Docteur de la vérité (1), d'où qu'elle descende et d'où

(1) *Nul autre que vous n'est le Docteur de la vérité.* Dieu est le premier Docteur de la vérité parce que seul il est la vérité première, à laquelle sont

CAPUT VI

Faustus eloquens, sed liberalium expers disciplinarum.

1. — Et per annos ferme ipsos novem, quibus eos animo vagabundus audivi, nimis extento desiderio, venturum expectabam istum Faustum. Cæteri enim eorum, in quos forte incurrissem, qui talium rerum quæstionibus a me objectis deficiebant, illum mihi promittebant, cujus adventu collatoque colloquio, facillime mihi hæc, et si qua forte majora quærerem, enodatissime expedirentur. Ergo ubi venit, expertus sum hominem gratum et jucundum verbis, et ea ipsa, quæ illi solent dicere, multo suavius garrientem. Sed quid ad meam sitim, pretiosiorum poculorum decentissimus ministrator? Jam rebus talibus satiatæ erant aures meæ : nec ideo mihi meliora videbantur, quia melius dicebantur; nec ideo vera, quia diserta; nec ideo sapiens anima, quia vultus congruus et decorum eloquium. Illi autem qui eum mihi promittebant, non boni rerum æstimatores erant : et ideo illis videbatur prudens et sapiens, quia delectabat eos loquens.

2. — Sensi autem aliud genus hominum etiam veritatem habere suspectam : et ei nolle acquiescere, si compto atque uberi sermone promeretur. Me autem jam docueras, Deus meus, miris et occultis modis : et propterea credo quod tu me docueris, quoniam verum est; nec quisquam præter te alius est doctor veri, ubicumque

soumis tous les autres maîtres qui enseignent la vérité. Toute vérité émane de Dieu, parce qu'il est l'éternelle et infinie vérité qui renferme éminemment tout ce qui est et ce qui peut être. Dieu est aussi le maître qui enseigne toute vérité, parce qu'il est la lumière qui la découvre aux yeux de notre âme;

qu'elle vienne. Vous m'aviez enseigné qu'on ne doit pas croire qu'une chose est vraie parce qu'elle est dite avec éloquence, ni qu'elle est fausse parce que l'expression en est incorrecte; d'autre part, qu'elle n'est pas vraie parce qu'elle est mal énoncée, ni fausse pour être revêtue de l'éclat du discours; mais qu'il en est de la sagesse et de la folie comme des mets salubres ou nuisibles : comme ces aliments différents, l'une et l'autre peuvent nous être présentées sous une forme élégante ou grossière, comme en des vases d'or ou d'argile. La grande envie que j'avais eue de connaître Faustus rencontrait donc quelque satisfaction dans le mouvement et le pathétique de ses discours, dans sa facilité à trouver les termes les plus propres à revêtir sa pensée.

3. — Je me plaisais, comme la plupart des autres, à l'entendre, et plus que personne je le louais et l'exaltais; mais je souffrais avec impatience que la foule ne me laissât pas lui proposer mes doutes, lui communiquer mes perplexités dans l'intimité d'une conférence familière. Enfin, dès que j'en trouvai l'occasion, j'obtins de lui, avec mes amis, un entretien, en temps et lieu convenables, et lui fis part de certains points qui m'embarrassaient. Aussitôt, je reconnus un homme étranger aux arts libéraux, si ce n'est la grammaire, dont encore il n'avait qu'une connaissance commune. Il avait lu quelques discours de Cicéron, fort peu les livres de Sénèque, quelques extraits des poètes, ce qu'il avait trouvé dans les

ils ne pourraient rien apercevoir sans cette lumière, et tous les autres maîtres qui enseignent la vérité sont soumis à ce maître souverain et infaillible.

On peut aussi entendre ces paroles de saint Augustin de la vérité surnaturelle, ou qui a rapport à la foi surnaturelle, laquelle dépend de la grâce de Jésus-Christ, selon cette parole de saint Paul : « Nous ne sommes pas capables de former aucune pensée de nous comme de nous-mêmes. » (*II Cor.* III, 5.) Telle est la connaissance de la vérité dont parle le saint Docteur à la fin de ce chapitre, lorsqu'il dit que « Dieu le conduisait par les ressorts cachés de sa Providence, » et l'amenait ainsi à reconnaître ses erreurs.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin nous démontre ici le plus fortement possible que, dans les discours et dans tout ce qui a rapport au salut, ce n'est point aux

et undecumque claruerit : jam ergo abs te didiceram, nec eo debere videri aliquid verum dici, quia eloquenter dicitur ; nec eo falsum, quia incomposite sonant signa labiorum ; rursum nec ideo verum, quia impolite enuntiatur : nec ideo falsum, quia splendidus sermo est : sed perinde esse sapientiam et stultitiam, sicut sunt cibi utiles et inutiles ; verbis autem ornatis et inornatis, sicut vasis urbanis et rusticanis, utrosque cibos posse ministrari. Igitur, aviditas mea, qua illum tanto tempore expectaveram hominem, delectabatur quidem motu affectuque disputantis, et verbis congruentibus, atque ad vestiendas sententias facile occurrentibus.

3. — Delectabar autem : et cum multis, vel etiam præ multis, laudabam ac efferebam ; sed moleste habebam, quod in cœtu audientium non sinerer illi ingerere et partiri cum eo curas quæstionum mearum, conferendo familiariter, et accipiendo ac reddendo sermonem. Quod ubi potui, et aures ejus cum familiaribus meis eo scilicet tempore occupare cœpi, quo non dedeceret alternis disserere, et protuli quædam quæ me movebant : expertus sum prius hominem expertem liberalium disciplinarum, nisi grammaticæ, atque ejus ipsius usitato modo. Et quia legerat aliquas Tullianas orationes, et paucissimos Senecæ libros, et nonnulla poetarum, et suæ sectæ, si qua

paroles, mais aux choses qu'il faut s'appliquer, de même que, dans un festin, nous recherchons moins la richesse des coupes et des plats que la qualité des mets et des vins.

2. Mettons-nous en garde contre les hérétiques, qui s'efforcent de persuader leurs erreurs aux imprudents par l'élégance et le charme de leur langage. Leur caractère propre est de recouvrir leurs poisons du miel de leurs paroles, de cacher les erreurs de leur théologie sous le fard de la rhétorique. Il n'est pas étonnant, du reste, que la plupart des hérétiques et des incrédules s'appliquent plus que les catholiques à l'élégance de la diction ; comme ils sont privés de la vérité, ils sont forcés d'en emprunter la figure et comme le masque aux artifices de la grammaire et de la rhétorique.

écrivains de sa secte de plus élégamment écrit en latin; d'autre part, il s'exerçait continuellement à parler, et de là cette facilité d'élocution, qu'une grande présence d'esprit et je ne sais quelle grâce naturelle rendaient fort agréable et très séduisante. Mon souvenir n'est-il pas fidèle, Seigneur mon Dieu, arbitre de ma conscience ? Mon cœur et ma mémoire sont à nu devant vous, qui me conduisiez dès lors par les sentiers mystérieux de votre Providence et me mettiez sous les yeux la difformité de mes erreurs pour que leur vue m'en inspirât la haine.

volumina latine atque composite conscripta erant; et quia aderat quotidiana sermocinandi exercitatio, inde suppetebat eloquium, quod fiebat acceptius, magisque seductorium, moderamine ingenii, et quodam lepore naturali. Itane est, ut recolo, Domine Deus meus, arbiter conscientiæ meæ? Coram te cor meum, et recordatio mea, qui me tunc agebas abdito secreto providentiæ tuæ, et inhonestos errores meos jam convertebas ante faciem meam, ut viderem et odissem.

CHAPITRE VII

L'ignorance de Faustus à l'égard des sciences, ignorance qu'il ne rougit pas d'avouer, détache insensiblement Augustin de la secte des manichéens.

1. — Dès que je m'aperçus que Faustus n'était nullement versé dans les sciences où j'avais cru qu'il excellait, je commençai à désespérer de pouvoir, par son moyen, éclaircir et résoudre les problèmes qui me tourmentaient. Il aurait pu en ignorer la solution et n'en pas moins garder la doctrine de la véritable piété, s'il n'avait pas été manichéen (1). Mais les livres de cette secte sont remplis de fables interminables sur le ciel, les astres, le soleil et la lune; et, les ayant comparés aux calculs mathématiques que j'avais lus ailleurs pour juger si les raisonnements des manichéens valaient mieux ou du moins tout autant, je n'espérais plus de Faustus aucune explication suffisante. Je soumis néanmoins la question à son examen, mais il refusa modestement de se charger du fardeau. Il connaissait son ignorance et ne rougit pas de me l'avouer. Il n'était pas de ces parleurs, dont j'ai eu maintes fois à souffrir, qui s'efforçaient de m'instruire et ne disaient rien. Faustus avait du sens, trop peu pour ne pas manquer envers vous de rectitude, ô mon Dieu, assez pour ne pas s'aveugler sur lui-même. Il n'ignorait pas tellement son ignorance qu'il voulût s'engager témérairement dans une dispute sans issue. Je l'en estimai davantage; ce modeste aveu était plus beau que la science que je poursuivais (2). Je le trouvai tel en face de toutes les questions difficiles et subtiles que je lui proposai.

(1) *S'il n'avait pas été manichéen.* Les catholiques possèdent la véritable religion sans le secours des sciences naturelles, car ils savent très bien qu'elles ne sont point nécessaires au salut. Les manichéens, au contraire, croient qu'on ne peut arriver à la connaissance de leur fausse religion sans l'aide de ces sciences, qu'ils prétendent être nécessaires à la foi.

(2) *Ce modeste aveu était plus beau que la science que je poursuivais,* c'est-à-dire cette modestie d'un esprit qui avoue son ignorance était plus

CAPUT VII

Alienatur a secta Manichæorum.

1. — Nam posteaquam ille mihi imperitus earum artium, quibus eum excellere putaveram, satis apparuit, desperare cœpi posse eum mihi illa quæ me movebant, aperire atque dissolvere; quorum quidem ignarus posset veritatem tenere pietatis, sed si manichæus non esset. Libri quippe eorum pleni sunt longissimis fabulis, de cœlo et sideribus, et sole et luna; quæ mihi eum, quod utique cupiebam, collatis numerorum rationibus, quas alibi ego legeram, utrum potius ita essent, ut Manichæi libris continebantur, an certe vel per etiam inde ratio redderetur, subtiliter explicare posse jam non arbitrabar. Quæ tamen ubi consideranda et discutienda protuli, modeste sane ille, nec ausus est subire ipsam sarcinam. Noverat enim se ista non nosse, nec eum puduit confiteri. Non erat de talibus, quales multos loquaces passus eram, conantes ea me docere, et dicentes nihil. Iste vero cor habebat, et si non rectum ad te, nec tamen nimis incautum ad seipsum. Non usquequaque imperitus erat imperitiæ suæ, et noluit se temere disputando in ea coarctari, unde nec exitus ei ullus, nec facilis esset reditus; et jam hinc mihi amplius placuit. Pulchrior est enim temperantia confitentis animi, quam illa quæ nosse cupiebam : et eum in omnibus difficilioribus et subtilioribus quæstionibus talem inveniebam.

belle que ce que je désirais savoir. De même que l'âme raisonnable est au-dessus de toutes les choses corporelles, ainsi les vertus qui donnent à l'âme sa véritable beauté surpassent l'éclat du soleil et des astres, dont le saint Docteur désirait pénétrer la nature.

2. — Ainsi se ralentit mon zèle pour la doctrine des manichéens. L'insuffisance du plus renommé de leurs docteurs me fit désespérer de tous les autres; dès lors, je me contentai de m'entretenir avec Faustus des belles-lettres, qu'il aimait ardemment et que moi-même, alors rhéteur à Carthage, j'enseignais à des jeunes gens. Je lisais avec lui ce qu'il désirait le plus entendre et ce que j'estimais conforme à sa tournure d'esprit. Mais, dès que je l'eus connu, je cessai tout effort pour m'avancer dans cette secte, non pas au point de m'en séparer tout à fait; ne voyant rien encore de meilleur, je résolus de rester là où je m'étais jeté en aveugle, en attendant que je visse clair à un meilleur choix.

3. — Ainsi ce Faustus, qui avait été pour tant d'autres un piège de mort, avait déjà, sans le vouloir ni le savoir, commencé à me dégager de celui où j'étais pris. C'est que vos mains, ô mon Dieu, dans le secret de votre Providence, n'abandonnaient pas mon âme, et que ma mère vous offrait, jour et nuit, en sacrifice ses larmes, ce sang de son cœur. Voilà comment vous m'avez traité, ô mon Dieu. Car c'est le Seigneur qui dirige les pas de l'homme et lui fait vouloir son chemin. (*Ps.* XXXVI, 23.) Et qui peut nous sauver, sinon la main toute-puissante qui refait l'œuvre qu'elle a faite?

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Bien que Faustus, sous l'impression d'une sincérité et d'une modestie purement naturelles, n'ait point voulu s'attribuer une science qu'il n'avait pas, cependant ces qualités naturelles et toutes les autres vertus morales ne lui servaient de rien, parce que, sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. Quelles actions de grâces ne devons-nous donc point rendre à Dieu, nous qui avons eu le bonheur d'être nés et d'être élevés au sein de la religion catholique!

2. Que Dieu est admirable dans la manière dont il appelle et justifie ses saints! Faustus, ce grand piège du démon, qui en avait enlacé un si grand nombre dans ses filets, est le premier qui commence à briser le piège de l'erreur dans lequel Augustin était encore retenu. Car le premier pas qu'il fit vers la vérité catholique fut de voir que les erreurs des manichéens ne pouvaient être défendues par leurs docteurs et qu'on ne pouvait trouver la vérité dans cette secte.

3. Il est certain que, pour le plus grand nombre, si ce n'est pour la presque totalité des sectaires, le premier pas de la conversion, comme

2. — Refracto itaque studio, quo intenderam in Manichæi litteras magisque desperans de cæteris eorum doctoribus, quando in multis quæ me movebant, ita ille nominatus apparuit: cœpi cum eo pro studio ejus agere vitam, quo ipse flagrabat, in eas litteras, quas tunc jam rhetor Carthagini adolescentes docebam, et legere cum eo, sive quæ ille audita desideraret, sive quæ ipse tali ingenio apta existimarem. Cæterum omnis conatus meus, quo proficere in illa secta studueram, illo homine cognito prorsus intercidit : non ut ab eis omnino separarer, sed quasi melius quidquam non inveniens, eo quo jam quoque modo irrueram, contentus interim esse decreveram nisi aliquid forte, quod magis eligendum esset, eluceret.

3. — Ita ille Faustus, qui multis laqueus mortis extitit, eum laqueum quo captus eram relaxare jam cœperat, nec volens nec sciens. Manus enim tuæ, Deus meus, in abdito providentiæ tuæ, non deserebant animam meam; et de sanguine cordis matris meæ, per lacrymas ejus, diebus ac noctibus pro me sacrificabatur tibi; et egisti mecum miris et occultis modis. Tu illud egisti, Deus meus. Nam a Domino gressus hominis dirigentur, et viam ejus volet. Aut quæ procuratio salutis, præter manum tuam, reficientem quæ fecisti ?

pour Augustin, est de toucher du doigt l'ignorance de leurs docteurs et de voir clairement certaines erreurs qu'ils s'efforcent en vain de dissimuler. Ils sont donc nécessairement forcés de désespérer de trouver la vérité dans leur secte, et, s'ils y restent ou s'ils paraissent encore lui appartenir, c'est parce qu'ils ne croient pas pouvoir trouver quelque chose de meilleur, ou parce qu'ils suivent les conseils de la volupté et de l'orgueil, ou enfin parce qu'ils sont retenus par la crainte des puissances ou de la misère. On voit ici que ce Faustus n'était point dépourvu d'intelligence et même d'un certain talent, et que son naturel était moins insolent et plus modeste que celui de ses coreligionnaires. D'un autre côté, on ne peut s'empêcher d'admirer l'excellent caractère d'Augustin, qui, loin de mépriser cet Achille des manichéens dont il avait si facilement triomphé, l'accueille avec bonté et condescend à traiter avec lui de matières où son infériorité était moins notoire.

CHAPITRE VIII

Dessein secret de la Providence dans la résolution que prend Augustin d'aller à Rome, alors qu'il ne paraissait s'y déterminer que parce que ses amis lui présageaient dans cette ville la fortune et la gloire, et surtout parce qu'il était las de la grossièreté et de l'insolence des étudiants de Carthage. Il part pour Rome, malgré toutes les insistances et les prières de sa mère.

1. — Ce fut donc, ô mon Dieu, par une disposition de votre Providence que je me laissai persuader d'aller à Rome (1) pour y donner les leçons que je donnais à Carthage. Quel motif m'y détermina? Je n'omettrai pas de vous le confesser, parce qu'en cela même les profonds desseins de votre sagesse et de votre miséricorde toujours attentive sont dignes de méditation et de louange. Ce qui décida mon départ, ce ne fut point l'espoir, dont me berçaient mes amis, d'acquérir à Rome plus d'argent et plus d'honneurs, quoique cette considération fît alors impression sur mon esprit. La principale et à peu près l'unique raison, c'est que j'avais ouï dire que les jeunes gens s'y livrent plus paisiblement à l'étude, qu'une discipline plus exacte les maintient dans l'ordre et leur interdit d'envahir en bandes tumultueuses d'autres classes que la leur, ou même d'y pénétrer sans l'autorisation du maître.

2. — A Carthage, au contraire, rien n'égale la honteuse et brutale licence des étudiants. Ils forcent impudemment l'entrée; avec une effronterie qui tient de la fureur, ils troublent l'ordre que chaque maître a établi dans l'intérêt de ses élèves. Leur étrange sottise leur fait commettre mille insolences que la loi devrait punir, si elles n'étaient pas autorisées par l'usage. D'autant plus malheureux qu'ils ont licence de faire ce qui, devant votre loi éternelle, sera toujours illicite, qu'ils s'imaginent agir impunément, quand ils sont déjà punis par l'aveu-

(1) *D'aller à Rome.* Voir dans la *Vie de saint Augustin*, par POUJOULAT, ch. II, l'intéressante description de l'état de Rome et de l'empire en 383,

CAPUT VIII

Proficicistur Romam, contra matris voluntatem.

1. — Egisti ergo mecum, ut mihi persuaderetur Romam pergere, et potius ibi docere quod docebam Carthagine. Et hoc unde mihi persuasum sit, non præteribo confiteri tibi : quoniam et in his altissimi tui recessus et præsentissima in nos misericordia tua cogitanda, et prædicanda est. Non ideo Romam pergere volui, quod majores quæstus majorque mihi dignitas ab amicis, qui hoc persuadebant, promittebatur (quanquam et ista ducebant tunc animum meum); sed illa erat causa maxima et pene sola, quod audiebam, quietius ibi studere adolescentes, et ordinatione disciplinæ coercitione sedari, ne in ejus scholam quo magistro non utuntur, passim et proterve irruant; nec eos admitti omnino, nisi ille permiserit.

2. — Contra, apud Carthaginem fœda est et intemperans licentia scholasticorum. Irrumpunt impudenter, et prope furiosa fronte perturbant ordinem, quem quisque discipulis ad proficiendum instituerit. Multa injuriosa faciunt mira hebetudine, et punienda legibus, nisi consuetudo patrona sit; hoc miseriores eos ostendens, quo jam quasi liceat, faciunt quod per tuam æternam legem nunquam licebit : et impune se facere arbitrantur, cum ipsa faciendi cæcitate puniantur, et incomparabiliter patiantur pejora, quam faciunt. Ergo quos mores, cum

quand il parut pour la première fois dans cette ville, qu'on appelait le sanctuaire de l'univers. Les traditions de Rome n'ont pas oublié le lieu où saint Augustin enseigna la rhétorique : la place présumée est marquée par l'église *Santa-Maria della scuola greca.*

glement qui les pousse (1), et qu'ils souffrent des maux incomparablement plus grands que ceux qu'ils font souffrir. Ainsi, ces habitudes perverses dont, encore étudiant, je n'avais pas voulu pour moi-même, maître, j'étais contraint de les souffrir chez les autres. De là mon désir d'aller où, au témoignage des gens bien informés, il ne se passait rien de semblable. Mais vous, ô mon Dieu, mon espérance et mon héritage dans la terre des vivants (*Ps.* XLVI, 6), voulant, par un changement de lieu, changer mon âme, vous me poussiez de l'aiguillon loin de Carthage et vous prêtiez des charmes à Rome pour m'y amener. Vous usiez, dans ce double but, de l'entremise d'hommes également amis des choses de la terre, dont les uns faisaient des actions folles, les autres des promesses vaines, et, par une conduite secrète, vous vous serviez de leur dérèglement et du mien pour redresser mes pas. Ceux qui troublaient mon repos étaient aveuglés par une fureur méprisable, et ceux qui me poussaient ailleurs n'avaient qu'une sagesse terrestre. Et moi, qui fuyais ici une misère réelle, je cherchais là-bas une fausse félicité.

3. — Pourquoi je quittais Carthage et pourquoi j'allais à Rome, vous le saviez, Seigneur, mais vous le laissiez ignorer à moi et à ma mère, que mon départ plongea dans une affreuse douleur, et qui me suivit jusqu'au rivage. Je la trompai, alors qu'elle me tenait étroitement embrassé, soit pour m'empêcher de partir, soit pour s'en aller avec moi. Je l'assurai que je voulais seulement rester avec un ami jusqu'à ce que le vent lui permît de faire voile. Oui, par un mensonge je trompai ma mère, et quelle mère! et je m'enfuis. Ce péché, mon Dieu, vous me l'avez miséricordieusement remis, puisque, me sauvant des flots de la mer, tout plein que j'étais de hideuses souillures, vous m'avez conduit jusqu'aux eaux de votre grâce qui devaient, en me purifiant, tarir les ruisseaux de larmes que, chaque jour, ma mère répandait pour moi. Comme elle refusait

(1) *Punis par l'aveuglement qui les pousse,* suivant ce que saint Augustin a dit plus haut, que « Dieu répand sur les passions criminelles des

studerem, meos esse nolui, eos, cum docerem, cogebar perpeti alienos; et ideo placebat ire ubi talia non fieri, omnes qui noverant indicabant. Vere autem, tu spes mea et portio mea in terra viventium, ad mutandum terrarum locum pro salute animæ meæ, et Carthagine stimulos, quibus inde avellerer, admovebas : et Romæ illecebras, quibus attraherer, proponebas mihi per homines qui diligebant vitam mortuam, hinc insana facientes, inde vana pollicentes; et ad corrigendos gressus meos, utebaris occulte et illorum et mea perversitate. Nam et qui perturbabant otium meum fœda rabie, cæci erant; et qui invitabant ad aliud, terram sapiebant. Ego autem, qui detestabar hic veram miseriam, illic falsam felicitatem appetebam.

3. — Sed quare hinc abirem et illuc irem, tu sciebas, Deus meus; nec indicabas mihi nec matri, quæ me profectum atrociter planxit, et usque ad mare secuta est. Sed fefelli eam, violenter me tenentem, ut aut revocaret, aut mecum pergeret; et finxi me amicum nolle deserere, donec vento facto navigaret : et mentitus sum matri, et illi matri. Et evasi; quia et hoc tu dimisisti mihi misericorditer, servans me ab aquis maris, plenum execrandis sordibus, usque ad aquam gratiæ tuæ, qua me abluto siccarentur flumina maternorum oculorum, quibus pro me quotidie tibi rigabat terram sub vultu suo. Et tamen recusanti sine me redire, vix persuasi ut in loco qui

hommes des ténèbres vengeresses. » (Liv. II, ch. XVIII.) C'est un grand châtiment, en effet, que celui par lequel Dieu prive de lumière l'âme, qui prend alors le mal pour le bien, parce qu'elle fait le mal. Le repos dans le crime est une punition de Dieu. Cet endurcissement, ce sommeil léthargique ne durera que jusqu'à la mort. Les fausses persuasions de l'esprit ne peuvent rien sur la réalité des récompenses ou des châtiments au moment du réveil, c'est-à-dire au trépas.

de s'en retourner seule, je lui persuadai, non sans peine, de passer la nuit dans un lieu peu éloigné du rivage et consacré à la mémoire du bienheureux Cyprien (1). Cette nuit même, je partis à la dérobée, tandis qu'elle continuait à prier, à pleurer. Et que vous demandait-elle, ô mon Dieu, avec tant de larmes, sinon de ne point me laisser partir? Mais vous, dans la profondeur de vos desseins, exauçant le premier de tous ses vœux, vous n'aviez point égard à ce qu'elle demandait alors, pour opérer en moi ce qu'elle ne cessait de demander.

4. — Le vent s'éleva, il enfla la voile, et à nos yeux disparut ce rivage, où, dès le matin, ma mère, folle de douleur, faisait retentir à vos oreilles des plaintes, des gémissements auxquels vous sembliez insensible. Vous laissiez mes passions m'entraîner là même où devaient succomber mes passions, et la juste douleur de ma mère châtier des regrets trop charnels. Car elle aimait à m'avoir auprès d'elle, comme toutes les mères et bien plus encore, et elle ignorait la joie que vous alliez lui procurer par mon absence. Elle l'ignorait; aussi s'abandonnait-elle aux pleurs, aux sanglots; par l'excès de son tourment, elle révélait ce qu'il y avait encore en elle d'une fille d'Ève (2), cherchant avec douleur ce qu'elle avait enfanté dans la douleur. Cependant, après m'avoir accusé de perfidie et de cruauté (3), elle se

(1) *Dans un lieu consacré à la mémoire du bienheureux Cyprien,* qui fut martyrisé en 258, c'est-à-dire une église, car les Pères ont coutume d'appeler *Mémoires* les temples consacrés aux saints martyrs, et saint Augustin surtout, dans le cours de ses *Confessions* et dans d'autres endroits. « Le peuple chrétien, dit-il dans le livre X contre Faustus, honore les mémoires des martyrs avec une religieuse solennité, » et ailleurs : « Les mémoires de nos martyrs ont succédé aux temples et aux édifices des dieux. » (*Cité de Dieu*, liv. V, ch. XXVI.) Or, on donnait aux églises le nom de *Mémoires* de la fin qu'on s'y proposait, car on consacrait ces édifices aux martyrs pour conserver le souvenir de leurs combats et de leur victoire et porter les fidèles à les honorer. Il serait plus exact peut-être de dire que le mot *memoria* se rapporte au soin qu'avaient les premiers chrétiens de placer les restes des martyrs dans des *loculi* particuliers, sur lesquels ils bâtissaient des édicules, de peur qu'à la longue on ne vînt à oublier le lieu où ils avaient été déposés et qu'ils ne pussent être confondus avec les ossements communs. Saint Augustin, dans son livre *De cura pro mortuis gerenda* (cap. IV), donne

proximus nostræ navi erat, memoria beati Cypriani, maneret ea nocte. Sed ea nocte clanculo ego profectus sum; illa autem remansit et orando et flendo. Et quid a te petebat, Deus meus, tantis lacrymis, nisi ut navigare non sineres? Sed tu alte consulens, et exaudiens cardinem desiderii ejus, non curasti quod tunc petebat, ut in me faceres quod semper petebat.

4. — Flavit ventus, et implevit vela nostra, et littus substraxit aspectibus nostris. In quo mane illa insaniebat dolore, et querelis ac gemitu implebat aures tuas contemnentes ista : cum et me cupiditatibus meis raperes ad finiendas ipsas cupiditates; et illius carnale desiderium justo dolorum flagello vapularet. Amabat enim secum præsentiam meam more matrum, sed multis multo amplius : et nesciebat, quid tu illi gaudiorum facturus esses de absentia mea. Nesciebat; et ideo fiebat et ejulabat, atque illis cruciatibus arguebatur in ea reliquiarum Evæ, cum gemitu quærens, quod cum gemitu pepe-

cette explication des monuments en général qu'on élève sur la cendre des morts. Ailleurs, il attribue cette dénomination en particulier aux mémoires des martyrs. (*De civit. Dei*, lib. XX, cap. x.)

(2) *Ce qu'il y avait encore en elle d'une fille d'Eve.* Le texte dit : *Rea reliquiarum Evæ*, l'héritière du châtiment d'Eve. Saint Augustin veut parler des peines du péché originel, dont la plus triste est la rébellion de nos passions indomptées, rébellion qui inspirait à Monique, privée de la vue de son fils, une douleur immodérée.

(3) *Après m'avoir accusé de perfidie et de cruauté.* Cet abandon d'une mère si tendre étonnerait vraiment de la part d'Augustin, si l'on ne savait tout ce que la passion mêle de dureté aux nobles instincts d'un cœur naturellement ouvert aux sentiments les plus vifs de la piété filiale.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Ces voies secrètes et admirables par lesquelles la divine Providence a fait marcher saint Augustin, en le conduisant à Rome pour une fin différente de celle qu'il se proposait, sont encore celles par lesquelles Dieu conduit tout pécheur qu'il veut retirer du bourbier du vice, comme il lui sera facile de le reconnaître par une considération attentive de toute sa vie.

remit à prier pour moi; puis elle retourna à ses devoirs accoutumés, pendant que je voguais vers Rome.

Il verra, à n'en pouvoir douter, qu'un changement de lieu, de maison ou d'habitude, entrepris pour une fin toute différente, souvent futile et quelquefois impie, a été la première occasion de sa pénitence et de son salut. Qu'il témoigne donc sa reconnaissance à Dieu et qu'il mette à profit cette grâce privilégiée.

2. Nous voyons l'antique coutume dans l'Eglise catholique de consacrer des édifices à la mémoire des saints, comme l'atteste le saint Docteur, en nous apprenant que sa mère demeura dans la *Mémoire* du bienheureux martyr saint Cyprien. Que diront à cela ces hommes nés d'hier et qui veulent se faire les destructeurs des temples?

3. Que personne ne pense que Dieu n'a pas exaucé sa prière parce que le contraire de ce qu'il demandait est arrivé ou que l'objet de ses vœux a été longtemps différé. Peut-être Dieu, dans les profonds conseils de sa bonté et de sa sagesse, a résolu d'accorder ce qu'on peut appeler le pivot de nos désirs. Mais quel est ce pivot? Il est renfermé dans les trois premières demandes de l'oraison dominicale : la sanctification du nom de Dieu, le règne de la grâce et de la gloire, et enfin l'accomplissement de la volonté divine.

rerat. Et tamen post accusationem fallaciarum et crudelitatis meæ, conversa rursus ad deprecandum te pro me, abiit ad solita, et ego Romam.

C'est sur ces trois demandes que doit rouler le pivot de notre prière, et, quel qu'en soit l'objet, la cause qui nous détermine à prier doit être que Dieu soit honoré, que notre salut soit procuré et que la volonté de Dieu s'accomplisse. Ce qui peut se faire, mais qui ne se fait pas, c'est ce que nous demandons au-dessous de ces trois choses, comme nous le voyons dans sainte Monique, qui n'a pas obtenu que son fils demeurât à Carthage mais qu'il revînt au Père des miséricordes, car c'était là comme le pivot de ses désirs aussi bien que de la gloire et de la volonté de Dieu qui avait séparé et choisi Augustin dès le sein de sa mère. Les seuls biens qu'il faut demander d'une manière absolue sont ceux dont l'homme ne peut faire un mauvais usage et qui ne peuvent jamais amener de fâcheux résultats. Quant aux biens qui peuvent tourner en ruine à ceux qui les obtiennent, et dont nous pouvons faire un bon ou mauvais usage, comme les honneurs, les richesses et les autres avantages temporels, il ne faut jamais, dit saint Thomas lui-même (IIª IIæ, q. LXXXIII, art. 5), en faire l'objet principal de nos prières.

CHAPITRE IX

A peine arrivé à Rome, il devient gravement malade, exposé, s'il était mort, à tomber dans les supplices éternels proportionnés à ses crimes. Il reconnaît que c'est aux prières de sa mère, bien qu'elle ne sût pas qu'il était malade, qu'il dut son retour à la santé, et il fait l'éloge de sa piété.

1. — Mais là vint me frapper la verge de la maladie; je m'acheminais à l'enfer, chargé du lourd fardeau des nombreuses iniquités que j'avais commises contre vous, contre moi-même, contre les autres, sans compter la faute originelle qui nous fait tous mourir en Adam. (*I Cor.* xv, 22.) Car vous ne m'en aviez remis encore aucune d'elles par les mérites de Jésus-Christ; je n'avais pas encore été délivré par sa croix de votre inimitié (*Eph.* II, 14), méritée par mes crimes. Et comment, en effet, pouvait-elle me sauver, cette croix, que je croyais alors celle d'un fantôme (1) sans réalité? Hélas! autant la mort de Jésus fait homme me semblait fausse, autant celle de mon âme était réelle; autant était vraie la mort de mon Dieu, autant était fausse la vie de mon âme qui n'y croyait pas. Cependant, la fièvre redoublait, la vie m'abandonnait, j'allais périr! Car, en quittant alors ce monde, où pouvais-je tomber, sinon dans le feu et les tourments mérités par mes crimes, selon l'ordre de votre infaillible justice? (2) Voilà ce que ma mère ignorait; et cependant, absente, elle priait pour moi. Vous, mon Dieu, partout présent, vous étiez auprès d'elle pour l'exaucer, auprès de moi pour me prendre en pitié et me rendre la santé du corps, bien que mon cœur sacrilège fût encore bien malade. Car, dans un si grand danger, je ne souhaitais pas le baptême (3).

(1) *Cette croix que je croyais alors celle d'un fantôme.* Les manichéens ne croyaient pas que le Christ fût né véritablement, ni qu'il eût souffert dans une chair comme la nôtre. Ils prétendaient qu'il n'en avait eu que l'apparence pour faire illusion aux sens; non seulement sa mort, mais sa résurrection n'avait été qu'apparente. Saint Augustin indique plus bas la

CAPUT IX

Febri correptus, periculose laborat.

1. — Et ecce excipior tibi flagello ægritudinis corporis, et ibam jam ad inferos, portans omnia mala quæ commiseram et in te, et in me, et in alios; multa et gravia, super originalis peccati vinculum, quo omnes in Adam morimur. Non enim quidquam eorum mihi donaveras in Christo : nec solverat ille in carne sua inimicitias quas tecum contraxeram peccatis meis. Quomodo enim eos solveret in carne phantasmatis, quod de illo credideram? Quam ergo falsa mihi videbatur mors carnis ejus, tam vera erat animæ meæ : et quam vera erat mors carnis ejus, tam falsa vita animæ meæ : quæ id non credebat. Et ingravescentibus febribus, jam ibam, et periebam. Quo enim iissem, si tunc hinc abiissem, nisi in ignem atque tormenta digna factis meis, in veritate ordinis tui? Et illa hoc nesciebat, et tamen pro me orabat absens. Tu autem ubique præsens ubi erat, exaudiebas eam, et ubi eram miserebaris mei, ut recuperarem salutem corporis mei, adhuc insanus corde sacrilego. Neque enim desiderabam in illo tanto periculo

cause de cette erreur (ch. x), et il dit avec raison qu'il ne pouvait être délivré de ses péchés par un rédempteur imaginaire, et qu'il lui était impossible d'avoir une confiance véritable dans celui qu'il croyait nous avoir joués par de vains fantômes.

(2) *Selon l'ordre de votre infaillible justice,* qui destine les justes à la gloire et les pécheurs à des supplices éternels.

(3) *Je ne souhaitais pas le baptême.* Augustin était tombé au fond de l'abîme des péchés, et, sur le point de périr sans retour, il dédaignait de recourir à l'unique remède du salut, qu'il n'avait point méprisé pendant son enfance, vingt-deux ans auparavant. Il avait alors oublié son mal qui

J'étais meilleur, enfant, quand je le demandais à la piété de ma mère, ainsi que je l'ai déjà raconté et confessé devant vous.

2. — J'avais donc grandi pour ma honte, et dans ma folie je me moquais de vos remèdes salutaires, ô médecin céleste, qui ne m'avez pas laissé mourir de cette double mort. Si un pareil coup eût frappé le cœur de ma mère, rien n'aurait pu l'en guérir. Non, je ne saurai jamais assez dire quel amour elle me portait, et combien les angoisses de mon enfantement à la grâce lui furent plus cruelles que celles qu'elle avait ressenties pour me mettre au monde. Aussi je ne vois pas comment elle eût pu guérir, si ma mort, en ce moment, eût transpercé les entrailles de sa tendresse. Et où seraient allées ses prières si ferventes, si continuelles? Où donc, mon Dieu, sinon vers vous? Et vous, Dieu des miséricordes, pouviez-vous mépriser le cœur contrit et humilié d'une veuve chaste et mortifiée, prodigue d'aumônes, honorant et servant vos saints, fidèle chaque jour à l'oblation de l'autel (1), venant assidûment matin et soir dans votre église, non pour nouer de frivoles entretiens ou des bavardages inutiles avec des femmes, mais pour écouter votre parole et vous faire entendre ses prières?

3. — Mon Dieu! ces larmes qui imploraient devant vous, non pas de l'or, de l'argent, ou quelque autre bien fragile et éphémère, mais le salut de l'âme de son fils, les pouviez-vous mépriser? Ma mère ne devait-elle pas obtenir de vous quelque assistance, de vous qui l'aviez faite par votre grâce ce qu'elle était? Oh! non, Seigneur, vous étiez près d'elle, l'écoutant, disposant toute chose selon l'ordre que vous aviez déterminé. Non, vous ne la trompiez pas dans ces visions, dans ces

l'étouffait, pour penser à son âme et à son éternité. (Liv. Ier, ch. XI.) Aujourd'hui, jeune homme perdu dans une grande ville, loin du regard protecteur de sa mère, il se mourait sans repentir, sans prière, sans Christ, sans Dieu, avec le sarcasme sur les lèvres, et d'autant plus coupable qu'il savait que la vérité ne se trouvait pas chez les manichéens.

(1) *Fidèle chaque jour à l'oblation de l'autel.* Il veut parler, ce me semble, de ces offrandes que, selon la coutume de l'Afrique, elle apportait pour les

baptismum tuum : et melior eram puer, quando illum de materna pietate flagitavi, sicut jam recordatus atque confessus sum.

2. — Sed in dedecus meum creveram, consilia medicinæ tuæ demens irridebam, qui me non sivisti talem bis mori. Quo vulnere si feriretur cor matris, nunquam sanaretur. Non enim satis eloquor, quid erga me habebat animi, et quanto majore sollicitudine me parturiebat spiritu quam carne pepererat. Non itaque video quomodo sanaretur, si mea talis illa mors transverberasset viscera dilectionis ejus. Et ubi essent tantæ preces, et tam crebræ sine intermissione? nusquam nisi ad te. An vero tu, Deus misericordiarum, sperneres cor contritum et humiliatum viduæ castæ et sobriæ, frequentantis eleemosynas, obsequentis atque servientis sanctis suis, nullo die prætermittentis oblationem ad altare tuum; bis in die, mane et vespere, ad ecclesiam tuam sine ulla intermissione venientis, non ad vanas fabulas et aniles loquacitates, sed ut te audiret in tuis sermonibus, et tu illam in suis orationibus.

3. — Hujusne tu lacrymas, quibus non a te aurum et argentum petebat, nec aliquod mutabile aut volubile bonum, sed salutem animæ filii sui; tu, cujus munere talis erat, contemneres et repelleres ab auxilio tuo? Nequaquam, Domine. Immo vero aderas, et exaudiebas, et faciebas ordine quo prædestinaveras esse faciendum. Absit, ut tu falleres eam in illis visionibus, et responsis

agapes ou pour le repas des pauvres, coutume dont il sera question plus bas. (Liv. VI, ch. II.) C'est le sens qui paraît résulter de ce qui précède : « Elle multipliait ses aumônes, soumise à vos saints et empressée à les servir. » Cependant, le saint Docteur prend souvent le mot *offrande* pour le Sacrifice de la Messe, auquel sa mère, nous dit-il, assistait tous les jours.

réponses, dont j'ai rappelé les unes, omis les autres; elle les gardait précieusement au fond de son cœur, et sans cesse, dans ses prières, elle vous les présentait comme un engagement signé de vous (1), car vous daignez, tant votre miséricorde est inépuisable, vous constituer, par vos promesses, le débiteur de ceux à qui vous remettez tout ce qu'ils vous doivent.

(1) *Comme un engagement signé de vous.* De même qu'un homme s'oblige vis-à-vis d'un autre homme par un écrit signé de sa main, ainsi Dieu devient notre débiteur par ses révélations et par ses promesses; débiteur à titre de fidélité, puisqu'il ne doit rien à personne à titre de justice. Le saint Docteur fait ici allusion au songe que Dieu envoya à sa mère (liv. III, ch. XI) et dans lequel elle demandait à Dieu avec confiance la conversion de son fils, comme en vertu d'un droit acquis.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Que la miséricorde de Dieu est admirable et profonde! Il ne permit point qu'Augustin mourût alors qu'il serait tombé infailliblement dans l'enfer; et il permet tous les jours que tant d'autres, qui meurent coupables de crimes énormes, soient précipités dans les supplices éternels. Ce

tuis, quæ jam commemoravi, et quæ non commemoravi, quæ illa fideli pectore tenebat; et semper orans, tanquam chirographa tua ingerebat tibi. Dignaris enim, quoniam in sæculum misericordia tua, eis quibus omnia debita dimittis, etiam promissionibus tuis debitor fieri.

bienfait signalé a été pour Augustin comme un aiguillon qui l'excitait sans cesse à aimer Dieu avec ferveur; et il doit l'être également pour celui qui se souvient qu'il aurait pu, à certaines époques de sa vie, mourir coupable de péchés mortels. Aussi saint Ignace, dans son livre des *Exercices*, se sert de cette considération comme d'un bélier, dans la méditation sur les péchés des autres, pour exciter l'âme à la pénitence, en lui montrant combien il en est qui ont été damnés pour un seul péché mortel parce que Dieu n'a pas attendu qu'ils en fissent pénitence.

2. Nous voyons ici combien est ancienne, dans l'Eglise catholique, la coutume d'élever des autels et des temples, et pour les fidèles la pratique de s'y rendre pour prier plusieurs fois le jour.

3. Les prières véritablement efficaces sont celles qui sont soutenues par la sainteté de la vie et par les bonnes œuvres. C'est par ces moyens que Monique, veuve chaste et sobre, obtint le salut de son fils.

CHAPITRE X

Augustin continue ses liaisons avec les manichéens et s'éloigne de plus en plus de la foi catholique. Il continue à douter de tout, persuadé qu'il n'y a rien de certain en ce monde et ne pouvant se représenter Dieu que comme un être corporel.

1. — Vous m'avez donc fait renaître de cette maladie, vous contentant pour l'heure de rendre au fils de votre servante la santé du corps, afin d'avoir à lui procurer plus tard une guérison meilleure et plus sûre. J'entretenais alors des liaisons à Rome avec ces *Saints* trompés et trompeurs, non seulement avec leurs *Auditeurs* (1), parmi lesquels se trouvait l'hôte chez qui j'avais passé le temps de ma maladie et de ma convalescence, mais aussi avec ceux qu'ils appellent les *Élus*. J'étais encore imbu de cette opinion que ce n'est pas nous qui péchons, mais je ne sais quelle nature étrangère qui réside en nous. Mon orgueil se complaisait dans cette pensée que j'étais à l'abri du mal, et quand je commettais quelque faute, au lieu de m'en accuser pour obtenir de vous la guérison de mon âme qui vous offensait (*Ps.* XL, 5), j'aimais à m'en excuser et à la rejeter sur je ne sais quel être imaginaire qui était en moi, mais qui n'était pas moi : en réalité, tout cela c'était moi-même ; seule, mon impiété me divisait ainsi en deux parts. Et c'était là mon péché le plus incurable de ne me point croire pécheur ; dans l'excès de mon iniquité, ô Dieu tout-puissant, j'aimais mieux vous croire vaincu en moi, pour ma perte, que de me laisser vaincre par vous pour mon salut.

2. — Vous n'aviez pas encore mis une garde à ma bouche et une porte de sûreté à mes lèvres, pour empêcher mon cœur de se répandre en des paroles de malice et de chercher

(1) *Avec leurs « auditeurs »*. Il fréquentait non seulement les *Auditeurs* parmi les manichéens, il servait aussi les *Elus*, en leur apportant des aliments et en écoutant leurs leçons ; cependant Augustin ne fit jamais partie des *Elus*, comme il l'atteste lui-même. (*De utilit. cred.*, cap. I.)

CAPUT X

Errores ejus ante susceptam Evangelii doctrinam.

1. — Recreasti ergo me ab illa ægritudine, et salvum fecisti filium ancillæ tuæ tunc interim corpore, ut esset cui salutem meliorem atque certiorem dares. Et jungebar etiam tunc Romæ falsis illis atque fallentibus *Sanctis* : non enim tantum *Auditoribus* eorum (quorum e numero erat etiam is in cujus domo ægrotaveram, convalueram), sed eis etiam quos *Electos* vocant. Adhuc enim mihi videbatur non esse nos qui peccamus, sed nescio quam aliam in nobis peccare naturam : et delectabat superbiam meam, extra culpam esse; et cum aliquid mali fecissem, non confiteri me fecisse, ut sanares animam meam, quoniam peccabam tibi; sed excusare eam amabam, et accusare nescio quid aliud, quod mecum esset, et ego non essem. Vere autem totum ego eram, et adversum me iniquitas mea me diviserat; et id erat peccatum insanabilius, quo me peccatorem non esse arbitrabar : et execrabilis iniquitas, te Deus omnipotens, te in me ad perniciem meam, quam mea te ad salutem malle superari.

2. — Nondum ergo posueras custodiam ori meo, et ostium continentiæ circum labia mea, ut non declinaret cor meum in verba maligna, ad excusandas excusationes in peccatis, cum hominibus operantibus iniquitatem; et ideo adhuc combinabam cum *Electis* eorum, sed tamen jam desperans in ea mea falsa doctrina me posse proficere; eaque ipsa, quibus, si nihil melius reperirem, contentus esse decreveram, jam remissius negligentiusque

des excuses à mes fautes, comme font les ouvriers d'iniquité. (*Ps.* CXL, 4-5.) Voilà pourquoi je fréquentais encore les *Élus*. Toutefois, désespérant de tirer quelque profit de cette doctrine erronée, je ne l'étudiais plus avec le même zèle et la même ardeur, résolu que j'étais à ne m'en contenter qu'autant que je ne trouverais rien de mieux. Car la pensée me vint alors que ceux qu'on nomme les Académiciens (1) étaient les plus sages des philosophes, parce qu'ils s'étaient fait une loi de douter de tout et qu'ils refusaient à l'homme la faculté de parvenir au vrai. Telle me paraissait être leur opinion, et je partageais à cet égard l'erreur du vulgaire, n'ayant pas encore bien compris leur système.

3. — Dès lors, je n'hésitai pas à blâmer mon hôte de l'extrême confiance qu'il donnait aux fables dont les livres des manichéens étaient remplis. Cependant, j'étais plus intimement lié avec eux qu'avec aucun de ceux qui n'avaient pas embrassé cette hérésie. Si je ne la défendais plus avec la même impétuosité, la familiarité avec ces sectaires, dont Rome cachait un grand nombre, ralentissait mon empressement à chercher ailleurs la vérité. Je désespérais surtout de la trouver dans votre Église, dont ils m'avaient éloigné, ô Dieu du ciel et de la terre, créateur des choses visibles et invisibles! Il me semblait bien humiliant de croire que vous avez la forme humaine et que vous êtes enfermé dans les contours matériels d'un corps semblable au nôtre. Et cependant, lorsque je voulais songer au Dieu que je m'étais fait, je ne savais me représenter qu'une masse corporelle; ce qui n'était pas matière me semblait un pur néant! Telle était la plus grande et peut-être la seule cause de l'erreur dans laquelle j'étais misérablement plongé.

4. — De là cette autre croyance que le mal était aussi une certaine substance corporelle, une masse hideuse et difforme, composée de deux parties, l'une grossière appelée *terre* par les

(1) *Les Académiciens.* C'étaient les sectateurs d'Arcésilas, qui essaya de réhabiliter, dans l'art de la discussion, la méthode de Socrate. Il avait pour

retinebam. Etenim suborta est etiam mihi cogitatio, prudentiores cæteris fuisse illos philosophos quos *Academicos* appellant, quod de omnibus dubitandum esse censuerant, nec aliquid veri ab homine deprehendi posse decreverant. Ita enim et mihi liquido sensisse videbantur, ut vulgo habentur, etiam illorum intentionem nondum intelligenti.

3. — Nec dissimulavi eumdem hospitem meum reprimere a nimia fiducia, quam sensi eum habere de rebus fabulosis quibus manichæi libri pleni sunt. Amicitia tamen eorum familiarius utebar, quam cæterorum hominum qui in illa hæresi non fuissent. Nec eam defendendam pristina animositate : sed tamen familiaritas eorum (plures enim eos Roma occultabat) pigrius me faciebat aliud quærere : præsertim desperantem, in Ecclesia tua, Domine cœli et terræ, creator omnium visibilium et invisibilium, posse inveniri verum, unde me illi averterant. Multumque mihi turpe videbatur, credere et figuram habere humanæ carnis, et membrorum nostrorum lineamentis corporalibus terminari. Et quoniam cum de Deo meo cogitare vellem, cogitare nisi moles corporum non noveram (neque enim videbatur mihi esse quidquam, quod tale non esset) ; ea maxima et prope sola causa erat inevitabilis erroris mei.

4. — Hinc enim, et mali substantiam quamdam credebam

maxime de ne rien affirmer, de prétendre ne savoir rien et de réfuter les affirmations des autres.

Dans la solitude de Cassiacum, près de Milan, où saint Augustin, quelque temps après sa conversion (386) et avant son baptême, se retira avec plusieurs de ses amis, il écrivit trois livres contre le système des *Académiciens*. Cette école académique, qui embrasse une période de quatre siècles, comprend des systèmes philosophiques d'un caractère bien différent. La première Académie fut celle de Platon. Les écoles qui, plus tard, usurpèrent ce nom, et qui eurent pour chefs Arcésilas, Carnéade, Clitomaque, etc., avaient pour trait commun la doctrine du probable, du vraisemblable, c'est-à-dire la négation de la certitude. C'est l'erreur de ces néo-académiciens sceptiques que saint Augustin combat dans ses trois libres *Contra Academicos*.

manichéens, l'autre subtile et déliée comme la substance de l'air, esprit de malice se glissant, suivant eux, dans toutes les parties de ce globe terrestre. Et comme une sorte de religion m'empêchait de croire qu'un Dieu bon eût créé aucune nature mauvaise, j'établissais en lui deux natures contraires et ennemies, infinies toutes deux, mais celle du mal plus petite, celle du bien plus grande. De ce pernicieux principe découlait la suite de mes blasphèmes. Mon esprit essayait-il de recourir à la foi catholique, je me sentais repoussé, parce que la foi catholique n'était pas ce que je pensais (1). Et je me trouvais plus religieux, ô mon Dieu, vous à qui vos miséricordes sur moi rendent hommage, de vous croire infini dans toutes vos parties, bien que du côté où le mal était en opposition avec vous, je fusse forcé de trouver votre nature finie, que de vous supposer resserré de toutes parts dans les bornes d'un corps humain.

5. — Mieux valait aussi, selon moi, croire que vous n'avez pas créé le mal — le mal dont mon ignorance faisait non seulement une substance, mais une substance corporelle, car je ne pouvais me figurer l'esprit sinon comme un corps subtil répandu dans l'espace — que de vous prendre pour l'auteur de ce qui me paraissait la nature du mal. Notre Sauveur lui-même (2),

(1) *La foi catholique n'était pas ce que je pensais.* Augustin attribuait faussement aux catholiques d'enseigner que Dieu avait une figure humaine et d'autres absurdités dont la foi catholique a horreur. Elle nous dit que l'homme a été fait à l'image de Dieu; les manichéens en concluaient que Dieu avait un corps et des membres comme les nôtres, alors que l'Eglise catholique enseigne que c'est l'âme de l'homme, non le corps, qui a été faite à l'image de Dieu.

(2) *Notre Sauveur lui-même.* Il n'admettait point la vérité de la chair de Jésus-Christ, parce qu'il croyait qu'il était la partie la plus pure de la nature divine, qu'il ne convenait pas de souiller en la mêlant avec la chair, dont l'auteur, suivant les manichéens, était le prince des ténèbres, comme il l'a dit plus haut.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. On voit ici quel obstacle l'orgueil apporte au salut. Le péché est un grand mal; mais l'orgueil qui le dissimule, qui l'excuse, qui le justifie, est un mal sans comparaison plus grand; et c'est proprement cet orgueil qui nous perd et nous damne. C'était l'orgueil qui tenait Augustin attaché à cette

esse talem, et habere suam molem tetram et deformem sive crassam, quam terram dicebant; sive tenuem atque subtilem, sicut est aeris corpus, quam malignam mentem per illam terram repentem imaginantur. Et quia Deum bonum, nullam malam naturam creasse, qualiscumque pietas me credere cogebat; constituebam ex adverso sibi duas moles, utramque infinitam, sed mala mangustius, bonam grandius : et ex hoc initio pestilentioso, me cætera sacrilegia sequebantur. Cum enim conaretur animus meus recurrere in catholicam fidem, repercutiebar; quia non erat catholica fides, quam esse arbitrabar. Et magis pius mihi videbar, si te, Deus meus, cui confitentur ex me miserationes tuæ, vel ex cæteris partibus infinitum crederem (quamvis ex una, qua tibi moles mali opponebatur, cogerer finitum fateri), quam si ex omnibus partibus in corporis humani forma te opinarer finiri.

5. — Et melius mihi videbar credere nullum malum te creasse, quod mihi nescienti, non solum aliqua substantia, sed etiam corporea videbatur, quia et mentem cogitare non noveram: nisi ea subtile corpus esset, quod tamen per loci spatia diffunderetur, quam credere abs te esse, qualem putabam naturam mali : ipsum quoque Salvatorem nos-

substance mauvaise afin qu'elle pût servir d'excuse à ses crimes, comme il l'explique clairement. Or, Dieu résiste partout et continuellement aux superbes. Un autre obstacle était la chair, dans laquelle étaient plongés son esprit et ses affections; ce qui le rendait indigne de s'élever jusqu'aux vérités incorporelles.

2. L'aveuglement des hérétiques est vraiment déplorable; ils s'égarent et se perdent misérablement dans ces mêmes erreurs qu'ils attribuent faussement aux catholiques. Augustin trouvait honteux de croire avec les catholiques — et telle n'était point la foi des catholiques — que Dieu avait une figure humaine, et il ne voyait point quelle folie c'était de soutenir que Dieu fût fini en tant qu'il était opposé à la nature du mal, bien qu'il fût infini sous tous les autres rapports, puisque tout ce qui est fini répugne à l'immensité divine, et qu'il est aussi impossible de supposer Dieu fini dans quelques-unes de ses parties que dans son être tout entier.

votre Fils unique, je le croyais un rayon de la masse lumineuse de votre substance, descendu pour opérer notre salut, en sorte que je ne croyais de lui que ce qui s'accordait avec mes vaines imaginations. Aussi je pensais qu'une telle nature n'avait pu naître de la Vierge Marie qu'en se mêlant à la chair; et je ne pouvais admettre le mélange sans souillure d'un être de ma fantaisie. Je craignais donc de le croire né dans la chair, de peur d'être forcé d'admettre qu'il en avait été souillé. Aujourd'hui vos enfants spirituels se riront de moi avec douceur et amour, s'ils viennent à lire mes *Confessions :* voilà pourtant ce que j'étais alors.

trum Unigenitum tuum, tanquam de massa lucidissima molis tuæ porrectum ad nostram salutem ita putabam, ut aliud de illo non crederem, nisi quod possem vanitate imaginari. Talem itaque naturam ejus nasci non posse de Maria Virgine arbitrabar, nisi carni concerneretur. Concerni autem et non inquinari non videbam, quod mihi tale figurabam. Metuebam itaque credere in carne natum, ne credere cogerer ex carne inquinatum. Nunc spirituales tui blande et amanter ridebunt me, si has *Confessiones* meas legerint : sed tamen talis eram.

CHAPITRE XI

Conférence d'Augustin avec des catholiques. Les réponses des manichéens aux raisonnements que les catholiques tiraient des Ecritures lui paraissent d'une extrême faiblesse.

1. — D'ailleurs, je ne pensais pas qu'il fût possible de défendre ce qu'ils attaquaient dans vos Écritures. Je désirais bien néanmoins en conférer en détail avec quelque docteur versé dans ces livres, et connaître son opinion. Déjà même, étant à Carthage, les discours d'un certain Helpidius, que j'avais entendu parler et discuter publiquement contre les manichéens, avaient commencé à m'ébranler : il leur citait des passages des Écritures auxquels il était difficile de répondre, et leur riposte me paraissait faible.

2. — Aussi n'osaient-ils s'en expliquer ouvertement en public, mais ils en conféraient avec nous dans des réunions secrètes. Ils prétendaient que le Nouveau Testament avait été falsifié par je ne sais quels faussaires, qui avaient voulu enter la loi juive sur la foi chrétienne ; et cependant ils ne pouvaient en présenter eux-mêmes aucun exemplaire sans altération. Ce qui me retenait surtout captif et comme oppressé, c'étaient ces images corporelles revenant sans cesse à ma pensée, et sous lesquelles, haletant, je ne pouvais respirer l'air pur et simple de votre Vérité.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

A l'exemple des manichéens prétendant, avec autant de mensonge que de perfidie, que les Ecritures du Nouveau Testament avaient été falsifiées, bien qu'il leur fût impossible de produire aucun exemplaire authentique

CAPUT XI

Qualiter contulerit cum catholicis.

1. — Deinde, quæ illi in Scripturis tuis reprehendebant, defendi posse non existimabam : sed aliquando sane cupiebam, cum aliquo illorum librorum doctissimo conferre singula, et experiri quid inde sentiret. Jam enim Helpidii cujusdam, adversus eosdem Manichæos coram loquentis et disserentis, sermones, etiam apud Carthaginem, movere me cœperant, cum talia de Scripturis proferret, quibus resisti non facile posset, et imbecilla mihi responsio videbatur istorum.

2. — Quam quidem non facile palam promebant, sed nobis secretius, cum dicerent, scripturas Novi Testamenti falsatas fuisse a nescio quibus qui Judæorum legem inserere christianæ fidei voluerunt, atque ipsi incorrupta exemplaria nulla proferrent. Sed me maxime captum et effocatum, quodammodo deprimebant corporalia cogitantem moles illæ, sub quibus anhelans in auram tuæ veritatis liquidam et simplicem, respirare non poteram.

et sans altération, les sectaires de nos jours, avec aussi peu de justice et de vérité, nous objectent les erreurs et les altérations de la Vulgate, et cela après les soins immenses apportés à la publication de cette édition des Livres Saints, dont il leur est impossible de produire une édition plus correcte et plus pure.

CHAPITRE XII

Supercheries et indélicatesses des écoliers de Rome à l'égard de leurs maîtres.

1. — J'avais fait de sérieuses démarches pour remplir l'objet de mon voyage, qui était de professer la rhétorique à Rome. J'avais d'abord réuni chez moi quelques jeunes gens qui, me connaissant, me faisaient connaître à d'autres, quand j'appris qu'il se passait dans cette ville des choses dont je n'avais pas eu à souffrir en Afrique. On n'y signalait pas, il est vrai, ces désordres auxquels s'abandonnait à Carthage une jeunesse licencieuse, mais on m'avertit que les étudiants s'entendaient en grand nombre pour ne point payer au maître ses leçons, et passer tout à coup dans une autre école, transfuges de la parole donnée, qui, par amour de l'argent, méprisaient la justice. Je conçus également de la haine pour ces jeunes gens, mais la source n'en était pas pure. Car je détestais moins peut-être l'injustice, dont ils se rendaient coupables envers tous indifféremment, que celle dont j'avais à souffrir moi-même.

2. — Sans doute, ils se déshonorent et vous outragent, ô mon Dieu, en prostituant leur amour à des biens frivoles, jouet du temps, à des richesses de boue, qui souillent la main qui les touche; en embrassant un monde qui fuit, et vous méprisant, vous qui ne passez pas, mais rappelez l'âme adultère et lui

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Partout la jeunesse se précipite à corps perdu dans toutes sortes de vices si elle n'est contenue par une discipline sévère, car les sens de l'homme sont portés au mal dès sa jeunesse et surtout dans cet âge si dangereux. Le saint Docteur ne trouve pas à Rome les mêmes désordres qu'à Carthage, mais la jeunesse y est sujette à d'autres vices non moins odieux. Rien n'est plus dangereux pour la jeunesse et pour la société que les lycées, les collèges, les institutions où la religion est presque entièrement mise de côté, quand elle n'y est pas traitée en ennemie. Vous pouvez, sans crainte

CAPUT XII

Fraus discipulorum Romæ in præceptores.

1. — Sedulo ergo agere cœperam propter quod veneram, ut docerem Romæ artem rhetoricam : et prius domi congregare aliquos, quibus et per quos innotescere cœperam : et ecce cognosco alia Romæ fieri, quæ non patiebar in Africa. Nam revera illas eversiones a perditis adolescentibus ibi non fieri, manifestatum est mihi. Sed « subito, inquiunt, ne mercedem magistro reddant, conspirant multi adolescentes, et transferunt se ad alium » desertores fidei, et quibus præ pecuniæ caritate justitia vilis est. Oderat etiam istos cor meum, quamvis non perfecto odio. Quod enim ab eis passurus eram, magis oderam fortasse, quam eo quod cuilibet illicita faciebant.

2. — Certe tamen turpes sunt tales et fornicantur abs te, amando volatica ludibria temporum et lucrum luteum, quod cum apprehenditur, manum inquinat; et amplectendo mundum fugientem, contemnendo te manentem et revocantem, et ignoscentem redeunti ad te meretrici

de vous tromper, les appeler des pépinières d'hommes vicieux et des sources de calamités publiques; les jeunes gens en sortent pour rentrer dans leurs familles souvent sans aucune science, presque toujours sans conscience, tout à la fois ignorants, impies et prodigues, comme le déplorait déjà de son temps saint Antonin. (III p. *Sum. Theol.*, v. 5, col. 2.)

2. Que les avares méditent attentivement ces expressions foudroyantes du saint Docteur : Ces trésors de boue, lorsqu'on essaye de les saisir, salissent la main, non seulement du corps, mais de l'âme, c'est-à-dire la volonté qui se rend coupable par le désir immodéré d'amasser des richesses.

3. Haïr le pécheur d'une haine perfaite et pure, c'est s'attrister que le pécheur soit en opposition, non pas avec nous, mais avec Dieu, et l'avoir en horreur sous ce rapport, à l'exemple du saint Docteur.

pardonnez quand elle revient! Encore aujourd'hui, je hais ces cœurs pour leur dépravation et leur perfidie ; mais je les aime pour qu'ils se corrigent, pour qu'ils préfèrent à l'argent la science qu'on leur enseigne, et à cette science vous-même, ô mon Dieu, Vérité, trésor des biens durables, paix sereine des cœurs! Mais alors je détestais bien plus leur malice par intérêt pour moi, que je ne désirais leur conversion par amour pour vous.

animæ humanæ. Et nunc tales odi pravos et distortos, quamvis eos corrigendos diligam : ut pecuniæ doctrinam ipsam, quam discunt, præferant, ei vero te Deum veritatem, et ubertatem certi boni et pacem castissimam. Sed tunc eos magis pati nolebam malos propter me, quam fieri bonos propter te volebam.

CHAPITRE XIII

Augustin est envoyé à Milan pour y professer la rhétorique. Il est accueilli paternellement par saint Ambroise, dont il admire l'éloquence tout en n'ayant que du mépris pour sa doctrine.

1. — On écrivit de Milan pour demander au préfet de Rome un maître de rhétorique dont on promettait de payer jusqu'au voyage (1). Je briguai cet emploi par l'entremise de ces hommes imbus des erreurs manichéennes, dont mon départ allait me délivrer, mais ni eux ni moi ne le soupçonnaient. Le préfet Symmaque, m'ayant proposé comme épreuve une harangue dont il fut satisfait, m'envoya à Milan. Arrivé dans cette ville, j'allai trouver l'évêque Ambroise, homme des plus vertueux, connu du monde entier et votre pieux serviteur. Son éloquence infatigable distribuait à votre peuple votre pur froment, l'huile qui donne la joie, le vin qui enivre d'une sainte ivresse. (*Ps.* CIII, 15-16.) A mon insu, vous me conduisiez vers lui pour qu'il m'ouvrît les yeux et me menât vers vous. Cet homme de Dieu me reçut avec la tendresse d'un père, et se réjouit de mon arrivée avec la charité d'un évêque.

2. — Aussi je me pris à l'aimer, non comme un docteur de la vérité (je désespérais de la trouver dans votre Église), mais comme un homme bienveillant à mon égard. Quand il parlait au peuple, je l'écoutais avec avidité (2), non pas avec l'inten-

(1) *Dont on promettait de payer jusqu'au voyage*, un professeur qu'on s'engageait de faire venir à ses frais. Par le mot *evectio* ou *diploma*, on entendait la faculté de voyager aux frais de l'Etat, faculté dont aucun particulier n'aurait pu jouir. D'où cette loi d'Honorius ainsi conçue : « Qu'aucun particulier ne prétende dans la suite au droit de voyager aux frais du public, si ce n'est quand il est appelé par nous ou qu'il vient de rendre hommage à notre clémence. » Julius Capitolinus raconte, dans sa *Vie de Pertinax*, que ce prince, alors chef d'une cohorte, étant parti pour la Syrie, sous l'empereur T. Aurélius, fut forcé par le gouverneur de cette province de faire à pied le chemin, depuis Antioche jusqu'au lieu de sa destination, parce

CAPUT XIII

Mittitur Mediolanum rhetoricam docturus : ab Ambrosio suscipitur.

1. — Itaque, posteaquam missum est a Mediolano Romam ad præfectum urbis, ut illi civitati rhetoricæ magister provideretur, impertita etiam evectione publica, ego ipse ambivi per eosdem ipsos manichæis vanitatibus ebrios, quibus ut carerem, ibam (sed utrique nesciebamus), ut dictione proposita me probatum præfectus tunc Symmachus mitteret. Et veni Mediolanum ad Ambrosium episcopum, in optimis notum orbi terræ, pium cultorem tuum : cujus tunc eloquia strenue ministrabant adipem frumenti tui, et lætitiam olei, et sobriam vini ebrietatem populo tuo. Ad eum autem ducebar abs te nesciens, ut per eum ad te sciens ducerer. Suscepit me paterne ille homo Dei, et peregrinationem meam satis episcopaliter dilexit.

2. — Et eum amare cœpi, primo quidem non tanquam doctorem veri (quod in Ecclesia tua prorsus desperabam), sed tanquam hominem benignum in me. Et studiose audiebam disputantem in populo, non inten-

qu'il avait entrepris ce voyage sans lettres d'autorisation. (Note des *Œuvres complètes de saint Augustin,* t. II, p. 185, édition Vivès.)

Aurélius Symmachus, préfet de Rome en 364, après avoir été proconsul en Afrique, fut un des derniers défenseurs du paganisme expirant. Ses efforts pour rétablir à Rome l'autel de la Victoire, échouèrent devant l'énergique protestation de saint Ambroise.

Le lieu où l'on croit que saint Augustin enseigna la rhétorique à Milan, se nomme *Cathedra Sancti Augustini*

(2) *Je l'écoutais avec avidité* et sans être empressé de m'instruire des choses que disait Ambroise, mais seulement de constater de quelle manière il les disait, comme il le répète au commencement du chapitre suivant. On voit

tion qui me devait guider, mais pour étudier son éloquence et savoir si elle répondait à sa renommée, si elle était au-dessus ou au-dessous des éloges qu'on lui donnait. J'étais suspendu à ses lèvres, attentif aux paroles, insouciant et dédaigneux des idées. Je goûtais les charmes de ce langage, plus fort et plus solide que celui de Faustus, mais moins agréable et moins caressant. Quant au fond des choses, il n'y avait pas entre eux de comparaison possible : l'un se perdait dans les vaines rêveries manichéennes, l'autre enseignait les saines doctrines du salut. Mais le salut est loin d'un pécheur tel que j'étais alors ! Et cependant je m'en approchais peu à peu, à mon insu.

ici qu'Augustin entendit saint Ambroise et Faustus le manichéen dans des dispositions bien différentes. Il s'attacha plus à peser les raisons de Faustus, qu'il trouva faibles, malgré les agréments et l'éloquence de ses discours, parce qu'il commençait à revenir des erreurs du manichéisme. En écoutant le saint évêque de Milan, il ne donna d'abord aucune attention au fond des choses, et ne s'arrêta qu'à la beauté du discours, parce qu'il était prévenu contre l'Eglise catholique et qu'il ne croyait pas que la vérité se trouvât chez elle.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin expose de nouveau les voies secrètes de la Providence sur lui. Elle l'amenait insensiblement, sans qu'il y pensât et à l'insu même de ceux dont elle se servait comme d'instrument et qui l'avaient détourné sciemment du salut de son âme.

2. La bonté et la douceur sont des vertus non seulement utiles, mais

tione qua debui, sed quasi explorans ejus facundiam; utrum conveniret famæ suæ, an major minorve proflueret, quam prædicabatur : et verbis ejus suspendebar intentus; rerum autem incuriosus et contemptor astabam, et delectabar suavitate sermonis, quanquam eruditioris, minus tamen hilarescentis atque mulcentis, quam Fausti erat, quod attinet ad dicendi modum. Cæterum rerum ipsarum nulla comparatio : nam ille per manichæas fallacias aberrabat; iste autem saluberrime docebat salutem. Sed longe est a peccatoribus salus, qualis ego tunc aderam : et tamen propinquabam sensim, et nesciebam.

nécessaires, pour ramener à la vérité ceux qui se sont égarés, et c'est avec raison que saint François de Borgia a dit « que Dieu n'avait rien donné de meilleur à l'homme que la bonté. » Ajoutons ici la douceur. C'est par ces moyens que saint Ambroise sut gagner Augustin et donna ainsi un exemple salutaire à tous ceux qui travaillent à la conversion des hérétiques.

3. L'efficacité de la parole de Dieu est grande, et il faut engager par tous les moyens possibles ceux qui suivent une fausse religion, à venir l'entendre. Il faut aussi veiller à ce que les prédicateurs excellent tout à la fois par l'éloquence et par l'onction. Ceux qui n'ont pour la doctrine que du mépris ou de l'indifférence ouvriront leur cœur aux grâces du discours et insensiblement à la vérité elle-même, comme il arriva pour Augustin, au témoignage du saint Docteur lui-même.

CHAPITRE XIV

Les discours de saint Ambroise font revenir insensiblement Augustin de ses erreurs et lui démontrent que les livres de l'Ancien Testament et la foi catholique pouvaient être défendus contre les objections des manichéens. Il se décide donc à les quitter et à demeurer catéchumène dans l'Eglise catholique.

I. — Sans m'attacher aux choses que disait saint Ambroise, j'étudiais uniquement la manière dont il les disait (1), car, ô mon Dieu, dans ce cœur qui désespérait d'aller à vous, vivait encore le vain souci de l'éloquence. Cependant, avec les paroles qui me plaisaient (2), entraient aussi dans mon esprit les pensées que je négligeais; je ne pouvais séparer les unes des autres, et tandis que j'ouvrais mon cœur à l'éloquence, la vérité insensiblement y entrait aussi. D'abord, il me parut possible de défendre la doctrine qu'il enseignait et d'admettre sans témérité, malgré les objections des manichéens, que naguère je croyais invincibles, les dogmes de la foi catholique, surtout après que le saint évêque m'eut expliqué le sens énigmatique de certains passages de l'Ancien Testament qui, pris à la lettre, avaient tué ma croyance. (*II Cor.* III, 6.)

(1) *La manière dont il les disait.* Suspendu aux formes de la parole, Augustin était devenu insouciant et dédaigneux du fond. Plus rien ne le touchait, excepté l'art du discours, seul amour qui eût survécu dans son âme à la ruine de tous les autres amours. C'est-à-dire qu'Augustin était à la veille de devenir un sophiste, un artiste de paroles, un chercheur d'antithèses, un arrangeur de phrases. Il courait, par conséquent, non plus seulement dans son âme et dans sa conscience, mais dans son génie lui-même, le plus redoutable des périls. Cependant, bien qu'il n'eût aucune des conditions qu'exige la lumière divine pour pénétrer dans les âmes, elle pénétrait en lui insensiblement.

(2) *Avec les paroles qui me plaisaient,* etc. En écoutant le saint évêque de Milan, il était prévenu contre l'Eglise catholique, ne croyant pas que la vérité se trouvât chez elle. En lui, ce n'était que l'effet de la prévention, car il avait d'ailleurs l'esprit trop solide et trop ami du vrai, pour se laisser éblouir par l'arrangement des mots et le choix des paroles, et en négliger le sens. Qu'importe qu'un discours soit purement écrit, qu'il soit

CAPUT XIV

Audito Ambrosio, paulatim ab erroribus resipiscit.

1. — Cum enim non satagerem discere quæ dicebat, sed tantum quemadmodum dicebat audire (ea mihi quippe jam desperanti ad te viam parere homini, inanis cura remanserat); veniebant in animum meum simul cum verbis quæ diligebam, res etiam quas negligebam : neque enim ea dirimere poteram. Et dum cor aperirem ad excipiendum quam diserte diceret, pariter intrabat et quam vere diceret, gradatim quidem. Nam primo etiam ipsa defendi posse, mihi jam cœperant videri : et fidem catholicam, pro qua nihil posse dici adversus oppugnantes Manichæos putaveram, jam non impudenter asseri existimabam : maxime audito uno atque altero, et sæpius ænigmate soluto de Scripturis veteribus : ubi, cum ad litteram acciperem, occidebar spiritualiter.

plein de mouvements et de figures, que l'esprit y brille de toutes parts, si le fond n'en est pas solide, ou si tout cet appareil ne sert qu'à colorer et à embellir le mensonge? Quel si grand mal, au contraire, qu'un ouvrage ne soit pas écrit parfaitement, s'il est d'ailleurs bien pensé? Sans doute, la perfection consiste à réunir les deux choses, comme saint Ambroise; mais ce qui est bien pensé, juste, solide, concluant, doit toujours l'emporter sur ce qui n'est que bien dit.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Le second degré de la conversion d'Augustin fut celui où saint Ambroise l'éleva lui-même, en lui montrant que l'Ancien Testament, rejeté par les manichéens, devait être entendu non pas à la lettre, mais dans le sens spirituel, et que la foi catholique pouvait être défendue contre les objections des hérétiques, jusque-là qu'elle cessait de lui paraître vaincue bien qu'elle ne lui semblât pas encore entièrement victorieuse. Parvenu à ce degré, saint Augustin renonça à la première erreur des manichéens contre l'Ancien Testament.

2. A l'exemple d'Augustin qui, arrivé à ce degré, tomba dans le désespoir

2. — Aussi, dès que je l'eus entendu les commenter, je commençai à condamner mon désespoir, mais seulement en ce que j'avais estimé impossible de réfuter tant d'accusations et de moqueries dirigées contre la Loi et les Prophètes. Je ne crus pas néanmoins qu'il fallût en chasser la foi catholique parce qu'elle pouvait avoir de doctes défenseurs, capables de résoudre les objections avec éloquence et bon sens, ni renoncer à mon opinion parce que le pour et le contre étaient en balance. En un mot, la doctrine catholique n'était plus à mes yeux une vaincue, mais elle ne me paraissait pas encore victorieuse. J'appliquai alors toutes les forces de mon esprit à trouver quelque argument décisif pour confondre l'erreur des manichéens. Si j'avais pu concevoir une substance spirituelle, tous les fantômes matériels qui hantaient mon imagination se seraient à l'instant évanouis; mais je ne pouvais y parvenir.

3. — Toutefois, plus j'approfondissais et comparais les diverses opinions, plus j'estimais probable ce qu'avaient pensé la plupart des philosophes touchant la substance même de ce monde et la nature des objets qui frappent nos sens. Aussi, suivant la méthode qu'on attribue aux académiciens, doutant de tout, ballotté entre les contraires, je me résolus d'abandonner les manichéens, dans la pensée que mon état d'incertitude m'interdisait de suivre une secte à laquelle je préférais déjà certains philosophes. D'autre part, je me refusais à confier à

dangereux de trouver la vérité et resta longtemps ballotté par les flots du doute à l'école des académiciens (*De la Vie heureuse*, ch. 1er), un grand nombre de sectaires, convaincus que leur religion ne peut se défendre et qu'on ne peut faire à la nôtre aucune objection sérieuse, deviennent non pas académiciens, mais politiques (indifférents) ou athées. Ils commencent à douter de la divine Providence, ou se persuadent que chacun peut se sauver dans sa religion, parce qu'il n'en est aucune qui leur plaise absolument. Ils ressemblent aux académiciens, et ils ont besoin qu'on les engage à imiter l'exemple d'Augustin : 1° qu'ils consentent au moins avec lui à être catéchumènes dans l'Eglise catholique, et qu'ils demandent à être instruits, comme Nicodème qui vint trouver Notre-Seigneur (*Joan.* III, 2), ou comme l'eunuque des Actes des apôtres (*Act.* VIII, 27); 2° qu'avec Augustin ils prient Dieu avec ferveur pour obtenir la connaissance de la vérité, car il croyait, avec raison, qu'il ne lui restait qu'à implorer la divine Providence par ses

2. — Itaque plerisque illorum expositis locis, jam reprehendebam desperationem meam; illam duntaxat, qua credideram. Legem et Prophetas detestantibus atque irridentibus resisti omnino non posse. Nec tamen jam ideo mihi catholicam viam tenendam esse sentiebam, quia et ipsa poterat habere doctos assertores suos, qui copiose et non absurde objecta refellerent : nec ideo jam damnandum illud quod tenebam; quia defensionis partes æquabantur. Ita enim catholica non mihi victa videbatur, ut nondum etiam victrix appareret. Tunc vero fortiter intendi animum si quo modo possem certis aliquibus documentis manichæas convincere falsitates. Quod si possem spiritualem substantiam cogitare, statim machinamenta illa omnia solverentur, et abjicerentur ex animo meo; sed non poteram.

3. — Verumtamen, de ipso mundi hujus corpore, omnique natura, quam sensus carnis attingeret, multo probabiliora plerosque sensisse philosophos, magis magisque considerans atque comparans judicabam. Itaque Academicorum more, sicut existimantur, dubitans de omnibus, atque inter omnia fluctuans, Manichæos quidem relinquendos esse decrevi : non arbitrans, eo ipso tempore dubitationis meæ, in illa secta mihi permanendum esse, cui jam nonnullos philosophos præpo-

gémissements et ses larmes, et à solliciter son secours, ce qu'il ne cessa de faire, nous dit-il (*De util. cred.*, VIII); 3° après avoir reconnu avec lui les fourberies des sectaires et certaines de leurs erreurs les plus évidentes, qu'ils prennent la résolution de les quitter; qu'ils ne croient point pouvoir rester dans leur secte alors même qu'ils sont encore livrés au doute, mais qu'ils s'en détachent au moins par le cœur, s'ils ne le peuvent encore extérieurement. Ils trouveront alors, avec Augustin, un Ambroise, et s'ils frappent avec persévérance, Dieu leur ouvrira la porte de la vérité; car « qui a espéré dans le Seigneur et a été confondu? Qui l'a invoqué et s'est vu méprisé? »

ceux-ci la guérison de mon âme, parce qu'ils n'invoquaient pas le nom salutaire de Jésus-Christ. Je pris donc le parti de rester au nombre des catéchumènes de l'Église catholique, dont mes parents m'avaient inspiré l'estime, jusqu'à ce qu'une lumière certaine vînt diriger mes pas.

nebam : quibus tamen philosophis, quod sine nomine salutari Christi essent, curationem languoris animæ meæ committere omnino recusabam. Statui ergo tamdiu esse catechumenus in catholica Ecclesia, mihi a parentibus commendata, donec aliquid certi eluceret, quo cursum dirigerem.

LIVRE VI

LIVRE VI

Après l'arrivée de sa mère à Milan, Augustin, alors âgé de trente ans, éclairé par les discours de saint Ambroise, comprend de plus en plus la vérité de la doctrine catholique, injustement attaquée par les manichéens. Il raconte les vertus de son ami Alypius, et les sages conseils qu'il en reçut et qu'il repoussa, et aussi les ardentes prières de sa mère et ses efforts pour l'engager à se marier. Il dépeint les violentes agitations que lui causait le dessein de changer de vie. La crainte de la Mort et du jugement le confirme de jour en jour dans ses projets de conversion.

CHAPITRE PREMIER

Monique arrive à Rome au moment où son fils venait d'en partir. Elle le suit à Milan et apprend de lui avec joie qu'il n'est plus manichéen, bien qu'il ne soit pas encore pour cela chrétien catholique.

1. — O vous, mon espérance dès ma jeunesse, où étiez-vous alors? Où vous étiez-vous retiré? Ne m'aviez-vous pas créé et placé au-dessus des animaux de la terre et des oiseaux du ciel? Vous m'aviez fait plus sage, et je marchais dans des voies ténébreuses et glissantes; je vous cherchais hors de moi, et je ne trouvais pas le Dieu de mon cœur. J'étais descendu au fond de la mer, en proie à mille défiances, désespérant de jamais trouver la vérité. Déjà ma mère était venue me rejoindre, forte de sa piété, sur mer et sur terre à ma poursuite, sûre de vous dans tous les dangers. Au milieu des hasards de la traversée, elle encourageait les matelots eux-mêmes qui, d'ordinaire, encouragent dans leurs terreurs les passagers novices. Elle leur promettait un heureux voyage, parce que vous lui en aviez donné l'assurance dans une vision.

LIBER SEXTUS

Cum Augustini mater Monica Mediolanum jam advenisset, ipseque ageret annum ætatis tricesimum, Ambrosii concionibus admonitus, catholicæ doctrinæ veritatem, quam Manichæi falso insimulabant, magis magisque intelligebat. Aypii amici sui mores prosequitur. Nebridium suscipit. In diversa rapiebatur, dum de vita melius instituenda deliberaret, mortis quoque ac judicii metu perculsus, ad vitæ conversionem in dies accendebatur.

CAPUT PRIMUM

Augustinus nec manichæus, nec catholicus.

1. — Spes mea a juventute mea, ubi mihi eras, et quo recesseras? An vero non tu feceras me, et discreveras me a quadrupedibus et volatilibus cœli? Sapientiorem me feceras, et ambulabam per tenebras et lubricum, et quærebam te foris a me, et non inveniebam Deum cordis mei: et veneram in profundum maris, et diffidebam, et desesperabam de inventione veri. Jam venerat ad me mater pietate fortis, terra marique me sequens, et in periculis omnibus de te secura. Nam et per marina discrimina, ipsos nautas consolabatur, a quibus rudes abyssi viatores, cum perturbantur, consolari solent; pollicens eis perventionem cum salute, quia hoc ei tu per visum pollicitus eras.

2. — Et invenit me periclitantem quidem graviter, despe-

2. — Elle me trouva dans l'extrême péril où m'exposait mon désespoir de trouver la vérité. Quand elle apprit de ma bouche que je n'étais plus manichéen, sans être encore pour cela chrétien catholique, elle ne tressaillit pas de joie comme à une nouvelle inattendue, bien que dès lors elle fût tranquillisée sur la partie de mes misères qui lui avait coûté tant de larmes; car elle me pleurait comme mort, moi qui devais ressusciter. Elle me portait en son esprit comme en un cercueil (1), attendant l'heure où vous diriez au fils de la veuve : Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi (*Luc.* VII, 14)! et, lui redonnant la vie et la parole, le rendriez à sa mère. Ce ne fut donc pas une joie immodérée qui fit tressaillir son cœur, quand elle apprit que ce qu'elle demandait chaque jour par ses larmes était déjà fait en grande partie, puisque, sans avoir encore embrassé la vérité, je m'étais arraché à l'erreur. Bien plus, certaine que vous continueriez l'ouvrage que vous lui aviez promis tout entier, tranquille et le cœur plein de confiance, elle me répondit qu'elle avait foi en Jésus-Christ, et qu'avant de quitter ce monde elle me verrait fidèle catholique.

3. — C'est ainsi qu'elle me parlait. Mais elle redoublait ses prières et ses larmes, vous demandant, ô source des miséricordes, de hâter ma délivrance et d'éclairer mes ténèbres. Elle courait avec plus d'empressement à l'église, suspendue aux lèvres d'Ambroise, avide de boire à cette source d'eau vive, qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. (*Joan.* IV, 14.) Elle aimait cet homme comme un ange de Dieu, car elle n'ignorait pas que, grâce à lui, j'étais arrivé à cet état de doute et d'incertitude, crise salutaire (2), dont l'effet devait être, elle le pressentait,

(1) *Elle me portait dans sa pensée comme dans un cercueil.* Saint Augustin fait allusion par cette allégorie au fils de la veuve de Naïm; en effet, de même que Jésus-Christ, touché de compassion, rendit ce fils unique à sa mère, ainsi sainte Monique portait dans sa pensée comme dans un cercueil son fils mort, non point dans son corps, mais dans son âme, et le présentait à Dieu en demandant sa résurrection et sa conversion.

(2) *Crise salutaire.* Les maladies, avant leur résolution, ont souvent

ratione indagandæ veritatis. Sed tamen ei cum indicassem non me quidem jam esse manichæum, sed neque catholicum christianum, non quasi inopinatum aliquid audierit, exilivit lætitia, cum jam secura fieret ex ea parte miseriæ meæ, in qua me tanquam mortuum, sed resuscitandum, tibi flebat, et feretro cogitationis efferebat : ut diceres filio viduæ : Juvenis, tibi dico, surge; et revivisceret, et inciperet loqui, et redderes illum matri suæ. Nulla ergo turbulenta exultatione trepidavit cor ejus, cum audisset ex tanta parte jam factum, quod tibi quotidie plangebat ut fieret, veritatem me nondum adeptum, sed falsitati jam ereptum. Immo vero, quia certa erat, et quod restabat te daturum, qui totum promiseras, placidissime et pectore pleno fiduciæ respondit mihi, se credere in Christo, quod priusquam de hac vita emigraret, me visura esset fidelem catholicum.

3. — Et hoc quidem mihi; tibi autem, fons misericordiarum, preces et lacrymas densiores fundere, ut accelerares adjutorium tuum, et illuminares tenebras meas : et studiosius ad ecclesiam currere, et in Ambrosii ora suspendi, ad fontem salientis aquæ in vitam æternam. Diligebat autem illum virum, sicut angelum Dei, quod per illum cognoverat me interim ad illam ancipitem fluctuationem jam esse perductum; per quam transiturum me ab ægritudine ad sanitatem, intercurrente acriore peri-

une période de recrudescence à des époques variables, que les médecins appellent critiques, et qui sont suivies de la guérison.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

C'est à juste titre que saint Augustin attribue au désespoir où il était de trouver la vérité, le danger extrême qu'il courut alors, danger, qui étant devenu plus pressant que jamais, le fit passer de la maladie à une santé parfaite.

En effet, il est moins dangereux d'être attaché à une secte déterminée

de me mettre en un plus grand danger, pour m'amener à une guérison complète.

que d'être athée ou ce qu'on appelle sceptique, ou indifférent; car l'athéisme détruit l'idée de Dieu, fondement de toute religion et de toute piété. Quant aux indifférents qui pensent que chacun peut être sauvé dans sa religion, ils approuvent par là même les erreurs de toutes les sectes, quelque monstrueuses, quelque contradictoires qu'elles soient.

culo, quasi per accessionem (quam criticam medici vocant), certo præsumebat.

Le saint Docteur tire ici de la Providence divine et de la bonté de Dieu une démonstration des plus fortes en faveur de cette vérité, c'est que Dieu nous a ouvert la voie et préparé, dans l'Eglise et dans les Ecritures, une autorité sous la conduite de laquelle nous pouvons arriver à la vérité. Il indique cette preuve plus bas et dans d'autres ouvrages. (*De util. cred.*, XVI.)

CHAPITRE II

La mère d'Augustin ayant apporté au tombeau des martyrs, selon l'usage d'Afrique, du pain, du vin, etc., elle en est empêchée par la défense qu'en avait faite saint Ambroise. Elle se soumet à cet ordre avec piété et obéissance.

1. — Ma mère, selon la coutume d'Afrique, venait parfois aux tombeaux des martyrs (1) apporter du pain, du vin et des mets apprêtés ; elle en fut empêchée par un gardien. Apprenant que la défense venait de l'évêque, elle reçut l'avis avec tant de piété et de soumission, que j'admirai vraiment sa vertu, qui condamnait ce qu'elle avait pratiqué jusqu'alors plutôt que de discuter la défense. C'est que son cœur n'avait aucun penchant à l'intempérance. Le vin ne la dégoûtait pas de la vérité, comme il arrive à tant d'autres, hommes et femmes, qui, au seul mot de sobriété, ont les mêmes nausées qu'un ivrogne en face d'un verre d'eau. Quand elle apportait pour ces agapes solennelles sa corbeille pleine d'offrandes, avant de les distribuer, elle goûtait (2), pour faire honneur aux pauvres, un peu de vin trempé, suivant sa modération habituelle. Si, en un même jour, on célébrait la mémoire de plusieurs défunts, elle portait sur chaque tombe un seul petit flacon de vin mêlé d'eau et tiède ; elle le partageait avec les personnes présentes en légères libations, pour satisfaire ainsi sa piété et non sa délicatesse.

2. — Aussi, dès qu'elle apprit que l'illustre prédicateur, le

(1) *Venait parfois aux tombeaux des martyrs.* Monique, suivant en cela l'usage d'Afrique, apportait des aliments dans l'église pour les agapes ou les repas que l'on donnait, en signe de charité, aux pauvres surtout. Cette coutume remonte aux premiers chrétiens, et même jusqu'aux apôtres. Or, au témoignage de saint Grégoire de Nazianze, ces repas avaient lieu dans trois circonstances : dans les solennités des naissances, des funérailles et des mariages. Ambroise supprima cette coutume par suite de divers abus. Plusieurs autres Eglises imitèrent cet exemple, et enfin on interdit dans l'église tous les repas, quels qu'ils fussent ; ils n'eurent plus lieu que dans les maisons privées. Saint Augustin lui-même crut devoir aussi, par

CAPUT II

Epulæ et synaxis apud sepulcra martyrum.

1. — Itaque cum ad memorias sanctorum, sicut in Africa solebat, pultes et panem et merum attulisset, atque ab ostiario prohiberetur ; ubi hoc episcopum vetuisse cognovit, tam pie atque obedienter amplexa est, ut ipse mirarer, quod tam facile accusatrix potius consuetudinis suæ, quam disceptatrix illius prohibitionis, effecta sit. Non enim obsidebat spiritum ejus vinolentia, eamque stimulabat in odium veri amor vini, sicut plerosque mares et feminas, qui ad canticum sobrietatis, sicut ad potionem aquatam, madidi nauseant. Sed illa cum attulisset canistrum cum solemnibus epulis prægustandis atque largiendis, plus etiam quam unum pocillum pro suo palato satis sobrio temperatum, unde dignationem sumeret, non ponebat. Et si multæ essent, quæ illo modo videbantur honorandæ, memoriæ defunctorum, idem ipsum unum quod ubique poneret, circumferebat : quod jam non solum aquatissimum, sed etiam tepidissimum, cum suis præsentibus per sorbitiones exiguas partiretur : quia pietatem illic quærebat, non voluptatem.

la suite, les supprimer dans l'Eglise d'Hippone, avant même d'être évêque *(Lettre XXIX à Alypius)*, à cause des orgies dont ils étaient l'occasion. *(Lettre XXII à Aurélien.)* Ecrivant en 390 à l'évêque de Carthage, il se plaint des repas somptueux que l'on servait dans les cimetières sous prétexte d'honorer les martyrs et de soulager les morts ; il pense qu'il faut en détourner les chrétiens, et leur apprendre à distribuer aux pauvres les aliments et l'argent destiné au soulagement des défunts. « C'est ainsi, ajoute-t-il, que le peuple n'aura pas l'air d'abandonner les trépassés qui lui sont chers, et que l'Eglise ne verra plus rien qui ne soit pieux et honnête. »

(2) *Elle goûtait.* C'est-à-dire qu'elle commençait par goûter le vin qu'elle

pieux évêque, avait interdit cette pratique, même à ceux qui en usaient sagement, afin de ne pas fournir aux intempérants l'occasion de quelques excès et de ne point ressembler aux païens dans leurs superstitions (1), elle s'en abstint de bien bon cœur. Au lieu d'une corbeille pleine des fruits de la terre, elle apprit à porter aux tombeaux des martyrs un cœur rempli des vœux les plus purs ; se réservant de donner selon ses moyens aux pauvres, elle participait en ces lieux, le dimanche, à la réception du corps de Jésus-Christ, dont la Passion avait servi de modèle aux martyrs pour s'immoler et recevoir la couronne.

3. — Cependant, il me semble, mon Seigneur et mon Dieu, et, en votre présence, c'est la pensée de mon âme, que ma mère n'aurait pas renoncé facilement à cette coutume, si la défense était venue d'une personne moins chère à son cœur que ne l'était Ambroise, auquel elle portait une extrême affection, le regardant comme l'instrument de mon salut. Lui l'aimait à son tour pour sa grande piété, qui la rendait si fervente dans les bonnes œuvres et si assidue à l'église. Aussi, quand il me voyait, il lui arrivait souvent d'éclater en louanges sur son compte, me félicitant d'avoir une telle mère, sans savoir quel fils elle avait en moi, car il ignorait les doutes qui m'agitaient et le désespoir où j'étais de trouver le chemin qui conduit à la vie !

offrait aux autres, comme pour leur faire honneur et comme une invitation à boire eux-mêmes.

(1) *Ne point ressembler aux païens dans leurs superstitions.* Le mot *parentalia* signifie littéralement les repas que l'on donnait aux funérailles des parents ou des proches, et qu'on appelait ainsi parce que, au rapport de saint Jérôme (*sur Jérém.*), c'était une espèce d'hommage que les enfants payaient à la mémoire de leurs parents.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. On voit ici l'extrême sobriété de sainte Monique, qui goûtait plutôt qu'elle ne buvait de la seule et même coupe qu'elle offrait aux autres, surtout si elle devait célébrer les agapes en plusieurs églises, dans la crainte de pécher contre les règles de la tempérance si elle buvait de plusieurs coupes différentes et non mélangées d'eau.

2. Cette coutume est une preuve du culte que l'on rendait aux saints dans la primitive Eglise, bien que les abus auxquels elle donna lieu en aient fait ensuite interdire l'usage dans l'intérieur des églises. Ces repas

2. — Itaque, ubi comperit a præclaro prædicatore atque antistite pietatis, præceptum esse ista non fieri, nec ab eis qui sobrie facerent, ne ulla occasio se ingurgitandi daretur ebriosis, et quia illa quasi parentalia superstitioni gentilium essent simillima; abstinuit se libentissime: et pro canistro pleno terrenis fructibus, plenum purgatioribus votis pectus ad memorias martyrum affere didicerat; ut et quod posset daret egentibus, et sic communicatio Dominici corporis illic celebraretur, cujus passionis imitatione immolati et coronati sunt martyres.

3. — Sed tamen videtur mihi, Domine Deus meus, et ita est in conspectu tuo de hac re cor meum, non facile fortasse de hac amputanda consuetudine matrem meam fuisse cessuram, si ab alio prohiberetur, quem non sicut Ambrosium dilexisset, quem propter salutem meam maxime diligebat: eam vero ille, propter religiosissimam ejus conversationem, qua in bonis operibus tam fervens spiritu frequentabat ecclesiam: ita ut sæpe erumperet, cum me videret, in ejus prædicationem, gratulans mihi quod talem matrem haberem: nesciens qualem illa me filium, qui dubitabam de illis omnibus, et inveniri posse viam vitæ minime putabam.

furent remplacés par les offrandes d'argent, de pain et de vin, que, de notre temps même, les fidèles présentent aux ministres de l'Eglise. C'est de là qu'est venu aussi l'usage de ces distributions qui, dans plusieurs endroits, sont faites aux pauvres les jours des dédicaces, des anniversaires ou des fêtes des saints, et aussi des inhumations.

3. C'est un grand bienfait de Dieu d'avoir des parents vertueux et saints, et c'est avec raison que saint Ambroise félicita Augustin d'avoir une telle mère. L'éducation des enfants dépend surtout des parents ; si elle est bonne, elle a une influence extrême pour leur salut éternel. Les enfants qui ont le bonheur d'avoir de tels parents conservent facilement leur innocence, ou, s'ils viennent à dégénérer, soit par leur faute, soit victimes de la séduction des autres, le souvenir de leurs parents, les ferventes prières qu'un père, qu'une mère adressent à Dieu pour eux, les ramènent presque toujours dans les voies de la vertu.

CHAPITRE III

Les études et les occupations d'Ambroise ne permettaient pas à Augustin de l'aborder pour l'entretenir de ce qu'il voulait et comme il le voulait ; mais, en l'entendant chaque dimanche, il apprend de lui que les catholiques n'attribuaient pas à Dieu une forme humaine.

1. — Je ne savais pas encore, ô mon Dieu, par mes gémissements et mes prières, vous appeler à mon secours (1) ; mon esprit, en quête de la vérité, toujours inquiet, se perdait en discussions. Ambroise me paraissait un homme heureux selon le monde, lui que les plus hautes puissances vénéraient. Seul, le célibat qu'il avait voué était, à mon avis, un gênant fardeau. Mais ce qu'il portait en lui de grandes espérances, ce qu'il avait à soutenir de combats contre les tentations nées de sa grandeur même, sa joie dans les adversités, les secrètes délices (2) qu'éprouvait son cœur à savourer votre pain..... je ne m'en doutais pas, je n'en avais aucune expérience. Lui, de son côté, ne soupçonnait pas les troubles de mon âme et le précipice ouvert sous mes pas. Il m'était impossible de lui demander ce que je voulais, comme je le voulais, séparé de lui par une multitude de gens tout occupés de leurs propres affaires et dont il soulageait les infirmités. Le peu d'instants qu'il ne leur consacrait pas, il les employait à donner au corps ce qui lui était indispensable, et à l'âme l'aliment intellectuel de la lecture. Et quand il lisait, ses yeux parcouraient les pages, son

(1) *Je ne savais pas encore par mes gémissements,* etc. On voit ici qu'Augustin, ballotté par les flots du doute des académiciens, en était venu à ne plus prier parce qu'il désespérait de trouver la vérité, et entraîné surtout qu'il était par le désir de la gloire humaine, qui détournait ses pensées du salut de son âme. (Liv. V, ch. XIV.) Je ne suis cependant pas de l'avis de Baronius, qui affirme qu'Augustin embrassa sérieusement la doctrine des académiciens, comme le pense aussi Spondanus. Il flottait dans l'incertitude et le doute, à l'exemple des académiciens, et partageait leurs sentiments, mais il ne fit jamais partie de leur secte, car, comme il le dit si expressément, « ils ne

CAPUT III

Occupationes et studia Ambrosii.

1. — Nec jam ingemiscebam orando, ut subvenires mihi; sed ad quærendum intentus, et ad disserendum inquietus erat animus meus : ipsumque Ambrosium felicem quemdam hominem secundum sæculum opinabar, quem sic tantæ potestates honorarent; cælibatus tantum ejus mihi laboriosus videbatur. Quid autem ille spei gereret, et adversus ipsius excellentiæ tentamenta, quid luctaminis haberet, quidve solaminis in adversis, et occultum os ejus, quod erat in corde ejus, quam sapida gaudia de pane tuo ruminaret, nec conjicere noveram, nec expertus eram : nec ille sciebat æstus meos, nec foveam periculi mei. Non enim quærere ab eo poteram quod volebam, sicut volebam ; secludentibus me ab ejus aure atque ore catervis negotiosorum hominum, quorum infirmitatibus serviebat. Cum quibus quando non erat (quod per exiguum temporis erat), aut corpus reficiebat necessariis sustentaculis, aut lectione animum. Sed cum legebat, oculi ducebantur per

connaissaient point le nom salutaire de Jésus, sans lequel il refusait de confier aux philosophes la guérison des langueurs de son âme. »

Et il ajoute qu'il « résolut de demeurer catéchumène dans l'Eglise catholique, l'Eglise de son père et de sa mère, en attendant une lumière certaine qui pût diriger sûrement sa course. » (Liv. V, ch. XIV.)

Il ne prit donc point la résolution d'embrasser la doctrine des académiciens, bien qu'il les eût en grande estime et que, à leur exemple, il doutât de tout.

(2) *Les secrètes délices.* Augustin veut parler de la méditation, dans laquelle le pain de la divine parole remplissait l'âme d'Ambroise des plus douces consolations.

esprit approfondissait le sens, ses lèvres et sa langue restaient en repos.

2. — Souvent, quand je me trouvais chez lui, car sa porte était ouverte à tous et l'on entrait sans se faire annoncer, je le voyais ainsi lire en silence et jamais autrement. Je m'asseyais et demeurais longtemps sans rien dire ; car, qui eût osé troubler une méditation si profonde ? Puis je me retirais, persuadé que, pendant les courts instants de repos qu'il accordait à son esprit fatigué du tracas de tant d'affaires, il ne serait pas bien aise d'être importuné. Je pensais que, s'il faisait ainsi sa lecture en silence, c'était peut-être dans la crainte que l'auditeur, malgré son attention, ne pût comprendre certains passages plus ou moins obscurs, que lui-même serait dans la nécessité de lui expliquer ; ce qui, lui faisant perdre le temps à éclaircir quelques difficultés, l'empêcherait de lire autant de volumes qu'il le désirait. Peut-être cette habitude de lire en silence avait-elle pour motif de ménager sa voix, qui s'éteignait au moindre effort. Au surplus, quelle que fût l'intention d'un si saint personnage en agissant ainsi, elle ne pouvait qu'être bonne.

3. — Quoi qu'il en soit, ce que je souhaitais de savoir, je n'avais pas occasion de le demander à ce cœur pieux, sanctuaire de vos oracles, à moins que ce ne fût une question qu'on pût traiter en peu de mots. J'aurais voulu épancher à loisir en son âme les tumultueuses agitations de la mienne, mais je ne le trouvais jamais entièrement libre. Je l'entendais, il est vrai, chaque dimanche, commenter admirablement au peuple la parole de la vérité, et, de plus en plus, j'étais convaincu qu'il était possible de démêler le nœud de ces subtiles calomnies que vos ennemis ont inventées contre les divines Ecritures.

4. — Mais quand j'appris, ô mon Dieu, que les fils que notre Mère (1), l'Eglise catholique, enfante par la grâce et le Saint-Esprit, en disant que vous avez fait l'homme à votre image, ne vous croyaient pas cependant emprisonné dans la forme du

(1) *Les fils de notre Mère*, « *de Matre catholica* », c'est-à-dire l'Eglise catholique, qu'il appelle souvent *la catholique*, sans addition. Il enseigne en

paginas, et cor intellectum rimabatur, vox autem, et lingua quiescebant.

2. — Sæpe cum adessemus (non enim vetebatur quisquam ingredi, aut ei venientem nuntiari mos erat), sic eum legentem vidimus tacite, et aliter nunquam. Sedentesque in diuturno silentio (quis enim tam intento esse oneri auderet?) discedebamus; ei conjectabamus eum parvo illo tempore, quod reparandæ menti suæ nanciscebatur, feriatum ab strepitu causarum alienarum, nolle in aliud avocari : et cavere fortasse, ne auditore suspenso et intento, si qua obscurius posuisset ille quem legeret, etiam exponere necesse esset, aut de aliquibus difficilioribus disceptare quæstionibus, atque huic operi temporibus impensis, minus quam vellet voluminum evolveret : quanquam et causa servandæ vocis, quæ illi facillime obtundebatur, poterat esse justior tacite legendi. Quolibet tamen animo id ageret, bono utique ille vir agebat.

3. — Sed certe mihi nulla dabatur copia sciscitandi quæ cupiebam, de tam sancto oraculo tuo, pectore illius, nisi cum aliquid breviter esset audiendum. Æstus autem illi mei, otiosum eum valde, cui refunderentur, requirebant, nec unquam inveniebant. Et eum quidem in populo, verbum veritatis recte tractantem, omni die Dominico audiebam; et magis magisque mihi confirmabatur omnes versutarum calumniarum nodos quos illi deceptores nostri adversus divinos libros innectebant, posse dissolvi.

4. — Ubi vero etiam comperi, ad imaginem tuam hominem a te factum, a spiritualibus filiis tuis, quos de matre catholica per gratiam regenerasti, non sic intelligi,

plusieurs autres endroits de ses ouvrages que ce nom ne convient à aucune secte hérétique et qu'il est le privilège exclusif de l'Eglise, qui est vraiment catholique ou universelle.

corps humain, tout en ne me faisant aucune idée, même imparfaite et confuse, d'une substance spirituelle, je ressentis une vive joie, mais où se mêlait la honte de m'être déchaîné, durant tant d'années, non pas contre la foi catholique, mais contre les chimères de mes pensées charnelles; car j'avais été d'autant plus téméraire et plus impie que j'avais censuré ce dont j'aurais dû m'instruire. O Dieu, à la fois si élevé et si rapproché de nous, si caché et si visible, qui n'avez point de membres plus ou moins étendus, mais qui êtes tout entier partout sans être enfermé en aucun lieu (1), vous n'avez point une forme corporelle comme la nôtre, et pourtant vous avez fait l'homme à votre image, l'homme qui, de la tête aux pieds, est borné par un certain espace.

(1) *Sans être enfermé en aucun lieu,* sans être circonscrit par aucun lieu, ce qui répugne à l'immensité de Dieu. La raison pour laquelle le saint Docteur croyait, et justement, que Dieu n'avait ni forme, ni figure humaine, c'est que l'homme, des pieds jusqu'à la tête, est limité par l'espace. Il avait seulement tort d'attribuer cette croyance aux catholiques.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Augustin, séduit par l'éclat extérieur qui environnait la dignité épiscopale dans la personne de saint Ambroise, appréciait assez légèrement les avantages temporels dont paraissait jouir ce saint évêque, bien qu'il ne le recherchât point et qu'il n'y mît point son bonheur. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, on en voit beaucoup qui accusent injustement de vanité ou d'ambition les ecclésiastiques ou les religieux dont la vertu et le savoir sont hautement reconnus et proclamés par les grands. S'ils pouvaient lire

ut humani corporis forma te terminatum crederent atque cogitarent; quanquam quomodo se haberet spiritualis substantia, ne quidem tenuiter atque in ænigmate suspicabar; tamen gaudens erubui, non me tot annos adversus catholicam fidem, sed contra carnalium cogitationum figmenta latrasse. Eo quippe temerarius et impius fueram, quod ea quæ debebam quærendo dicere, accusando dixeram. Tu enim altissime et proxime, secretissime et præsentissime, cui membra non sunt alia majora et alia minora, sed ubique totus es, et nusquam locorum es; non es utique forma ista corporea : tamen fecisti hominem ad imaginem tuam, et ecce ipse a capite usque ad pedes in loco est.

dans leur intérieur, voir qu'ils n'ouvrent leur cœur à aucune espérance terrestre, ne cessent de lutter contre la tentation de leur propre excellence par une continuelle abnégation d'eux-mêmes, ne cherchent de consolation dans l'adversité qu'en la volonté de Dieu, goûtent dans la prière les joies solides et ineffables et y puisent une vigueur à toute épreuve, ils cesseraient bien vite leurs soupçons injurieux à l'égard des premiers pasteurs, et se garderaient bien de les apprécier à leur mesure.

2. Il est souverainemant important, pour ceux qui se convertissent de l'hérésie à la vraie foi, de connaître les calomnies injurieuses des sectaires, qui prétendent faussement que les catholiques enseignent des erreurs, dont, au contraire, ces derniers ont horreur. C'est ce qu'Augustin découvrit clairement chez les manichéens, qui lui avaient persuadé qu'un des dogmes de la foi catholique était que l'homme avait été créé selon le corps à l'image de Dieu : cela est à la fois une absurdité et un mensonge.

CHAPITRE IV

Bien que saint Ambroise démontrât que les catholiques n'enseignaient pas ce que pensait Augustin, cependant, pour ne pas s'exposer à croire des choses fausses, il aurait voulu qu'on lui démontrât, avec la même évidence que les vérités mathématiques, ce qu'il devait croire.

1. — Puisque j'ignorais de quelle manière l'homme était votre image, j'aurais dû frapper à la porte et demander ce qu'il fallait croire, au lieu d'insulter les catholiques à propos d'erreurs imaginaires. Un impatient désir de parvenir à quelque certitude me rongeait d'autant plus le cœur, que j'étais plus confus d'avoir été si longtemps la dupe et le jouet de vaines promesses et d'avoir, dans mon ignorance, avec une obstination puérile, débité comme certain ce qui ne l'était pas. Tout cela était faux, je l'ai vu clairement depuis. Mais dès lors je savais, à n'en pas douter, que tout cela n'avait aucun fondement solide, et que, néanmoins, je l'avais donné comme indubitable dans mes attaques aveugles contre votre Église catholique. Il n'était pas encore évident pour moi que celle-ci enseignât la vérité; mais j'avais conscience qu'elle n'enseignait pas ce que je lui avais outrageusement reproché. J'étais donc confus, et je me retournais vers vous, et je me réjouissais, mon Dieu, que votre Église unique, qui est le corps de votre Fils unique et dans laquelle, enfant, j'avais été marqué du nom de Jésus-Christ, n'eût aucun goût pour de puériles frivolités, et que rien, dans sa saine doctrine, ne pût porter à croire que le Créateur de l'univers a la forme humaine et est circonscrit dans quelque lieu, si vaste, si étendu qu'on le suppose.

2. — Je me réjouissais aussi de ce qu'on ne me proposait point la lecture de l'Ancien Testament, de la Loi et des Prophètes, sous le point de vue qui m'y avait fait trouver des absurdités que je reprochais à vos saints de croire et qu'ils ne croyaient pas. Et quand j'entendais Ambroise, dans ses sermons au

CAPUT IV

Doctrinam Ecclesiæ, Ambrosio concionante, intelligit.

1. — Cum ego nescirem quomodo hæc subsisteret imago tua, pulsansque proponerem, quomodo credendum esset, non insultans opponerem, quasi ita creditum esset : tanto igitur acrior cura rodebat intima mea, quid certi retinerem ; quanto me magis pudebat tamdiu illusum et deceptum promissione certorum, puerili errore et animositate, tam multa incerta, quasi certa garriisse. Quod enim falsa essent, postea mihi claruit. Certum tamen erat, quod incerta essent; et a me aliquando pro certis habita fuissent, cum catholicam tuam cæcis contentionibus accusarem, et si nondum compertam vera docentem, non tamen ea docentem quæ graviter accusabam. Itaque confundebar, et convertebar; et gaudebam, Deus meus, quod Ecclesia tua unica, corpus Unici tui, in qua mihi nomen Christi infanti est inditum, non saperet infantiles nugas; neque hoc haberet in doctrina sua sana, quod te creatorem omnium in spatium loci, quamvis summum et amplum, tamen undique terminatum, membrorum humanorum figura contruderet.

2. — Gaudebam etiam, quod vetera scripta Legis et Prophetarum, jam non illo oculo mihi legenda proponerentur, quo antea videbantur absurda, cum arguebam tanquam ita sentientes sanctos tuos, verumtamen non ita sentiebant : et tanquam regulam diligentissime commendaret, sæpe in popularibus sermonibus suis dicentem Ambrosium lætus audiebam : Littera occidit, spiritus autem vivificat ; cum ea quæ ad litteram perversitatem

peuple, insister sur cette maxime importante : La lettre tue, l'esprit vivifie (*I Cor.* III, 6), j'étais heureux; car les passages qui, pris à la lettre, paraissaient renfermer un enseignement pervers, il les expliquait au sens spirituel, en levant le voile mystérieux dont ils étaient couverts, sans rien dire qui pût me choquer, bien que je n'eusse pas encore l'évidence que sa parole exprimât la vérité. J'interdisais à mon cœur tout assentiment, de peur de rencontrer le précipice, et ce m'était un supplice mortel de rester ainsi en suspens.

3. — Je prétendais être aussi certain des choses qui ne frappent pas les yeux que de *sept et trois font dix*. Non que je fusse assez insensé pour penser que cette vérité n'était pas évidente; mais je voulais comprendre tout le reste de la même manière : les choses corporelles qui n'étaient pas actuellement présentes à mes sens, aussi bien que les choses spirituelles que je ne pouvais concevoir autrement que revêtus d'une forme corporelle. C'est la foi seule qui pouvait me guérir, en purifiant le regard de mon âme et en le fixant, autant que possible, sur votre vérité immuable et infaillible. Mais, comme il arrive souvent que celui qui a fait l'épreuve d'un mauvais médecin, n'ose plus se confier à un bon, ainsi mon âme malade, qui ne pouvait espérer sa guérison que de la foi, repoussait tout remède dans la crainte de croire l'erreur, et résistait à vos mains, ô mon Dieu, qui préparez le breuvage de la foi et le prodiguez à tous nos maux, après lui avoir donné une merveilleuse efficacité pour les guérir.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Des sectaires prétendent que l'Ecriture est claire. Augustin démontre le contraire par son exemple, lui qui, avec les manichéens, rejetait les Ecritures parce que, prenant à la lettre les figures de choses et de paroles qu'elles renferment, il croyait y trouver mille absurdités. Mais une fois ins-

docere videbantur, remoto mystico velamento spiritualiter aperiret, non dicens quod me offenderet, quamvis ea diceret quæ utrum vera essent adhuc ignorarem. Tenebam enim cor meum ab omni ascensione, timens præcipitium et suspendio magis necabar.

Volebam enim eorum quæ non viderem ita me certum fieri, ut certus essem quod septem et tria decem sint. Neque enim tam insanus eram ut ne hoc quidem putarem posse comprehendi : sed sicut hoc, ita cætera cupiebam, sive corporalia, quæ coram sensibus meis non adessent; sive spiritualia, de quibus cogitare nisi corporaliter nesciebam. Et sanari credendo poteram, ut purgatior acies mentis meæ dirigeretur aliquo modo in veritatem tuam semper manentem, et ex nullo deficientem. Sed sicut evenire assolet, ut malum medicum expertus etiam bono timeat se committere, ita erat valetudo animæ meæ, quæ utique nisi credendo sanari non poterat; et ne falsa crederet, curari recusabat; resistens manibus tuis, qui medicamenta fidei confecisti, et aspersisti super morbos orbis terrarum, et tantam illis auctoritatem tribuisti.

truit par saint Ambroise que *la lettre tue et l'esprit vivifie* (*II Cor.* III, 6), c'est-à-dire que les locutions figurées ne doivent pas être prises à la lettre, il changea de sentiment. Or, ces obscurités de paroles et de figures sont nombreuses dans les Ecritures et il est évident qu'elles ne sont point claires.

2. Il est nécessaire que ceux qui aspirent à la vérité « captivent leur intelligence et la réduisent sous l'obéissance de Jésus-Christ. » (*II Cor.* x, 5.) La principale cause qui fit tomber saint Augustin dans l'hérésie des Manichéens, c'est qu'il croyait que les catholiques ne pouvaient rendre compte de la foi qu'ils imposaient tandis que les Manichéens pouvaient donner l'explication de leurs prétendus mystères.

CHAPITRE V

C'est avec justice qu'on ordonne aux catholiques de croire ce qui ne peut être démontré. Autorité des Ecritures : nécessité d'y avoir recours.

1. — Toutes mes préférences allaient dès lors à la foi de l'Église catholique. Je sentais qu'il y avait de sa part plus de modestie et de loyauté à commander de croire ce qui n'est pas démontré — soit qu'il n'y ait pas de démonstration possible (1), soit que, possible en elle-même, la preuve passe la portée des auditeurs — tandis que, avec leurs présomptueuses promesses de science, les Manichéens se jouent de la crédulité de leurs adeptes, au risque de leur imposer, dans la suite, de croire des fables ridicules, dans l'impuissance où ils sont de les prouver. Et votre main, Seigneur, si douce, si miséricordieuse, touchant et façonnant peu à peu mon cœur, je considérais quelle multitude de choses je croyais sans les avoir vues, sans en avoir été témoin : tant d'événements contenus dans l'histoire des peuples, tant de descriptions de villes et de pays que je n'avais pas visités, tant d'assertions que, sur la foi d'amis, de médecins, de mille autres personnes, il faut admettre sous peine de rompre tous les liens de la vie sociale! Une foi inébranlable ne m'assurait-elle pas des auteurs de ma naissance? Et qui pouvait me l'apprendre, sinon le témoignage d'autrui? Ainsi vous m'aviez persuadé, ô mon Dieu, que, loin de blâmer ceux qui croient à vos Écritures, dont vous avez si puis-

(1) *Soit qu'il n'y ait pas de démonstration possible.* Le sens de ce passage est très obscur, mais il n'admet aucune variante. Il faut peut-être sous-entendre le mot *avantage* ou *bien*, et alors le sens serait qu' « il faut croire même ce qui n'est pas démontré, soit que ce fût un être quelconque, mais dont l'utilité ne peut être comprise, soit que ce ne fût rien, et que cependant il fût plus raisonnable de croire aux catholiques qu'aux manichéens, » parce qu'il est moins absurde de suivre ceux qui commandent de croire que ceux qui insultent à la crédulité des autres, et veulent leur

CAPUT V

De sacrorum librorum auctoritate et necessario usu.

1. — Ex hoc tamen quoque jam præponens doctrinam catholicam, modestius ibi minimeque fallaciter sentiebam juberi, ut crederetur, quod non demonstrabatur (sive esset quid demonstrandum, sed cui forte non esset sive nec quid esset), quam illic temeraria pollicitatione scientiæ credulitatem irrideri, et postea tam multa fabulosissima et absurdissima, quia demonstrari non poterant, credenda imperari. Deinde paulatim tu, Domine, manu mitissima et misericordissima pertractans et componens cor meum, consideranti quam innumerabilia crederem quæ non viderem, neque cum gererentur affuissem : sicut tam multa in historia gentium, tam multa de locis atque urbibus quæ non videram, tam multa amicis, tam multa medicis, tam multa hominibus aliis atque aliis quæ nisi crederentur, omnino in hac vita nihil ageremus; postremo quam inconcussa fixum fide retinerem de quibus parentibus ortus essem; quod scire non possem, nisi audiendo credidissem : persuasisti mihi, non qui crederent libris tuis, quos tanta in omnibus fere gentibus aucto-

imposer en même temps la croyance à des fables absurdes qu'il leur est impossible de démontrer. On pourrait encore donner cette autre explication : « Je comprenais que les catholiques avaient raison de commander de croire dans les Saintes Ecritures et dans la doctrine de la foi ce qui ne pouvait être démontré, soit que ce fût une vérité susceptible de démonstration mais qu'on ne serait point assez intelligent pour la comprendre, soit qu'elle fût au-dessus de toute démonstration à cause de sa sublimité supérieure à toute intelligence humaine. » C'est à ce sens que nous donnons la préférence.

samment établi l'autorité chez presque toutes les nations, je devais tenir pour répréhensibles ceux qui n'y croient pas, et qu'il ne fallait point les écouter quand ils disent : « D'où savez-vous que ces livres ont été communiqués au genre humain par l'Esprit du vrai Dieu, qui est la Vérité même? » Et c'est précisément cela que je devais croire; car, au milieu du conflit d'opinions subtiles et captieuses, dont la lecture des philosophes m'avait donné le spectacle, rien n'avait pu m'arracher cette conviction que vous êtes, tout en ignorant ce que vous êtes, ni me faire douter que vous gouvernez les choses humaines. Sans doute, ma foi, à cet égard, était tantôt plus forte, tantôt plus chancelante; mais je n'en croyais pas moins à votre existence et à votre providence, tout en ne sachant trop que penser de votre nature intime et des voies qui conduisent et ramènent vers vous.

2. — Comprenant que nous sommes trop faibles pour trouver la vérité par la seule raison, et que nous avons besoin du secours des Saintes Écritures, je commençais à me convaincre que vous n'aviez donné une telle autorité à ces saints livres que parce que vous voulez que par eux on vous cherche et que par eux on croie en vous. Quant aux absurdités que je m'imaginais naguère rencontrer dans le texte sacré, depuis qu'on m'en avait fourni une explication plausible, j'attribuais à la profondeur des mystères chrétiens (1) tout ce qu'ils présentaient d'obscur. L'autorité de l'Écriture m'apparaissait d'autant plus vénérable, d'autant plus digne d'une pieuse créance, que, accessible à tous, elle réserve, à ceux qui pénètrent plus avant, de sublimes secrets. Par l'humilité et la familiarité du langage, elle est à la portée des plus simples; et chaque mot exerce la sagacité des plus graves esprits. Recevant tous les hommes en son vaste sein (2), elle ouvre vers vous un étroit

(1) *La profondeur des mystères*, c'est-à-dire l'obscurité des Saintes Ecritures, par laquelle Dieu a voulu réprimer et confondre notre orgueil. (Voir *Doctr. chrét.*, liv. II.)

(2) *Recevant tous les hommes en son vaste sein*, par la simplicité du langage exempt de tout artifice et de toute élégance; elles attirent à Dieu,

ritate fundasti, sed qui non crederent, esse culpandos, nec audiendos esse, si qui forte mihi dicerent : Unde scis, illos libros, unius veri et veracissimi Dei spiritu esse humano generi ministratos? Idipsum enim maxime credendum erat, quoniam nulla pugnacitas calumniosarum quæstionum per tam multa quæ legeram, inter se confligentium philosophorum extorquere mihi potuit, ut aliquando non crederem te esse, quidquid esses, quod ego nescirem; aut administrationem rerum humanarum ad te pertinere. Sed id credebam aliquando robustius, aliquando exilius : semper tamen credidi, et esse te, et curam nostri gerere, etiamsi ignorabam, vel quid sentiendum esset de substantia tua, vel quæ via duceret aut reduceret ad te.

2. — Ideoque, cum essemus infirmi ad inveniendam liquida ratione veritatem, et ob hoc nobis opus esset auctoritate sanctarum Litterarum, jam credere cœperam nullo modo te fuisse tributurum tam excellentem illi scripturæ per omnes jam terras auctoritatem; nisi et per ipsam tibi credi, et per ipsam te quæri voluisses. Jam enim absurditatem quæ me in illis litteris solebat offendere, cum multa ex eis probabiliter exposita audiissem, ad sacramentorum altitudinem referebam : eoque mihi illa venerabilior et sacrosancta fide dignior apparebat auctoritas, quo et omnibus ad legendum esset in promptu, et secreti sui dignitatem intellectu profundiore servaret : verbis apertissimis et humillimo genere loquendi se cunctis præbens, et exercens intentionem eorum qui non sunt leves

par les ouvertures étroites des figures, un petit nombre d'âmes aussi humbles que sages, qu'elles amènent à le connaître.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. C'est le propre des hérétiques d'exiger la démonstration des mystères de la foi, tandis qu'ils veulent qu'on croie toutes leurs absurdités sans

passage à quelques âmes d'élite, dont le nombre serait encore plus petit, si l'autorité dont elle est revêtue était moindre et le giron de son humilité sainte moins largement ouvert. Telles étaient mes pensées, et vous me veniez en aide. Je soupirais, et mes gémissements montaient jusqu'à vous. La barque de mon âme voguait à l'aventure et vous saisissiez le gouvernail. Je m'égarais dans les voies larges du monde et vous ne m'abandonniez pas !

qu'ils en donnent la moindre raison, comme l'affirme ici et dans d'autres endroits saint Augustin. (*De util. cred.*, cap. 1.) Ce fut là le motif qui le détermina surtout à se séparer des Manichéens : ils l'avaient joué pendant près de neuf ans par la vaine promesse de leurs démonstrations.

Il faut combattre encore cette incrédulité par les raisons suivantes. 1° Par les exemples d'une infinité de choses que nous croyons sans les avoir vues, sans qu'elles nous aient été démontrées, et sur une autorité beaucoup moins grande que celle de l'Eglise catholique. 2° Comme le dit ailleurs saint Augustin : « Il faut accorder que la puissance de Dieu va au delà de ce que peuvent atteindre nos faibles recherches, et dans les choses de ce genre toute la raison du fait est dans la puissance de son auteur. » (*Lettre III.*) Or, ce qui est propre à la toute-puissance d'un Dieu passe de bien loin la capacité de notre faible raison. 3° Parce que la vérité de la foi catholique est confirmée par tant de miracles et de raisons, qu'on ne peut lui refuser le premier rang sans une souveraine impiété ou sans une extrême arrogance, et nous pouvons dire ici, avec Richard de Saint-Victor : « Seigneur, si

corde, ut exciperet omnes populari sinu, et per angusta foramina paucos ad te trajiceret; multo tamen plures quam si nec tanto apice auctoritatis emineret, nec turbas gremio sanctæ humilitatis hauriret. Cogitabam hæc, et aderas mihi : suspirabam, et audiebas me : fluctuabam, et gubernabas me : ibam per viam sæculi latam nec deserebas me.

notre foi est erronée, c'est vous qui nous avez trompés, car notre doctrine a été confirmée au milieu de nous par des miracles et des prodiges qui ne peuvent avoir que vous pour auteur. »

2. De même que le saint Docteur établit que Dieu n'aurait jamais donné une autorité si grande à la Sainte Ecriture par toute la terre, s'il n'avait voulu qu'elle fût le moyen de croire en lui et de chercher à le connaître, ainsi il n'aurait jamais entouré l'Eglise catholique de tant de prodiges, de tant de démonstrations éclatantes, si elle n'était la véritable Eglise. Aussi conclut-il justement qu'il faut demander à Dieu l'explication de la Sainte Ecriture : « Pourquoi ne chercherai-je point, avec tout le soin possible, chez les catholiques, ce que Jésus-Christ nous a commandé, puisque, sur leur autorité, j'ai déjà cru que le Sauveur nous avait donné des commandements utiles ? Est-ce vous qui m'expliquerez plus clairement le sens de ses paroles ? Mais je ne croirais même pas à son existence si ma foi ne reposait que sur vos prétendues démonstrations, et si je ne trouvais dans les Ecritures, dont l'Eglise est la dépositaire, les véritables motifs de ma foi. »

CHAPITRE VI

Augustin, se préparant à prononcer un panégyrique de l'empereur, voit un pauvre mendiant à moitié ivre qui se livrait à une folle joie, et en prend occasion pour déplorer les soucis stériles de l'ambition.

1. — J'aspirais après les honneurs, la richesse, le mariage, et vous vous moquiez de mes projets. Ces impatients désirs me comblaient d'ennuis et d'amertumes, et vous m'étiez d'autant plus propice que vous ne me laissiez trouver aucune douceur à ce qui n'était pas vous! Voyez mon cœur, ô Seigneur, qui m'ordonnez d'en rappeler et d'en confesser les faiblesses. Que désormais elle s'attache à vous, cette âme que vous avez arrachée à la glu tenace d'un piège mortel. Quelle était alors ma misère! Vous, mon Dieu, vous touchiez sa plaie vive pour la forcer, en tout quittant, de se convertir à vous qui êtes plus que tout, sans qui tout n'est rien, de se convertir à vous qui pouviez la guérir! Oui, j'étais misérable, et comme vous m'avez bien fait sentir ma misère! Je me disposais à prononcer le panégyrique de l'empereur (1), c'est-à-dire à débiter bien des mensonges, destinés à être applaudis par ceux-là mêmes qui les tenaient pour tels. Mon cœur, tourmenté d'inquiétude, était en proie aux ardeurs d'une fièvre dévorante. Comme je passais par une rue de Milan, j'aperçus un pauvre mendiant, déjà ivre, je crois, qui se livrait à de joyeux ébats. Alors, poussant un soupir et m'adressant aux amis qui m'accompagnaient, je me mis à déplorer les maux que nos folies nous font faire. Nos plus pénibles efforts, disais-je, tels que ceux auxquels je me condamne en traînant, sous l'aiguillon de mes passions, le fardeau de mon malheur qui s'aggrave à chaque

(1) *Je me disposais à prononcer le panégyrique de l'empereur.* Le panégyrique des calendes de janvier, de l'année où Bautonius et l'empereur Arcadius étaient consuls, l'un à Milan, l'autre à Constantinople, comme le saint Docteur le rapporte ailleurs. (*Contre les lettres de Petilien,* liv. III, ch. xxv.) Ce panégyrique renfermait les louanges de l'empereur et de Bautonius; il fut

CAPUT VI

De miseria ambitiosorum, adducto exemplo mendici lætantis.

1. — Inhiabam honoribus, lucris, conjugio; et tu irridebas. Patiebar in eis cupiditatibus amarissimas difficultates, te propitio tanto magis, quanto minus sinebas mihi dulcescere quod non eras tu. Vide cor meum, Domine, qui voluisti ut hoc recordarer, et confiterer tibi. Nunc tibi inhæret anima mea, quam de visco tam tenaci mortis exuisti. Quam misera erat! et sensum vulneris tu pungebas, ut relictis omnibus converteretur ad te, qui es super omnia, et sine quo nulla essent omnia, converteretur et sanaretur. Quam ergo miser eram ! et quomodo egisti ut sentirem miseriam meam die illo, quo cum pararem recitare Imperatori laudes, quibus plura mentirer, et mentienti faveretur ab scientibus, easque curas anhelaret cor meum, et cogitationum tabificarum febribus æstuaret; transiens per quemdam vicum Mediolanensem animadverti pauperem mendicum, jam credo saturum, jocantem atque lætantem; et ingemui, et locutus sum cum amicis qui mecum erant, multos dolores insaniarum nostrarum : quia omnibus talibus conatibus nostris (qualibus tunc laborabam, sub stimulis cupiditatum trahens infelicitatis meæ sarcinam, et trahendo exaggerans), nihil vellemus aliud nisi ad securam lætitiam pervenire, quo nos men-

récité l'an 385 de Jésus-Christ, d'après les calculs de Baronius. Peut-être ce panégyrique était celui de Valentinien le Jeune; car sa cour, d'après Possidius, était alors établie à Milan lorsqu'Augustin y professait la rhétorique. En outre, le saint Docteur écrit (*Contre les lettres de Petilien,* liv. III, ch. xxv) que, vu sa profession de maître de rhétorique, il débita dans la même ville.

pas, nos plus pénibles efforts vont à nous assurer un peu de joie. Ce mendiant nous devance où nous ne parviendrons peut-être jamais ! Au prix de quelque menue monnaie qu'on lui jette en aumône, il possède ce que je poursuis à travers un labyrinthe d'inquiétudes, c'est-à-dire un moment de plaisir ici-bas !

2. — Sans doute la joie de cet homme n'était point une joie véritable, mais bien moins réelle encore était celle que j'ambitionnais ! Lui, du moins, il était en liesse; moi, rongé de soucis. Il ne redoutait rien; je m'inquiétais de tout. Certes, si l'on m'avait alors demandé ce que je préférais de la joie ou de la crainte, j'aurais choisi la joie; et cependant, si l'on m'eût pressé de dire si j'aimais mieux être tel qu'était ce mendiant, ou tel que j'étais moi-même, j'aurais répondu, sans hésiter, que mieux valait mon existence, malgré tous les soucis et toutes les craintes qui l'agitaient. Mais ce choix de ma perversité eût-il été conforme à la vérité? Parce que j'étais plus savant que cet homme, était-ce une raison pour me mettre au-dessus de lui? Ma science ne me donnait pas la joie; mais par elle je cherchais la faveur des hommes, non pour les instruire, mais pour leur plaire. Et c'est pour cela que vous brisiez mes os avec la verge dont vous corrigez nos erreurs. (*Ps.* LII, 7.)

3. — Loin donc de moi ceux qui disent à mon âme : « Il y a différence entre les joies. Le mendiant trouvait la sienne dans l'ivresse, tandis que vous la cherchiez dans la gloire. » Quelle gloire, Seigneur, que celle qui n'est pas en vous ! La joie de ce mendiant était fausse, soit; la gloire que je poursuivais n'était pas plus vraie. Mais comme elle troublait davantage ma raison !

aux calendes de janvier, l'éloge du consul Bautonius. D'autres pensent que c'était le panégyrique de l'empereurArcadius et de Bautonius, tous deux consuls l'an 385 de Jésus-Christ, d'après Baronius.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. C'est un signe de conversion future que d'être déchiré par les remords de la conscience, au milieu des plaisirs et des vanités de ce monde, et d'éprouver « combien il est amer d'abandonner le Seigneur son Dieu et de

dicus ille jam præcessisset, nunquam illuc fortasse venturos! Quod enim jam ille pauculis et emendicatis nummulis adeptus erat, ad hoc ego tam ærumnosis anfractibus et circuitibus ambiebam, ad lætitiam scilicet temporalis felicitatis.

2. — Non enim verum gaudium habebat, sed et ego illis ambitionibus multo falsius quærebam. Et certe ille lætabatur, ego anxius eram : securus ille, ego trepidus. Et si quisquam percunctaretur me utrum mallem exultare an metuere, responderem, exultare. Rursus, si interrogaret utrum me, talem mallem qualis ille, an qualis ego tunc essem, meipsum curis timoribusque confectum eligerem, sed perversitate : numquid veritate? Neque enim eo me præponere illi debebam quo doctior eram; quoniam non inde gaudebam, sed placere inde quærebam hominibus non ut eos docerem, sed tantum ut placerem. Propterea et tu baculo disciplinæ tuæ confringebas ossa mea.

3. — Recedant ergo ab anima mea, qui dicunt ei : interest, unde quis gaudeat; gaudebat mendicus ille vinolentia, tu gaudere cupiebas gloria. Qua gloria, Domine, quæ non est in te? Nam sicut verum gaudium illud non erat, ita nec illa vera gloria; et amplius vertebat mentem meam. Et ille ipsa nocte digesturus erat ebrietatem suam;

se creuser dans les créatures des citernes entr'ouvertes. » (*Jerem.* II, 19, 13.) C'est ce qu'il fut donné à Augustin de sentir bien vivement. Ceux, au contraire, qui mènent une existence tranquille au milieu des jouissances de cette vie, pèchent comme Augustin, mais ne se convertissent point avec lui.

2. Toute joie qui vient des créatures est vaine, insensée, et d'autant plus misérable qu'elle paraît plus grande au jugement des hommes, ce que saint Augustin prouve admirablement dans ce chapitre. Il nous y montre la nausée que produisait en lui cette vaine ambition, par suite de l'amertume de cette passion déréglée et aussi « parce que, au moment où la fortune semblait lui sourire et qu'il pensait la tenir, elle lui échappait, » ce qui suffit un cœur généreux pour mépriser toutes les choses de la terre

Une nuit dissipait son ivresse : je me couchais, je me levais avec la mienne ; combien longtemps encore je devais, avec elle, m'endormir et me réveiller ! Sans doute, il y a joie et joie : celle des saintes espérances est infiniment supérieure à cette allégresse folle. Mais, sous ce rapport même, j'étais bien loin du mendiant ! Plus heureux que moi, il ne se sentait pas d'aise, quand les soucis me rongeaient les entrailles ; il avait acheté son vin par des souhaits de bonheur offerts en retour d'une aumône, tandis qu'au prix du mensonge je mendiais la vaine gloire. Je devisai longtemps ainsi avec mes amis ; sans cesse je revenais sur mon état que je trouvais déplorable, et la douleur que j'en éprouvais redoublait mon malaise. Et si quelque prospérité semblait me sourire, je n'osais étendre la main pour la saisir, car elle s'envolait aussitôt.

ego autem cum mea dormieram et surrexeram et dormiturus et surrecturus eram : vide quot diebus. Interest vero unde quis gaudeat? scio, et gaudium spei fidelis incomparabiliter distat ab illa vanitate; sed et tunc distabat inter nos. Nimirum quippe ille felicior erat, non tantum quod hilaritate perfundebatur, cum ego curis eviscerarer; verum etiam, quod ille bene optando acquisiverat vinum, ego autem mentiendo quærebam typhum. Dixi tunc multa in hac sententia charis meis et sæpe advertebam in his, quomodo mihi esset; et inveniebam male mihi esse, et dolebam et conduplicabam ipsum male. Et si quid arrisisset prosperum, tædebat apprehendere : quia pene, priusquam teneretur, avolabat.

CHAPITRE VII

Il guérit, sans y songer, par quelques traits mordants, Alypius de la passion des jeux du cirque et l'engage avec lui dans les superstitions des Manichéens.

1. — Tel était l'ordinaire sujet de mes plaintes avec mes amis et surtout avec mes intimes, Alypius et Nebridius. Alypius, né dans la même cité, d'une des premières familles municipales, était moins âgé que moi. Il avait été mon élève, d'abord à Tagaste, quand je commençais à professer, puis à Carthage. Il m'aimait beaucoup, parce qu'il m'estimait bon et savant; et moi, je l'aimais de même, pour l'admirable penchant à la vertu qu'il manifestait déjà dans un âge tendre. Néanmoins, cédant au torrent d'immoralité qui entraîne la jeunesse carthaginoise à la folie des spectacles, il s'était livré avec fureur à la passion du cirque (1). Il y était misérablement plongé quand je professais en public la rhétorique; mais alors, il ne suivait pas mes leçons à cause d'une certaine mésintelligence qui s'était élevée entre son père et moi. Instruit de cette pernicieuse passion, j'en conçus un vif chagrin : c'était ma plus belle espérance que j'allais perdre en lui, si je ne l'avais déjà perdue! Pour l'avertir ou le réprimander, je n'avais ni la liberté bienveillante de l'ami, ni l'autorité du maître. Je croyais, en effet, qu'il partageait à mon égard les sentiments de son père; mais il n'en était rien. Sans tenir compte des préventions paternelles, il commençait à me saluer, venait à ma classe, écoutait quelques instants, puis se retirait. Je ne songeai pas néanmoins à l'entretenir pour le conjurer de ne pas dégrader sa belle intelligence par l'aveugle entraînement de ces frivoles plaisirs.

(1) *A la passion du cirque.* Ces jeux furent institués à Rome par Romulus, le quatrième mois après la fondation de Rome, le jour de l'enlèvement des Sabines. Le lieu où se célébraient ces jeux s'appelait le cirque, d'où leur vint le nom de jeux du cirque; hommes et chevaux y combat-

CAPUT VII

Alypium a circensium insania convertit.

1. — Congemiscebamus in his, qui simul amice vivebamus; et maxime ac familiarissime cum Alipio et Nebridio ista colloquebar : quorum Alypius ex eodem erat, quo ego, ortus municipio, parentibus primatibus municipalibus, me minor natu. Nam et studuerat apud me, cum in nostro docere cœpi oppido, et postea Carthagini : et diligebat me multum, quod ei bonus et doctus viderer; et ego illum propter magnam virtutis indolem quæ in non magna ætate satis eminebat. Gurges tamen morum Carthaginensium, quibus nugatoria fervent spectacula, absorbuerat eum in insaniam circensium. Sed cum in eo miserabiliter volveretur, ego autem rhetoricam ibi professus publica schola uterer, nondum me audiebat ut magistrum, propter quamdam simultatem quæ inter me et patrem ejus erat exorta : et compereram, quod circum exitiabiliter amaret; et graviter angebar, quod tantam spem perditurus, vel etiam perdidisse mihi videbatur. Sed monendi eum, et aliqua coercitione revocandi, nulla erat copia, vel amicitiæ benevolentia, vel jure magisterii. Putabam enim eum de me cum patre sentire : ille vero non sic erat. Itaque, postposita in hac re patris voluntate, salutare me cœperat, veniens in auditorium meum, et audire aliquid atque abire. Sed etiam de memoria mihi lapsum erat agere

taient les uns contre les autres. Ces jeux se répandirent bientôt dans toutes les provinces. Alypius se laissa prendre d'une folle passion pour ces jeux, alors qu'il suivait à Carthage les leçons de rhétorique que donnait Augustin.

2. — Mais vous, mon Dieu, qui gouvernez souverainement tout ce que vous avez créé, vous n'aviez pas oublié qu'il devait être un jour, parmi vos enfants, un des premier ministres de vos mystères (1), et, pour que l'honneur de son changement vous revînt tout entier, vous m'en fîtes l'instrument, mais à mon insu. Un jour que j'étais au lieu ordinaire de mes leçons, entouré de mes disciples, il vint vers nous, me salua, prit place et se mit à écouter avec attention. La leçon que je faisais amenait naturellement une comparaison tirée des jeux du cirque, qui rendait l'explication plus sensible et plus agréable. J'y mêlai des allusions malignes et mordantes à l'adresse de ceux qu'entraîne cette folle passion. Vous savez, ô mon Dieu, que je ne songeais pas alors à guérir Alypius de sa maladie. Il s'appliqua néanmoins le remède, croyant qu'il était offert à lui seul. Un autre m'en eût voulu; lui s'en voulut à lui-même, et son cœur honnête et bon m'en aima davantage. N'aviez-vous pas dit et inséré dans la Sainte Écriture : Reprends le sage, et il t'aimera? (*Prov.* IX, 8.)

3. — Néanmoins, ce ne fut pas moi qui le repris, mais vous qui vous servez de nous tous, soit de gré, soit à notre insu, selon l'ordre de votre sagesse et de votre justice. De mon cœur et de ma langue vous fîtes des charbons ardents pour cautériser le mal dont se mourait cette âme de si grande espérance. Que celui-là taise vos louanges, qui ne considère point vos miséricordes! Pour moi, je les publie du fond de mon cœur. A ma parole, Alypius s'élança de l'abîme où il s'était volontairement précipité, et où une aveugle passion l'enchaînait. Maîtrisant et secouant son âme, avec une résolution héroïque, il en fit tomber toutes les souillures du cirque où il ne revint pas. Bientôt après, il triompha des résistances de son père, et, de son consentement, me prit pour maître. Redevenu mon disciple, il se

(1) *Il devait être un jour un des premiers ministres de vos mystères.* Alypius devint dans la suite évêque de Tagaste et premier pasteur de son propre pays, l'an 394, comme le pense Baronius et comme on peut le conclure d'une lettre que saint Augustin écrivit cette année à saint Jérôme.

cum illo, ne vanorum ludorum cæco et præcipiti studio tam bonum interimeret ingenium.

2. — Verumtamen, Domine, tu qui præsides gubernaculis omnium quæ creasti, non eum oblitus eras futurum inter filios tuos antistitem sacramenti tui; et ut aperte tibi tribueretur ejus correctio, per me quidem illam, sed nescientem, operatus es. Nam quodam die cum sederem loco solito, et coram me adessent discipuli, venit, salutavit, sedit; atque in ea quæ agebantur, animum intendit. Et ferte lectio in manibus erat, quam dum exponerem, opportune mihi videbatur adhibenda similitudo circensium : quo illud quod insinuabam, et jucundius et planius fieret, cum irrisione mordaci eorum quos illa captivasset insania. Tu scis, Deus noster, quod tunc de Alypio ab illa peste sanando non cogitaverim. At ille in se rapuit meque illud nisi propter se dixisse credidit. Et quod alius acciperet ad succensendum mihi, accepit honestus adolescens ad succensendum sibi, et ad me ardentius diligendum. Dixeras enim tu jam olim, et innexueras Litteris tuis : Corripe sapientem, et amabit te.

3. — At ego illum non corripueram : sed utens tu omnibus, et scientibus et nescientibus, ordine quo nosti, et ille ordo justus est, de corde et lingua mea, carbones ardentes operatus es, quibus mentem spei bonæ adueres tabescentem, ac sanares. Taceat laudes tuas, qui miserationes tuas non considerat, quæ tibi de medullis meis confitentur. Etenim ille post illa verba, proripuit se ex fovea tam alta, qua libenter demergebatur, et cum miserabili voluptate cæcabatur; et excussit animum forti temperantia, et resiluerunt omnes circensium sordes

L'expression *sacramenti tui* signifie les mystères de la foi catholique, qu'il appartient spécialement aux évêques de prêcher et d'expliquer.

laissa enlacer avec moi dans le filet de la superstition manichéenne, aimant dans ces sectaires cette continence dont ils faisaient parade, et qu'Alypius croyait véritable et sincère. Mais elle était loin de leur cœur; ce n'était qu'un piège tendu aux âmes (1) généreuses qui, ne sachant pas approfondir les réalités de la vertu, se laissent prendre à son ombre et à sa trompeuse image.

(1) *Ce n'était qu'un piège tendu aux âmes.....* Saint Augustin a fait ailleurs un tableau frappant de cette vertu hypocrite et trompeuse des manichéens et de ceux mêmes qui s'appelaient les *Elus* de la secte. « Pendant neuf ans entiers, dit-il, j'ai suivi leurs instructions avec le plus grand soin et je n'ai pu connaître aucun de leurs *Elus* qui, d'après ces préceptes (qu'il a énumérés plus haut) n'ait été surpris en faute, ou n'ait donné lieu à de graves soupçons. Un grand nombre s'adonnaient au vin (ce qui était un crime pour les *Elus*), beaucoup d'autres fréquentaient les bains publics, etc. » (*Des mœurs des Manichéens,* liv. II, ch. XIX.) Ce n'est pas seulement la doctrine des hérétiques, mais leur vie qui est un tissu d'hypocrisie.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Combien de jeunes gens qui sacrifient encore tous les jours les dons d'une riche nature à cette passion des jeux et des spectacles, et qui, comme

ab eo, ampliusque illuc non accessit. Sed deinde patrem reluctantem evicit, ut me magistro uteretur. Cessit ille, atque concessit. Et audire me rursus incipiens, illa mecum superstitione involutus est, amans in Manichæis ostentationem continentiæ, quam veram et germanam putabat. Erat autem illa vecors et seductoria, pretiosas animas captans, nondum virtutis altitudinem scientes tangere, et superficie decipi faciles, sed tamen adumbratæ simulatæque virtutis.

Alypius, n'ont pas le bonheur d'en être repris par un Augustin! Puisse son exemple leur apprendre à écouter avec docilité les bons conseils qui leur sont donnés!

2. Considérez la sagesse de la divine Providence à l'égard de ses élus. Par un ordre aussi merveilleux qu'il est juste, elle se sert de tous les hommes, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, pour le bien et la conversion de ceux qu'il a choisis. C'est ainsi qu'Augustin guérit, comme en jouant, une légère passion dans Alypius, qu'il précipita ensuite dans des folies beaucoup plus coupables, en l'engageant dans les superstitions des manichéens.

CHAPITRE VIII

Alypius se laisse entraîner par une sorte de violence amicale à la passion pour les combats de gladiateurs qu'il avait abhorrés jusqu'alors.

1. — Engagé par ses parents dans les enchantements de la vie mondaine (1), Alypius m'avait précédé à Rome pour y apprendre le droit ; c'est là qu'il conçut pour les combats de gladiateurs (2) une étrange passion, par suite d'un entraînement non moins étrange. Jusqu'alors ces spectacles ne lui avaient inspiré que de l'aversion et de l'horreur. Mais un jour, quelques condisciples de ses amis, au sortir de table, le rencontrent, et, malgré sa résistance et ses refus persistants, lui faisant une douce violence, l'emmènent à l'amphithéâtre, à l'heure de ces jeux cruels et funestes. Lui, cependant, leur disait : « Vous pouvez bien traîner mon corps au spectacle et l'y maintenir ; mais pourrez-vous attacher mon esprit et mes yeux ? J'y serai donc comme n'y étant pas et je triompherai d'eux et de vous. » Il eut beau dire, ils l'emmenèrent avec eux, dans le désir peut-être de voir s'il aurait la force de tenir sa promesse. Ils arrivent et prennent place où ils peuvent. Tout fermentait déjà aux ardeurs d'une volupté cruelle.

2. — Alypius, fermant la porte de ses yeux, défend à son esprit de se mêler à cette scène barbare. Heureux s'il eût aussi bouché ses oreilles ! A un incident du combat, un immense cri

(1) *Les enchantements de la vie mondaine :* la vie des honneurs et des vanités, où les parents d'Alypius l'avaient engagé par leurs perfides insinuations, dès l'âge le plus tendre, en lui inspirant l'amour des choses de la terre, plutôt que des biens du ciel, comme le font encore aujourd'hui tant de parents.

(2) *Pour les combats de gladiateurs.* La cruauté de ces jeux païens allait jusqu'aux dernières atrocités. Les gladiateurs s'exerçaient de longue main à s'y égorger mutuellement. On ne pouvait donc sans crime donner et fréquenter ces spectacles sanguinaires. Théodoric, roi des Goths, les supprima. Tout chrétien doit les avoir en horreur. (Voir Tertullien, *de Spectac.*

CAPUT VIII

Alypius capitur insania gladiatoriorum ludorum, a quibus antea abhorruerat.

1. — Non sane relinquens incantatam sibi a parentibus terrenam viam, Romam præcesserat, ut jus disceret; et ibi gladiatorii spectaculi hiatu incredibili et incredibiliter abreptus est. Cum enim adversaretur et detestaretur talia, quidam ejus amici et condiscipuli, cum forte de prandio redeuntibus per viam obvius esset, recusantem vehementer et resistentem, familiari violentia duxerunt in amphiteatrum, crudelium et funestorum ludorum diebus, hæc dicentem : « Si corpus meum in illum locum trahitis, et ubi constituitis, numquid et animum et oculos meos in illa spectacula potestis intendere? Adero itaque absens, ac sic et vos et illa superabo. » Quibus auditis, illi nihilo secius eum adduxerunt secum, idipsum forte explorare cupientes utrum posset efficere. Quo ubi ventum est, et sedibus, quibus potuerunt, locati sunt, fervebant omnia immanissimis voluptatibus.

2. — Ille autem clausis foribus oculorum, interdixit animo, ne in tanta mala procederet; atque utinam et aures obturavisset! Nam quodam pugnæ casu, cum

et les reproches de saint Augustin à ceux qui vont au cirque et à l'amphithéâtre : T. XII, 489; XIII, 486; XV, 486; édit. Vivès.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Alypius nous donne ici une leçon bien importante, en nous montrant la nécessité, pour un jeune homme vertueux, de résister aux sollicitations coupables de ses amis. Alypius, laissé à lui-même, n'eût pas été assister aux combats de gladiateurs. (Voir liv. II, ch. VIII et IX.) C'est ainsi qu'un grand

s'élève. Violemment ému, il cède à la curiosité, et, se croyant assez armé pour braver et pour vaincre, même après avoir vu, il ouvre les yeux. Hélas! son âme est plus grièvement blessée que le corps du malheureux qui fascinait son regard. Il tombe, et sa chute est plus misérable que celle qui excite cette clameur. Entré par ses oreilles, ce cri a ouvert ses yeux, pour aller frapper et abattre ce cœur plus téméraire que fort, d'autant plus faible qu'il se confiait en lui, tandis qu'il ne devait se confier qu'en vous! A peine a-t-il vu le sang, qu'il y boit la cruauté. Il ne détourne plus, mais fixe son regard ; inconscient, il savoure ces fureurs, se complaît à ces combats criminels et s'enivre de cette volupté féroce. Ce n'est plus l'homme venu tout à l'heure; c'est quelqu'un de ceux à la foule desquels il se mêle, digne compagnon des amis qui l'ont entraîné. Que dirai-je encore? Il regarde, il crie, il s'enflamme, emportant du cirque une folle impatience de revenir, non plus traîné de force par les autres, mais à leur tête et les entraînant à son tour. De là, cependant, ô mon Dieu, votre main puissante et miséricordieuse l'a retiré, et vous lui avez appris, longtemps après toutefois, à ne pas mettre sa confiance en lui, mais en vous.

nombre, après s'être laissé entraîner par leurs amis dans des cafés, des cercles, ou dans d'autres lieux plus dangereux encore, en sortent tout autres qu'ils n'y étaient entrés et deviennent les véritables complices de ceux qui les, avaient amenés.

2. Quelle utile leçon à recueillir de cette histoire dramatique, résumée avec une éloquente concision: « Il regarda, il applaudit, il se passionna. » Combien de jeunes gens, entraînés par d'amicales violences, *amicâ vi*, à des spectacles dangereux, sont aussi victimes d'un regard imprudent, d'une fausse démarche! « Ce sont les théâtres qui font la plus grande partie de nos maux. Ils font les amours violents, les scandales atroces, les crimes cachés des familles, les infamies mystérieuses, les désolations, les meurtres

clamor ingens totius populi vehementer eum pulsasset, curiositate victus, et quasi paratus, quidquid illud esset, etiam visum contemnere et vincere, aperuit oculos : et percussus est graviore vulnere in anima, quam ille in corpore quem cernere concupivit; ceciditque miserabilius, quam ille quo cadente factus est clamor, qui per ejus aures intravit, et reseravit ejus lumina, ut esset qua feriretur et dejiceretur, audax adhuc potius quam fortis animus; et eo infirmior, quod de se præsumpserat, qui debuit de te. Ut enim vidit illum sanguinem, immanitatem simul ebibit : et non se avertit, sed fixit aspectum; et hauriebat furias, et nesciebat; et delectabatur scelere certaminis, et cruenta voluptate inebriabatur. Et non erat jam ille qui venerat, sed unus de turba ad quam venerat, et verus eorum socius a quibus adductus erat. Quid plura? Spectavit, clamavit, exarsit, abstulit inde secum insaniam, qua stimularetur redire: non tantum cum illis a quibus prius abstractus est, sed etiam præ illis, et alios trahens. Et inde tamen manu validissima et misericordissima eruisti eum tu, et docuisti eum non sui habere, sed tui fiduciam; sed longe postea. Verumtamen jam hoc ad medicinam futurum, in ejus memoria reponebatur.

les suicides. Les théâtres, je l'ose dire, sont la grande école de nos dégradations morales. Ils finiront par nous faire une humanité contre nature : ce sera la passion sauvage avec tout le raffinement de la passion civilisée. » (Laurentie, *Lettres sur l'Education.*)

CHAPITRE IX

Augustin raconte comment le même Alypius, lorsqu'il suivait encore des leçons à Carthage, fut arrêté comme un voleur et comment son innocence fut bientôt reconnue.

1. — Cependant, ce souvenir resta dans sa mémoire comme un préservatif pour l'avenir. Ceci me rappelle un autre fait qui survint quand il étudiait à mon école, à Carthage. Il se promenait, vers le milieu du jour, sur le Forum, pensant à une déclamation qu'il devait prononcer comme exercice d'école, quand il fut pris pour un voleur par les gardes du palais (1). Vous l'aviez permis, mon Dieu, sans doute afin que cet homme qui devait être un jour si grand, commençât dès lors à comprendre que l'homme constitué juge d'un homme ne doit condamner personne témérairement et à la légère. Il se promenait donc seul avec ses tablettes et son stylet (2), quand un jeune écolier, franc voleur celui-là, survint avec une hache qu'il cachait. A l'insu d'Alypius, il va droit à des barreaux de plomb en saillie sur les devantures des orfèvres, et se met à les couper. Au bruit de la hache, les orfèvres crient de l'intérieur et lancent des gens à la poursuite de celui qu'ils trouveraient. Le voleur les entend et s'enfuit, abandonnant son instrument, dans la crainte de se voir pris armé.

2. — Alypius, qui n'avait pas remarqué sa venue, le voit prendre la fuite à toutes jambes. Curieux d'en savoir le motif,

(1) *Par les gardes du palais.* Le mot *œditimus* ou *edituus* s'entend ordinairement du gardien d'un édifice sacré; cependant, par extension, il s'applique aux gardiens mêmes des édifices profanes. Ainsi, dans Gellius, on appelle *œdituentes* ceux qui gardent les édifices et les lieux publics. Ici donc, je suis porté à croire que saint Augustin a voulu désigner les gardiens du Forum, peut-être même les édiles ou inspecteurs des bâtiments publics.

(2) *Avec ses tablettes et son stylet.* On se servait encore alors de tablettes

CAPUT IX

Alypius ut fur apprehenditur.

1. — Nam et illud, quod cum adhuc studeret, jam me audiens apud Carthaginem, et medio die cogitaret in foro quod recitaturus erat, sicuti exerceri scholastici solent, sivisti eum comprehendi ab ædituis fori, tanquam furem, non arbitror aliam ob causam te permisisse, Deus noster, nisi ut ille vir tantus futurus jam inciperet discere, quam non facile in dignoscendis causis homo ab homine damnandus esset temeraria credulitate. Quippe ante tribunal deambulabat solus cum tabulis ac stylo, cum ecce adolescens quidam ex numero scholasticorum fur verus, securim clanculo apportans, illo non sentiente, ingressus est ad cancellos plumbeos, qui vico argentario desuper præeminent, et præcidere plumbum cœpit. Sono autem securis audito, submurmuraverunt argentarii qui subter erant, et miserunt qui apprehenderent quem forte invenissent. Quorum vocibus auditis, relicto instrumento, ille discessit, timens ne cum eo teneretur.

2. — Alypius autem, qui non viderat intrantem, exeuntem sensit, et celeriter abeuntem vidit : et causam scire cupiens, ingressus est locum, et inventam securim

enduites de cire, sur lesquelles on écrivait avec un stylet d'airain ou d'autre métal. Alypius écrivait donc, ou corrigeait la leçon qu'il devait réciter dans la classe suivante.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Le saint Docteur nous indique lui-même le fruit pratique de cet événement. C'est qu'Alypius apprit et nous enseigna par son exemple que,

il s'approche des barreaux, aperçoit la hache et se met à la considérer. Ceux qui couraient après le voleur trouvèrent Alypius seul, et dans sa main l'outil dont le bruit avait donné l'alarme. On le saisit, on l'entraîne, les voisins s'assemblent, on se montre triomphalement le voleur pris en flagrant délit. Mais là devait s'arrêter la leçon. Car aussitôt, Seigneur, vous vîntes au secours de l'innocence dont vous aviez été le seul témoin. Pendant qu'on le menait à la prison ou au supplice, on rencontre un architecte spécialement chargé de l'entretien des monuments publics. Ceux qui tenaient Alypius s'en réjouissent d'autant plus que l'architecte les avait soupçonnés eux-mêmes des vols commis au Forum. Il allait en connaître enfin le véritable auteur.

3. — Or, cet homme avait vu plusieurs fois Alypius chez un sénateur qu'il allait souvent saluer. Il le reconnaît, le prend par la main, le tire à part, lui demande la cause d'un tel tumulte et apprend ce qui s'est passé. Cependant, la foule s'émeut, crie et menace; l'architecte commande qu'on le suive. On passe devant la maison du jeune homme coupable. Un esclave se tenait sur le seuil; trop jeune pour être retenu par la crainte de compromettre son maître, qu'il avait accompagné sur le Forum, il raconte tout sans hésiter. Alypius le voit et le désigne à l'architecte; celui-ci, montrant la hache à l'enfant, lui demande à qui elle est. « A nous, » répond aussitôt celui-ci. On l'interroge encore et l'on découvre tout le reste. Ainsi, le vol retomba sur cette maison, à la confusion de la multitude, qui déjà triomphait d'Alypius. Futur dispensateur de votre parole, et juge de tant d'affaires dans votre Église, il sortit de ce danger avec plus d'expérience et de sagesse.

dans les affaires ordinaires, l'homme doit se garder de condamner son semblable en cédant à une imprudente crédulité, soit dans les jugements publics, soit dans les jugements privés.

2. C'est une chose pratique et salutaire que de passer par l'épreuve des infortunes et des afflictions, « car celui qui n'a pas été tenté, que sait-il? » (*Eccle.* XXIV, 9.) Nous y apprenons à consoler, à guérir les souffrances

stans atque admirans considerabat, cum ecce illi qui missi fuerunt reperiunt eum solum ferentemf errum cujus sonitu excitati venerant. Tenent, attrahunt; congregatis inquilinis fori, tanquam furem manifestum se comprehendisse gratulabantur, et inde offerendus judici ducebatur. Sed hactenus docendus fuit. Statim enim, Domine, subvenisti innocentiæ, cujus testis eras tu solus. Cum enim duceretur, vel ad custodiam, vel ad supplicium, fit ei obviam quidam architectus, cujus maxima erat cura publicarum fabricarum. Gaudent illi, eum potissimum occurrisse cui solebant in suspicionem venire ablatarum rerum quæ periissent de foro, ut quasi tandem jam ille cognoscere a quibus hæc fierent.

3. — Verumtamen viderat homo sæpe Alypium in domo cujusdam senatoris, ad quem salutandum ventitabat. Statimque cognitum manu apprehensa semovit a turbis; et tanti mali causam quærens, quid gestum esset, audivit: omnesque tumultuantes qui aderant, et minaciter frementes, jussit venire secum; et venerunt ad domum illius adolescentis qui rem commiserat. Puer vero erat ante ostium, et tam parvus erat, ut nihil exinde domino suo metuens, facile posset totum indicare; cum eo quippe in foro fuit pedissequus. Quem posteaquam recoluit Alypius, architecto intimavit: at ille securim demonstravit puero, quærens ab eo cujus esset. Qui confestim : « Nostra, » inquit; deinde interrogatus, aperuit cætera. Sic in illam domum translata causa, confusisque turbis quæ de illo triumphare jam cœperant, futurus dispensator verbi tui, et multarum in Ecclesia tua causarum examinator, experientior, instructiorque discessit.

des autres, et nous y puisons un véritable sentiment de compassion, sans lequel personne ne peut connaître ou juger selon la justice.

CHAPITRE X

Intégrité d'Alypius dans les fonctions d'assesseur. Il était venu à Milan avec Nebridius, sans autre motif que celui de vivre avec Augustin à la recherche de la sagesse et de la vérité qu'ils aimaient passionnément.

1. — Je l'avais donc retrouvé à Rome (1), où notre amitié devint si étroite qu'il me suivit à Milan, pour ne pas me quitter et aussi pour mettre à profit ce qu'il avait acquis de science du droit, par déférence pour ses parents beaucoup plus que par goût. Il avait déjà exercé des charges publiques (2), étonnant par son désintéressement ceux qu'il voyait avec surprise préférer l'or à la probité. On avait mis sa fermeté à l'épreuve, en déployant toutes les ressources de la séduction et de la terreur. Ainsi, du temps qu'il remplissait à Rome les fonctions d'assesseur auprès du comte préposé aux finances d'Italie (3), il arriva qu'un sénateur très puissant, qui avait pour clients tous ceux qu'enchaînaient ses largesses ou qu'effrayait son crédit, voulut se permettre je ne sais quoi d'illicite, en homme accoutumé à ne pas rencontrer d'obstacle.

2. — Alypius s'y oppose. On lui fait des promesses, il les dédaigne; des menaces, il les méprise. Tous admirent cette

(1) *Je l'avais retrouvé à Rome.* Augustin revient enfin à reprendre la suite de sa vie à Milan, dans la société d'Alypius et de Nebridius. Ce qu'il raconte dans les chapitres VII, VIII et IX et au commencement de celui-ci se rapporte au temps qu'Alypius passa soit à Carthage, soit à Rome.

(2) *Il avait déjà exercé des charges publiques.* Trois fois il remplit les fonctions d'assesseur ou de conseiller. Il y a dans le droit un titre tout entier qui a pour objet les devoirs des assesseurs. On y voit qu'ils étaient les conseillers des juges et des gouverneurs de province. Or, leur devoir était d'instruire les affaires, d'étudier les demandes en justice, les requêtes, de préparer les édits, les décrets, les lettres, etc.

(3) *Préposé aux finances d'Italie*, c'est-à-dire le trésorier général, à qui il donne un peu plus bas le nom de juge. Or, ce trésorier général était, au témoignage de Cassiodore, l'intendant du trésor privé de l'empereur, ou celui qui avait le gouvernement du trésor sacré, c'est-à-dire de la fortune impé-

CAPUT X

Alypii integritas: Nebridii adventus.

1. — Hunc ergo Romæ inveneram, et adhæsit mihi fortissimo vinculo, mecumque Mediolanum profectus est; ut nec me desereret: et de jure, quod didicerat, aliquid ageret, secundum votum parentum magis quam suum. Et ibi jam assederat, mirabili continentia cæteris, cum ille magis miraretur eos qui aurum innocentiæ præponerent. Tentata est quoque ejus indoles, non solum illecebra cupiditatis, sed etiam stimulo timoris. Romæ assidebat comiti largitionum italicianarum. Erat eo tempore quidam potentissimus senator, cujus et beneficiis obstricti multi et terrori subditi erant. Voluit sibi licere nescio quid ex more potentiæ suæ, quod esset per leges illicitum.

2. — Restitit Alypius: promissum est præmium;

riale, ou enfin celui qui était chargé du soin des libéralités et des dons. On l'appelait aussi le comte des largesses sacrées, ici « des largesses d'Italie » parce qu'il exerçait ses fonctions dans l'Italie.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Alypius offre ici un admirable exemple de justice et de mépris des présents. Plaise à Dieu qu'il soit imité par tous les conseillers! Que le soin de leur fortune cède chez eux au désir de sauver leur âme et de soulager la misère, et qu'ils soient disposés à obéir à Dieu plutôt qu'à des princes ou des ministres, qui font ou permettent et quelquefois commandent des choses injustes.

2. Ce juge a recours à une ruse politique; il rejette sur Alypius tout l'odieux du jugement rendu contre ce sénateur, alléguant qu'Alypius l'aurait quitté s'il avait jugé autrement. C'est ainsi qu'on voit souvent les magistrats, craignant plus les hommes que Dieu, attribuer aux hommes religieux et vertueux les lois sévères qu'exige le bien public, et aimer mieux se dérober au ressentiment des hommes qu'à l'indignation de Dieu.

3. « Nous étions donc là trois mendiants, qui n'ouvraient la bouche que

constance rare qui ni ne recherche l'amitié, ni ne redoute la haine d'un homme si haut placé, bien connu pour avoir mille moyens d'être utile ou de nuire. Le magistrat lui-même dont Alypius était le conseiller, quoique opposé à cette injuste prétention, n'osait cependant se déclarer ouvertement; mais, laissant toute la responsabilité à Alypius, il prétextait sa résistance. Et, en effet, si le juge eût cédé, Alypius était décidé à résigner sa charge; son amour pour les lettres seul faillit le séduire. Il eût pu, avec les gains du prétoire, se procurer des livres; mais, en prenant conseil de la justice, il changea de résolution, aimant mieux ne pas blesser l'équité qui défend, que de profiter de l'occasion qui sollicite. Cela est peu de chose sans doute; mais qui est fidèle dans les petites choses, l'est aussi dans les grandes (*Luc.* XVI, 10), et rien ne saurait démentir l'oracle sorti de la bouche de votre Vérité : Si vous n'avez pas été fidèle dispensateur d'un faux trésor, qui vous confiera le véritable? Si vous n'avez pas été fidèle dépositaire du bien d'autrui, qui vous rendra celui qui est à vous? (*Luc.* XVI, 11-12.) Tel était l'homme si intimement lié avec moi, et, comme moi, irrésolu sur la route à suivre.

3. — Nebridius avait, lui aussi, quitté sa patrie, voisine de Carthage, Carthage même où il vivait d'ordinaire, son patrimoine fort considérable, sa maison, sa mère qui ne le devait point suivre, tout enfin, pour venir à Milan vivre avec moi, et poursuivre avec une ardeur passionnée la vérité et la sagesse; comme moi il soupirait, il flottait comme moi, ardent à la recherche de la vie bienheureuse, scrutateur subtil des plus difficiles problèmes. Nous étions trois affamés, ouvrant la bouche ensemble pour plaindre notre misère, et pour attendre la

pour déplorer entre eux leur mutuelle indigence. » Saint Augustin revient très souvent dans ses *Confessions* et dans ses autres ouvrages sur cette humble comparaison. « Tous, dit-il (*Serm., LVI,* 6), nous sommes les mendiants de Dieu. Quand vous dites : Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, vous vous proclamez le mendiant de Dieu, n'en rougissez pas; quelque riche que soit un homme ici-bas, il est le mendiant de Dieu. Le mendiant se tient à la porte du riche; le riche lui-même se tient

irrisit animo : prætentæ minæ; calcavit, mirantibus omnibus inusitatam animam quæ hominem tantum et innumerabilibus præstandi nocendique modis ingenti fama celebratum, vel amicum non optaret, vel non formidaret inimicum. Ipse autem judex cui consiliarius erat, quamvis et ipse fieri nollet, non tamen aperte recusabat : sed in istum causam transferens, ab eo se non permitti asserebat; quia et revera, si ipse faceret, iste discederet. Hoc solo autem pene jam illectus erat studio litterario, ut pretiis prætorianis codices sibi conficiendos curaret. Sed consulta justitia, deliberationem in melius vertit : utiliorem judicans æquitatem, qua sinebatur. Parvum est hoc : sed qui in parvo fidelis est, et in magno fidelis est. Nec ullo modo erit inane, quod de tuæ veritatis ore processit : Si in injusto mammona fideles non fuistis, quod verum est quis credet vobis? Et si in alieno fideles non fuistis, quod vestrum est quis dabit vobis? Talis ille tunc inhærebat mihi, mecumque nutabat in consilio, quisnam esset tenendus vitæ modus.

3. — Nebridius etiam, qui relicta patria vicina Carthagini, atque ipsa Carthagine, ubi frequentissimus erat : relicto paterno rure optimo, relicta domo, et non secutura matre, nullam ob causam Mediolanum venerat, nisi ut mecum viveret in flagrantissimo studio veritatis atque sapientiæ : pariter suspirabat, pariterque fluctuabat, beatæ vitæ inquisitor ardens, et quæstionum difficillimarum scrutator acerrimus. Et erant ora trium egentium,

au seuil du riche par excellence. Et le riche, de quoi donc a-t-il besoin? J'ose le dire, il a besoin du pain quotidien..... Et ce pain, c'est la parole de Dieu qui nourrit, non les corps, mais les âmes. » Ailleurs : « Le pauvre, que réclame-t-il de vous? Son pain. Et vous, que demandez-vous à Dieu, sinon Jésus-Christ qui dit de lui-même : Je suis le pain vivant descendu des cieux. » *Serm., LXXXIII,* cap. III.)

nourriture que vous deviez nous donner en temps opportun. (*Ps.* CLIV, 15.) Et dans l'amertume dont votre miséricorde abreuvait notre vie mondaine, considérant le but de nos souffrances, nous ne trouvions plus que ténèbres. Nous nous détournions en gémissant et nous disions : Jusques à quand?.... Et tout en le répétant, nous ne quittions rien de ce que nous avions, parce qu'il ne nous apparaissait rien de ce que nous pussions saisir en abandonnant le reste.

et inopiam suam sibimet invicem anhelantium, et a te expectantium ut dares eis escam in tempore opportuno : et in omni amaritudine, quæ nostros sæculares actus de misericordia tua sequebatur, intuentibus nobis finem cur ea pateremur, occurrebant tenebræ; et adversabamur gementes, et dicebamus : Quamdiu hæc? Et hoc crebro dicebamus, et dicentes, non relinquebamus ea, quia non elucebat certum aliquid, quod illis relictis apprehenderemus.

CHAPITRE XI

Augustin rappelle les progrès qu'il avait faits jusque-là dans l'amour de la sagesse et les obstacles qui le retardaient dans cette voie, les vaines espérances du siècle et la concupiscence de la chair. Ses anxiétés au sujet du genre de vie qu'il désirait embrasser.

1. — Rien n'égalait la surprise que j'éprouvais au souvenir du long temps écoulé depuis mes dix-neuf ans. A cet âge, j'étais épris d'un ardent amour pour la sagesse, résolu à renoncer, dès que je l'aurais trouvée, aux espérances vaines et aux mensonges des folles passions (1). Or, ma trentième année était accomplie (2), et je restais embourbé dans la même fange, avide de jouir des choses présentes, biens éphémères qui dissipaient mon âme! Je disais: Demain je trouverai, demain la vérité m'apparaîtra et je la saisirai. Et puis, Faustus va venir, il éclaircira tout. O grands hommes de l'Académie pour régler notre vie, il n'est aucun principe certain! Non, cherchons mieux, ne désespérons pas. Voici déjà que les prétendues absurdités de l'Écriture ne sont plus des absurdités. Interprétées autrement, elles satisfont la raison. Arrêtons-nous sur ce seuil où, enfant, mes parents m'avaient déposé, jusqu'à ce que se lève le plein jour de la vérité.

2. — La vérité? Mais où, mais quand la chercher? Ambroise n'a pas le loisir de m'entendre, ni moi celui de lire. Puis, les livres, où les prendre? Quand et comment s'en procurer? A qui

(1) *Résolu à renoncer..... aux mensonges des folles passions.* Les cris de sa conscience croissaient avec les larmes de sa mère, et bientôt la tempête éclata. « Tout ce chapitre est un dialogue admirable, donnant successivement la parole à la *passion* et à la *conscience*. On y entrevoit dans toute sa profondeur l'orage qui agitait l'âme d'Augustin, spectacle incomparable que cette lutte d'un homme contre lui-même, et le mieux fait assurément pour nous en révéler la vraie grandeur! Chercher la vérité, la désirer ardemment, hésiter devant le sacrifice, le faire en pleurant, mais enfin le faire: c'est là, disait Senèque, dans un si grand style, un spectacle comparable à la

CAPUT XI

Anxius Augustinus de instituenda vita deliberat.

1. — Et ego maxime mirabar satagens et recolens, quam longum tempus esset ab undevicesimo anno ætatis meæ, quo fervere cœperam studio sapientiæ : disponens, ea inventa, relinquere omnes vanarum cupiditatum spes inanes et insanias mendaces. Et ecce jam tricenariam ætatem gerebam, in eodem luto hæsitans aviditate fruendi præsentibus, fugientibus et dissipantibus me, dum dico : Cras inveniam; ecce manifestum apparebit, et tenebo; et ecce Faustus veniet, et exponet omnia. O magni viri academici! nihil ad agendam vitam certi comprehendi potest. Immo quæramus diligentius, et non desperemus. Ecce jam non sunt absurda in libris ecclesiasticis quæ absurda videbantur, et possunt aliter atque honeste intelligi. Figam pedes in eo gradu, in quo puer a parentibus positus eram, donec inveniatur perspicua veritas.

2. — Sed ubi quæretur? Quando quæretur? Non vacat Ambrosio, non vacat legere. Ubi ipsos codices quærimus? Unde aut quando comparamus? A quibus

Divinité. *Ecce par Deo spectaculum : vir cum adversis compositus.* Et saint Paul, s'élevant encore plus haut, après avoir montré l'homme hésitant entre le bien et le mal, gémissant d'être obligé de faire le bien, le faisant dans le brisement de sa nature entière, s'écriait : *Spectaculum facti sumus Deo et angelis et hominibus.* » (Mgr Bougaud.)

(2) *Ma trentième année.* On voit par là que ce livre comprend tous les événements de sa trentième année, de même que, dans le précédent, il raconte les faits de sa vingt-neuvième. Nous savons qu'il était né le 13 novembre 354.

les emprunter? Réglons le temps, ménageons-nous des heures pour le salut de l'âme. J'ai vu poindre une grande espérance! (1) La foi catholique n'enseigne pas ce que j'imaginais, ce dont ma vanité l'accusait. Ceux qui la connaissent regardent comme une impiété de limiter Dieu aux formes du corps humain. Et j'hésite à frapper, pour que la porte me soit entièrement ouverte! La matinée est à mes disciples (2); soit! que fais-je le reste du jour? Pourquoi cette négligence? (3) Et quand rendre visite à ces amis puissants, dont le crédit m'est nécessaire? Quand préparer ces classes que me payent mes élèves? (4) Quand donner quelque relâche à mon esprit, fatigué de tant de soins? Périsse tout le reste! Loin de moi ces vanités et ce néant! Appliquons-nous uniquement à la recherche de la vérité. Misérable est cette vie; incertaine est l'heure de la mort. Qu'elle survienne à l'improviste, en quel état quitterons-nous le monde? Où apprendrons-nous ce que nous avons négligé de savoir? Cette négligence, ne faudra-t-il pas l'expier? Et si la mort supprime avec la vie toute inquiétude? S'il n'y a rien au delà? Encore dois-je m'en enquérir! Mais non, il n'en est rien. Ce n'est pas en vain que la foi chrétienne étend sur l'univers entier son autorité souveraine. Dieu aurait-il fait pour nous tant de merveilles si l'âme devait périr avec le corps? Que tardons-nous à renoncer aux espérances du siècle, pour nous vouer entièrement à la recherche de Dieu et de la vie heureuse?

(1) *J'ai vu poindre une grande espérance.* Il espérait trouver la vérité, dont il avait atteint le second degré, en admettant les livres de l'Ancien Testament. Il concluait de là, avec raison, qu'il trouverait également toutes les choses nécessaires au salut dans l'Eglise, qui lui avait découvert les calomnies des Manichéens contre l'Ancien Testament.

(2) *La matinée est à mes disciples.* On voit clairement par là que, à Milan du moins, les professeurs qui tenaient la chaire d'éloquence, et probablement les autres, ne donnaient qu'une leçon par jour et dans la matinée.

(3) *Cette négligence* des intérêts éternels, de l'au-delà, du sort de l'âme, de la vie heureuse, comme l'indique la suite.

(4) *Quand je prépare ces classes que me payent mes élèves,* c'est-à-dire ces leçons de rhétorique qu'Augustin vendait à ses élèves, car il ne donnait point gratuitement ce qu'il avait reçu gratuitement, mais il instruisait pour de l'argent ceux qui désiraient acheter de lui l'éloquence.

sumimus? Deputentur tempora, distribuantur horæ pro salute animæ. Magna spes oborta est. Non docet catholica fides, quod putabamus, et vani accusabamus. Nefas habent docti ejus, credere Deum figura humani corporis terminatum; et dubitamus pulsare, quo aperiantur cætera? Antemeridianas horas discipuli occupant : cæteris quid facimus? cur non id agimus? Sed quando salutamus amicos majores, quorum suffragiis opus habemus? quando præparamus, quod emant scholastici? quando reparamus nos ipsos, animum relaxando ab intentione curarum? Pereant omnia, et dimittamus hæc vania et inania; conferamus nos ad solam inquisitionem veritatis. Vita hæc misera est; mors certa. Si subito obrepat : quomodo hinc exhibimus? et ubi nobis discenda sunt quæ hic negleximus? An non potius hujus negligentiæ supplicia luenda sunt? Quid si mors ipsa omnem curam cum sensu amputabit et finiet? Ergo et hoc quærendum. Sed absit, ut ita sit. Non vacat, non est inane, quod tam eminens culmen auctoritatis christianæ fidei toto orbe diffunditur. Nunquam tanta et talia pro nobis divinitus ageretur, si morte corporis etiam vita animæ consumeretur. Quid cunctamur igitur relicta spe sæculi, conferre nos totos ad quærendum Deum et vitam beatam?

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. La haute et grande autorité de la foi chrétienne répandue par toute la terre parut à Augustin un des arguments les plus forts en faveur de l'immortalité de l'âme. En effet, pour un esprit qui n'est point obstiné dans l'erreur, tant et de si grands prodiges qui se sont opérés dans l'Eglise ou en sa faveur, prouvent jusqu'à l'évidence qu'elle est gouvernée par la Providence de Dieu.

2. La continence paraissait impossible à Augustin parce qu'il s'efforçait de la trouver par ses propres forces. Il l'eût bientôt obtenue s'il l'avait demandée à Dieu. Que de choses paraissent ainsi impossibles à nos forces personnelles, et que la prière et la confiance en Dieu nous rendent faciles.

3. — Attendons un peu..... Les choses du temps ont bien aussi leurs charmes. Assez grande est leur douceur. Ne les quittons pas à la légère : il serait honteux d'y revenir. Je suis à la veille d'obtenir une charge honorable ; que pourrais-je dès lors souhaiter ? J'ai des amis nombreux et puissants, et quelque hâte que je mette à borner mes désirs, je puis au moins obtenir une présidence de tribunal. J'épouse alors une femme qui ait quelque bien, afin de ne pas vivre dans la gêne. Telle sera toute mon ambition. Combien d'hommes illustres, dignes de servir de modèles, se sont, dans le mariage, adonnés à la sagesse !

4. — Ainsi disais-je ; et, au souffle de ces vents contraires, mon cœur ballotté passait d'un extrême à l'autre, et le temps s'écoulait, et je tardais à me convertir à vous, Seigneur, mon Dieu ! Je différais de jour en jour à vivre en vous, et de plus en plus la mort s'emparait de moi. Aimant la vie bienheureuse, j'appréhendais le lieu où elle réside ; je la fuyais en la cherchant. Je croyais que je serais trop malheureux de vivre dans la continence, et je ne pensais pas, pour guérir ma misère, au remède de votre miséricorde. Je n'en avais pas fait l'expérience ; je croyais qu'on devient chaste par ses propres forces, et j'ignorais, insensé ! qu'il est écrit : Nul ne peut être chaste si vous ne lui en faites le don. (*Sap.* VIII, 21.) Vous me l'auriez accordé, Seigneur, si les gémissements de mon cœur avaient frappé votre oreille ; si, appuyé sur une foi solide, j'avais jeté toutes mes inquiétudes en vous.

3. — Sed expecta : jucunda sunt etiam ista, et habent non parvam dulcedinem suam. Non facile ab eis præcidenda est intentio, quia turpe est ad ea rursum redire. Ecce jam quantum est, ut impetretur aliquis honor? et quid amplius in his desiderandum? Suppetit amicorum majorum copia, ut nihil aliud; et multum festinemus, vel præsidatus dari potest : et ducenda uxor cum aliqua pecunia, ne sumptum nostrum gravet et ille erit modus cupiditatis. Multi magni viri, et imitatione dignissimi, sapientiæ studio cum conjugibus dediti fuerunt.

4. — Cum hæc dicebam, et alternabant hi venti, et impellebant huc atque illuc cor meum; transibant tempora, et tardabam converti ad Dominum, et differebam de die in diem vivere in te, et non differabam quotidie in memetipso mori. Amans beatam vitam, timebam illam in sede sua; et ab ea fugiens quærebam eam. Putabam enim me miserum fore nimis, si feminæ privarer amplexibus : et medicinam misericordiæ tuæ, ad eamdem infirmitatem sanandam non cogitabam, quia expertus non eram, et propriarum virium credebam esse continentiam. Quarum mihi non eram conscius, cum tam stultus essem, ut nescirem, sicut scriptum est : Neminem posse esse continentem, nisi tu dederis. Utique dares, si gemitu interno pulsarem aures tuas et fide solida in te jactarem curam meam.

CHAPITRE XII

Le célibat paraissait impossible à Augustin,
et il cherche à faire partager son opinion à Alypius.

1. — Alypius me détournait du mariage, pour ce motif que, si je m'y engageais, nous ne pourrions plus vivre tranquillement ensemble dans l'amour de la sagesse, comme nous le désirions depuis longtemps. Il était alors sur ce point d'une chasteté d'autant plus admirable, que, dans sa première jeunesse, il avait goûté à la volupté, mais il s'en était détaché avec remords et mépris, vivant depuis dans la plus grande continence. Et moi, je lui opposais l'exemple de ceux qui n'avaient point cessé, même mariés, de cultiver la sagesse, de servir Dieu, de conserver et d'aimer fidèlement leurs amis. Ah! j'étais loin d'une telle force d'âme! Je traînais ma chaîne dans une ivresse mortelle, dévoré par la fièvre de la concupiscence, craignant d'en être dégagé, et repoussant comme une blessure les paroles d'un bon conseiller et la main d'un libérateur.

2. — Bien plus, le démon se servait de moi pour séduire Alypius lui-même, de ma langue, pour dresser et semer sur son chemin les doux pièges où son pied innocent et libre allait s'embarrasser. Il s'étonnait de me voir, moi pour qui il n'avait pas une médiocre estime, si attaché à la glu d'une telle passion, au point que toutes les fois que nous en parlions, j'assurais qu'il me serait impossible de garder le célibat. Pour me défendre contre son étonnement, je lui disais qu'il existe une grande différence entre ce plaisir qu'il avait goûté, une fois et en cachette, dont il ne se souvenait même plus, et qu'il pouvait détester sans grande peine, et les plaisirs habituels d'une liaison à laquelle il ne manquait que le nom respectable du mariage. Il ne devait plus s'étonner alors qu'il me fût impossible de mépriser une telle vie. Il en vint à désirer de se marier lui aussi, vaincu, non par l'attrait de la volupté, mais par la

CAPUT XII

Contentio inter Alypium et Augustinum de matrimonio et cœlibatu.

1. — Prohibebat me sane Alypius ab uxore ducenda, causans nullo modo nos posse securo otio simul in amore sapientiæ vivere, sicut jam diu desideraveramus, si id fecissem. Erat enim ipse in ea re etiam tunc castissimus, ita ut mirum esset : quia vel experientiam concubitus ceperat in ingressu adolescentiæ suæ, sed non hæserat, magisque doluerat et spreverat, et deinde jam continentissime vivebat. Ego autem resistebam illi, exemplis eorum qui conjugati coluissent sapientiam, et promeruissent Deum, et habuissent fideliter ac dilexissent amicos. A quorum ego quidem granditate animi longe aberam : et deligatus morbo carnis, mortifera suavitate trahebam catenam meam, solvi timens, et quasi concusso vulnere, repellens verba bene suadentis, tanquam manum solventis.

2. — Insuper etiam per me ipsi quoque Alypio loquebatur serpens : et innectebat atque spargebat per linguam meam dulces laqueos in via ejus, quibus illi honesti et expediti pedes implicarentur. Cum enim me ille miraretur quem non parvipenderet, ita hærere visco illius voluptatis, ut me affirmarem, quotiescumque inde inter nos quæreremus, cœlibem vitam nullo modo posse degere; atque ita me defenderem, cum illum mirantem viderem, ut dicerem, multum interesse inter illud quod ipse raptim et furtim expertus esset; quod pene jam nec meminisset quidem; atque ideo nulla molestia facile contemneret, et delectationes consuetudinis meæ, ad

curiosité; voulant, disait-il, savoir quel est ce bonheur sans lequel ma vie, qui d'ailleurs lui plaisait, ne me semblait pas une vie, mais un supplice.

3. — Libre de cette chaîne, son esprit restait stupéfait de mon asservissement. De la stupéfaction, il se laissait aller au désir d'en faire néanmoins l'essai, pour tomber peut-être par cette expérience même dans la servitude qui l'étonnait; il voulait vraiment se fiancer à la mort. Du reste, celui qui aime le danger y tombera. (*Eccle.* III, 27.) En effet, nous n'attachions l'un et l'autre qu'une mince importance à la dignité du mariage, aux devoirs qui en sont la règle, aux soins de la progéniture. Pour moi, c'était en grande partie l'habitude d'une insatiable concupiscence qui m'emportait et me torturait; lui, c'était l'étonnement qui l'entraînait au même esclavage. Voilà où nous en étions, ô Dieu très haut, jusqu'au moment où, ne délaissant pas notre limon (1), prenant pitié de notre misère, vous êtes venu à nous par des moyens merveilleux et cachés.

(1) *Ne délaissant pas notre limon,* c'est-à-dire notre corps, qui a été créé du limon de la terre, et qui, sans la rosée de la grâce divine, se dessèche et brûle du feu des voluptés criminelles.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Voilà un nouveau motif de détester et de fuir les amitiés dangereuses, qui faillirent ici précipiter le chaste Alypius dans les chaînes du mariage.

quas si accessisset honestum nomen matrimonii, non eum mirari oporteret cur ego illam vitam nequirem spernere : cœperat et ipse desiderare conjugium, nequaquam victus libidine talis voluptatis, sed curiositatis. Dicebat enim, scire se cupere quidnam esset illud, sine quo vita mea, quæ illi sic placebat, non mihi vita, sed pœna videretur.

3. — Stupebat enim liber ab illo vinculo animus servitutem meam, et stupendo ibat in experiendi cupidinem, venturus in ipsam experientiam, atque inde fortasse lapsurus in eam, quam stupebat, servitutem, quoniam sponsionem volebat facere cum morte; et qui amat periculum, incidet in illud. Neutrum enim nostrum, si quod est conjugale decus in officio regendi matrimonii et suscipiendorum liberorum, ducebat, nisi tenuiter. Magna autem ex parte atque vehementer consuetudo satiandæ insatiabilis concupiscentiæ me captum excruciabat, illum autem admiratio capiendum trahebat. Sic eramus, donec tu, Altissime, non deserens humum nostram miseratus miseros, subvenires miris et occultis modis.

Un ami vicieux est d'autant plus dangereux qu'il a plus d'autorité et de réputation, comme nous le voyons par l'exemple d'Augustin.

CHAPITRE XIII

La mère d'Augustin songe à lui chercher une épouse, sans que Dieu lui révéle dans une vision quelque chose de ce futur mariage comme elle le lui demande.

1. — On pressait activement l'affaire de mon mariage. J'avais fait une demande; c'était même conclu. Ma mère y mettait tout son zèle, d'autant que le mariage semblait devoir me conduire au baptême du salut. Elle sentait avec joie que je m'en approchais chaque jour davantage et que ma profession de foi allait accomplir ses vœux et vos promesses. Mais lorsque, à ma prière et selon l'instinct de ses désirs, son cœur vous suppliait à grands cris de lui révéler quelque chose de cette future alliance, vous n'y consentîtes jamais.

2. — Elle voyait de vaines et fantastiques images, enfantées par les préoccupations de son esprit; elle me les racontait sans en faire cas, sans témoigner cette confiance qui l'animait quand vous lui aviez réellement parlé. Je ne sais quel goût ineffable l'aidait, disait-elle, à discerner vos révélations dans les rêves de son âme. On pressait donc mon mariage; la demande était faite, mais il s'en fallait de deux années que la jeune fille fût nubile, et, comme elle me plaisait, on prit le parti d'attendre.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Le Seigneur dissipe non seulement les conseils des princes et les pensées des peuples (*Ps.* XXXII, 10-11), mais aussi les projets des parents et des proches. Toutefois, les conseils de Dieu qui préparent aux élus certains moyens assurés de salut demeurent éternellement. Ici, sainte Monique elle-même se trompait, quoique avec de bonnes intentions: elle destinait son fils au mariage, et Dieu l'appelait à un état beaucoup plus sublime.

2. Parmi les signes qui doivent nous aider à distinguer les révélations véritables des fausses, un des principaux est l'inspiration intérieure qui

CAPUT XIII

Uxor Augustino quæritur.

1. — Et instabatur impigre, ut ducerem uxorem. Jam petebam, jam promittebatur, maxime matre dante operam, quo me jam conjugatum baptismus salutaris ablueret, quo me in dies gaudebat aptari; et vota sua ac promissa tua, in mea fide compleri animadvertebat. Cum sane et rogatu meo et desiderio suo, forti clamore cordis abs te deprecaretur quotidie, ut ei per visum ostenderes aliquid de futuro matrimonio meo, nunquam voluisti.

2. — Et videbat quædam vana et phantastica, quo cogebat impetus de hac re satagentis humani spiritus, et narrabat mihi, non cum fiducia qua solebat cum tu demonstrabas ei, sed contemnens ea. Dicebat enim, discernere se nescio quo sapore, quem verbis explicare non poterat, quid interesset inter revelantem te, et animam suam somniantem. Instabatur tamen, et puella petebatur, cujus ætas ferme biennio minor quam nubilis erat. Et quia ea placebat, expectabatur.

rend l'âme certaine qu'une chose vient de Dieu ou du démon. C'était ce goût que sainte Monique ne pouvait expliquer, selon la remarque de Gerson, qui, pour nous faire bien juger des révélations, nous donne cinq marques empruntées aux signes propres et particuliers à la monnaie d'or : 1° le poids, 2° la flexibilité, 3° la durée, 4° la configuration, 5° la couleur.

L'humilité donne du poids à la révélation; la discrétion, de la flexibilité; la patience, de la durée; la vérité, de la configuration; la charité, de la couleur, signes qu'on ne retrouve point dans la vision de sainte Monique sur le mariage de son fils, car elle n'avait, à ce sujet, que des vues charnelles et tout humaines.

CHAPITRE XIV

Augustin forme le projet de vivre en commun avec ses amis, mais ce projet est mis de côté parce que quelques-uns d'entre eux étaient mariés.

1. — Nous étions plusieurs amis ensemble qui, maudissant dans nos entretiens les fatigantes agitations de la vie humaine, étions presque décidés à nous retirer de la foule pour vivre dans un tranquille loisir. Notre plan était de mettre en commun ce que nous pouvions avoir, comme le patrimoine d'une seule famille, une sincère amitié supprimant le tien et le mien, et faisant jouir chacun du bien de tous et tous du bien de chacun. Nous espérions nous réunir dix environ; plusieurs de nous étaient fort riches, Romanianus, en particulier, citoyen du même municipe (1), dès l'enfance mon fidèle ami, que les soucis de grandes affaires avaient attiré à la cour de l'empereur. Il était le plus ardent à presser l'exécution de ce dessein, et il nous le persuadait, avec d'autant plus d'autorité, que sa fortune dépassait de beaucoup celle de tous les autres.

2. — Nous avions décidé que deux d'entre nous seraient chargés, comme magistrats annuels, de l'administration des affaires, les autres vivant du repos. Mais quand on vint à se

(1) *Citoyen du même municipe*, de sa même ville natale, Tagaste. C'est à ce Romanianus que saint Augustin adressa ses trois livres *Contre les Académiciens* et son livre *De la vraie religion*. Il énumère les rares qualités de son compatriote au commencement du premier et du second livre *Contre les Académiciens*, où il l'exhorte ardemment à se donner tout entier à la véritable sagesse, le proclame le Mécène protecteur de ses études. « Lorsque jeune et pauvre, lui dit-il, je quittai mon pays pour commencer mes études, ne m'avez-vous pas offert votre maison (durant les six mois, de novembre 385 à avril 386, qui précédèrent le baptême), vos trésors, et, ce qui est plus encore, votre cœur, etc.? » (*Contre les Acad.*, liv. II, ch. II.)

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Le renoncement aux biens de la terre et au mariage, lorsqu'on y est appelé de Dieu, est un des moyens les plus puissants pour conduire à la

CAPUT XIV

De vita communi agenda cum amicis deliberat.

1. — Et multi amici agitaveramus animo, et colloquentes ac detestantes turbulentas humanæ vitæ molestias, pene jam firmaveramus remoti a turbis otiose vivere : id otium sic moliti, ut si quid habere possemus, conferremus in medium, unamque rem familiarem conflaremus ex omnibus, ut per amicitiæ sinceritatem, non esset aliud hujus, et aliud illius; sed quod ex cunctis fieret unum, et universum singulorum esset, et omnia omnium : cum videremur nobis esse posse decem ferme homines in eadem societate, essentque inter nos prædivites, Romanianus maxime communiceps noster, quem tunc graves æstus negotiorum suorum ad comitatum attraxerant, ab ineunte ætate mihi familiarissimus; qui maxime instabat huic rei, et magnam in suadendo habebat auctoritatem, quod ampla res ejus multum cæteris anteibat.

2. — Et placuerat nobis, ut bini annui, tanquam magistratus, omnia necessaria curarent, cæteris quietis : posteaquam cœpit cogitari, utrum hoc mulierculæ sinerent, quas et alii nostrum jam habebant, et nos habere volebamus; totum illud placitum, quod bene forma-

connaissance de la vraie sagesse. Saint Augustin en fit l'expérience, ainsi que ses amis : ils eussent vécu tous ensemble d'une vie commune sans l'obstacle que les femmes mirent à ce projet. C'est avec raison que saint Paul a dit : « Celui qui est marié s'occupe du soin des choses du monde et de plaire à sa femme (du soin d'augmenter sa fortune), et il est divisé. » (*I Cor.* VII, 33.)

demander si les femmes consentiraient à ce projet — plusieurs de nous étaient mariés, d'autres songeaient à l'être — tout ce beau plan, où nous nous complaisions, s'écroula entre nos mains, et nous en rejetâmes les débris. Et nous voilà livrés de nouveau aux soupirs, aux gémissements, égarés dans les voies du siècle larges et battues, en proie aux mille fluctuations de nos pensées, devant l'éternelle stabilité de vos conseils (*Ps.* XXXII, 11.) De cette hauteur, riant de nos résolutions, vous prépariez les vôtres, attendant le moment opportun pour nous donner la nourriture et pour ouvrir la main qui allait nous combler de bénédictions. (*Ps.* CXLIV, 16.)

bamus, dissiluit in manibus, atque confractum et abjectum est. Inde ad suspiria et gemitus cor vertebatur, et gressus ad sequendas latas et tritas vias sæculi : quoniam multæ cogitationes erant in corde nostro; consilium autem tuum manet in æternum. Ex quo consilio deridebas nostra, et tua præparabas, nobis daturus escam in opportunitate, et aperturus manum tuam, atque impleturus animas nostras benedictione.

CHAPITRE XV

La femme qu'il entretenait et dont il avait eu un fils, l'ayant quitté pour retourner en Afrique, où elle fit le vœu de continence, Augustin, loin de l'imiter, prend une autre concubine.

Cependant, mes péchés se multipliaient, et, quand on vint arracher de mes côtés, comme un obstacle à mon mariage, celle avec qui je m'étais accoutumé à vivre, il fallut me déchirer le cœur, où elle avait racine, et la blessure saigna longtemps. Elle, à son retour d'Afrique, fit vœu de garder désormais une continence inviolable. Elle me laissait le fils naturel qu'elle m'avait donné (1). Moi, malheureux, incapable d'imiter même une femme, trop impatient pour attendre deux années l'épouse qui m'était promise, sans goût pour le mariage, mais encore esclave de la volupté, je me liai d'une nouvelle chaîne, nourrissant ainsi, irritant mon mal et marchant en compagnie de

(1) *Le fils naturel qu'elle m'avait donné.* Par un sentiment exquis, par un religieux respect pour le lecteur, la femme qui s'éloigne n'est pas nommée. Le fils s'appelait Adéodat ; il en sera parlé plus bas. (Liv. IX, ch. VI.) Ce n'est pas sans une volonté toute particulière de Dieu qu'Adéodat resta près d'Augustin, d'abord pour que les leçons d'un père si docte et si religieux, aussi bien que les exemples de sa vie, pussent donner tout leur développement aux qualités d'un esprit si merveilleusement doué ; ensuite, afin qu'ayant toujours sous les yeux le témoignage vivant de son péché, Augustin ne cessât de le pleurer et de dire avec le roi prophète : « Mon péché est toujours devant mes yeux. » (*Ps.* L, 5.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. « Que le cœur de l'homme est fragile, et que ses passions sont impérieuses ! Augustin venait de faire à sa foi naissante, en se séparant de la mère d'Adéodat, le plus grand sacrifice que pût accomplir une âme si tendre. Il en avait été récompensé par un commencement de lumière et de paix ; et déjà, le croirait-on, il cherchait de nouveaux liens. Il n'avait pas la force d'attendre pendant deux années cette enfant trop jeune que lui avait choisie sa mère, et qui, cachée à tous les regards dans la solitude d'une vie chrétienne, lui préparait en silence un cœur dont il aurait le premier amour.

CAPUT XV

In locum discedentis concubinæ alia succedit.

Interea peccata mea multiplicabantur, et avulsa a latere meo tanquam impedimento conjugii, cum qua cubare solitus eram, cor ubi adhærebat, concisum et vulneratum mihi erat, et trahebat sanguinem. Et illa in Africam redierat, vovens tibi alium se virum nesciturum, relicto apud me naturali ex illa filio meo. At ego infelix, nec feminæ imitator, dilationis impatiens, tanquam post biennium accepturus eam quam petebam, quia non amator conjugii, sed libidinis servus eram, procuravi aliam, non utique conjugem : quo tanquam sustentaretur et perduceretur, vel integer vel auctior morbus animæ meæ satellitio perdurantis consuetudinis in regnum

Asservi par ses sens, sans excuse du côté du cœur, il prit une nouvelle chaîne, la plus ignominieuse de toutes, parce que l'âme en était absente, et que l'ingratitude, au lendemain d'une pareille séparation, et l'indélicatesse, à la veille d'un tel mariage, le marquaient d'une triple honte..... Avouons-le, il faut se voiler ici la face et rougir. Voilà donc la nature humaine, quand elle se sépare de Dieu ! L'esprit le plus élevé, le plus perçant, le plus profond, s'en va à toutes les indignités. Et, par je ne sais quel honteux contre-coup, de même que l'esprit, en se dégradant, a corrompu le cœur, le cœur, en se corrompant, dégrade de nouveau l'esprit ! Misérable cercle vicieux, qui n'aurait pas de fin si Dieu n'intervenait pas. » (Mgr Bougaud, *Hist. de sainte Monique*, p. 298-299.)

2. La concubine d'Augustin fit vœu de ne jamais s'unir à un autre homme. Elle s'était donnée à un homme; cet homme lui manquant, elle se donna à Dieu. Elle mérite la liberté par le vœu de continence qu'elle forme; malgré ses fautes, elle a droit au respect des hommes.

On peut conclure de ce passage que le vœu de continence et de chasteté était en usage dans la primitive Eglise, comme le saint Docteur l'expose tout au long, en expliquant ces paroles de David : « Faites des vœux et rendez-les au Seigneur, vous tous, etc. » (*Ps.* LXXV, 12.) « L'un, dit-il, fait vœu d'observer la chasteté conjugale et de ne connaître d'autre femme que

cette habitude criminelle jusqu'au seuil du foyer conjugal. La blessure que m'avait faite la première séparation n'en fut pas guérie; seulement, après de cuisantes douleurs, la gangrène envahissait l'abcès qui, pour être moins sensible, n'était que plus inguérissable.

son épouse. D'autres, qui ont passé par le mariage, font vœu de s'en abstenir désormais, de renoncer à tout désir, à toute pensée de ce genre, et leur vœu est supérieur au premier. D'autres, dès leurs plus jeunes années, ont fait vœu de garder la virginité et de renoncer entièrement aux jouissances du mariage, auxquelles les autres ont renoncé après les avoir goûtées, et la matière de leur vœu est on ne peut plus considérable. Ceux-ci font vœu d'ouvrir une maison hospitalière à tous les saints qui se présenteront, et ce vœu est d'une grande importance. Ceux-là font vœu d'abandonner tous leurs biens, d'en distribuer le prix aux pauvres et de mener la vie commune dans la société des saints; c'est encore un vœu d'un bien grand mérite, etc. » (*Enar. in psalm,* LXXV.)

C'est ainsi que le saint Docteur réfute et confond, par les témoignages de l'Eglise primitive, l'audace des apostats qui condamnent les vœux, parce qu'ils les ont violés.

« Dans l'antiquité, la femme que l'homme renvoyait n'avait point d'asile, elle n'avait pas même d'état, ni de nom; la Grèce et l'Italie ne connaissaient

uxorium. Nec sanabatur vulnus illud meum quod prioris præcisione factum fuerat; sed post fervorem doloremque acerrimum putrescebat: et quasi frigidius, sed desperatius dolebat.

pas, sauf leurs prêtresses et leurs vestales, de femmes qui vécussent seules, en présence de Dieu, sans amours et sans joies mondaines. C'est le mérite du christianisme d'avoir fait que la femme peut vivre seule avec honneur et avec respect. En préférant la virginité au mariage, sans toutefois condamner le mariage, il a donné à la femme un rang qu'elle n'avait pas. Dans le christianisme, les femmes libres, ce sont les vierges chastes et les veuves continentes; car c'est au prix de la plus difficile de leurs vertus que le christianisme donne aux femmes la liberté et l'indépendance, sachant bien que, sans cette condition, la liberté n'enfante pour elle que le malheur et le mépris. » (Saint-Marc Girardin, *Op. cit.*, p. 16-17.)

Quelle admirable longanimité de Dieu, qui attend si longtemps la conversion de ses élus! La première concubine d'Augustin se sépare de lui, mais il persévère dans l'affection, dans la volonté du péché. Ses habitudes criminelles l'entraînent à en chercher une autre, et il n'a pas le courage d'imiter le repentir de la première qui vient de le quitter. Toutefois, Dieu n'a pas cette patience pour tous les pécheurs; il a usé de miséricorde pour Augustin, il use de sévérité à l'égard des autres, mais il est toujours juste pour tous.

CHAPITRE XVI

La seule chose qui le rappelait du fond de l'abîme des voluptés charnelles, c'était la crainte de la mort et du jugement futur ; autrement, la doctrine d'Epicure aurait triomphé dans son esprit.

1. — A vous l'honneur, à vous la gloire, ô source des miséricordes! Je devenais de plus en plus misérable et vous vous rapprochiez toujours de moi. Vous avanciez déjà la main qui allait me retirer et me laver de cette fange et je ne m'en doutais pas. Rien ne me rappelait du fond de l'abîme des plaisirs charnels que la crainte de la mort et de votre jugement futur, crainte que tant de doctrines contraires n'avaient pu bannir de mon cœur. Et je discutais, avec mes amis Alypius et Nebridius, sur la fin des biens et des maux. J'aurais accepté, disais-je, la doctrine d'Épicure (1) si je n'avais pas cru fortement qu'après la mort l'âme survit et doit rendre compte de ses actions, vérité qu'Épicure n'admit jamais.

2. — « Si nous étions immortels, leur demandais-je, vivant dans une perpétuelle volupté des sens, sans craindre de la perdre jamais, pourquoi ne serions-nous pas heureux, ou

(1) *Épicure.* Ce philosophe a une triste célébrité à cause de sa doctrine sur le bonheur, qu'il faisait consister, c'est du moins l'opinion commune, dans les plaisirs de la chair. Ainsi l'affirme saint Augustin en plusieurs endroits de ses écrits. (Voir le *Traité des Épicuriens et des Stoïciens.*) Il en est cependant qui pensent qu'Épicure entendait le plaisir comme la volupté de l'âme exempte de toute douleur. Mais il ne laisse pas d'être réprouvé par l'opinion générale, au point que le poète appelle celui qui est adonné aux voluptés de la chair « un pourceau du troupeau d'Épicure. »

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. « Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez point » (*Eccle.* VII, 46), ou du moins vous diminuerez le nombre de vos péchés, si ce souvenir est moins vif et moins sérieux qu'il ne le fut dans Augustin encore manichéen. Or, le saint Docteur affirme que les manichéens croyaient

CAPUT XVI

Mortis et judicii metum nunquam deposuit.

1. — Tibi laus, tibi gloria, fons misericordiarum. Ego fiebam miserior, et tu propinquior. Aderat jam jamque dextera tua, ereptura me de cœno, et ablatura, et ignorabam. Nec me revocabat a profundiore voluptatum carnalium gurgite, nisi metus mortis et futuri judicii tui, qui per varias quidem opiniones, nunquam tamen recessit de pectore meo. Et disputabam cum amicis meis Alypio et Nebridio, de finibus bonorum et malorum : Epicurum accepturum fuisse palmam in animo meo, nisi ego credidissem post mortem restare animæ vitam et fructus meritorum, quod Epicurus credere noluit.

2. — Eis quærebam, si essemus immortales, et in perpetua corporis voluptate sine ullo amissionis terrore viveremus, cur non essemus beati, aut quid aliud quære-

à l'existence des supplices pour les méchants après la mort. « Ils enseignaient, dit-il, qu'à la fin de ce siècle, après la conflagration du monde, la substance du mal vivrait éternellement dans une espèce de globe. A ce globe, ajoutaient-ils, se trouveraient jointes et attachées comme une espèce de couvercle les âmes bonnes de leur nature, mais qui n'ont pu se purifier de la contagion du mal. » (*Heres.*, XLVI, *ad Quodvultdeus.*)

2. Saint Augustin déplore avec raison cette erreur insensée, qui lui faisait placer le vrai bonheur dans les voluptés de la chair, alors que ces voluptés mêmes n'avaient point de charme pour lui sans la consolation qu'il trouvait dans la société de ses amis. Les douceurs de l'amitié sont donc supérieures à celles des plaisirs de la chair, et il n'y a qu'un esprit grossier, qui tient de la bête, pour mettre son bonheur dans la luxure.

3. Voici la conclusion qu'a tirée Augustin après avoir parcouru, épuisé toutes les voluptés de la chair : « Tournez-vous, retournez-vous, pour ainsi parler, sur le dos, sur le flanc, sur le ventre, tout vous sera dur. En vous seul, Seigneur, est notre repos. » Heureux celui qui comprend cette vérité et ne cherche point ailleurs le repos de son âme !

pourquoi chercherions-nous autre chose? Et je ne voyais pas que cette pensée même témoignait de ma profonde misère! J'étais si plongé dans le gouffre et si aveugle, que je n'apercevais pas les splendeurs de la pureté, beauté chaste qu'il faut embrasser sans passion, qui, invisible à un regard charnel, ne se révèle qu'aux yeux du cœur. Je ne soupçonnais pas, malheureux, de quelle source me venait le plaisir que je prenais à deviser doucement avec mes amis de ces honteuses misères. Car, au sein même des joies charnelles, même selon l'homme sensuel d'alors, je n'aurais pu vivre heureux sans les amis que j'aimais et qui m'aimaient avec un égal désintéressement.

3. — O voies tortueuses! Malheur à l'âme téméraire qui, en se retirant de vous, ô mon Dieu, espère trouver mieux que vous! Elle se tourne, elle se retourne en vain sur sa couche, tout lui est dur. C'est que vous seul êtes son repos! Soudain vous vous montrez, et vous nous délivrez de nos misérables erreurs; vous nous placez dans votre voie, vous nous consolez et vous nous dites : « Cours, je te soutiendrai, je te mènerai au terme, et là, je te soutiendrai encore. »

remus? nesciens idipsum ad magnam miseriam pertinere, quod ita demersus et cæcus cogitare non possem lumen honestatis, et gratis amplectendæ pulchritudinis, quam non videt oculus carnis, et videmus ex intimo. Nec considerabam miser, ex qua vena mihi manaret, quod ista ipsa, fœda tamen, cum amicis dulciter conferebam, nec esse sine amicis poteram beatus, etiam secundum sensum quem tunc habebam in quantalibet affluentia carnalium voluptatum. Quos utique amicos gratis diligebam, vicissimque ab eis me diligi gratis sentiebam.

3. — O tortuosas vias! Væ animæ audaci, quæ speravit, si a te recessisset, se aliquid melius habituram! Versa et reversa, in tergum, et in latera, et in ventrem; et dura sunt omnia; et tu solus requies. Et ecce ades; et liberas a miserabilibus erroribus, et constituis nos in via tua, et consolaris, et dicis : Currite; ego feram, et ego perducam, et ego ibi liberabo.

LIVRE VII

LIVRE VII

Augustin rappelle les commencements de sa jeunesse, c'est-à-dire la trente et unième année de son âge. Il expose les vives anxiétés où était son âme dans la recherche de la nature de Dieu et de l'origine du mal, puis les erreurs multipliées où il se laissa entraîner sur ces deux questions. Il découvre qu'il n'existe aucune substance mauvaise et arrive enfin, par la lecture des livres des platoniciens, à reconnaître l'existence de l'incorporelle Vérité et du Verbe divin. Platon avait entrevu le Verbe divin, mais il ignorait le Verbe « fait chair habitant parmi nous. » Il avait annoncé quelque chose du « Λογος » éternel, mais il se taisait sur les abaissements du Dieu crucifié par amour.

CHAPITRE PREMIER

Augustin conçoit Dieu comme être incorruptible, inaltérable, inviolable et immuable, mais aussi comme une substance corporelle, considérant comme un pur néant tout ce qui n'avait pas de corps.

1. — Elle était déjà morte, mon adolescence perverse et criminelle; j'entrais dans la jeunesse, et, plus j'avançais en âge, plus je m'égarais en de honteuses chimères. Je ne pouvais, en effet, concevoir de substance que celle qui frappe les yeux. Je ne vous prêtais plus, il est vrai, ô mon Dieu, la forme humaine, depuis que j'avais commencé d'ouvrir l'esprit à la sagesse; j'avais toujours fui cette erreur et je me réjouissais de la voir condamnée par la foi de votre Église catholique, notre Mère spirituelle. Mais quelle autre idée me faire de vous? Je l'ignorais, et je m'évertuais à vous comprendre, homme que j'étais, et quel homme! vous le souverain, le seul et vrai Dieu. Du fond de

LIBER SEPTIMUS

Exordium suæ juventutis, id est annum ætatis trigesimum primum, ob mentis oculos reducit. Narrat se illa ætate densioribus adhuc ignorantiæ tenebris involutum, atque errantem circa Dei naturam, nec non circa mali originem, in cujus inquisitione mirum in modum angebat, pervenisse tandem ad sinceram Dei cognitionem, quamvis nondum digne de Domino Christo sentiret.

CAPUT PRIMUM

Deum cogitat tanquam aliquid corporeum per infinita spatia diffusum.

1. — Jam mortua erat adolescentia mea mala et nefanda, et ibam in juventutem : quanto ætate major, tanto vanitate turpior : qui cogitare aliquid substantiæ non poteram nisi tale, quale per hos oculos videri solet. Non tamen te cogitabam, Deus, in figura corporis humani; ex quo audire aliquid de sapientia cœpi, semper hoc fugi; et gaudebam me hoc reperisse, in fide spiritualis matris nostræ catholicæ tuæ : sed quid te aliud cogitarem, non occurrebat. Et conabar cogitare te homo, et talis homo, summum et solum et verum Deum; et te incorruptibilem, et inviolabilem, et incommutabilem, totis medullis credebam, quia nesciens unde et quomodo, plane tamen videbam, et certus eram, id quod corrumpi potest deterius esse, quam id quod non potest; et quod violari

mon âme je vous croyais un être incorruptible, inviolable, immuable ; car, sans savoir ni comment ni pourquoi, je voyais cependant avec évidence que ce qui ne peut changer ni se corrompre, est plus parfait que ce qui est sujet au changement, à l'altération et à la corruption.

2. — Mon cœur protestait de toutes ses forces contre les fantômes qui m'obsédaient. Je cherchais à dissiper d'un seul coup cet essaim d'images grossières, qui voltigeait devant mon regard. A peine dispersé, il revenait soudain fondre plus pressé sur mon esprit et l'aveuglait. Ainsi, sans vous attribuer la forme humaine, je ne pouvais me débarrasser de l'idée d'une substance corporelle (1) pénétrant le monde dans toute son étendue et répandue même au delà, dans les espaces infinis. Cette substance, je la tenais pour incorruptible, inviolable, immuable, et, par conséquent, bien supérieure à tout ce qui ne l'est pas. Je pensais ainsi, parce que ce qui n'a pas d'étendue ne me semblait plus qu'un rien, mais un rien absolu, et non pas seulement ce vide que ferait dans l'étendue la disparition de tout corps, céleste ou terrestre, en sorte qu'il ne demeurât qu'une simple vacuité, un néant spacieux.

3. — Aussi, dans cet engourdissement de mon cœur, je ne me voyais pas moi-même ; je regardais comme pur néant ce qui n'est pas étendu dans l'espace, ou dispersé, ou concentré, ou gonflé, ce qui ne contient rien ou ne peut rien contenir. Telles les formes s'offraient à mes yeux, telles les images s'offraient à mon cœur, et je ne voyais pas que cette action intérieure, par

(1) *Je ne pouvais me débarrasser de l'idée d'une substance corporelle.* Saint Augustin raconte ici comment son esprit, d'abord obscurci par les nuages de l'imagination, s'en dégagea peu à peu et s'éleva jusqu'à la pure lumière de la raison. Il ne pouvait comprendre d'autre substance que celle qui frappe les yeux, et ne pouvait s'empêcher d'imaginer Dieu, non pas comme un être ayant l'extérieur d'un homme — il répugna toujours à cette pensée — mais comme une substance corporelle placée dans l'espace immense, contenant en elle tous les corps de l'univers et s'étendant infiniment au delà, ne songeant pas, ainsi qu'il se le reproche, que donner à Dieu une étendue effective, c'était diviser sa substance par morceaux et contredire les plus claires notions de la raison. Deux observations impor-

non potest, incunctanter præponendum violabili; et quod nullam patitur mutationem, melius esse quam id quod mutari potest.

2. — Clamabat violenter cor meum adversus omnia phantasmata mea, et hoc uno ictu conabar abigere circumvolantem turbam immunditiæ ab acie mentis meæ; et vix dimota in ictu oculi, ecce conglobata rursus aderat, et irruebat in aspectum meum, et obnubilabat eum : ut quamvis non forma humani corporis, corporeum tamen aliquid cogitare cogerer, per spatia locorum, sive infusum mundo, sive etiam extra mundum per infinita diffusum, etiam ipsum incorruptibile et inviolabile et incommutabile, quod corruptibili et violabili et commutabili præponebam : quoniam quidquid privabam spatiis talibus, nihil mihi esse videbatur; sed prorsus nihil, ne inane quidem : tanquam si corpus auferatur loco, et maneat locus omni corpore vacuatus, et terreno et humido et aereo et cœlesti; sed tamen sit locus inanis, tanquam spatiosum nihil.

3. — Ego itaque incrassatus corde, nec mihimetipsi vel ipse conspicuus, quidquid non per aliquanta spatia tenderetur, vel diffunderetur, vel conglobaretur, vel tumeret, vel tale aliquid caperet aut capere posset, nihil prorsus esse arbitrabar. Per quales enim formas ire solent oculi mei, per tales imagines ibat cor meum : nec videbam,

tantes sont à faire sur ce travail d'esprit de saint Augustin. La première, c'est qu'il importe de se prémunir contre l'imagination et ses fantômes, de ne prendre ses représentations que pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour de vaines ombres; autrement, on ne s'élèvera jamais de l'opinion à la science, du monde des apparences à celui de la réalité. La seconde chose à remarquer, c'est la pénétration avec laquelle saint Augustin reconnaît le fondement solide, inébranlable, sur lequel il faut asseoir et le dogme de Dieu esprit, et le spiritualisme tout entier, c'est-à-dire le sentiment de notre activité interne, de notre force spirituelle.

laquelle je me figurais ces images, ne leur était en rien semblable et qu'elle ne pouvait les imaginer sans être elle-même quelque chose de grand. Ainsi, ô vous qui êtes la vie de ma vie, je vous concevais comme une substance immense, répandue dans des espaces infinis, pénétrant absolument la masse entière de l'univers et répandue encore au delà dans l'immensité, sans bornes et sans limites; de telle sorte que vous remplissiez la terre, le ciel, tout, et que tout se terminait en vous qui n'avez de terme nulle part.

4. — Or, de même que l'atmosphère qui enveloppe la terre ne saurait empêcher la lumière du soleil de se frayer un passage à travers sa substance, non pas en la déchirant ou en la coupant, mais en la pénétrant doucement et en la remplissant tout entière, ainsi je m'imaginais que non seulement le ciel, l'air et la mer, mais la terre elle-même, nous offrait une matière que vous traversiez, dont vous pénétriez les parties les plus grandes et les plus petites, les emplissant de votre présence; enfin que, par une action secrète, intérieure et extérieure, vous gouverniez tout ce que vous avez créé. Voilà mes conjectures; ma pensée ne pouvait aller au delà, et c'était encore une erreur. D'après ce système, en effet, une plus grande partie de la terre recevrait une plus grande partie de vous, et une plus petite en contiendrait une moindre, et toutes choses seraient remplies de votre présence, en ce sens qu'il y aurait plus de vous dans le corps d'un éléphant que dans celui d'un oiseau, puisqu'il est plus grand et tient une plus grande place. Ainsi, de votre présence, comme morcelée (1), dans les diverses parties de l'univers, vous donneriez plus aux plus grandes et moins aux plus petites. Non, vous n'êtes pas comme cela. Mais alors vous n'aviez pas encore éclairé mes ténèbres.

(1) *Votre présence comme morcelée.* Voir les notes des chapitres II et III du Ier livre, *Sur l'immensité de Dieu.*

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Éclairé des seules lumières de la nature, Augustin reconnaît que ce qui est immuable et incorruptible vaut mieux que ce qui est sujet au changement

hanc eamdem intentionem, qua illas ipsas imagines formabam, non esse tale aliquid : quæ tamen ipsas non formaret, nisi esset magnum aliquid. Ita etiam te, vita vitæ meæ, grandem per infinita spatia undique cogitabam penetrare totam mundi molem, et extra eam quaqua versum per immensa sine termino, ut haberet te terra, haberet cœlum, haberent omnia, et illa finirentur in te, tu autem nusquam.

4. — Sicut autem luci solis non obsisteret aeris corpus, aeris hujus qui supra terram est, quo minus per eum trajiceretur, penetrans eum, non disrumpendo aut concidendo, sed implendo eum totum : sic tibi putabam non solum cœli et aeris et maris, sed etiam terræ corpus pervium, et ex omnibus maximis minimisque partibus penetrabile, ad capiendam præsentiam tuam, occulta inspiratione intrinsecus et extrinsecus administrantem omnia quæ creasti. Ita suspicabar, quia cogitare aliud non poteram ; nam falsum erat. Illo enim modo major pars terræ majorem tui partem haberet, et minorem minor : atque ita te plena essent omnia, ut amplius tui caperet elephantis corpus, quam passeris, quo esset isto grandius, grandioremque occuparet locum ; atque ita frustatim partibus mundi, magnis magnas, brevibus breves, partes tuas præsentes faceres. Non es autem ita : sed nondum illuminaveras tenebras meas.

et à la corruption ; c'est ainsi qu'il fit le troisième pas ou monta le troisième degré vers la vraie foi, en renonçant au dogme erroné des manichéens qui les obligeait de croire que la substance de Dieu était sujette au changement, parce que son mélange avec la substance du mal la forçait, comme malgré elle, à tomber dans l'erreur.

CHAPITRE II

Raisonnement par lequel Nebridius réfutait le système des Manichéens qui enseignaient l'existence d'une substance du mal contraire au Dieu bon.

1. — Seigneur, pour confondre ces trompés et ces trompeurs, ces bavards muets (car par eux votre Verbe ne parlait point), c'était assez de l'argument que, il y a longtemps, Nebridius, à Carthage même, leur présentait d'ordinaire (1). Nous tous, qui l'avions entendu, nous en fûmes ébranlés. Que pouvait faire contre vous cette prétendue race de ténèbres, qu'on vous oppose comme une armée ennemie, si vous n'aviez pas voulu combattre contre elle? Si l'on répond qu'elle pouvait vous nuire, vous n'êtes plus ni inviolable, ni inaltérable. Convient-on qu'elle n'aurait pu vous faire aucun mal, il n'existerait plus aucune raison d'engager, dans un tel combat, parmi ces puissances ennemies et des natures que vous n'auriez pas créées, une portion de vous-même, un de vos membres, une production de votre propre substance; elle s'y trouverait infectée d'une telle corruption, elle serait si détériorée que, précipitée de la béatitude dans la misère, elle aurait besoin de secours pour être délivrée et purifiée. Cette partie de vous-même était l'âme (2) que votre Verbe libre, pur, intègre, aurait secourue pendant qu'elle était esclave, souillée, corrompue. Mais lui-même alors serait corruptible, puisqu'il ne ferait avec elle qu'une seule et même substance.

2. — Ainsi donc, quelle que soit votre nature, s'ils disent que votre substance (3) est incorruptible, toutes ces hypothèses

(1) *Cet argument que Nebridius leur présentait.* Il leur posait ce dilemme : « Ou la substance du mal a pu nuire à Dieu, ou elle n'a pas eu cette puissance. Dans le premier cas, Dieu est susceptible de changement et d'altération; dans le second cas, nulle raison pour Dieu d'entrer en guerre avec la nature du mal. »

(2) *Cette partie était l'âme,* délivrée par le Verbe, Jésus-Christ, que les manichéens formaient de la partie la plus lumineuse de la substance divine.

CAPUT II

Argumentum quo Nebridius confutabat Manichæos.

1. — Sat erat mihi, Domine, adversus illos deceptos et deceptores, et loquaces mutos; et ob hoc mutos, quoniam non ex eis sonabat Verbum tuum : sat ergo illud quod jamdiu ab usque Carthagine a Nebridio proponi solebat; et omnes qui audieramus, concussi sumus. Quid erat tibi factura nescio quæ gens tenebrarum, quam ex adversa mole solent opponere, si tu cum ea pugnare noluisses? Si enim responderetur, aliquid fuisse nociturum, violabilis tu, et corruptibilis fores. Si autem nihil ea nocere potuisse diceretur, nulla afferretur causa pugnandi, et ita pugnandi, ut quædam portio tua et membrum tuum, vel proles de ipsa substantia tua, misceretur adversis potestatibus, et non a te creatis naturis; atque in tantum ab eis corrumperetur et commutaretur in deterius, ut a beatitudine in miseriam verteretur; et indigeret auxilio, quo erui purgarique posset : et hanc esse animam, cui tuus sermo servienti liber, et contaminatæ purus, et corruptæ integer subveniret : sed et ipsa corruptibilis, quia ex una eademque substantia.

2. — Itaque, si te, quidquid es, id est, substantiam tuam,

(3) *Ainsi donc, s'ils disent que votre substance*, etc. C'est le second dilemme que Nebridius proposait aux Manichéens : « Ou la substance divine est incorruptible, ou elle est sujette à la corruption. Si elle est incorruptible, toutes les rêveries des Manichéens, surtout sur la double nature de l'âme dans un même homme, sont réduites à néant. Si vous dites que la nature divine est corruptible, c'est une assertion contraire à ce que vous enseigne la lumière naturelle, que Dieu est incorruptible parce qu'il est la bonté, la perfection par essence, et qu'il est beaucoup plus parfait d'être exempt de corruption que d'y être soumis. »

sont fausses et odieuses. S'ils vous considèrent comme corruptible, c'est là une erreur abominable au premier chef. C'en était assez pour me serrer la poitrine et les vomir tous, puisqu'ils ne pouvaient sortir de ce dilemme sans un horrible sacrilège de leur cœur et de leur langue, en concevant ou en exprimant de telles rêveries sur vous.

qua es, incorruptibilem dicerent : falsa esse illa omnia et execrabilia ; si autem corruptibilem, idipsum jam falsum, et prima voce abominandum. Sat ergo erat istud adversus eos omnino evomendos, a pressura pectoris ; quia non habebant qua exirent sine horribili sacrilegio cordis et linguæ, sentiendo de te ista et loquendo.

CHAPITRE III

Il reconnaît que le libre arbitre est la cause du mal que nous faisons, sans pouvoir encore bien comprendre d'où vient cette volonté qui le porte au mal et le détourne du bien et qui est cause qu'il est justement puni.

1. — Pour moi, tout en affirmant que vous êtes incapable de souillure, d'altération et de changement, en étant fermement convaincu que vous êtes notre Seigneur, le vrai Dieu, le Créateur, non seulement des âmes, mais aussi des corps, et non seulement des âmes et des corps, mais de tous les êtres et de toutes choses, je ne saisissais cependant pas le nœud de l'origine du mal. Quelle qu'elle fût, je voyais alors que, dans mes recherches, il fallait éviter tout ce qui m'aurait contraint de croire sujet au changement un Dieu immuable; autrement, c'était tomber moi-même dans le mal dont je cherchais la cause. Je la cherchais avec sécurité; j'étais certain qu'ils ne disaient pas la vérité, ceux que je fuyais de toute mon âme, car je les voyais, dans leurs recherches sur le mal, pleins d'une telle malice qu'ils aimaient mieux admettre votre nature passible du mal que la leur capable de mal faire. Et j'essayais de comprendre, comme on me le disait, que le mal que nous faisons a sa cause dans le libre arbitre de la volonté, et celui que nous souffrons dans votre équitable justice; mais je ne pouvais le distinguer clairement.

2. — Aussi, j'avais beau faire des efforts pour retirer mon esprit de l'abîme, j'y retombais de nouveau, et plus je luttais, plus je m'y enfonçais. Une chose néanmoins me soulevait un peu (1) vers votre lumière, c'est que j'étais aussi certain d'avoir

(1) *Une chose néanmoins me soulevait un peu.* Après avoir banni de son esprit cette erreur que la substance du mal, venant à l'emporter dans l'homme sur la substance du bien, devenait ainsi la cause du péché, il reconnut que le libre arbitre est seul la cause du péché, par ce raisonne-

CAPUT III

Liberum arbitrium causa peccati.

1. — Sed et ego adhuc, quamvis incontaminabilem et inconvertibilem, et nulla ex parte mutabilem dicerem; firmeque sentirem Dominum nostrum Deum verum, qui fecisti non solum animas nostras sed etiam corpora, nec tantum animas nostras et corpora, sed et omnia; non tenebam explicitam et enodatam causam mali. Quæcumque tamen esset, sic eam quærendam videbam, ut non per illum constringerem Deum incommutabilem mutabilem credere, ne ipse fierem quod quærebam. Itaque securus eam quærebam, et certus, non esse verum, quod illi dicerent, quos toto animo fugiebam, quia videbam quærendo unde malum, repletos malitia, qua opinarentur tuam potius substantiam etiam male pati, quam suam male facere. Et intendebam, ut cernerem, quod audiebam, liberum voluntatis arbitrium causa esse, ut male faceremus, et rectum judicium tuum, ut pateremur, et id liquide cernere non valebam.

2. — Itaque aciem mentis de profundo educere conatus, mergebar iterum; et sæpe conatus, mergebar iterum atque iterum. Sublevabat equidem me in lucem tuam,

ment : « Lorsqu'il m'arrive de vouloir ou de ne pas vouloir, je suis assuré que je veux ou que je ne veux pas par un effet de ma volonté dont je suis aussi certain que de mon existence. Or, lorsque je pèche, je veux ou ne veux pas quelque chose; donc, c'est ce vouloir ou ce non vouloir, en un mot, c'est ma volonté qui est la cause du péché, et non pas une substance mauvaise qui serait cachée dans mon âme. » Le quatrième pas qu'Augustin fit vers sa conversion fut donc de reconnaître que le libre arbitre est la cause du péché.

une volonté que je l'étais de vivre. Ainsi, quand il m'arrivait de vouloir ou de ne pas vouloir, j'étais très certain que ce n'était pas un autre que moi qui voulait ou ne voulait pas; et je m'apercevais de plus en plus que là résidait la cause de mon péché. Au contraire, ce que je faisais malgré moi (1), je croyais plutôt le subir que le faire, et je jugeais que c'était moins une faute qu'une punition, dont je me reconnaissais justement frappé, en songeant à votre justice.

3. — Je me demandais en même temps : « Qui m'a fait? (2) N'est-ce pas mon Dieu qui, non seulement est bon, mais qui est la bonté même? D'où me vient donc de vouloir le mal et de ne pas vouloir le bien, ce qui cause ma juste punition? Qui a mis en moi cette volonté et planté dans mon cœur cette racine amère, puisque je suis tout entier l'ouvrage de mon Dieu souverainement doux? Si le démon en est l'auteur, comment est-il lui-même le démon? Si c'est par la malice de sa volonté que, de bon ange, il est devenu le démon, d'où lui est venue cette volonté mauvaise qui l'a fait démon, puisque l'ange a été créé bon dans tout son être par un Créateur souverainement bon?..... » Ces pensées m'accablaient de nouveau et j'en étais oppressé; toutefois, je ne descendais pas jusqu'à cet abîme de l'erreur (*Ps.* VI, 6), où personne ne vous rend hommage, puisqu'on préfère vous y croire soumis au mal plutôt que de s'en avouer coupable soi-même.

(1) *Au contraire, ce que je faisais malgré moi.* Il veut parler des mouvements de la concupiscence et de ses révoltes, qui sont la peine du péché originel — mouvements de révolte dont nous ne sommes pas les auteurs, mais « le péché qui habite en nous » ou plutôt le foyer du péché — et que c'est une punition de ressentir, mais non point une faute, pourvu qu'on n'y consente pas.

(2) *Je me demandais en même temps : Qui m'a fait?* Augustin fut longtemps et péniblement aux prises avec ce raisonnement : « C'est Dieu, le souverain bien, qui m'a créé; comment donc ma volonté, œuvre de Dieu qui est la bonté même, peut-elle se porter au mal, soit en voulant, soit en

quod jam tam sciebam me habere voluntatem, quam me vivere. Itaque cum aliquid vellem aut nollem, non alium quam me velle ac nolle certissimus eram, et ibi esse causam peccati mei, jamque animadvertebam. Quod autem invitus facerem, pati me potius quam facere videbam, et id non culpam, sed pœnam esse judicabam : qua me non injuste plecti, te justum cogitans, cito fatebar.

3. — Sed rursus dicebam : Quis fecit me? Nonne Deus meus, non tantum bonus, sed ipsum bonum? Unde igitur mihi malum velle et bonum nolle, ut esset cur juste pœnas luerem? Quis in me hoc posuit, et insevit mihi plantarium amaritudinis, cum totus fierem a dulcissimo Deo meo? Si diabolus auctor, unde ipse diabolus? Quod si et ipse perversa voluntate ex bono angelo diabolus factus est? unde et in ipso voluntas mala, qua diabolus fieret, quando totus angelus a conditore optimo factus esset bonus? His cogitationibus deprimebar, iterum et suffocabar. Sed non usque ad illum infernum subducebar erroris, ubi nemo confitetur tibi, dum tu potius mala pati, quam homo facere putatur.

ne voulant pas? » Il chercha longtemps la réponse à cette question et finit par la trouver.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Dieu imprima de bonne heure dans l'esprit d'Augustin cette vérité que nous avons le libre arbitre, qu'il est la cause du péché, et que ce que nous faisons malgré nous, ou ce qui n'est pas volontaire, n'est pas péché. C'est par là qu'il commença de trouver la vérité de la foi catholique et qu'il la défendit contre les hérétiques qui détruisent le libre arbitre, attribuent à Dieu, pour la plupart si ce n'est tous, la cause du péché, et affirment faussement que les mouvements de la concupiscence, tout involontaires qu'ils soient, sont des péchés. Ils prouvent ainsi que Dieu ne les a pas convertis avec Augustin pour l'utilité de l'Eglise, mais qu'ils se sont bien plutôt laissés pervertir par le démon pour la ruine de l'Eglise catholique.

CHAPITRE IV

Dieu, étant le souverain bien, est nécessairement incorruptible ; c'est de là qu'il faut partir pour examiner d'où vient le mal, d'où vient cette corruption qui ne peut jamais avoir prise sur sa substance.

1. — Faisant ainsi tous mes efforts pour découvrir les autres vérités, comme j'avais déjà découvert que l'incorruptible est meilleur que le corruptible, je vous reconnus, qui que vous fussiez, pour incorruptible. En effet, jamais aucun esprit n'a pu, ni ne pourra concevoir (1) quelque chose de meilleur que vous, qui êtes le bien suprême et parfait. Or, de même qu'il est de toute évidence et de toute certitude qu'on doit préférer l'incorruptible au corruptible, comme telle était déjà mon opinion, ainsi, dès lors, ma pensée aurait pu s'élever jusqu'à quelque chose de meilleur que vous, ô mon Dieu, si vous n'eussiez pas été incorruptible. Voyant donc que l'incorruptible est préférable au corruptible, c'est là que je devais vous chercher, et de là considérer d'où peut venir le mal, c'est-à-dire la corruption, dont votre substance ne peut être atteinte aucunement.

2. — Non, en rien, notre Dieu ne peut être sujet à la corruption, ni par sa volonté, ni par la nécessité, ni par aucun événement fortuit (2). Puisqu'il est Dieu, il ne veut pour lui

(1) *Jamais aucun esprit n'a pu,* etc. Tous les hommes, comme l'enseigne ailleurs saint Augustin, proclament à l'envi l'excellence de la nature divine, et on ne peut en trouver un seul qui ne regarde Dieu comme un être supérieur à tous les êtres. Ainsi, tous reconnaissent d'une voix unanime que Dieu est une substance qui doit être placée au-dessus de toutes les autres substances. (*De la Doctrine chrétienne,* liv. Ier, ch. VII.)

(2) *Non, en rien, la corruption ne peut atteindre notre Dieu, ni par sa volonté, ni par la nécessité, ni par aucun événement fortuit.* Ce sont les trois sources d'où la corruption peut sortir. Dieu seul est incorruptible, inviolable et immuable ; toute créature, au contraire, est sujette à la corruption, ou du moins à l'altération et au changement. Cette imperfection n'a donc Dieu ni pour auteur, ni pour sujet, mais la créature, et c'est en elle que se trouve la corruption ou le mal, car c'est un mal d'être sujet à la coruption.

CAPUT IV

Deum incorruptibilem esse oportet.

1. — Sic enim nitebar cætera invenire, ut jam inveneram melius esse incorruptibile quam corruptibile; et ideo te, quidquid esses, esse incorruptibilem confitebar. Neque enim ulla anima unquam potuit poteritve cogitare aliquid quod sit te melius, qui summum et optimum bonum es. Cum autem verissime atque certissime incorruptibile corruptibili præponatur (sicut jam ego præponebam), poteram jam cogitatione aliquid attingere quod esset melius Deo meo, nisi tu esses incorruptibilis. Ubi igitur videbam incorruptibile corruptibili esse præferendum, ibi te quærere debebam, atque inde advertere unde sit malum, id est, unde sit ipsa corruptio, qua violari substantia tua nullo modo potest.

2. — Nullo enim prorsus modo violat corruptio Deum nostrum, nulla voluntate, nulla necessitate, nullo improviso casu, quoniam ipse est Deus; et quod sibi vult,

C'est là le premier principe et la racine de la coulpe et de la peine du péché, que le saint Docteur touche ici et qu'il développe ailleurs. Comme l'âme et sa volonté sont sujettes au changement et à l'altération, elle peut pécher et souffrir ce qu'elle ne veut point. Dieu, au contraire, est immuable, et sa volonté ne peut tourner au mal; il est inviolable, et il ne peut être contraint à subir le châtiment, soit d'un autre, parce qu'il est plus fort que tous, soit de lui-même, parce que sa puissance n'est pas plus grande que sa volonté. C'est donc avec raison que saint Augustin fait ce raisonnement que l'incorruptibilité de Dieu, qui s'élève au-dessus de tout ce qui est corruptible, aurait dû lui faire comprendre que la source première de la corruption ou du mal était a corruptibilité même et la mutabilité naturelle de la créature. Dans quel sens cependant peut-on dire que Dieu est l'auteur du mal? Je l'expliquerai plus bas, aux chapitres XIII et XVI.

que le bien et il est lui-même le bien. Or, être corrompu n'est pas un bien. Vous n'êtes pas davantage contraint d'agir malgré vous, Seigneur, car votre volonté n'est pas plus grande que votre puissance. Elle le serait si vous étiez plus grand que vous-même; car la volonté et la puissance de Dieu sont Dieu même. Enfin, que peut-il y avoir d'imprévu pour vous, qui connaissez toutes choses, puisque nul être ne peut exister que parce qu'il est connu de vous? Mais est-il besoin de tant de preuves que la substance qui est Dieu soit incorruptible, puisque, si elle ne l'était pas, il ne serait pas Dieu?

bonum est et ipse est idem bonum. Corrumpi autem, non est bonum, nec cogeris invitus ad aliquid, quia voluntas tua non est major quam potentia tua. Esset autem major si teipso tu ipse major esses : voluntas enim et potentia Dei, Deus ipse est. Et quid improvisum tibi, qui nosti omnia ; et nulla natura est, nisi quia nosti eam ? Et utquid multa dicimus, cur non sit corruptibilis substantia quæ Deus est, quando si hoc esset, non esset Deus ?

CHAPITRE V

Augustin recherche de nouveau l'origine et les racines du mal. Il se figure toutes les créatures plongées comme une éponge d'une grosseur infinie dans la substance divine, de même que dans une mer immense, et pénétrées de son infini. Il reconnaît que tous les biens découlent du souverain bien et recherche avec anxiété d'où vient le mal.

1. — Je cherchais l'origine du mal, mais je ne la cherchais pas bien; et je ne voyais pas que ma recherche même était un mal. Je faisais comparaître aux regards de mon esprit toute la création; d'un côté, tout ce que nos yeux peuvent atteindre, comme la terre, la mer, l'air, les astres, les plantes et les animaux; d'un autre, tout ce qu'il nous est impossible de voir, comme le firmament, les anges et les substances spirituelles; mais ces substances mêmes, mon imagination me les représentait comme autant d'êtres corporels, à chacun desquels elle assignait un espace distinct. Puis je composais de votre création une masse immense, où je faisais entrer avec ordre et par espèces les corps véritables et les esprits que mon imagination se représentait comme des corps. Et cette masse, je lui donnais une grandeur immense, non pas sa grandeur réelle que je ne pouvais connaître, mais celle que mon imagination se figurait, par conséquent limitée de toutes parts. Pour vous, Seigneur, je vous considérais comme environnant de tous côtés et pénétrant cette masse, mais demeurant infini; à peu près comme une mer qui, sans fond et sans rivages, remplirait seule l'immensité et renfermerait en elle une éponge d'une grosseur prodigieuse, finie cependant. Or, de même que cette éponge serait pénétrée de toutes parts des eaux de cette mer immense, de même, je croyais vos créatures finies, toutes pénétrées de votre infini, et je disais : « Voici Dieu et voilà ses créatures. Et ce Dieu est bon, il est incomparablement meilleur qu'elles. Mais, puisqu'il est bon, il n'a pu les créer que bonnes, et voilà pourquoi il les entoure et les remplit. »

CAPUT V

Quærit iterum unde malum, et quæ radix ejus.

1. — Et quærebam unde malum, et male quærebam; et in ipsa inquisitione mea, non videbam malum. Et constituebam in conspectu spiritus mei universam creaturam, quidquid in ea cernere possumus; sicuti est terra, et mare, et aer, et sidera, et arbores, et animalia mortalia, et quidquid in ea non videmus, sicut firmamentum cœli, insuper et omnes angelos, et cuncta spiritualia ejus: sed etiam ipsa, quasi corpora essent, locis et locis ordinavit imaginatio mea: et feci unam massam grandem, distinctam generibus corporum creaturam tuam, sive quæ revera corpora erant, sive quæ ipse pro spiritibus finxeram. Et eam feci grandem, non quantum erat (quod scire non poteram), sed quantum libuit, undique versum sane finitam. Te autem, Domine, ex omni parte ambientem et penetrantem eam, sed usquequaque infinitum: tanquam si mare esset ubique et undique per immensa spatia infinitum solum mare; et haberet intra se spongiam quamlibet magnam, sed finitam tamen: plena esset utique spongia illa ex omni sua parte immenso mari; sic creaturam tuam finitam, te infinito plenam putabam, et dicebam: Ecce Deus, et ecce quæ creavit Deus, et bonus est Deus, atque his validissime longissimeque præstantior; sed tamen bonus bona creavit, et ecce quomodo ambit atque implet ea.

2. — Ubi ergo malum, et unde, et quà huc irrepsit? Quæ radix ejus? et quod semen ejus? An omnino non est? Cur ergo timemus et cavemus quod non est? Aut si ina-

2. — Où donc est le mal ? D'où vient-il ? (1) Par où s'est-il glissé dans le monde ? Quelle est sa racine ? Quel est son germe ? Peut-être qu'il n'existe pas. Pourquoi donc craignons-nous, pourquoi fuyons-nous ce qui n'est pas ? Ou, si notre crainte est vaine, cette crainte même est alors un mal qui tourmente et déchire inutilement notre cœur ; mal d'autant plus grand que nous craignons sans avoir sujet de craindre. Par conséquent, ou nous avons la crainte du mal, ou nous avons le mal de la crainte. D'où vient donc ce mal, puisque c'est Dieu qui a tout fait, et que, étant bon, il n'a rien fait que de bon ? Sans doute il est le bien souverain, le bien par excellence, et les biens qu'il a créés sont nécessairement au-dessous de lui ; mais enfin tout est bon, le Créateur et les créatures. D'où vient donc le mal ? Serait-ce que la matière était mauvaise ou quelqu'une de ses parties, et que, en la formant et la disposant avec ordre, il a laissé en elle un élément qu'il n'a pas changé en bien ? Et pourquoi ? Était-il impuissant à changer, à renouveler toute cette matière, de façon à n'y rien laisser de mauvais, lui qui est tout-puissant ? Enfin, pourquoi a-t-il voulu en faire quelque chose, et que ne l'a-t-il plutôt anéantie par un effet de cette toute-puissance ? Ou pouvait-elle exister contre sa volonté ? Ou, si elle était éternelle, pourquoi l'a-t-il laissée ainsi précédemment, pendant de si grands espaces de temps, et s'est-il avisé si tard d'en faire quelque chose ?

3. — Mais s'il s'est déterminé soudainement à agir, que n'a-t-il employé sa puissance à détruire cette matière pour demeurer seul, lui, le bien véritable, souverain et infini ? Ou enfin, s'il ne convenait pas que celui qui est essentiellement bon ne fît et ne produisît quelque œuvre bonne, pourquoi ne pas écarter ou réduire au néant cette matière mauvaise, pour en former lui-même une bonne dont il eût créé toutes choses ? Car il ne serait pas tout-puissant s'il ne pouvait rien faire de bon sans le secours d'une matière que lui-même n'aurait pas faite.

(1) *Où donc est le mal ? D'où vient-il ?* Augustin restait embarrassé dans cette difficulté : « Dieu est bon et tout ce qu'il fait est bon ; d'où vient donc

niter timemus, certe vel timor ipse malum est, quo incassum stimulatur et excruciatur cor. Et tanto gravius malum quanto non est quod timeamus, et timemus. Idcirco aut est malum quod timemus, aut hoc malum est, quia timemus. Unde est igitur? Quoniam Deus fecit hæc omnia, bonus bona. Majus quidem et summum bonum, minora fecit bona : sed tamen et creans et creata, bona sunt omnia. Unde est malum? An unde fecit ea, materies aliqua mala erat, et formavit atque ordinavit eam; sed reliquit aliquid in illa, quod in bonum non converteret? Cur et hoc? An impotens erat totam vertere et commutare, ut nihil mali remaneret, cum sit omnia potens? Postremo, cur inde aliquid facere voluit, ac non potius eadem omnipotentia fecit, ut nulla esset omnino? At si vero existere poterat contra ejus voluntatem? Aut si æterna erat, cur tamdiu per infinita retro spatia temporum, sic eam sivit esse, ac tanto post placuit aliquid ex ea facere?

3. — Aut jam si aliquid subito voluit agere, hoc potius ageret omnipotens, ut illa non esset, atque ipse solus esset, totum verum et summum et infinitum bonum. Aut si non erat bene, ut non aliquid boni etiam fabricaret et conderet, qui bonus erat; illa sublata et ad nihilum redacta materia quæ mala erat, bonam ipse institueret, unde omnia crearet. Non enim esset omnipotens si condere non posset aliquid boni, nisi ea, quam ipse non condiderat, adjuvaretur materia. Talia volvebam pectore misero, ingravidato curis mordacissimis de timore mortis et non inventa veritate; stabiliter tamen hærebat in corde meo, ex catholica Ecclesia fides Christi tui, Domini et

le mal? Il ne vient point de la matière, puisque la matière a Dieu pour auteur et lui est soumise. D'où vient-il donc? »

Voilà toutes les pensées que roulait mon pauvre cœur, tourmenté par les soucis cuisants dont le dévoraient la peur de la mort et l'ennui de n'avoir pas découvert la vérité. Toutefois, je demeurai dans mon âme fermement attaché à la foi de l'Église catholique (1), en votre Christ, notre Maître et notre Sauveur. Sans doute, cette foi était encore informe et flottait, sur bien des points, loin des règles de votre doctrine; mais enfin mon âme ne l'abandonnait pas, et même elle s'en imprégnait chaque jour davantage.

(1) *Je demeurai dans mon âme fermement attaché à la foi de l'Eglise catholique.* Augustin croyait déjà que la véritable Eglise ne pouvait se

Salvatoris nostri; in multis quidem adhuc informis, et præter doctrinæ normam fluctuans, sed tamen non eam relinquebat animus, immo in dies magis magisque imbibebat.

trouver que parmi les catholiques. Il reconnaissait : 1° les livres de l'Ancien Testament; 2° que Dieu est incorruptible; 3° que le libre arbitre est la cause du péché. Il ne restait plus dans son esprit que deux erreurs de l'hérésie des Manichéens : 1° il ne comprenait point que Dieu fût incorporel ; 2° comment le mal existait sans qu'il fût une créature, une substance mauvaise. Voilà pourquoi il reconnaît que sa foi était encore informe sur bien des points ; il n'était point encore catholique, mais simple catéchumène parmi les catholiques.

CHAPITRE VI

Augustin rejette les vaines prédictions des astrologues pour avoir observé que deux enfants, l'un fils du maître, l'autre fils de la servante, naissaient sous les mêmes signes astrologiques et avaient un sort bien différent.

1. — J'avais déjà rejeté les fausses prédictions et les extravagances impies des astrologues. Grâces en soient encore rendues du plus profond de mon âme à vos miséricordes, ô mon Dieu! Car c'est vous, vous seul qui m'avez éclairé. Quel autre peut nous ressusciter de la mort de l'erreur, sinon celui qui est la vie immortelle et la sagesse qui éclaire les ténèbres de notre esprit, qui n'a besoin d'aucune lumière pour tout gouverner en ce monde jusqu'aux feuilles que le vent emporte? C'est vous seul qui avez triomphé de mon obstination (1) à lutter contre le sage vieillard Vindicianus et contre Nebridius, adolescent d'un esprit étonnant. L'un affirmait avec énergie, l'autre, malgré certaine hésitation, répétait souvent que l'art de prévoir l'avenir n'existait point (2); que les conjectures des hommes ont souvent la même chance de hasard; qu'en parcourant à l'aventure tous les événements, les prétendus devins rencontraient quelquefois la vérité dans la quantité de choses qu'ils disaient. Vous m'avez donc procuré un ami, grand partisan de l'astrologie, quoiqu'il n'y fût pas fort habile, mais enfin, consulteur d'astrologues par curiosité. Il savait une chose qu'il disait avoir apprise de son père, ne se doutant pas qu'elle suffisait pour renverser sa bonne opinion sur cette science.

2. — Cet homme, nommé Firminus, avait reçu une éducation libérale et cultivé l'éloquence. Me consultant un jour, en ami, sur certaines de ses affaires qui lui donnaient, selon

(1) *Vous avez triomphé de mon obstination.* D'un côté, les efforts de Vindicianus et de Nebridius pour l'engager à renoncer aux prédictions des astrologues, de l'autre, l'attachement de Firminus pour ces extravagances,

CAPUT VI

Mathematicorum divinationes rejicit.

1. — Jam etiam mathematicorum fallaces divinationes et impia deliramenta rejeceram. Confiteantur etiam hinc tibi de intimis visceribus animæ meæ miserationes tuæ, Deus meus. Tu enim, tu omnino (nam quis alius a morte omnis erroris revocat nos, nisi vita, quæ mori nescit; et sapientia, mentes indigentes illuminans, nullo indigens lumine, qua mundus administratur, usque ad arborum volatica folia?) tu procurasti pervicaciæ meæ, qua obluctatus sum Vindiciano acuto seni, et Nebridio adolescenti mirabilis animæ; illi vehementer affirmanti, huic cum dubitatione quidem aliqua, sed tamen crebro dicenti, non esse ullam artem futura prævidendi : conjecturas autem hominum habere sæpe vim sortis, et multa dicendo, dici pleraque ventura, nescientibus eis qui dicerent, sed in ea non tacendo incurrentibus : procurasti ergo tu hominem amicum, consultorem curiosum mathematicorum, non quidem senem nec eas litteras bene callentem; sed (ut dixi) consultorem curiosum; et tamen scientem aliquid quod a patre suo se audisse dicebat : quod quantum valeret ad illius artis opinionem evertendam ignorabat.

2. — Is ergo vir nomine Firminus, liberaliter institu-

l'en détachèrent complètement et lui firent rejeter bien loin une erreur commune et aux hérétiques et à un certain nombre de catholiques.

(2) *Répétait que l'art de prévoir l'avenir n'existait pas*. Bien qu'Augustin se soit laissé prendre dans les folies de l'astrologie judiciaire, il n'alla jamais jusqu'à nier les droits du libre arbitre devant le honteux fatalisme qui était une des conséquences de cette erreur.

le monde, de grandes espérances, il me demanda ce que j'en augurais d'après son horoscope, comme disent les astrologues. Moi, qui commençais sur ce point à incliner vers l'opinion de Nebridius, sans refuser de lui dire mon avis et mes conjectures, j'insinuai que j'étais presque persuadé que c'étaient là des prédictions vaines et ridicules. Alors il me raconta que son père avait été très passionné pour les livres d'astrologie, qu'il avait eu un ami qui n'en était pas moins épris. Ils se livraient de concert et de toute l'ardeur de leur âme à ces puérilités, à tel point que, lorsque leurs animaux allaient mettre bas, ils observaient aussi, au moment de la naissance, les positions des astres pour en tirer des inductions relatives à leur art.

3. — Il disait donc avoir appris de son père que, lorsque sa mère était grosse de ce même Firminus, en même temps une servante de cet ami était aussi enceinte : cela ne pouvait échapper à son maître, observateur des plus attentifs même de la naissance de ses chiens. Or, il arriva que tous deux ayant calculé avec une extrême attention le jour, l'heure et la minute de la délivrance, l'un de sa femme, l'autre de son esclave, elles accouchèrent toutes les deux au même moment, de sorte qu'ils furent obligés de tirer le même horoscope jusque dans les plus petits détails, l'un pour son fils, l'autre pour son petit esclave. En effet, dès que les deux femmes ressentirent les douleurs de l'enfantement, ils s'informèrent mutuellement de ce qui se passait chez eux, ayant eu soin de tenir des esclaves tout prêts pour se les envoyer de l'un chez l'autre, à l'instant même où les enfants naîtraient. Cela leur était d'autant plus facile qu'ils commandaient comme des rois dans leur royaume. Or, les gens envoyés ainsi des deux côtés se rencontrèrent, disait-il, à une distance si parfaitement égale de chaque maison, qu'il fut, de part et d'autre, impossible de signaler une position différente des astres, ni aucun intervalle des temps. Eh bien ! Firminus, issu d'une famille considérable,

(1) *Comme des rois dans leur royaume.* Ils étaient rois chez eux. Une famille est une espèce de royaume, le père de famille y tient la place de roi,

tus, et excultus eloquio, cum me tanquam charissimum, de quibusdam suis rebus, in quas sæcularis spes ejus intumuerat, consuleret quid nihil secundum suas quas *constellationes* appellant, videretur : ego autem, qui jam de hac re in Nebridii sententiam flecti cœperam, non quidem abnuerem conjicere ac dicere quod nutanti occurrebat, sed tamen subjicerem ; prope jam mihi esse persuasum, ridicula esse illa et inania : tum ille mihi narravit, patrem suum fuisse librorum talium curiosissimum, et habuisse amicum æque illas simulque sectantem, qui pari studio et collatione flagrabant in eas nugas ignem cordis sui : ita ut mutuorum quoque animalium, si quæ domi parerent, observarent momenta nascentium, atque ad ea positionem cœli notarent, unde illius quasi artis experimenta colligerent.

3. — Itaque dicebat, audisse se a patre suo, quod cum de eodem Firmino prægnans mater esset, etiam illius paterni amici famula quædam pariter utero gravescebat, quod latere non potuit dominum, qui etiam canum suarum partus examinatissima diligentia nosse curabat : atque ita factum esse, ut cum iste conjugis, ille autem ancillæ dies et horas, minutioresque horarum articulos, cautissima observatione numerarent, enixæ essent ambæ simul : ita ut easdem constellationes, usque ad easdem minutias, utrique nascenti facere cogerentur, iste filio, ille servulo. Nam cum mulieres parturire cœpissent, indicaverunt sibi ambo, quid in sua cujusque domo ageretur, et paraverunt, quos ad se invicem mitterent, simul ut natum quod parturiebatur esset cuique nuntiatum, quod tamen ut continuo nuntiaretur, tanquam in regno suo

et ses enfants, ses serviteurs, son épouse, lui obéissent comme des sujets à leur roi.

courait les routes brillantes (1) du siècle, comblé de richesses, entouré d'honneurs; l'esclave, au contraire, continuait de servir ses maîtres, rien n'ayant relâché le fardeau de sa condition, au témoignage même de Firminus qui le connaissait bien.

4. — Entendant et croyant ce récit à cause de celui qui le faisait, toutes mes résistances s'évanouirent. D'abord, m'efforçant de détourner Firminus lui-même de sa curiosité, je lui montrai que, pour lui prédire la vérité d'après l'examen de ses constellations, j'aurais dû y voir que ses parents étaient au premier rang parmi leurs concitoyens et d'une famille noble dans leur cité, qu'étant bien né, il avait reçu une éducation distinguée et appris les sciences libérales. Mais si cet esclave m'avait aussi consulté d'après ses constellations, qui étaient identiquement les mêmes, j'aurais dû, pour lui dire la vérité, voir là une extraction basse, une condition servile et tout le reste de sa destinée très différente de la première. Comment donc pouvait-il se faire qu'en observant les mêmes signes, je tire deux horoscopes contraires pour dire vrai; car, si j'avais tiré le même, j'aurais dit des faussetés? D'où je concluais avec

(1) *Courait les routes brillantes*, c'est-à-dire s'avançait par les voies les plus agréables, les plus éclatantes, les plus honorables, les plus heureuses au jugement des hommes; tandis que bien souvent le serviteur vaut mille fois mieux aux yeux de Dieu, et est mille fois plus heureux que le maître. C'est par métaphore qu'on appelle ces routes « brillantes ». Dans le texte il y a les plus *blanches*, par allusion au chargement des grandes voies, à leur empierrement neuf, qui leur donnait l'aspect de la blancheur.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Le christianisme s'est nettement prononcé contre l'astrologie judiciaire. A partir des premiers Pères de l'Eglise jusqu'au dernier d'entre eux en Occident, les auteurs ecclésiastiques l'ont combattue dans de nombreux écrits et ont déclaré sa pratique un grave péché. Malgré cela elle eut toujours beaucoup de partisans, même parmi les chrétiens.

Saint Augustin indique ici les deux plus forts arguments qui aient triomphé de lui et qui doivent suffire à tout homme sage pour condamner les folles conjectures des astrologues : 1° Souvent le serviteur et le maître naissent sous des constellations qui sont les mêmes, ou dont la différence

facile effecerant. Atque ita, qui ab alterutro missi sunt, tam ex paribus domorum intervallis sibi obviam factos esse dicebat, ut aliam positionem siderum, aliasque particulas momentorum, neuter eorum notare sineretur. Et tamen Firminus amplo apud suos loco natus, dealbatiores vias sæculi cursitabat, augebatur divitiis, sublimabatur honoribus : servus autem ille, conditionis jugo nullatenus relaxato, dominis serviebat, ipso indicante qui noverat eum.

4. — His itaque auditis et creditis (talis quippe narraverat), omnis illa reluctatio mea resoluta concidit : et primo Firminum ipsum conatus sum ab illa curiositate revocare, cum dicerem, constellationibus ejus inspectis, ut vera pronuntiarem, debuisse me utique videre ibi, parentes inter suos esse primarios, nobilem familiam propriæ civitatis, natales ingenuos, honestam educationem, liberalesque doctrinas : at si me ille servus ex eisdem constellationibus, quia et illius ipsæ essent, consuluisset, ut eidem quoque vera proferrem, debuisse me rursum ibi videre, abjectissimam familiam, conditionem servilem, et cætera longe a prioribus aliena longeque distantia. Unde autem fieret ut eadem inspiciens diversa dicerem, si vera dicerem; si autem eadem dicerem, falsa

est si peu sensible qu'on ne peut la constater; 2° et, ce qui est plus fort encore, deux jumeaux ont le même horoscope et souvent leur condition sera toute différente, comme on le voit par l'exemple de Jacob et d'Esaü. Rien donc de plus trompeur et de plus vain que l'astrologie judiciaire.

Il semblerait que la nullité d'un système aussi arbitraire, tel que l'astrologie, devait être facilement reconnue et n'obtenir aucune influence; et cependant nous trouvons l'existence et l'autorité de l'astrologie presque partout, dès l'origine des documents vraiment historiques jusqu'au IVe siècle, chez tous les peuples. Ce phénomène, outre la tendance universelle des hommes à percer les ténèbres de l'avenir, tient d'une part au défaut de connaissances astronomiques proprement dites, de l'autre au système fataliste qui domine spécialement le paganisme et l'islamisme.

pleine certitude que ce qu'on dit de vrai d'après l'examen des constellations, est dû au hasard et non à la science; comme d'ailleurs il ne faut pas imputer ce qu'on dit de faux à l'ignorance de l'astrologue, mais au hasard mensonger.

5. — Ce récit me mit ainsi sur la voie; je réfléchis en moi-même comment, en attaquant les insensés qui vivent de ces impostures — déjà je désirais vivement les réfuter et les livrer au ridicule — je leur enlèverais jusqu'au moyen d'alléguer comme défense que Firminus m'avait trompé ou qu'il l'avait été lui-même par son père. Je portai donc mon attention sur ceux qui sont jumeaux; leur naissance se suit ordinairement de si près que, malgré l'importance qu'on prétend attacher dans l'ordre de la nature au court intervalle qui les sépare l'un de l'autre, il échappe néanmoins à l'observation humaine, ou ne peut se constater par les signes que l'astrologue doit étudier pour la vérité de ses prédictions. Même dans ce cas, elles ne seront pas vraies, puisque, en observant les mêmes signes, il aurait fallu prédire la même destinée à Ésaü qu'à Jacob; ils eurent pourtant un sort bien différent. La prédiction serait donc fausse, ou, si elle fût tombée juste, c'est que, malgré l'aspect d'astres semblables, il aurait annoncé des destinées différentes. Ce ne serait donc pas la science, mais le hasard qui lui aurait fait dire la vérité. En effet, ô Seigneur, très juste modérateur de l'univers, vous permettez que, par de secrets mouvements, qui échappent aux astrologues consultés et à ceux qui les consultent, ces derniers reçoivent une réponse conforme aux mérites cachés de leurs âmes et à l'impénétrable profondeur de vos justes jugements. Que l'homme ne vous dise donc pas : « Qu'est-ce que cela? » ou « Pourquoi cela? » Non, non, qu'il ne vous le dise pas, car il est homme.

dicerem? Inde certissime collegi ea quæ vera, consideratis constellationibus dicerentur, non arte dici, sed sorte; quæ autem falsa, non artis imperitia, sed sortis mendacio.

5. — Hinc autem accepto aditu, ipse mecum talia ruminando, ne quis eorumdem delirorum, qui talem quæstum sequerentur (quos jamjamque invadere atque irrisos refellere cupiebam), mihi ita resisteret, quasi aut Firminus mihi, aut illi pater falsa narraverit, intendi considerationem in eos qui gemini nascuntur, quorum plerique ita post invicem funduntur ex utero, ut parvum ipsum temporis intervallum, quantamlibet vim in rerum natura habere contendant, colligi tamen humana observatione non possit, litterisque signari omnino non valeat, quas mathematicus inspecturus est, ut vera pronuntiet. Et non erunt vera, quia easdem litteras inspiciens, eadem debuit dicere de Esau et Jacob : sed non eadem utrique evenerunt : falsa ergo diceret. Aut si vera diceret, non eadem diceret etiamsi eadem inspiceret. Non ergo arte, sed sorte vera diceret. Tu enim, Domine, justissime moderator universitatis, consulentibus consultisque nescientibus occulto instinctu agis, ut dum quisque consulit, hoc audiat, quod oportet eum audire occultis meritis animarum, et abysso justi judicii tui; cui non dicat homo : Quid est hoc? aut : Ut quid hoc? Non dicat, non dicat; homo est enim.

CHAPITRE VII

Augustin croyait à un Dieu immuable, à sa providence et à sa justice à l'égard des hommes; il croyait que c'est en Jésus-Christ et dans les Écritures fondées sur l'autorité de l'Eglise catholique que Dieu a ouvert aux hommes la voie du salut. Mais, par une juste punition de son orgueil, il ignorait ce que c'est qu'une nature spirituelle et l'origine du mal.

1. — Cependant, ô mon libérateur, vous m'aviez affranchi de ces liens. Je cherchais d'où vient le mal et je n'avais pas de solution; mais vous ne permettiez pas au tumulte de mes pensées de me troubler dans la ferme foi à votre existence, à votre essence immuable, à votre providence, à votre justice envers les hommes, à votre Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, à vos Saintes Écritures, qui, recommandées à notre vénération par l'autorité de votre Église catholique, nous tracent la voie du salut et de la vie éternelle au delà de la mort. Rien n'ébranlait ces convictions profondément gravées dans mon âme (1); mais je m'épuisais à résoudre le grand problème de l'origine du mal. Quels n'étaient pas les tourments de mon cœur en travail! Quels n'étaient pas mes gémissements, ô mon Dieu! Vous y prêtiez l'oreille, et je l'ignorais. Mes ardentes et silencieuses recherches, les muettes angoisses de mon esprit étaient autant de cris poussés vers votre miséricorde.

2. — Seul, vous saviez mes souffrances, inconnues à tous les hommes. Qu'était-ce, en effet, que le peu qui, de mes lèvres, arrivait à l'oreille de mes plus intimes amis? Que pouvaient-ils deviner des grands orages de mon âme, quand le temps manquait à les décrire et les mots à les exprimer? Mais rien n'échappait à votre oreille des rugissantes lamentations de

(1) *Rien n'ébranlait ces convictions*, ces vérités admises et solidement établies dans son esprit. Il reprend les principes de la foi catholique qu'il admettait déjà et qui devaient bientôt le conduire à la plénitude de la vérité. La foi en Jésus-Christ, qui est comme la voie nous conduisant au

CAPUT VII

Misere torquetur inquirens unde sit malum.

1. — Jam itaque me, adjutor meus, illis vinculis solveras, et quærebam unde malum, et non erat exitus. Sed me non sinebas ullis fluctibus cogitationis auferri ab ea fide, qua credebam et esse te, et esse incommutabilem substantiam tuam, et esse de hominibus curam et judicium tuum; et in Christo Filio tuo Domino nostro, atque in Scripturis sanctis, quas Ecclesiæ tuæ catholicæ commendaret auctoritas, viam te posuisse salutis humanæ, ad eam vitam, quæ post hanc mortem futura est. His itaque salvis, atque inconcusse roboratis in animo meo, quærebam æstuans, unde sit malum. Quæ illa tormenta parturientis cordis mei! qui gemitus, Deus meus! Et ibi erant aures tuæ, nesciente me. Et cum in silentio fortiter quærerem, magnæ voces erant ad misericordiam tuam, tacitæ contritiones animi mei.

2. — Tu sciebas quid patiebar, et nullus hominum. Quantum enim erat, quod inde digerebatur per linguam meam in aures familiarissimorum meorum? Numquid totus tumultus animæ meæ, cui nec tempora nec os meum sufficiebat, sonabat eis? Totum tamen ibat in auditum tuum, quod rugiebam a gemitu cordis mei, et ante te erat desiderium meum et lumen oculorum meorum non

salut, fut le cinquième pas d'Augustin vers sa conversion. Il croyait sans doute en Jésus-Christ, tout en étant manichéen, mais il ne croyait pas qu'il eût pris une chair véritable, comme nous l'avons vu plus haut; il renonçait insensiblement à cette erreur et la redressait par la lecture des Epîtres de saint Paul.

mon cœur; mon désir était devant vous, et la lumière de mes yeux n'était plus avec moi. (*Ps.* XXXVII, 11.) Car cette lumière est au dedans, et j'étais hors de moi-même (1). Il n'est pas de lieu pour elle, et moi je ne voyais que les choses contenues dans l'espace et je n'y trouvais pas où me reposer. Je n'y pouvais demeurer et dire : « Cela me suffit, je suis bien; » et il ne m'était plus permis de revenir où j'aurais été mieux. C'est que, supérieur à tous ces objets créés, je suis inférieur à vous, et que ma vraie joie est de me soumettre à vous, qui m'avez soumis tout le reste.

3. — Tel était pour moi le juste tempérament, la région moyenne où j'avais trouvé le salut. Je devais rester votre image et, en vous servant, m'asservir mon corps. Mais, hélas! pour m'être révolté contre vous dans mon orgueil, pour m'être élancé contre mon Seigneur, sous le bouclier d'un cœur endurci (*Job* XV, 26), je sentais ces infimes créatures s'élever au-dessus de moi et m'opprimer sans trêve, sans relâche. Leur foule tumultueuse offusquait mon regard. Si j'essayais de rentrer dans ma pensée, leurs images me barraient le chemin et semblaient me dire : « Où vas-tu, indigne, infâme? » Tels étaient les maux que me causait ma blessure; car, blessé par l'orgueil, vous m'avez humilié (*Ps.* LXXXVIII, 11); ma vanité m'éloignait de vous et l'enflure de ma face me fermait les yeux.

(1) *Cette lumière est au-dedans.* Elle brillait au-dedans de moi et j'étais hors de moi-même! Dieu, qui est la lumière de notre âme, nous parle intérieurement par ses illuminations et ses inspirations intérieures, qu'Augustin ne pouvait ni voir ni entendre, parce qu'il s'égarait à la suite de ses yeux et de ses sens parmi les créatures corporelles. En effet, il nous a avoué plus haut que ce qui n'avait ni corps ni étendue, n'était absolument rien pour lui.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Le désir de la vérité et le rugissement du cœur dans la prière, devant Dieu, est une voie sûre pour le trouver. Cette agitation de l'âme est salutaire et l'indice de la paix qui doit suivre. C'est par ces aiguillons inté-

erat mecum. Intus enim erat, ego autem foris. Nec in loco illud : at ego intendebam in ea quæ locis continentur, et non ibi inveniebam locum ad requiescendum ; nec recipiebant me ista, ut dicerem : Sat est, et bene est ; nec dimittebant redire, uti mihi satis esset et bene. Superior enim eram istis, te vero inferior : et tu gaudium verum mihi subdito tibi, et tu mihi subjeceras quæ infra me creasti.

3. — Et hoc erat rectum temperamentum, et medio regis salutis meæ, ut manerem ad imaginem tuam, et tibi serviens dominarer corpori. Sed cum superbe contra te surgerem et currerem adversus Dominum in cervice crassa scuti mei, etiam ista infima supra me facta sunt, et premebant, et nusquam erat laxamentum et respiramentum. Ipsa occurrebant undique acervatim et conglobatim cernenti ; cogitandi autem imagines corporum, ipsæ opponebantur redeunti, quasi diceretur : Quo is, indigne et sordide ? Et hæc de vulnere meo creverant quia humiliasti tanquam vulneratum superbum, et tumore meo superabar abs te, et nimis inflata facies mea claudebat oculos meos.

rieurs que Dieu pressait Augustin de chercher la vérité et qu'il l'amenait à la trouver. Il y a peu à espérer de ceux qui n'aspirent point à la vérité par la prière et qui ne ressentent point ces mêmes aiguillons : « Ils pourrissent ordinairement dans l'hérésie comme des animaux dans leur fumier. »

2. L'orgueil et la volupté oppriment l'âme et l'empêchent de s'élever jusqu'à la vérité et jusqu'à la connaissance de Dieu. Augustin l'avait éprouvé ; aussi nous enseigne-t-il ce principe salutaire de nous rappeler que nous devons être soumis à Dieu qui nous a soumis les créatures. « C'est là cette région moyenne dans laquelle nous sommes placés au-dessous du soleil et des astres et au-dessus de la terre et des choses terrestres. » Si nous résistons opiniâtrément à Dieu, nous sommes justement opprimés par les révoltes de la chair.

CHAPITRE VIII

Comment la miséricorde divine le pressait par de secrets aiguillons, jusqu'à ce que la lumière intérieure lui eût donné la connaissance certaine de ce qu'est Dieu.

Seigneur, vous demeurez éternellement, mais votre colère contre nous n'est pas éternelle, puisque vous avez eu pitié de ma boue et de ma cendre, et que votre regard a daigné réformer toutes mes difformités. Vous piquiez d'un secret aiguillon mon cœur agité, pour entretenir son impatience jusqu'au moment où vous vous manifesteriez avec certitude à son regard. Mon enflure diminuait au secret contact de votre main bienfaisante, et l'œil de mon âme, trouble et ténébreux, était guéri de jour en jour par le cuisant collyre de mes salutaires douleurs (1).

(1) *Etait guéri par le cuisant collyre.* Le collyre est, à proprement parler, un remède qu'on applique sur les yeux. Le saint Docteur donne métaphoriquement ce nom à ces aiguillons intérieurs, à ces agitations d'une

CAPUT VIII

Quomodo divina misericordia subvenerit Augustino.

Tu vero, Domine, in æternum manes; et non in æternum irasceris nobis, quoniam miseratus es terram et cinerem : placuit in conspectu tuo reformare deformia mea. Et stimulis internis agitabas me, ut impatiens essem, donec mihi per interiorem aspectum certus esses. Et sic residebat tumor meus, ex occulta manu medicinæ tuæ, aciesque conturbata et contenebrata mentis meæ, acri collyrio salubrium dolorum meorum, de die in diem sanabatur.

âme qui aspire à la vérité, car c'est à l'aide de ces moyens que Dieu a guéri son orgueil, qui aspirait par ses propres forces à la connaissance des choses divines et qui s'opposait à ce qu'il en eût la véritable intelligence.

Ce chapitre devrait être joint au précédent dont il est le complément nécessaire.

CHAPITRE IX

Il trouve dans les Platoniciens la divinité du Verbe éternel, mais il n'y trouve point l'humilité du Verbe incarné, et il emporte de ces livres la vérité qu'ils renferment, comme les Hébreux emportèrent l'or des Egyptiens.

1. — Et voulant d'abord me faire connaître comment vous résistez aux superbes et donnez votre grâce aux humbles (*Jac.* IV, 6) et quels trésors de miséricorde a répandus sur la terre l'humilité de votre Verbe fait chair et habitant parmi nous (*Joan.* I, 14), vous avez permis qu'un homme, enflé d'un monstrueux orgueil, me remît plusieurs ouvrages de Platoniciens (1) traduits du grec en latin, où j'ai lu cette affirmation, non en propres termes, mais identique pour le sens et appuyée de nombreuses raisons, qu'au commencement était le Verbe (2); que le Verbe était en Dieu et que le Verbe était Dieu; qu'il était au commencement en Dieu, que tout a été fait par lui et rien sans lui; que ce qui a été fait a la vie en lui; que la vie est la lumière des hommes, que cette lumière luit dans les

(1) *Plusieurs ouvrages de Platoniciens.* Saint Augustin préféra ces philosophes à tous les autres, parce que, dans leurs discussions sur la Sainte Trinité et surtout sur le Verbe divin, ils ne se sont pas fort éloignés de la vérité chrétienne, comme il le démontre en plusieurs endroits de ses ouvrages. Il ne craint pas d'y affirmer qu'avec de légers changements les Platoniciens deviendraient facilement chrétiens. (*Cité de Dieu*, liv. X, ch. I et XXIX.) Ce sentiment lui est commun avec les autres Pères. Pourquoi, cependant, depuis plus de mille ans, les péripatéticiens, avec Aristote, sont-ils en possession de toutes les écoles chrétiennes, tandis que les platoniciens en sont bannis? Lipsius et Fonseca en donnent les raisons véritables. (*Manual. ad philos. stoic., in proœmio*, cap. V.)

Toutefois, de ce que saint Augustin accorde, dans ses écrits, les plus grands éloges à la doctrine des platoniciens, on ne doit pas en conclure, comme l'a fait Alphonse Tostat, célèbre théologien espagnol (*Regum quæst.*, lib. IV, cap. V), que le saint Docteur ait enseigné que Platon et les autres philosophes païens pouvaient être sauvés. C'est une affirmation non seulement dénuée de fondement, mais tout à fait contraire à la doctrine qu'il professe dans de nombreux endroits de ses divers ouvrages, où il fait

CAPUT IX

In Platonicorum libris divinitatem Verbi æterni invenit, non incarnati Verbi humilitatem.

1. — Et primo volens ostendere mihi, quam resistas superbis, humilibus autem des gratiam; et quanta misericordia tua hominibus demonstrata sit via humilitatis, quod Verbum tuum caro factum est, et habitavit inter homines; procurasti mihi per quemdam hominem, immanissimo typho turgidum, quosdam Platonicorum libros ex Græca lingua in Latinam versos: et ibi legi, non quidem his verbis, sed hoc idem omnino multis et multiplicibus suaderi rationibus: quod in principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum; et Deus erat Verbum, hoc erat in principio apud Deum; omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil, quod factum

voir qu'ils étaient idolâtres, plongés dans des erreurs grossières sur le vrai Dieu et sur le culte qui lui est dû, comme sur les devoirs de la morale qu'il prescrit.

Il faut se rappeler ici ce que dit Bossuet : « Saint Augustin considère parmi les païens tant de sages, tant de conquérants, tant de graves législateurs, tant d'excellents citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle, un Scipion, un César, un Alexandre, tous privés de la connaissance de Dieu, et exclus de son royaume éternel. Mais pourquoi les a-t-il faits, et quels étaient les desseins particuliers de cette sagesse profonde, qui jamais ne fait rien en vain? Ecoutez la réponse de saint Augustin : « Il les a faits, nous dit-il pour orner le siècle présent; *ut ordinem sæculi præsentis ornaret.* » (*Cont. Julian.*, lib. V, n° 14.) Et voyez la malheureuse destinée de cet hommes qu'il a choisis pour être les ornements de leur siècle : « Qu'ont-ils voulu, ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire que les hommes donnent? Dieu, qui punit leur orgueil dans les enfers, ne leur a pas enviés dit saint Augustin, cette gloire tant désirée; et, vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs : *receperunt mercedem suam, vani vanam.* » (*In ps. CXVIII, Serm. XII*, n° 2.)

(2) *Au commencement était le Verbe.* « Un platonicien, observe saint

ténèbres et que les ténèbres ne l'ont point comprise. J'y ai lu encore que l'âme de l'homme, tout en rendant témoignage à la lumière, n'était pas elle-même la lumière, mais que le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde; qu'il était dans ce monde, que le monde a été fait par lui et que le monde ne l'a pas connu. Mais, qu'il soit venu chez lui et que les siens ne l'aient point reçu, et qu'à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croiront en son nom, il ait donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu (*Joan.* I, 13), c'est ce que je n'ai pas trouvé dans ces livres.

2. — J'y lus encore : Le Verbe-Dieu est né, non de la chair, ni du sang, ni de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair : il est né de Dieu. Mais que le Verbe se soit fait chair et qu'il ait habité parmi nous, c'est ce que je n'y ai point vu. J'ai découvert aussi plus d'un passage témoignant, par diverses expressions, que le Fils, consubstantiel au Père, n'a pas cru faire un larcin en étant l'égal de Dieu, puisqu'il n'est pas autre par sa nature. Mais, qu'il se soit anéanti jusqu'à prendre la forme d'esclave, qu'il se soit fait à la ressemblance de l'homme, qu'il ait été trouvé homme dans tout ce qui a paru de lui, qu'il se soit humilié et se soit fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix, et que, pour cela même, Dieu l'ait ressuscité des morts et lui ait donné un nom au-dessus de tout autre nom, afin qu'à ce nom de Jésus tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre, dans les enfers, et que toute langue confesse que Jésus Notre-Seigneur est dans la gloire de Dieu son Père (*Philip.* II, 6-11), c'est ce que ces livres ne disent pas.

3. — Que votre Fils unique est avant tous les temps, qu'il demeure immaculé, supérieur à tous les changements, coéternel

Augustin, comme nous l'avons souvent entendu raconter à un saint vieillard, Simplicianus, qui fut ensuite évêque de Milan, Numénius, disait que cet exorde de l'Evangile selon saint Jean devrait être écrit en lettres d'or et placé dans un lieu élevé au milieu de toutes les Eglises. » (*Cité de Dieu,*

est; in eo vita est, et vita erat lux hominum, et lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt. Et quia hominis anima, quamvis testimonium perhibeat de lumine, non est tamen ipsa lumen; sed Verbum Dei, Deus, est lumen verum, quod illuminat omnen hominem venientem in hunc mundum. Et quia in hoc mundo erat, et mundus per eum factus est, et mundus eum non cognovit. Quia vero in sua propria venit, et sui eum non receperunt; quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri, credentibus in nomine ejus: non ibi legi.

2. — Item ibi legi: quia Deus Verbum, non ex carne, non ex sanguine, non ex voluntate viri, neque ex voluntate carnis, sed ex Deo natus est. Sed quia Verbum caro factum est et habitavit in nobis: non ibi legi. Indagavi quippe in illis litteris varie dictum, et multis modis, quod cum sit Filius in forma Patris, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, quia naturaliter idipsum est. Sed quia semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo, humiliavit se, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis: propter quod et Deus eum exaltavit a mortuis et donavit ei nomen quod est super omne nomen; ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, et infernorum; et omnis lingua confiteatur, quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris: non habent illi libri.

3. — Quod enim ante omnia tempora, et supra omnia

liv. X, ch. xxix.) Mais en admirant ce premier verset comme une belle spéculation, qui flattait l'orgueil de leur raison, ces platoniciens rejetèrent ce que l'Apôtre ajoute du Verbe revêtu de notre chair et conversant avec les hommes. (*Philip.* II, 6-8.) Au fond, ce n'était que de l'arianisme.

à vous; que, pour être heureuses, les âmes reçoivent de sa plénitude (*Joan.* I, 16), et que, pour être sages, elles se renouvellent en communiant à la sagesse qui est en lui : tout cela est proclamé par ces philosophes. Mais, que Jésus soit mort dans le temps pour les impies, que vous n'ayez pas épargné votre Fils unique, le livrant pour nous tous (*Rom.* V, 6; VIII, 32), c'est ce qu'ils n'ont pas su. Vous avez caché ces choses aux sages et les avez révélées aux petits, afin de faire venir au Sauveur les souffrants et les accablés, pour qu'il les soulage. Car il est doux et humble de cœur, il conduit les humbles dans la justice, il enseigne ses voies à ceux qui sont doux et, à la vue de notre humilité et de nos souffrances, il nous remet tous nos péchés. Mais ceux qui, dans leur orgueil, se haussent sur le cothurne d'une doctrine soi-disant plus sublime, ne l'entendent pas nous dire : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur et vous trouverez le repos de vos âmes. (*Matth.* XI, 29.) S'ils connaissent Dieu, ils ne le glorifient pas comme Dieu. Ils s'évanouissent dans leurs pensées; leur cœur insensé s'aveugle; et, se proclamant sages, ils deviennent fous. (*Rom.* I, 21-22.)

4. — Ainsi cette lecture même me montrait la gloire de votre incorruptible majesté, transportée à des idoles, aux statues faites à la ressemblance de l'homme corruptible, à l'image des oiseaux, des bêtes et des serpents (*Rom.* I, 23.) : fatal mets d'Égypte (1) qui fit perdre le droit d'aînesse à Ésaü, c'est-à-dire au peuple d'Israël, votre premier-né, qui, le cœur tourné vers la terre de Pharaon, courbe son âme, votre image, devant l'image d'un veau qui rumine son foin! (*Ps.* CV, 20.) Voilà ce

(1) *Fatal mets d'Egypte.* Sous cette forme allégorique, il veut parler de la doctrine des Platoniciens sur la pluralité des dieux, doctrine par laquelle, à l'exemple d'Esaü, ils ont vendu le droit d'aînesse qu'ils avaient à posséder la sagesse, et imité les Israélites qui adorèrent le veau d'or. C'est ce mets, non pas de couleur rousse, mais mortel, qu'il avait trouvé dans les livres des Platoniciens et que, loin de manger, il avait aussitôt rejeté. (*Cité de Dieu*, VIII, 12-13; X, 1.)

Nous croyons devoir éclaircir ce passage par un autre du saint Docteur.

tempora, incommutabiliter manet unigenitus Filius tuus coæternus tibi, et quia de plenitudine ejus accipiunt animæ, ut beatæ sint, et quia participatione manentis in se sapientiæ renovantur, ut sapientes sint, est ibi. Quod autem secundum tempus pro impiis mortuus est, et Filio tuo unico non pepercisti, sed pro nobis omnibus tradidisti eum : non est ibi. Abscondisti enim hæc a sapientibus, et revelasti ea parvulis, ut venirent ad eum laborantes et onerati, et reficeret eos : quoniam mitis est, et humilis corde; et diriget mites in judicio, et docebit mansuetos vias suas, videns humilitatem nostram et laborem nostrum, et dimittens omnia peccata nostra. Qui autem cothurno tanquam doctrinæ sublimioris elati, non audiunt dicentem : Discite a me, quoniam mitis sum, et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris, et, si cognoscunt Deum, non sicut Deum glorificant, aut gratias agunt, sed evanescunt in cogitationibus suis, et obscuratur insipiens cor eorum; dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.

4. — Et ideo legebam ibi etiam immutatam gloriam incorruptionis tuæ, in idola et varia simulacra, in similitudinem imaginis corruptibilis hominis et volucrum, et quadrupedum, et serpentium; videlicet Ægyptium cibum, quo Esau perdidit primogenita sua, quoniam caput quadrupedis pro te honoravit populus primogenitus tuus, conversus corde in Ægyptum, et curvans

Il dit, en effet, ailleurs (*Enar. in ps. XLVI*, nº 6) : « Nous voyons que les lentilles étaient le mets des Egyptiens; elles abondent dans l'Egypte. De là la renommée des lentilles d'Alexandrie, et elles sont venues jusqu'à notre pays, comme si elles n'y croissaient pas. Esaü, en désirant le mets des Egyptiens, a donc perdu son droit d'aînesse. C'est ainsi que les Juifs, dont il est écrit : « Leur cœur s'est tourné vers l'Egypte, » ont, pour ainsi parler, regretté les lentilles de ce pays et perdu leur droit d'aînesse. »

que je trouvai dans ces livres, mais je repoussai cette vile pâture, car il vous a plu, Seigneur, de lever l'opprobre de Jacob (1) et de soumettre l'aîné au plus jeune et vous avez appelé les nations à votre héritage.

5. — J'étais venu vers vous sortant des rangs de la Gentilité, et mes désirs se portaient vers l'or que, sur votre ordre, votre peuple emporta de l'Égypte parce qu'il était à vous, où qu'il fût. N'avez-vous pas dit aux Athéniens, par votre Apôtre, qu'en vous nous avons la vie, le mouvement et l'être (*Act.* XVII, 28), comme quelques-uns d'entre eux l'avaient déjà dit? C'est de là que venait ce que j'avais trouvé de bon dans ces livres. Je ne m'arrêtai donc pas devant ces idoles de l'Égypte, auxquelles ces insensés présentaient votre or en offrande, transformant la vérité divine en mensonge et rendant à la créature le culte et l'hommage dus au Créateur. (*Rom.* I, 25.)

(1) *Il vous a plu de lever l'opprobre de Jacob.* Jésus-Christ a effacé l'opprobre dont les enfants de Jacob, les chrétiens, étaient l'objet, en forçant les âmes à servir leurs frères plus jeunes, et les philosophes superbes d'obéir aux humbles fidèles que Dieu a appelés, non seulement d'entre les Juifs, mais d'entre les Gentils.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. L'orgueil seul a aveuglé les Platoniciens et les a empêchés de croire à l'Incarnation du Verbe, à la divinité duquel ils croyaient avec les chrétiens. « Ces orgueilleux, dit ailleurs le saint Docteur, ont regardé comme au-dessous d'eux Dieu leur maître, parce que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous. Ainsi c'était peu pour ces misérables d'être gravement malades, ils se sont enorgueillis de leur maladie et ont rougi du remède qui seul pouvait les guérir. » (*Cité de Dieu*, liv. X, ch. XXIX.) Mais les Platoniciens ne sont pas les seuls; il en est d'autres encore qui, élevés sur le cothurne d'une doctrine soi-disant sublime, n'entendent pas cette leçon du

imaginem tuam, animam suam, ante imaginem vituli manducantis fœnum : inveni hæc ibi, et non manducavi. Placuit enim tibi, Domine, auferre opprobrium diminutionis ab Jacob, ut major serviret minori, et vocasti gentes in hæreditatem tuam.

5. — Et ego ad te veneram ex gentibus; et intendi in aurum, quod ab Ægypto voluisti ut auferret populus tuus, quoniam tuum erat, ubicumque erat. Et dixisti Atheniensibus per Apostolum tuum, quod in te vivimus, et movemur, et sumus : sicut et quidam secundum eos dixerunt. Et utique inde erant illi libri. Et non attendi in idola Ægyptiorum, quibus de ore tuo ministrabant : qui transmutaverunt veritatem Dei in mendacium, et coluerunt, et servierunt creaturæ potius quam Creatori.

divin Maître : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, etc. Aujourd'hui, comme dans les premiers siècles, ce ne sont pas les dogmes de l'Evangile qui choquent les incrédules, mais les conséquences morales de ces dogmes; ce n'est pas ce qu'il ordonne de croire, c'est ce qu'il enjoint de pratiquer.

2. Apprenons aussi à recueillir dans les écrits des philosophes païens l'or de la doctrine de la sagesse et à dépouiller ces Egyptiens, à l'exemple des Israélites, mais sans leur rendre aucun culte. Il faut prendre chez eux ce qui peut être utile et rejeter ce qui est nuisible. (*De Doct. christ.*, lib. II.)

C'est ce que fit saint Augustin dans la lecture des livres des platoniciens, et il nous exhorte ailleurs à faire de même, à l'exemple des saints Pères, qui ont fait servir à la foi chrétienne, pour le plus grand bien de l'Eglise, l'immense érudition qu'ils avaient puisée dans les ouvrages des auteurs païens. Il y cite aussi l'exemple de saint Paul, qui a emprunté lui-même quelques citations aux poètes païens.

CHAPITRE X

Augustin reconnaît que l'éternelle vérité, cause créatrice de toutes choses, n'a rien de corporel ni d'étendu, et il entend une voix intérieure qui lui révèle l'existence de cette vérité incorporelle.

1. — Ainsi averti de revenir à moi-même, j'entrai sous votre conduite dans le plus intime de mon être. J'en fus capable, aidé de votre secours. J'entrai et j'aperçus de l'œil intérieur, quelque faible qu'il fût, et au-dessus de cet œil intérieur, au-dessus de mon intelligence, la lumière immuable : lumière qui n'est point ce soleil vulgaire, visible au regard charnel, ni quelque autre de même nature, dardant, d'un plus vaste foyer, de plus vifs rayons, et remplissant l'espace de sa grandeur. Elle est bien différente! De tout cela rien ne lui ressemble. Elle n'était pas au-dessus de mon esprit, comme l'huile est au-dessus de l'eau, le ciel au-dessus de la terre; elle m'était supérieure, parce que c'est elle qui m'a fait; je lui étais inférieur, parce que je suis son ouvrage. Qui voit la vérité connaît cette lumière, et qui voit cette lumière connaît l'éternité. La charité la contemple! (1)

2. — O éternelle vérité! O vraie charité! O chère éternité! Vous êtes mon Dieu! Après vous je soupire le jour et la nuit. Dès que je vous ai connue, vous m'avez soulevé, pour me faire voir qu'il me restait infiniment à voir et que je n'étais pas encore capable de voir. Et vous éblouissiez ma faible vue (2) de vos splendeurs, me pénétrant de vos rayons, et je frissonnais d'amour et de crainte. Je me trouvais bien loin de vous, dans une région ténébreuse, où j'entendais à peine votre voix

(1) *La charité la contemple,* car elle peut la connaître. L'amour fait parvenir bien plus vite à la connaissance de Dieu que la plus grande pénétration d'esprit. Augustin n'avait pas cette charité, il s'égarait dans la région du péché, loin de la grâce divine, et il ne vit qu'une seule chose, c'est qu'il

CAPUT X

Clarius innotescunt jam Augustino divina.

1. — Et inde admonitus redire ad memetipsum, intravi intima mea, duce te : et potui, quoniam factus es adjutor meus. Intravi, et vidi qualicumque oculo animæ meæ, supra eumdem oculum animæ meæ, supra mentem meam, lucem incommutabilem : non hanc vulgarem, et conspicuam omni carni, nec quasi ex eodem genere grandior erat, tanquam si ista multo multoque clarius claresceret, totumque occuparet magnitudine. Non hoc illa erat, sed aliud, aliud valde ab istis omnibus. Nec ita erat supra mentem meam, sicut oleum super aquam, nec sicut cœlum super terram ; sed superior, quia ipsa fecit me ; et ego inferior, quia factus sum ab ea. Qui novit veritatem, novit eam : et qui novit eam, novit æternitatem. Caritas novit eam.

2. — O æterna veritas, et vera charitas, et chara æternitas ! Tu es Deus meus : tibi suspiro die ac nocte. Et cum te primum cognovi, tu assumpsisti me, ut viderem esse quod viderem, et nondum me eum esse, qui viderem. Et reverberasti infirmitatem aspectus mei, radians in me vehementer, et contremui amore et hor-

n'était pas digne de contempler cette lumière inaccessible. Il tremblait cependant d'un amour imparfait pour une si grande bonté et de la crainte de cette souveraine majesté qu'il avait offensée par ses péchés. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur : ils sont les seuls capables de voir Dieu.

(2) *Vous éblouissiez ma faible vue* en lançant des flots de lumière. Dieu renouvelle en quelque sorte, pour convertir Augustin, le miracle qu'il avait fait pour saint Paul, et il le reproduit d'une manière encore plus frappante au moment de sa conversion. (Voir liv. VIII, ch. XII.)

descendre d'en haut : « Je suis, disait-elle, la nourriture des forts (1) ; grandis et tu me mangeras. Et tu ne me changeras pas en toi comme l'aliment de ton corps ; c'est toi qui seras changé en moi. » J'appris alors que vous éprouviez l'homme à cause de son iniquité, et qu'ainsi vous aviez fait sécher son âme comme l'araignée. (*Ps.* XXVIII, 12.) Et je disais : « N'est-ce donc rien que la vérité (2), puisqu'elle ne s'étend à mes yeux ni dans l'espace fini ni dans l'infini? » Et vous m'avez crié de loin : « Erreur! Je suis Celui qui suis. » (*Exod.* III, 13.) (3) Cette voix que j'entendis dans mon cœur fit évanouir tous mes doutes (4). J'eusse plutôt douté de ma vie que de l'existence de la vérité, de cette vérité qui se révèle à l'intelligence au moyen des créatures visibles. (*Rom.* I, 20.)

(1) *Je suis la nourriture des forts,* dont le cœur généreux méprise la volupté et foule aux pieds la vanité. « Grandis » par l'amour et la résolution d'une vie meilleure, « et tu me mangeras, » tu te nourriras de moi par la connaissance de ma nature divine. « Tu ne me changeras pas en toi comme l'aliment de ton corps ; c'est toi qui seras changé en moi, » par l'imitation et la ressemblance de mon amour. Tel est le langage que Dieu tient au cœur de tous ceux qui connaissent la vérité sans la pratiquer.

(2) *N'est-ce donc rien que la vérité?* Enfin, après les ténèbres prolongées de cette erreur capitale, d'après laquelle saint Augustin ne pouvait se figurer un Dieu incorporel, il vit briller la lumière de l'incorporelle vérité, et il tira cette conclusion contre tous les fantômes des sens : « Dieu est Vérité » (c'est ce qu'il entendit Dieu lui dire comme on entend ce qui se dit au fond du cœur) ; la vérité ne s'étend dans aucun espace fini ni infini, donc Dieu

rore : et inveni me longe esse a te in regione dissimilitudinis, tanquam si audirem vocem tuam de excelso : Cibus sum grandium; cresce, et manducabis me. Nec tu me in te mutabis, sicut cibum carnis tuæ; sed tu mutaberis in me. Et cognovi, quoniam pro iniquitate erudisti hominem et tabescere fecisti sicut araneam animam meam. Et dixi : Numquid nihil est veritas? quoniam neque per finita, neque per infinita locorum spatia, diffusa est? Et clamasti de longinquo : Immo vero, ego sum qui sum. Et audivi sicut auditur in corde : et non erat prorsus unde dubitarem. Faciliusque dubitarem vivere me, quam non esse veritatem : quæ per ea quæ facta sunt, intellecta conspicitur.

n'est point grand d'une grandeur corporelle; si la vérité est incorporelle, la divinité doit l'être également.

(3) *Je suis Celui qui suis*, c'est-à-dire : « Etre, pour moi, c'est exister, tandis que, pour les créatures, même pour les anges, autre chose est d'être, autre chose d'exister; ou bien : je suis de telle sorte que je ne puis être soumis à aucune vicissitude, à aucun changement. »

(4) *Fit évanouir tous mes doutes.* Voici le sixième degré par lequel Augustin parvint à la parfaite connaissance de la vérité catholique; ce fut de comprendre que Dieu était incorporel. Je suis porté à penser avec Lancelot que cette réponse intérieure de Dieu : « Je suis celui qui suis, » a été une véritable révélation faite à Augustin, et qu'elle dissipa dans son esprit tous les fantômes corporels, comme le soleil dissipe les nuages, et ne lui laissa plus le moindre doute sur la nature incorporelle de la souveraine Vérité et de la Divinité.

CHAPITRE XI

Comment on peut dire que les créatures ne sont pas, parce qu'elles ne sont pas Dieu, et qu'elles sont, parce qu'elles sont de Dieu.

En arrêtant ma vue sur toutes les choses au-dessous de vous, je reconnus qu'on ne saurait dire ni qu'elles sont absolument, ni qu'absolument elles ne sont pas. Elles sont, puisqu'elles tiennent l'être de vous; elles ne sont pas, parce qu'elles ne sont point ce que vous êtes. Car cela seul est vraiment qui demeure immuablement. Tout mon bien est donc de m'attacher à Dieu (*Ps.* LXXII, 20); car si je ne subsiste en lui, je ne pourrai non plus subsister en moi. C'est lui qui, immuable en lui-même, renouvelle toutes choses. (*Sap.* VII, 17.) O mon Dieu, vous êtes mon Seigneur, parce que vous n'avez pas besoin de mes biens. (*Ps.* XV, 2.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. « Si je ne demeure pas en Dieu, je ne pourrai demeurer en moi-même. » Demeurer en Dieu n'est pas seulement être en état de grâce, mais c'est être uni intimement à Dieu par le fond de la volonté; c'est s'occuper habituellement de la pensée de Dieu; c'est lui rapporter tout, s'appuyer uniquement sur lui, se reposer en lui. Demeurer en soi, c'est ne pas sortir de soi-même pour se répandre au dehors sur les objets créés; c'est ramener en soi ses pensées et ses affections; c'est se posséder soi-même; c'est trouver dans ses réflexions et dans le témoignage de sa conscience je ne sais quoi qui nous tranquillise, qui nous procure une paix, un contentement, un bien-être inexplicable.

2. Dieu, en vérité, n'a nullement besoin de nos biens, car nous ne sommes

CAPUT XI

Quomodo creaturæ sunt, et non sunt.

Et inspexi cætera infra te, et vidi nec omnino esse, nec omnino non esse: esse quidem, quoniam abs te sunt; non esse autem, quoniam id quod es, non sunt. Id enim vere est, quod incommutabiliter manet. Mihi autem inhærere Deo bonum est: quia si non manebo in illo, nec in me potero. Ille autem in se manens, innovat omnia. Et Dominus meus es, quoniam bonorum meorum non eges.

rien et nous sortons du néant, nous et toutes ces choses que nous disons nous appartenir et dont le Dieu immuable n'a pas plus besoin que la source n'a besoin des ruisseaux, que le soleil n'a besoin de nos yeux. Dieu est par lui-même, il faut absolument qu'il y ait un être tel que Dieu, et qu'il n'y en ait qu'un seul. Mais les créatures ne sont pas par elles-mêmes : rien dans leur nature n'exige l'existence. Elles sont ce que Dieu a voulu qu'elles soient, ce qu'il les a faites. Elles tiennent de l'être dans tout ce qu'elles ont reçu de Dieu; elles tiennent du non-être, en ce qu'elles ont toujours une tendance au néant, d'où elles sont sorties, et qu'elles y participent nécessairement par leurs bornes, par leur mutabilité, par leur défectibilité.

Saint Augustin, voyant évanouir dans leurs pensées les superbes Platoniciens, rentre en lui-même, plein de mépris pour leur folle sagesse. C'est alors que Dieu élève son âme à cette lumière incorporelle et incréée telle qu'il n'avait pu la percevoir jusque-là, ni par les sens ni par l'intelligence. C'est ainsi que le mépris de la sagesse humaine élève l'âme vers la connaissance des choses divines.

CHAPITRE XII

Toute substance corruptible est bonne, puisque, si elle n'était bonne, elle ne serait point sujette à la corruption.

1. — Il me parut évident que toutes les choses qui se corrompent ont quelque bonté. Car, souverainement bonnes ou absolument mauvaises, elles ne seraient pas capables de corruption. Ce qui est infiniment bon est incorruptible; ce qui n'a aucun degré de bonté ne saurait rien perdre. La corruption nuit (1), et comment nuirait-elle sans diminuer le bien? Donc, ou la corruption n'est pas nuisible, ce qui ne se peut; ou, ce qui est indubitable, tout ce qui se corrompt est privé d'un bien. Être privé de tout bien, c'est le néant. Être et ne plus pouvoir se corrompre, est un état meilleur : la permanence dans l'incorruptibilité.

2. — Quoi de plus extravagant que de prétendre que la perte de tout bien améliore? Non, la privation de tout bien anéantit. Donc, ce qui est, tant qu'il est, est bon. Donc, tout ce qui est, est bon. Le mal, dont j'avais tant recherché l'origine, le mal n'est pas une substance; s'il était une substance, il serait bon. Car, ou il serait incorruptible, et le souverain bien; ou il serait corruptible, ce qui ne se peut sans quelque bonté. Ainsi, je le vis clairement, vous n'avez rien fait que de bon, et il n'est aucune substance que vous n'ayez faite. Vous n'avez pas doué toutes choses d'une égale bonté, mais elles sont toutes bonnes. Chacune est bonne, en effet, et toutes ensemble sont très bonnes, parce que tout ce que notre Dieu a fait est très bon.

(1) *La corruption nuit.* C'est ce que saint Augustin suppose comme un principe connu par lui-même et qu'il répète souvent dans d'autres endroits : « La corruption est un mal ou la privation de quelque bien. » (*Des Mœurs des Manichéens*, ch. VII; *Du Libre Arbitre*, liv. II, ch. XIII.) De là cette conclusion évidente qu'il n'y a que ce qui est bon qui soit sujet à la corruption, parce que la corruption n'est autre chose que la privation du bien. Aucune substance n'est donc mauvaise : ni la substance incorruptible, qui est le souverain bien, ni la substance corruptible, parce que, si elle n'était bonne, elle ne serait ni sujette à la corruption ni capable de mal, car « le

CAPUT XII

Quæcumque sunt, bona sunt.

1. — Et manifestatum est mihi, quoniam bona sunt quæ corrumpuntur; quæ neque si summa bona essent, corrumpi possent : quia si summa bona essent, incorruptibilia essent; si autem nulla bona essent, quod in eis corrumperetur, non esset. Nocet enim corruptio; et nisi bonum minueret, non noceret. Aut igitur nihil nocet corruptio, quod fieri non potest; aut quod certissimum est, omnia quæ corrumpuntur privantur bono. Si autem omni bono privabuntur, omnino non erunt. Si enim erunt, et corrumpi jam non poterunt : meliora erunt, quia incorruptibiliter permanebunt.

2. — Et quid monstruosius, quam ea dicere omni bono amisso facta meliora ? Ergo si omni bono privabuntur, omnino nulla erunt. Ergo quamdiu sunt, bona sunt. Ergo quæcumque sunt, bona sunt. Malumque illud, quod quærebam unde esset, non est substantia : quia si substantia esset, bonum esset. Aut enim esset incorruptibilis substantia, magnum utique bonum : aut substantia corruptibilis esset, quæ nisi bona esset, corrumpi non posset. Itaque vidi, et manifestatum est mihi, quia omnia bona tu fecisti; et prorsus nullæ substantiæ sunt, quas tu non fecisti. Et quoniam non æqualia omnia fecisti, ideo sunt omnia (quia singula bona sunt), et simul omnia valde bona, quoniam fecisti, Deus noster, omnia bona valde.

mal ne peut atteindre que ce qui est bon, » selon le même saint Docteur. (*Enchir.*, cap. XIV.)

CHAPITRE XIII

Certaines parties de l'univers paraissent mauvaises parce qu'elles sont sans convenance entre elles ; pour Dieu, cependant, le mal n'est pas, et il doit être loué en toutes choses, dans le ciel et sur la terre.

1. — Pour vous donc, le mal n'est pas (1), non seulement pour vous, mais pour l'universalité de vos œuvres (2); car il n'est rien en dehors qui puisse y pénétrer et altérer l'ordre que vous y avez établi. Dans le détail seulement (3), telles parties sont réputées mauvaises pour leur désaccord entre elles, bien qu'avec d'autres l'harmonie s'établisse et que toutes soient bonnes, prises à part. Toutes ces choses qui ne conviennent pas entre elles, conviennent à ce monde inférieur que nous appelons la terre, qui tire avantage d'une atmosphère pleine de vents et de nuées.

2. — Et loin de moi de désirer que ces choses ne soient pas, bien qu'à les voir séparément je les puisse désirer meilleures.

(1) *Pour vous donc, le mal n'est pas.* Le mal est ce qui nuit par la privation d'un certain bien. Or, Dieu ne peut être privé d'aucun bien, parce qu'il est inviolable et immuable. Pour Dieu donc, le mal n'est pas; aucun mal n'est en lui, car aucun bien ne peut manquer au souverain bien.

(2) *Mais pour l'universalité de vos œuvres*, pour aucune de vos créatures; car les maux eux-mêmes tournent à la perfection et à l'ornement de la création, et Dieu n'en souffrirait pas l'existence dans ses œuvres, si sa toute-puissance et sa bonté n'allaient jusqu'à tirer le bien du mal. Rien ne peut altérer ou rompre l'ordre de la Providence divine à laquelle sont soumis les biens et les maux; par conséquent, rien n'est mal pour l'universalité des créatures, parce que rien ne peut nuire à l'ordre de la divine sagesse, qui reste toujours dans sa perfection, dans tout son éclat, quels que soient le nombre et la grandeur des maux répandus par tout l'univers.

(3) *Dans le détail seulement*, dans quelques-unes de ses parties. On regarde certaines créatures comme mauvaises, par comparaison avec d'autres, parce qu'elles sont sans convenance avec elles, bien qu'elles conviennent à l'universalité de la création et à quelques-unes de ses parties. Ainsi les poisons eux-mêmes, qui, au témoignage de saint Augustin, sont dangereux à cause de leur disconvenance, deviennent de salutaires remèdes lorsqu'ils sont convenablement appliqués. Au contraire, les choses mêmes qui ont pour nous

CAPUT XIII

Omnia creata laudant Deum.

1. — Et tibi omnino non est malum : non solum tibi, sed nec universæ creaturæ tuæ : quia extra non est aliquid quod irrumpat et corrumpat ordinem quem imposuisti ei. In partibus autem ejus, quædam quibusdam, quia non conveniunt, mala putantur; et eadem ipsa conveniunt aliis, et bona sunt, et in semetipsis bona sunt. Et omnia hæc, quæ sibimet invicem non conveniunt, conveniunt inferiori parti rerum, quam terram dicimus, habentem cœlum suum nubilosum atque ventosum, congruum sibi.

2. — Et absit jam, ut dicerem non esse nisi ista : quia et si sola ista cernerem, desiderarem quidem meliora, sed jam etiam de solis istis laudare te deberem; quoniam laudandum te ostendunt de terra, dracones et

de l'attrait, comme la nourriture, la boisson, la lumière elle-même, nous deviennent nuisibles et dangereuses par suite d'un usage immodéré ou inopportun. Aussi la divine Providence nous avertit de ne point blâmer les choses à la légère, mais d'en rechercher soigneusement l'utilité et de croire que cette utilité existe, bien que cachée pour nous, lorsque notre esprit ou notre faiblesse nous font défaut. Il est ainsi un certain nombre de vérités que nous n'avons trouvées qu'avec beaucoup de peine, parce que cette utilité qui nous demeurait cachée avait pour but ou d'exercer notre humilité, ou de briser notre orgueil. (*Cité de Dieu*, liv. XI, ch. XXII.)

Les choses que nous regardons comme mauvaises dans la nature sont donc bonnes : 1° parce qu'elles ont un rapport de convenance avec l'ordre général de la création; 2° si elles ne conviennent pas à toutes ses parties, elles conviennent du moins à quelques-unes; 3° parce qu'elles sont bonnes en elles-mêmes; car, si le venin du scorpion était mauvais par lui-même, il tuerait tout d'abord le scorpion; or, si on lui ôte tout son venin, il meurt sur le champ, selon la remarque de saint Augustin. (*Des Mœurs des Manichéens*, ch. VIII.)

Mais, fussent-elles seules, je devrais vous en louer (1), ô mon Dieu, car tout sur la terre vous proclame digne de louange, et les dragons et les abîmes; le feu, la grêle, la neige, la glace et le souffle des tempêtes qui obéissent à votre parole; les montagnes, les collines, les arbres fruitiers et les cèdres; les bêtes, les troupeaux, les reptiles et les oiseaux ailés; les rois et tous les peuples, les princes et les juges de la terre, les jeunes gens et les vierges, les enfants et les vieillards; tout bénit votre nom. (*Ps.* CXLVIII, 12.) Et à la pensée que vous êtes également loué au ciel, que dans les hauteurs, ô mon Dieu, tous vos anges, toutes vos puissances, et le soleil et la lune, et les étoiles et la lumière, et les cieux des cieux, et les eaux qui sont au-dessus des cieux chantent votre gloire, je ne souhaitais plus rien de meilleur. Car, en les passant tous en revue, je préférais sans doute les êtres supérieurs aux inférieurs, mais il me semblait que les supérieurs pris isolément valaient moins que tous ensemble.

(1) *Je devrais vous en louer.* Bien que les créatures corporelles soient en rapport de convenance avec les parties inférieures et les moins nobles de

omnes abyssi; ignis, grando, nix, glacies, spiritus tempestatis, quæ faciunt verbum tuum; montes et omnes colles, ligna fructifera, et omnes cedri; bestiæ et omnia pecora, reptilia et volatilia pennata: regesque terræ et omnes populi, principes et omnes judices terræ; juvenes et virgines, seniores cum junioribus, laudant nomen tuum. Cum vero etiam de cœlis te laudent, laudent te, Deus noster, in excelsis omnes angeli tui, omnes virtutes tuæ, sol et luna, omnes stellæ et lumen, cœli cœlorum et aquæ quæ super cœlos sunt, laudent nomen tuum. Non jam desiderabam meliora, quia omnia cogitabam: et meliora quidem superiora, quam inferiora: sed meliora omnia, quam sola superiora, judicio saniore pendebam.

la création, qu'elles soient sorties de terre et doivent retourner dans la terre, et qu'elles ne doivent jamais parvenir jusqu'à l'ordre supérieur des créatures intellectuelles, elles proclament cependant la bonté, la puissance, la sagesse de leur créateur, et nous offrent une matière abondante et un juste sujet de louanges.

CHAPITRE XIV

Comment Augustin s'était jeté dans l'erreur des deux substances, et, revenant de cette erreur, s'était fait un Dieu qui remplissait les espaces infinis de tous les lieux.

Insensés ceux qui trouvent à reprendre (1) dans ce que vous avez créé, ô mon Dieu; insensé moi-même, quand j'osais censurer plusieurs de vos œuvres. Et parce que mon âme n'avait pas l'audace d'accuser Dieu même d'imperfection, elle refusait de vous attribuer ce qui ne lui agréait pas. Elle était ainsi tombée dans la folle opinion des *deux substances;* mais elle n'y trouvait pas de repos et ne faisait que répéter les assertions d'autrui. Sortie de cette erreur, elle s'était fait un bien, répandu dans l'espace infini, qu'elle prenait pour vous. Elle l'avait placé au plus intime d'elle-même, devenue pour son idole un temple abominable à vos yeux. Mais lorsque vous eûtes, à mon insu, guéri mon esprit malade et fermé mes yeux pour qu'ils ne vissent pas la vanité (*Ps.* CXVIII, 35), je cessai un peu d'être mon tourment, et ma démence s'assoupit. Et je me réveillai en vous, et je vous vis infini, mais d'une autre manière, d'une vue qui n'avait rien de charnel.

(1) *Insensés ceux qui trouvent à reprendre*, etc. Saint Augustin rappelle, en passant, le dualisme des Manichéens. Croyant que certaines créatures étaient mauvaises, ils en vinrent de cette erreur à l'erreur plus grossière encore des deux principes. (Voir *Traité contre Faustus,* liv. XVIII, ch. XIV.) Ils n'ont point considéré la cause universelle de l'être, selon l'observation si juste de saint Thomas, mais seulement les causes qui produisent les effets

CAPUT XIV

Homini sanæ mentis nihil displicet inter creaturas Dei.

Non est sanitas eis quibus displicet aliquid creaturæ tuæ, sicut mihi non erat, cum displicerent multa quæ fecisti. Et quia non audiebat anima mea, ut ei displiceret Deus meus, nolebat esse tuum, quidquid ei displicebat. Et inde ierat in opinionem duarum substantiarum, et non requiescebat, et aliena loquebatur : et inde rediens, fecerat sibi Deum per infinita spatia locorum omnium, et eum putaverat esse te; et eum collocaverat in corde suo, et facta erat rursus templum idoli sui abominándum tibi. Sed posteaquam fovisti caput nescientis, et clausisti oculos meos, ne viderent vanitatem, cessavi de me paululum, et consopita est insania mea. Et evigilavi in te, et vidi te infinitum aliter, et visus iste non a carne trahebatur.

particuliers. Comme ils voyaient que certains êtres nuisaient à d'autres par l'énergie de leur nature, ils ont cru que ces êtres étaient mauvais par leur nature; comme si nous disions que le feu est essentiellement mauvais, parce qu'il détruit la cabane du pauvre. Mais il ne faut pas juger les choses d'après tel ou tel effet particulier. Quand nous voulons en apprécier la bonté, il faut les considérer en elles-mêmes et dans leur rapport avec l'ordre universel, où chaque chose a sa place marquée et remplit une fonction d'utilité générale, même si elle est mauvaise, comme l'enseigne très au long saint Augustin. (*Du Libre Arbitre*, liv. III et suiv.)

CHAPITRE XV

Comment toutes les créatures sont contenues en Dieu. Comment elles sont vraies en tant qu'elles existent et ont des rapports de convenance aussi bien avec le temps de leur durée qu'avec le lieu qu'elles occupent.

Après cela, je jetai les yeux sur tout le reste, et je vis que tout vous doit l'être et que tout est contenu en vous, non pas comme en un lieu, mais en votre vérité (1), qui est comme votre main qui contient tout. Tout est vrai en tant qu'être (2); la fausseté n'est que la créance qu'une chose est tandis qu'elle n'est pas. Je reconnus encore que tout a sa convenance particulière (3) et de lieu et de temps, et que vous, seul Être éternel, vous ne vous êtes pas mis à l'œuvre (4) après des séries incalculables de siècles, parce que les espaces des temps passés ou à venir ne sauraient ni arriver, ni disparaître, sans que vous agissiez comme leur moteur immobile.

(1) *Mais en votre vérité.* Cette vérité, c'est la conception divine, que nous appelons *l'idée* ou *l'exemplaire*. Car Dieu a conçu en lui-même les natures de toutes les choses créées, et cette conception est la règle et la mesure des créatures, qui ne sont vraies que par l'unique et première vérité qui communique sa similitude aux êtres dans la détermination de leur nature, dit saint Thomas. (P. I, q. XVI.) Or, comme la vérité de Dieu est pratique (Dieu opérant en vertu de son idée), saint Augustin lui donne le nom de *main qui soutient tout*. En effet, elle est l'exemplaire, non seulement de quelques êtres, mais de tous les êtres, qui sont en Dieu, non comme dans un lieu, mais comme dans leur archétype, comme une maison est dans l'esprit de l'architecte, un tableau dans l'esprit d'un peintre. Peut-être serait-il aussi vrai de dire qu'ici saint Augustin entend par vérité l'essence ou la substance divine, comme dans plusieurs autres de ses ouvrages. (*Solil.*, liv. VII, ch. V; *De l'Immort. de l'Ame*, ch. XII; *De la Vraie Religion*, ch. XXXI, n° 57; ch. XXXIV et ch. XXXVI, n° 66; liv. VIII, *De la Trinité*, ch. I^er^; *Traité XXXVIII sur saint Jean*, n° 10.) Cette vérité serait donc ici la divine essence qui, étant immense, contient toutes choses; et comme cette immensité n'est pas l'extension d'une masse corporelle, mais la vérité de l'essence qui existe partout, les choses créées ne sont pas contenues en Dieu comme dans un lieu.

(2) *Tout est vrai en tant qu'être.* Toutes choses sont vraies en tant qu'elles existent parce que, sous ce rapport, elles sont conformes à l'idée divine, règle suprême de toute nature et de toute essence. Or, la vérité consiste dans la conformité d'une chose avec ce qui lui sert de règle et de mesure.

CAPUT XV

Quomodo veritas et falsitas sint in creaturis.

Et respexi alia, et vidi tibi debere, quia sunt et in te cuncta finita : sed aliter, non quasi in loco, sed quia tu es omnitenens manu veritatis tuæ : et omnia vera sunt, in quantum sunt : nec quidquam est falsitas, nisi cum putatur esse, quod non est. Et vidi quia non solum locis sua quæque suis conveniunt, sed etiam temporibus ; et quia tu, qui solus æternus es, non post innumerabilia spatia temporum cœpisti operari : quia omnia spatia temporum, et quæ præterierunt, et quæ præteribunt, nec abirent, nec venirent, nisi te operante et manente.

(3) *Tout a sa convenance particulière.* La bonté de toutes les choses créées, aussi bien que leur vérité, vient de Dieu. On juge de la vérité d'une chose par sa conformité avec un exemplaire ; on juge de sa bonté par sa convenance avec sa cause finale. Or, Dieu est la fin dernière de toutes choses, et comme toutes ces choses bonnes ou mauvaises sont dans une parfaite convenance de temps et de lieu, il s'ensuit que toutes sont bonnes, parce qu'elles sont en parfait rapport avec leur fin dernière, bien que ce rapport n'existe pas toujours avec leur fin prochaine. C'est ainsi que les monstres eux-mêmes ont leur bonté relative ; ils se produisent contre l'intention de la nature, mais non pas contre celle de l'Auteur de la nature.

(4) *Vous ne vous êtes pas mis à l'œuvre,* vous n'avez pas commencé d'agir après des espaces innombrables de temps, car, comme saint Augustin l'explique plus au long dans le cours de ses *Confessions*, spécialement au livre XI, aucun temps n'existait avant que Dieu eût créé le temps.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Saint Augustin effleure ici le triple rapport que toutes les choses créées ont avec Dieu, comme cause universelle : 1° *efficiente,* à laquelle tout doit son existence ; 2° *exemplaire,* car toutes choses s'accordent avec la vérité divine comme avec leur mesure ; 3° *finale,* car elles tendent toutes à la gloire de Dieu comme à leur fin. De là naît pour nous un triple devoir : 1° de gratitude, parce que nous avons reçu tout de Dieu ; 2° de pureté de conscience, pour ne point nous écarter de notre exemplaire en tombant dans le péché ; 3° d'intention droite, qui nous fasse tout rapporter à la gloire de Dieu comme à notre fin.

CHAPITRE XVI

Toutes les choses créées ont une bonté relative en rapport avec les parties inférieures de la création ; avec les mauvais eux-mêmes, elles ont d'autant plus de rapport qu'ils ressemblent moins à Dieu. L'iniquité n'est pas une substance, mais la perversité d'une volonté qui se détourne de Dieu.

Je sentis encore par expérience (1) qu'il ne faut pas s'étonner que le pain, agréable à qui a le palais sain, déplaise à qui l'a mauvais, et que les yeux malades soient blessés par la lumière, si douce aux yeux purs. Votre justice même, ô mon Dieu, déplaît aux méchants ; comment donc les vipères et les vermisseaux ne leur déplairaient-ils point ? Ce qui n'empêche pas que vous les ayez créés bons, d'une bonté convenable au monde inférieur, avec lequel les méchants ont d'autant plus d'affinité (2) qu'ils vous sont moins semblables ; comme, au contraire, les bons tendent d'autant plus à ce qu'il y a de supérieur dans la création, qu'ils sont plus semblables à vous. Enfin, je cherchai ce que c'était que l'iniquité, et je trouvai que ce n'était point une substance (3), mais seulement une perversion

(1) *Je sentis encore par expérience,* etc. Une chose n'est pas mauvaise par cela seul qu'elle ne convient pas à telle chose déterminée : autrement, le pain et la lumière seraient mauvais, parce qu'ils sont désagréables aux malades. Il y a plus : la justice de Dieu elle-même ne serait pas bonne, parce qu'elle déplaît aux méchants.

(2) *Avec lequel les méchants ont d'autant plus d'affinité,* etc. La vipère et le vermisseau, et d'autres animaux semblables sont bons, et en eux-mêmes, et parce qu'ils sont en rapport de convenance avec la terre, qui agit selon sa nature en les produisant. Le saint Docteur touche ensuite cette considération, aussi belle que vraie, c'est que les impies sont en parfait rapport de convenance avec les parties inférieures de la création, vérité qu'il expose avec plus de développements dans d'autres ouvrages. « Il ne convient pas que cette âme habite dans le ciel, à cause de son péché, mais il convient qu'elle habite la terre, à cause du châtiment qu'elle a mérité. Ainsi, quelque choix qu'elle fasse, l'universalité de la création conservera toujours sa beauté, dans l'ordre admirable de toutes ses parties, parce que Dieu l'a créé et ne cesse de le gouverner. Quant aux âmes ver-

CAPUT XVI

Omnia creata, licet quibusdam non apta, tamen bona sunt.

Et sensi, et expertus sum, non esse mirum, quod palato non sano pœna est panis, qui sano suavis est; et oculis ægris odiosa lux, quæ puris amabilis est. Et justitia tua displicet iniquis: nedum vipera et vermiculus, quæ bona creasti, apta inferioribus creaturæ tuæ partibus: quibus et ipsi iniqui apti sunt, quanto dissimiliores sunt tibi; apti autem superioribus, quanto similiores fiunt tibi. Et quæsivi quid esset iniquitas, et non inveni substantiam; sed a summa substantia, te

tueuses qui habitent parmi les êtres infimes, elles sont leur ornement, non par leur misère, puisqu'elles en sont exemptes, mais par le bon usage qu'elles en font. Et, pour les âmes coupables, s'il leur était permis d'habiter le séjour de la gloire, ce serait une difformité, car elles ne conviennent pas à ces régions, où elles ne peuvent ni faire le bien ni répandre aucun éclat. » (*Du Libre Arbitre*, liv. III, ch. IX.)

De même donc que les gibets et les voleurs, les supplices et les scélérats, les méchants serviteurs et les égouts qu'on nettoie, sont en quelque sorte, par leur côté hideux, le complément et l'ornement d'une ville et d'une maison, ainsi l'iniquité du pécheur, les tribulations de cette vie et de l'autre, et les flammes de l'enfer elles-mêmes, sont ramenées à une certaine unité et sont tellement adaptées, je dirai même ajustées aux autres créatures, qu'elles sont en parfait rapport de convenance avec l'universalité des êtres et contribuent à leur beauté, comme l'explique saint Augustin lui-même. En effet, ne convient-il pas que les impies soient châtiés dans la partie inférieure de la terre, c'est-à-dire dans les enfers, puisqu'ils n'ont pas voulu aspirer par la vertu au ciel, qui est la partie supérieure de tout ce qui existe ? C'est ainsi que Dieu sait tirer le bien du mal et faire servir à la beauté de la création ce qu'elle renferme de plus difforme.

(3) *Je trouvai que ce n'était pas une substance.* Saint Augustin découvrit enfin la vraie cause du mal, c'est-à-dire la volonté mauvaise, qui pèche en se détournant de Dieu par une déviation coupable de l'ordre naturel, et en se tournant vers les objets créés. Il est donc évident : 1° que l'iniquité ou le péché n'est pas une substance, mais l'abandon de la souveraine substance ; 2° que la volonté qui pèche n'est pas la cause efficiente du péché, mais

de la volonté se détournant de vous, souveraine substance, vers les choses finies, dissipant ce qu'elle a de plus précieux en elle et s'enflant d'orgueil au dehors.

plutôt la cause défective (*deficientem*); car défaillir du souverain bien pour retomber dans les biens inférieurs, c'est avoir une mauvaise volonté, c'est pécher (*Cité de Dieu*, liv. XII, ch. VII); 3° « que Dieu est la cause de l'acte mauvais, dans ce qu'il a d'être et de perfection, et non dans ce qu'il a de privatif et de défectueux : de même que le mouvement, dans le boiteux, vient de la force motrice, et la claudication de la courbure de sa jambe, de même, ce qu'il y a d'être et d'action dans l'acte mauvais a Dieu pour auteur, mais ce qu'il y a de défectueux a la créature pour cause, » comme l'explique saint Thomas. (P. I, q. XLIX, art. 3, ad 2.) Quoique Dieu ne soit pas et ne puisse pas être l'auteur du mal comme péché, « parce qu'il suppose un défaut dans l'agent et que Dieu ne peut avoir de défaut, puisqu'il est la perfection suprême, cependant le mal de la peine et de la nature, qui consiste dans l'altération de la forme et de l'intégrité de certaines choses, vient de Dieu comme cause efficiente..... D'ailleurs, l'ordre universel renferme l'ordre de la justice, qui exige la punition du pécheur. L'ordre universel exige encore que certains êtres puissent perdre et perdent, en effet, quelquefois l'existence. Et ainsi Dieu, en assurant le bien de l'ordre universel,

Deo, detortæ in infima voluntatis perversitatem, projicientis intima sua, et tumescentis foras.

produit d'une manière accessoire et comme par accident la destruction des choses. » C'est ainsi que l'enseigne saint Thomas (P. I, q. XLIX, art. 2) après saint Augustin (*Du Libre Arbitre*, liv. VI, ch. Ier), qui reconnaît enfin que le mal, en tant que faute, ne s'est glissé dans l'univers que par la volonté mauvaise, et que toutes les autres choses que l'on regarde comme mauvaises ne le sont point en réalité. Ce fut là le septième et dernier degré que franchit saint Augustin avant d'arriver au sommet de la vérité catholique.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Efforçons-nous de devenir semblables à Dieu par la grâce et par la charité, afin de pouvoir entrer en rapport d'affinité avec les parties supérieures de l'univers, c'est-à-dire avec le ciel, et prenons garde que, par la dissemblance que produit en nous le péché, nous ne tendions vers cette partie inférieure de la création qui atteint le dernier degré du mal, c'est-à-dire vers l'enfer.

2. A l'exemple de Dieu qui a vu que toutes les choses qu'il a créées étaient très bonnes, usons de toutes les créatures comme étant bonnes et propres à nous faire parvenir à notre fin dernière, qui est Dieu.

CHAPITRE XVII

Ce qui le retardait dans la connaissance des choses divines. Il s'élève par degrés de la connaissance des corps à celle de l'âme, puis à la faculté de la raison, de là à la pure intelligence, et enfin à la connaissance de la vérité.

1. — Je m'étonnais de vous aimer (1) vous, et non plus un fantôme à votre place. Je ne pouvais néanmoins jouir constamment de mon Dieu ; entraîné vers vous par votre beauté, je sentais bientôt un poids malheureux m'emporter loin de vous, et je retombais à terre en gémissant. Ce poids, c'étaient les habitudes charnelles. Mais votre souvenir était toujours avec moi, et je ne doutais nullement que vous ne fussiez celui auquel je devais m'attacher, quoique je n'en fusse pas encore capable ; parce que la chair corruptible appesantit l'âme, et que cette maison de boue accable l'esprit plein de mille pensées. (*Sap.* IX, 15.) J'étais également certain que, depuis la création de l'univers, vos grandeurs invisibles, votre puissance éternelle et votre divinité ont été rendues intelligibles et visibles au moyen de vos œuvres. (*Rom.* I, 20.)

2. — Je cherchai donc ce qui me faisait discerner la beauté des corps célestes ou terrestres, et quelle est la règle présente à mon esprit, lorsque je juge selon la vérité des choses sujettes au changement et que je dis : « Cela doit être, cela ne doit pas être ainsi. » Et je découvris, au-dessus de mon esprit changeant, l'immuable et éternelle Vérité (2). Ainsi, par degrés, je

(1) *Je m'étonnais de vous aimer.* Saint Augustin expose de nouveau par quels moyens il s'éleva jusqu'à la connaissance de Dieu, comme par autant de degrés.

(2) *L'immuable et éternelle Vérité,* ou la réelle éternité de la vérité. « En effet, dit saint Thomas, nous voyons et nous jugeons tout en Dieu, parce que nous recevons de lui la céleste clarté qui éclaire notre intelligence. La raison naturelle est elle-même une participation de la lumière divine, de même que la lumière physique est une émanation du soleil. Mais, comme il n'est pas nécessaire de voir la substance du soleil pour voir les objets des yeux

CAPUT XVII

Quæ retardent a cognitione divinorum.

1. — Et mirabar, quod jam te amabam, non pro te phantasma. Et non stabam fruens Deo meo, sed rapiebar ad te decore tuo: moxque diripiebar abs te pondere meo, et ruebam in ista cum gemitu : et pondus hoc, consuetudo carnalis. Sed mecum erat memoria tui; neque ullo modo dubitabam esse cui cohærerem, sed nondum me eum esse qui cohærerem : quoniam corpus, quod corrumpitur, aggravat animam; et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem. Eramque certissimus, quod invisibilia tua a constitutione mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque virtus et divinitas tua.

2. — Quærens enim unde approbarem pulchritudinem corporum, sive cœlestium, sive terrestrium; et quid mihi præsto esset integre de mutabilibus judicanti, et dicenti : Hoc ita esse debet, illud non ita. Hoc ergo quærens, unde judicarem, cum ita judicarem inveneram incommutabilem et veram veritatis æternitatem, supra mentem meam commutabilem. Atque ita gradatim a corporibus

du corps, il n'est pas nécessaire non plus de voir l'essence de Dieu pour voir les êtres des yeux de l'esprit. » (P. I, q. XIII, art. 2, ad 3.) C'est donc avec raison que saint Augustin a dit plus haut que Dieu seul est le Docteur de la vérité, en quelque lieu et de quelque côté que vienne briller la lumière. C'est-à-dire que « de même que la lumière du soleil rend visibles à nos yeux toutes les choses extérieures, ainsi Dieu seul, en imprimant sa lumière sur notre intelligence, l'éclaire pour lui faire comprendre la vérité, selon cette parole du Psalmiste : La lumière de votre visage a été imprimée sur nous, » a dit encore saint Thomas. (P. I, q. LXXXIV, art. 5.)

montai du corps à l'âme (1) qui sent à l'aide du corps, et de là à cette faculté intérieure à qui le sens corporel annonce la présence de ce qui est au dehors, limite où s'arrête l'instinct des animaux; j'atteignis enfin cette puissance qui, par le raisonnement, juge tous les rapports des sens.

3. — Et cette puissance, se reconnaissant en moi sujette au changement, fit effort pour s'élever à l'intelligence d'elle-même (2). Emmenant sa pensée loin des préoccupations habituelles et des fantômes troublants, elle chercha quelle est la lumière qui l'inonde, quand elle déclare que l'immuable doit être préféré à ce qui change. Cet immuable, d'où le connaît-elle? Car, si elle ne le connaissait en quelque manière, elle ne

(1) *Je montai du corps à l'âme*, de la connaissance des corps à celle de l'âme qui sent par le moyen des organes du corps, et de là à cette puissance intérieure de l'âme, à laquelle les sens viennent rendre compte des objets extérieurs. « Saint Augustin résume ici l'histoire de sa pensée philosophique et en retrace à grands traits la marche ascendante. Il raconte qu'il s'éleva graduellement des corps à l'âme, qui sent par le moyen du corps, et de là à ce sens intérieur, auquel les sens corporels rapportent les choses du dehors et qui marque les limites de l'animalité. Pour lui, ce sens intérieur est à certains égards le sens commun ou premier sensitif, si admirablement décrit par Aristote; c'est, à d'autres égards, le sens intime, qui devait tenir une place si considérable dans la philosophie moderne tout entière. Aristote avait remarqué que l'homme peut comparer le blanc au doux, le noir à l'amer, et que la vue ne percevant pas l'amer et le doux, le goût ne percevant pas le noir et le blanc, la comparaison du blanc et du doux, du noir et de l'amer ne saurait être faite par aucun de ces deux sens : de là la nécessité d'un sens commun, seul capable de faire cette comparaison, parce que seul il sent tout ce que sentent les divers sens particuliers et que c'est à lui que toutes leurs dispositions viennent aboutir. Augustin est sur ce point de l'avis du Stagyrite. Parmi nos sens extérieurs, nous demande-t-il, y en a-t-il un seul par lequel nous connaissons les objets de tous les autres, et qui soit apte à faire le discernement de ce qui peut être saisi par chacun d'eux en particulier, et de ce qui tombe sous plusieurs d'entre eux? Non. La vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le tact ont chacun une fonction spéciale, en dehors de laquelle il ne faut rien leur demander. Au-dessus de tous les sens extérieurs et particuliers, on est donc amené par la raison à reconnaître un sens intérieur et en quelque sorte central, qui préside à leurs opérations à tous, et s'empare de leurs données. » (Ferraz, *Psychologie de saint Augustin*, 1862, p. 142-144.)

Ajoutons un point sur lequel saint Augustin se sépare complètement d'Aristote. Tandis que ce dernier laisse aux sens extérieurs, non seulement

ad sentientem per corpus animam, atque inde ad ejus interiorem vim, cui sensus corpori exteriora annuntiaret, quousque possunt bestiæ : atque inde rursus ad ratiocinantem potentiam, ad quam refertur judicandum, quod sumitur a sensibus corporis.

3. — Quæ se quoque in me comperiens mutabilem, erexit se ad intelligentiam suam, et abduxit cogitationem a consuetudine, subtrahens se contradicentibus turbis phantasmatum, ut inveniret, quo lumine aspergeretur, cum sine ulla dubitatione clamaret, incommutabile præferendum esse mutabili; et unde nosset ipsum incommutabile, quod nisi aliquo modo nosset, nullo modo illud mutabili certa præponeret : et pervenit ad id

la connaissance de leurs objets divers, mais encore la connaissance de leurs sensations respectives, saint Augustin ne concède aux sens que celle des objets du dehors et réserve au sens intérieur seul la connaissance de cette connaissance même. C'est faire du sens intérieur ce qu'on nomme aujourd'hui le sens intime ou conscience psychologique, et jeter les premiers fondements des théories que les modernes ont depuis élevées sur ce sujet.

En s'élevant ainsi graduellement des corps à la partie de l'âme qui sent par le moyen des organes; de là, à cette force plus intime, à laquelle les sens viennent rendre compte des choses extérieures, et qui se rencontre également dans les animaux; de là, ensuite, à cette puissance raisonnante qui forme des jugements avec les matériaux que lui fournissent les sens, et, enfin, jusqu'à l'intelligence pure, saint Augustin nous montre qu'à ses yeux la raison diffère, non seulement des sens extérieurs et du sens intérieur qui forme le plus haut degré de la vie sensitive, mais encore du raisonnement, qui appartient déjà à la vie intellectuelle. Ce qui constitue l'homme extérieur, l'homme animal, saint Augustin l'a remarqué avant Bossuet, et Aristote l'avait remarqué avant saint Augustin, ce n'est pas seulement le corps, mais encore l'ensemble des opérations engagées dans le corps, et qui ne peuvent s'accomplir sans son concours, tandis que l'homme intérieur, l'homme raisonnable, est tout entier dans les opérations de l'intelligence pure. (*De Trinit.*, lib. XVI, cap. 1.)

(2) *Pour s'élever à l'intelligence,* etc. Le saint Docteur donne à l'esprit le nom d'intelligence en tant qu'il connaît les premiers principes et toutes les choses exclusivement intelligibles, qui sont dans l'âme comme un reflet de la vérité première, selon saint Thomas. (P. I, q. XVI, art. 6, ad 1.) Dans ses différents ouvrages, saint Augustin donne la même signification au mot *intellectus* et au mot *intelligentia.* Quelquefois il prend ce dernier mot

le préférerait pas à son contraire. Et ma raison parvint ainsi jusqu'à l'*Être qui est* (1), jetant sur lui un timide et rapide regard. Alors vos perfections invisibles se dévoilèrent à mon intelligence dans les choses visibles, mais je n'y pus fixer les yeux. Rendu à ma misère habituelle, je n'en gardai qu'un amoureux souvenir, avec le regret de ne pouvoir goûter encore aux mets dont j'avais respiré le parfum.

comme l'exercice de l'intellect. (*Du Libre Arbitre*, ch. 1er, n° 3; *Commentaires du psaume XXI*, II, n° 9.) Le sens serait ici que l'intelligence élève plus haut ses forces.

(1) *Jusqu'à l'Être qui est*, que l'œil de l'homme ne peut qu'entrevoir en tremblant. Lorsque nous regardons un objet qui brille d'un vif éclat, le soleil par exemple, nos yeux ne peuvent longtemps s'arrêter sur cette splendeur; à peine ont-ils essayé de s'y fixer, qu'ils sont immédiatement éblouis. Augustin éprouva quelque chose de semblable lorsque, essayant de s'élever au-dessus du sens de la raison et de l'intelligence, il chercha cette lumière qui lui fit comprendre, en se répandant dans son âme, que l'immuable devait être préféré à ce qui est sujet au changement. Mais quelle était la

quod est in ictu trepidantis aspectus. Tum vero invisibilia tua, per ea quæ facta sunt, intellecta conspexi : sed aciem figere non valui : et repercussa infirmitate redditus solitis, non mecum ferebam nisi amantem memoriam, et quasi olfacta desiderantem, quæ comedere nondum posset.

nature, la grandeur, l'étendue de cette lumière immuable? Il ne lui fut pas plus possible de le comprendre, qu'à nous de contempler la splendeur du soleil.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Il est surprenant de constater combien l'habitude des voluptés sensibles pèse, de tout son poids, sur l'âme qui essaye de s'élever jusqu'à la contemplation de Dieu, et la fait retomber dans ses misères accoutumées. Notre âme a, pour ainsi parler, deux faces. Par l'une, elle est tournée vers Dieu; par l'autre, elle regarde les objets sensibles. Sa nature la porte à s'élever à la contemplation des choses spirituelles et surtout à celle de Dieu, mais son union avec le corps et, bien plus, la concupiscence, l'abaissent aux choses matérielles. Pour lequel des deux, du sensible ou de l'immatériel, est faite l'âme de l'homme? Quiconque peut hésiter sur cette question est indigne du nom d'homme.

CHAPITRE XVIII

Jésus-Christ, par son incarnation et son humilité, est l'unique voie qui conduise au salut.

Je cherchais, ô mon Dieu, le moyen d'acquérir des forces qui me rendissent capable de jouir de vous, et je ne le trouvai qu'à l'heure où je connus le médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme, Dieu souverain, béni dans tous les siècles (*I Tim.* II, 5; *Rom.* IX, 5), qui nous appelle en disant : Je suis la voie, la vérité et la vie (*Joan.* XIV, 6), et qui a pris notre chair (1) pour mettre à notre portée l'aliment que nous ne pouvions atteindre. Car le Verbe s'est fait chair, afin que votre sagesse, par laquelle vous avez tout créé, devînt comme le lait qui nourrît notre enfance. N'étant pas humble, je ne pouvais connaître mon humble maître Jésus et les profondes leçons de son anéantissement. Car votre Verbe, l'éternelle Vérité, planant au-dessus des sommets les plus sublimes de la création, élève à soi ceux qui s'abaissent. Dans les plus basses régions, avec le limon dont nous sommes formés, il s'est façonné l'humble maison de son humanité, pour humilier les superbes et les amener à lui, guéris de leur orgueil et pleins de son amour. Il a voulu que leur présomption cessât de les égarer, qu'ils s'anéantissent dans leur faiblesse en voyant à leurs pieds, sous les haillons de notre chair, la Divinité elle-même, et que, lassés de leur égarement, ils se jetassent dans son sein pour être relevés quand elle se relèverait elle-même.

(1) *Qui a pris notre chair.* Le Fils de Dieu a uni sa divinité inaccessible pour nous à notre chair, « afin, comme dit saint Léon, de pouvoir s'approcher de nous par son humilité, tout en restant au-dessus de nous par sa divinité; car s'il n'était un homme véritable, il n'aurait pu nous donner l'exemple. » (*Serm. I, De Nativit.*) La divine sagesse nous a présenté le lait de son humanité, et, par son humilité, a comprimé notre orgueil, pour nous élever à

CAPUT XVIII

Solus Christus via ad salutem.

Et quærebam viam comparandi roboris, quod esset idoneum ad fruendum te; nec inveniebam, donec amplecterer mediatorem Dei et hominum, hominem Christum Jesum, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula, vocantem et dicentem : Ego sum via, veritas et vita; et cibum, cui capiendo invalidus eram, miscentem se carni : quoniam Verbum caro factum est, ut infantiæ nostræ lactesceret sapientia tua, per quam creasti omnia. Non enim tenebam Dominum meum Jesum, humilis humilem; nec cujus rei magistra esset ejus infirmitas noveram. Verbum enim tuum æterna veritas, superioribus creaturæ tuæ partibus supereminens, subditos erigit ad seipsum : in inferioribus autem ædificavit sibi humilem domum de limo nostro, per quam subdendos deprimeret a seipsis, et ad se trajiceret, sanans tumorem, et nutriens amorem; ne fiducia sui progrederentur longius, sed potius infirmarentur, videntes ante pedes suos infirmam divinitatem, ex participatione tunicæ pelliceæ nostræ; et lassi prosternerentur in eam, illa autem surgens levaret eos.

l'amour de sa divinité sur la terre et nous conduire jusqu'à la jouissance de la claire vision dans les cieux.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Le Verbe incarné guérit notre orgueil et nourrit notre amour! Nous voyons exprimés ici les deux grands effets de l'incarnation. L'orgueil a produit le péché, et le péché a éteint dans le cœur de l'homme l'amour de Dieu. Le Fils de Dieu fait homme nous offre le remède à ces deux grands maux, et par les anéantissements de son incarnation, et par l'excès inénarrable de son amour pour nous.

CHAPITRE XIX

Il reconnaissait dans Jésus-Christ l'autorité d'une science suréminente, un corps et une âme, mais non encore la Divinité.

1. — Mais alors j'étais bien éloigné de ces pensées (1), et ne voyais dans Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'un homme éminent en sagesse, en tout incomparable. Sa miraculeuse naissance d'une vierge, son divin dévouement pour nous avaient, suivant moi, donné à son enseignement cette autorité souveraine qui inspirait, à son exemple, le mépris des biens temporels en vue de conquérir l'immortalité. Mais je ne soupçonnais pas même ce qu'il y a de mystère en ces mots : *le Verbe fait chair*. Seulement, ayant appris de la Sainte Écriture qu'il a mangé, bu, dormi, marché, qu'il a connu la tristesse et la joie, qu'il a conversé avec nous, je concevais fort bien que la chair n'avait pu être unie au Verbe qu'avec une âme humaine et un esprit raisonnable. C'est ce que n'ignore aucun de ceux qui connaissent l'immortalité du Verbe. J'avais dès lors assez de connaissance pour n'en pas douter. Car mouvoir les membres du corps au gré de la volonté, et ne les mouvoir plus; être affecté de quelque passion, puis y être indifférent; exprimer par des signes de sages pensées, puis garder le silence, sont les traits distinctifs d'une âme sujette au changement. Que si ces actions avaient été faussement rapportées, toutes les autres choses qu'on raconte de lui seraient suspectes de mensonge, le genre humain n'aurait plus en l'Écriture la foi qui mène au salut.

2. — Or, tout ce qu'elle contient étant vrai, je reconnaissais en Jésus-Christ tout l'homme, non pas le corps seul de l'homme,

(1) *J'étais bien éloigné de ces pensées.* Avant que saint Augustin n'eût connu le mystère de l'Incarnation et l'union de la nature humaine avec la nature divine, il resta quelque temps attaché à l'erreur de Photinus. « Il pensait que Jésus-Christ n'était qu'un homme, fils de Marie, mais un homme

CAPUT XIX

Quid senserit de Christi incarnatione.

1. — Ego vero aliud putabam, tantumque sentiebam de Domino Christo meo, quantum de excellentis sapientiæ viro, cui nullus posset æquari : præsertim quia mirabiliter natus ex virgine, ad exemplum contemnendorum temporalium pro adipiscenda immortalitate, divina pro nobis cura tantum auctoritatem magisterii meruisse videbatur. Quid autem sacramenti haberet, *Verbum caro factum est,* ne suspicari quidem poteram. Tantum cognoveram ex iis quæ de illo scripta traderentur (quia manducavit, bibit, dormivit, ambulavit, exhilaratus est, contristatus est, sermocinatus est), non hæsisse carnem illam Verbo tuo, nisi cum anima et mente humana. Novit hoc omnis qui novit incommutabilitatem Verbi tui, quam ego jam noveram quantum poteram, nec omnino quidquam inde dubitabam. Etenim nunc movere membra corporis per voluntatem, nunc non movere; nunc aliquo affectu affici, nunc non affici; nunc proferre per signa sapientes sententias, nunc esse in silentio; propria sunt mutabilitatis animæ et mentis. Quæ si falsa de illo scripta essent, etiam omnia periclitarentur mendacio : neque in illis litteris ulla fidei salus generi humano remaneret.

2. — Quia itaque vera scripta sunt, totum hominem in Christo agnoscebam : non corpus tantum hominis, aut

d'une nature plus parfaite et d'une sagesse supérieure à celle des autres hommes, élevé pour ses mérites à la dignité de Fils de Dieu. » Sur cette

ou le corps de l'âme sensitive sans l'esprit; mais l'homme entier, tel qu'il est. Toutefois, je ne vénérais pas encore en Jésus-Christ la personne même du Verbe, mais seulement la nature humaine dans un état de perfection sublime, admise à une participation privilégiée de la sagesse qui l'élevait au-dessus de tous les autres hommes. Alypius pensait que, par le dogme du Verbe incarné (1), les catholiques entendaient qu'il n'y a en Jésus-Christ que la divinité et la chair, et nullement l'esprit et l'âme de l'homme. Et parce qu'il était très persuadé que Jésus n'aurait pu, sans une âme raisonnable, faire toutes les choses qu'on a écrites de lui, il ne venait qu'à pas lents à la foi catholique. Mais bientôt, découvrant que c'était là l'erreur des Apollinaristes, il embrassa avec joie la foi de l'Église. Pour moi, je l'avoue, je n'appris que quelque temps après combien, dans leur manière d'entendre le dogme du Verbe incarné, diffèrent la vérité catholique et l'hérésie de Photinus. Et, à ce sujet,

hérésie de Photinus, condamnée au Concile de Firmium en 357, voir saint Augustin (*Heres., XLV ad Quodvultdeus*), et saint Epiphane.

(1) *Alypius pensait que par le dogme du Verbe Incarné,* etc. Il partageait l'erreur des Apollinaristes, disciples d'Apollinaire le Jeune, évêque de Laodicée en Syrie, qui se sont séparés de la foi catholique au sujet de l'âme de Jésus-Christ. Ils enseignaient que le Christ avait pris une chair sans âme, et que la divinité avait tenu la place de l'âme. Saint Augustin combat victorieusement cette erreur, d'un côté par l'immutabilité du Verbe divin, de l'autre parce que, au témoignage de l'Ecriture, l'âme de Jésus-Christ a été sujette à des impressions différentes et à divers changements. Cette âme a donc été créée et elle est distincte de la divinité. Le Concile de Constantinople a condamné l'hérésie d'Apollinaire en 381.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin nous donne ici une règle des plus utiles, c'est que les Ecritures ne contiennent rien de faux, « car si on admettait qu'elles renferment des assertions ou des faits erronés, tout deviendrait immédiatement suspect de mensonge; dès lors plus de foi possible dans les Ecritures, de foi sur laquelle repose le salut du genre humain. » Le saint Docteur développe cette vérité dans plusieurs autres endroits. Or, ce n'est qu'aux seules Ecritures qu'il accorde cette souveraine et infaillible autorité. « J'avoue, écrit-il à saint Jérôme, que j'ai appris à professer un respect plein de crainte non seulement pour les Saintes Ecritures qu'on appelle canoniques, mais pour les

cum corpore sine mente animam : sed animam et mentem cum corpore; et hunc ipsum hominem non persona Veritatis, sed magna quadam naturæ humanæ excellentia, et perfectiore participatione sapientiæ præferri cæteris arbitrabar. Alypius autem Deum carne indutum, ita putabat credi a Catholicis, ut præter Deum et carnem, non esset in Christo anima, mentemque hominis non existimabat in eo prædicari. Et quoniam bene persuasum tenebat ea quæ de illo memoriæ mandata sunt, sine vitali et rationali creatura non fieri, ad ipsam christianam fidem pigrius movebatur. Sed postea hæreticorum Apollinaristarum hunc errorem esse cognoscens, catholicæ fidei collætatus et obtemperatus est. Ego autem aliquanto posterius didicisse me fateor, in eo quod Verbum caro

Saintes Ecritures seules, et je crois fermement qu'aucun des auteurs sacrés n'a commis d'erreur en écrivant. Si je rencontre dans les saints Livres des choses qui me paraissent contraires à la vérité, je ne fais aucune difficulté de les attribuer à la négligence des copistes ou à l'inintelligence de l'interprète, ou à ce que moi-même je n'ai pas compris le texte sacré. Quant aux autres auteurs, quelle que soit leur sainteté et leur vertu, je les lis, mais sans regarder comme vraies toutes les propositions qu'ils avancent; et si je me range à leur sentiment, c'est parce que la vérité m'en est garantie ou par les auteurs canoniques ou par des raisons que je regarde comme probables. » (*Lettre XIX à saint Jérôme.*)

2. Il démontre l'utilité des hérésies, qui ont pour résultat de jeter un nouvel éclat sur la doctrine catholique, car la vérité sort plus brillante de la comparaison qu'on en fait avec l'erreur. « Si la doctrine catholique était simple, dit-il ailleurs (*Serm. XCVIII, De temp*), et qu'elle ne fût point continuellement assiégée par les assertions erronées des hérétiques, notre foi ne paraîtrait ni si claire ni si épurée. Dieu permet donc que la doctrine catholique soit attaquée par la contradiction et l'erreur, afin que notre foi ne se laisse point aller aux pernicieuses langueurs de l'oisiveté et qu'elle se perfectionne au contact de nombreuses épreuves. C'est ce qui faisait dire à l'Apôtre : « Il faut qu'il y ait des hérésies, afin qu'on reconnaisse ceux d'entre vous qui sont d'une vertu éprouvée. » (*I Cor.* XI, 19.)

Les hérésies ont donc une triple utilité : 1° elles donnent un nouvel éclat à la doctrine catholique ; 2° elles secouent la langueur et la tiédeur des catholiques ; 3° elles font connaître les *vrais* fidèles, en les mettant à l'épreuve.

n'est-il pas remarquable que les contradictions de l'erreur servent à mettre en lumière les vrais sentiments de votre Église et à préciser la saine doctrine? Il a fallu qu'il y eût des hérésies (*I Cor.* XI, 19) pour que la faiblesse des uns fît éclater la constance des autres.

factum est, quomodo catholica veritas a Photini falsitate dirimatur. Improbatio quippe hæreticorum facit eminere quid Ecclesia tua sentiat et quid habeat sana doctrina. Oportuit enim et hæreses esse, ut probati manifesti fierent inter infirmos.

CHAPITRE XX

Les livres des Platoniciens lui apprennent qu'il fallait chercher la vérité en dehors de la matière; mais, en le rendant plus habile, ils enflent sa vanité. Il reconnaît qu'il lui a été utile de lire ces livres avant les Saintes Ecritures.

1. — Ces livres des Platoniciens, que je lisais alors, m'ayant convié à la recherche de la vérité incorporelle, j'aperçus par l'intelligence de vos ouvrages vos perfections invisibles. (*Rom.* 1, 20.) Mais là, contraint de m'arrêter, je sentis que les ténèbres de mon âme m'empêchaient de les contempler. J'étais certain que vous êtes, et que vous êtes infini, sans cependant vous répandre par les espaces finis ou infinis; toujours vous-même, sans altération ni changement d'état ou de lieu. J'étais certain que tout être procède de vous, par cette seule raison fondamentale qu'il est. Mais, assuré de ces vérités, j'étais néanmoins trop faible pour jouir de vous. Je me plaisais à parler de ces choses, comme si j'eusse été savant; et si je n'avais cherché dans le Christ notre Sauveur la voie qui mène à vous, je me serais perdu avec ma science. Encore tout plein de ma misère, je voulais étaler ma sagesse; loin de pleurer sur l'une, je tirais vanité de l'autre.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Bien que les écrits des Platoniciens aient été d'un grand secours à Augustin pour connaître la nature incorporelle de Dieu, il reconnut cependant qu'ils présentaient un véritable danger : 1° d'*orgueil*, car cette lecture lui inspira le désir de paraître savant et de briller par l'éclat d'une fausse science, au milieu de laquelle ces philosophes se sont évanouis dans leurs pensées; 2° de *séduction*, car ces écrits peuvent facilement détacher du fondement de la vraie foi et de la vraie piété un esprit qui n'est pas sur ses gardes; 3° de *présomption*, comme s'ils pouvaient seuls donner la science du salut. Augustin croit qu'il se serait brisé contre ces deux écueils s'il avait lu les ouvrages des Platoniciens après avoir été instruit dans les Saintes Ecritures.

2. C'est contre ces mêmes écueils, et surtout contre le premier et le troi-

CAPUT XX

Ex Platonicis libris peritior, sed inflatior evaserat.

1. — Sed tunc lectis Platonicorum illis libris, posteaquam inde admonitus quærere incorpoream veritatem, invisibilia tua per ea quæ facta sunt, intellecta conspexi; et repulsus sensi, quid per tenebras animæ meæ contemplari non sinerer, certus esse te, et infinitum esse, nec tamen per locos finitos infinitosve diffundi; et vere te esse, qui semper idem ipse esses, ex nulla parte nulloque motu aliter aut aliter : cætera vero ex te esse omnia, hoc solo firmissimo documento, quia sunt : certus quidem in istis eram, nimis tamen infirmus ad fruendum te. Garriebam plane quasi peritus : et nisi in Christo Salvatore nostro viam tuam quærerem, non peritus, sed periturus essem. Jam enim cœperam velle videri sapiens, plenus pœna mea; et non flebam, insuper et inflabar scientia.

sième, que viennent se briser ceux qui font profession d'apprendre pour eux-mêmes et d'enseigner aux autres l'amour de Dieu, le mépris du monde, le désir de la perfection, dans les écrits de Plutarque, de Sénèque, d'Epictète, de Platon et autres traités de morale profane. C'est dans ces ouvrages qu'ils puisent cet orgueil stoïque, ce mépris des livres de spiritualité et cette estime exagérée des écrits des auteurs païens, et qu'ils deviennent incapables de parvenir à la connaissance et à la pratique d'une vertu solide. La raison en est que le fondement de l'humilité, la première vertu que Jésus-Christ nous a enseignée, fait complètement défaut dans les ouvrages des païens et qu'on n'en trouve point la plus légère trace dans les écrits de leurs philosophes.

3. « Et cependant, malgré cette certitude, j'étais encore trop faible pour jouir de vous. » Pourquoi? Hélas! il nous le dit lui-même, il lui manquait deux ailes sans lesquelles on ne peut monter à la vertu, ni même demeurer longtemps dans la lumière : l'humilité qui est l'aile de l'esprit, la pureté qui est l'aile du cœur.

2. — Car où était cette charité qui bâtit sur le fondement de l'humilité, sur Jésus-Christ lui-même? Ces livres pouvaient-ils me l'enseigner? Mais, en les faisant tomber entre mes mains avant que j'eusse médité vos Écritures, vous vouliez sans doute imprimer en ma mémoire le souvenir de l'état où ils m'avaient laissé, afin que, dans la suite, pénétré de la douceur de vos saints livres, pansé de mes blessures par votre miséricordieuse main, j'apprisse à discerner quelle différence il y a entre la présomption et l'humble aveu de sa faiblesse, entre ceux qui, voyant où il faut aller, ignorent le chemin, et ceux qui savent quelle route mène, non seulement à la contemplation, mais à la possession de la patrie bienheureuse. Si, tout d'abord, formé par vos Saintes Lettres, je m'étais habitué à en goûter les charmes, qui sait si la lecture de ces livres profanes ne m'aurait pas fait déchoir du solide fondement de la piété, ou si, tout imprégné de sentiments salutaires, je n'aurais pas cru que les ouvrages des philosophes suffisent à en produire de semblables?

2. — Ubi enim erat illa ædificans charitas a fundamento humilitatis, quod est Christus Jesus? Aut quando illi libri me docerent eam? In quos me propterea, priusquam scripturas tuas considerarem, credo voluisti incurrere : ut imprimeretur memoriæ meæ, quomodo ex eis affectus essem, et cum postea in libris tuis mansuefactus essem, et curantibus digitis tuis contrectarentur vulnera mea, discernerem atque distinguerem quid interesset inter præsumptionem et confessionem : inter videntes quo eundum sit, nec videntes quà; et videntes viam ducentem ad beatificam patriam, non tantum cernendam, sed et inhabitandam. Nam si primo sanctis tuis Litteris informatus essem, et in earum familiaritate obdulcuisses mihi, et postea in illa volumina incidissem, fortasse aut abripuissent me a fundamento pietatis, aut si in affectu, quem salubrem imbiberam, perstitissem, putarem etiam ex illis libris eum posse concipi, si eos solos quisquam didicisset.

CHAPITRE XXI

Les saintes lettres enseignent tout ce qu'Augustin avait lu de vrai dans les livres des Platoniciens, mais il découvre, dans les Livres Saints, ce qui ne se trouve pas dans ceux des Platoniciens. Ces derniers montrent la patrie sans trouver le chemin qui y conduit.

1. — Je dévorai donc avidement ces pages vénérables, dictées par votre Saint-Esprit, et surtout l'apôtre Paul (1); et, au même moment, s'évanouirent ces difficultés qui me le présentaient quelquefois en contradiction avec lui-même et son texte en désaccord avec les témoignages de la Loi et des Prophètes. Je saisis l'unité de physionomie de ces chastes Écritures (2), et j'appris à les lire avec une allégresse mêlée de crainte. Je connus aussitôt que tout ce que j'avais lu de vrai dans les livres profanes s'enseigne ici avec l'idée toujours présente de votre grâce, afin que celui qui voit ne se glorifie pas comme s'il n'avait pas reçu (*I Cor.* IV, 7), non seulement ce qu'il voit, mais le moyen de le voir. Qu'a-t-il, en effet, qu'il n'ait reçu? Et aussi afin que, non seulement il soit excité à vous connaître, ô Dieu immuable, mais guéri pour vous posséder, et que le voyageur trop éloigné pour vous découvrir prenne la route qui mène à vous (3), vous voie et vous embrasse. Encore

(1) *Surtout l'apôtre saint Paul.* Saint Augustin apprit à connaître le Verbe (λογος) de Platon; mais il ne reconnaissait pas encore le Verbe fait chair, le Verbe fait humble et pauvre, et attaché à une croix..... « La philosophie profane, dit Poujoulat, dans ce qu'elle eut de plus parfait, fut comme une hauteur sublime d'où l'on apercevait la lointaine patrie de la paix et de la lumière, mais d'où l'on ne découvrait pas un chemin pour y parvenir. C'est Jésus-Christ qui est la *voie;* Augustin l'ignorait encore. Il vit pour la première fois, dans les Epîtres de saint Paul, que la lumière divine nous aide à connaître la vérité, et que l'homme, précipité dans la mort par une primitive déchéance, ne peut en sortir que par le secours divin. Saint Paul semble emporter Augustin dans un nouveau voyage aux cieux, pour lui montrer l'éternelle demeure du vrai. L'effet produit sur Augustin par saint Paul fut autrement complet et décisif que la lecture de Platon. « Le plus

CAPUT XXI

Quid in sacris libris invenerit, non inventum in Platonicis.

1. — Itaque avidissime arripui venerabilem stylum Spiritus tui, et præ cæteris Apostolum Paulum; et perierunt illæ quæstiones, in quibus mihi aliquando visus est adversari sibi, et non congruere testimoniis Legis et Prophetarum textus sermonis ejus. Et apparuit mihi una facies eloquiorum castorum, et exultare cum tremore didici. Et cœpi, et inveni, quidquid illac verum legeram, hac cum commendatione gratiæ tuæ dici; ut qui videt, non sic glorietur, quasi non acceperit, non solum id quod videt, sed etiam ut videat : quid enim habet, quod non accepit? et ut a te, qui es semper idem, non solum admoneatur, ut videat; sed etiam sanetur, ut teneat : et qui de longinquo videre non potest, viam tamen ambulet, qua veniat, et videat, et teneat. Quia et si condelectetur homo legi Dei secundum interiorem hominem, quid faciet de alia lege in membris suis repugnante legi mentis suæ, et se captivum

» savant des Pères de l'Eglise, dit Fléchier (*Panégyrique de saint Augustin*), » devait être la conquête du plus savant des apôtres. » Les deux seules conversions dont l'Eglise célèbre la mémoire sont les leurs. »

(2) *Je saisis l'unité de physionomie*, etc., c'est-à-dire je reconnus qu'un seul et même esprit règne dans ces écrits si purs. L'Ecriture Sainte tout entière ne cesse de nous enseigner à être humbles, à tout rapporter à Dieu, rien à nous-mêmes, à nous défier de nos forces et à n'espérer que dans la grâce de Dieu. C'est ce que tous les livres, toutes les pages de la Sainte Ecriture proclament à l'envi.

(3) *Prenne la route qui mène à vous* et au bonheur de vous contempler et de vous posséder; c'est-à-dire la voie des commandements de Dieu, car c'est peu de savoir si l'on n'en vient à la pratique. Ceux qui joignent la pra-

que l'homme intérieur se plaise en la loi de Dieu, que fera-t-il de cette autre loi, vivante en ses membres, qui combat contre la loi de son esprit et le traîne captif sous cette loi de péché qui est dans sa chair? (*Rom.* VII, 23.) Car vous êtes juste, Seigneur; ce sont nos péchés, nos iniquités, nos offenses qui ont appesanti sur nous votre main. (*Dan.* III, 29.) Et votre justice nous a livrés à l'antique pécheur, au prince de la mort (1), qui a persuadé à notre volonté l'imitation de sa volonté déchue de votre vérité. (*Joan.* VIII, 44.)

2. — Que fera cet homme misérable? Qui le délivrera du corps de cette mort, sinon la grâce par Jésus-Christ Notre-Seigneur (*Rom.* VII, 23), que vous avez engendré coéternel à vous-même et créé au commencement de vos voies (*Prov.* VIII, 22), en qui le prince du monde n'a rien trouvé digne de mort (*Joan.* XIV, 30), victime innocente, dont le sang a effacé l'arrêt de notre condamnation? (*Coloss.* II, 14.) (2) Voilà où ces livres sont muets. Rien, dans ces pages profanes, ne rappelle la piété, les larmes de la pénitence, le sacrifice agréable à vos yeux, les tribulations spirituelles du cœur contrit et humilié, et le salut de votre peuple, et la cité sainte, votre épouse, et le gage du Saint-Esprit (3), et le calice de notre rédemption (4). Là, personne ne chante : « Mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu? Car il est mon Sauveur, mon Dieu, mon secours, mon refuge, et je ne serai pas ébranlé. » (*Ps.* XLI, 2.)

3. — Personne n'entend cet appel : « Venez à moi, vous tous qui êtes affligés. » (*Matth.* XI, 28.) Ils dédaignent, ces superbes,

tique à la connaissance sont bienheureux, et ils ne peuvent le faire sans la grâce de Dieu.

(1) *Au prince de la mort*, c'est-à-dire au démon qui a l'empire de la mort et par l'envie duquel elle est entrée dans le monde.

(2) *A effacé l'arrêt de notre condamnation*, le décret divin qui nous avait tous condamnés à la mort éternelle, à cause du péché d'Adam. Jésus-Christ a effacé, détruit ce décret par sa vie et par sa Passion.

(3) *Le gage du Saint-Esprit*, l'Esprit d'adoption des enfants par lequel nous crions à Dieu : « *Abba, mon Père!* » le témoignage d'une bonne conscience, et l'espérance du salut éternel que n'ont point les païens.

(4) *Le calice de notre rédemption*, qui contient le prix de notre salut,

ducente in legem peccati, quæ est in membris ejus? Quoniam justus es, Domine, nos autem peccavimus, inique fecimus, impie gessimus, et gravata est super nos manus tua, et juste traditi sumus antiquo peccatori, mortis præposito, quia persuasit voluntati nostræ similitudinem voluntatis suæ, quæ in veritate tua non stetit.

3. — Quid faciet miser homo? quis eum liberabit de corpore mortis hujus, nisi gratia tua, per Jesum Christum Dominum nostrum, quem genuisti coæternum et creasti in principio viarum tuarum? in quo princeps hujus mundi non invenit quidquam morte dignum, et occidit eum, et evacuatum est chirographum quod erat contrarium nobis. Hoc illæ litteræ non habent. Non habent illæ paginæ vultum pietatis hujus, lacrymas confessionis : sacrificium tuum, spiritum contribulatum, cor contritum et humiliatum; populi salutem, sponsam civitatem, arrham Spiritus sancti, poculum pretii nostri. Nemo ibi cantat : Nonne Deo subjecta erit anima mea? ab ipso enim salutare meum. Etenim ipse est Deus meus, et salutaris meus; non movebor amplius.

3. — Nemo ibi audit vocantem : Venite ad me, qui laboratis : et dedignantur ab eo discere, quoniam mitis

le sang de Jésus-Christ répandu pour nous sur la croix et offert tous les jours, dans le Sacrifice de la messe, comme prix de notre rédemption.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Les écrits des philosophes païens nous montrent Dieu et la vertu, mais du haut du roc sauvage de la lumière naturelle, qui est entouré et obscurci de tous côtés par les buissons et les forêts de l'erreur et des inclinations vicieuses. Mais ils n'enseignent point la voie qui conduit à Dieu, les moyens de triompher de l'ennemi de notre âme et de pratiquer la vertu, parce qu'ils gardent le silence le plus absolu sur l'humilité, la prière et la confiance en Dieu. Ils ne servent donc qu'à nous démontrer le désir de la vertu en conformité avec la lumière naturelle; ils ne s'élèvent pas toutefois jusqu'à la voie qui mène à Dieu, jusqu'à l'ordre surnaturel de la grâce et de la charité divine.

d'apprendre de Jésus qu'il est doux et humble de cœur. Car, c'est là ce que vous avez caché aux sages, aux savants, pour le révéler aux petits. (*Ibid.*, 25.) Oui, autre chose est d'apercevoir du haut d'un roc sauvage la patrie de la paix, sans trouver le chemin qui y mène, et de s'épuiser en vains efforts, par des sentiers perdus, pour échapper à ces esclaves fugitifs, déserteurs de Dieu, guerroyant contre l'homme sous la conduite de leur prince infernal, lion et serpent tout ensemble; autre chose de tenir la route véritable, protégée par l'armée du Roi céleste contre les démons qui en sont les transfuges; car cette voie, ils l'évitent comme un supplice. Je m'assimilais merveilleusement ces vérités, en lisant celui qui s'est appelé le moindre de vos apôtres. Je contemplais vos œuvres, et je restais éperdu d'admiration. (*Amos* III, 1.)

est et humilis corde. Abscondisti enim hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis. Et aliud est, de silvestri cacumine videre patriam pacis, et iter ad eam non invenire, et frustra conari per invia, circum obsidentibus et insidiantibus fugitivis desertoribus, cum principe suo leone et dracone : et aliud, tenere viam illuc ducentem, cura cœlestis Imperatoris munitam : ubi non latrocinantur, qui cœlestem militiam deseruerunt : vitant enim eam, sicut supplicium. Hæc mihi inviscerabantur miris modis, cum minimum Apostolorum tuorum legerem, te consideraveram opera tua, et expaveram.

LIVRE VIII

LIVRE VIII

Augustin arrive à l'époque la plus célèbre de sa vie, c'est-à-dire à la trente-deuxième année de son âge. Dans le cours de cette année, il demande des conseils à Simplicianus et apprend de lui la conversion de Victorinus. Le récit de Pontitianus lui ayant aussi fait connaître la vie d'Antoine, solitaire d'Egypte, après une lutte violente entre la chair et l'esprit, un oracle céleste l'invite à lire le livre des Epîtres de l'apôtre saint Paul. Cette lecture lui inspire de meilleurs sentiments, change complètement son cœur et le convertit entièrement à Dieu.

CHAPITRE PREMIER

Augustin, certain de la nature de Dieu et de la foi catholique, mais encore retenu par les nœuds d'une liaison charnelle, prend le parti de consulter Simplicianus.

1. — Mon Dieu, que mes souvenirs soient des actions de grâces et que je publie vos miséricordes envers moi ! Que votre amour me pénètre jusqu'à la moelle des os, et que je m'écrie : « Seigneur, qui est semblable à vous ? Vous avez rompu mes liens, je vous dois un sacrifice de louanges. » (*Ps.* XXIV, 10.) Je raconterai comment vous les avez brisés, ces liens, et tous ceux qui vous adorent diront à ce récit : « Béni soit le Seigneur, au ciel et sur la terre ; grand et admirable est son nom. » (*Ps.* CXV, 7.) Vos paroles s'étaient gravées au fond de mon âme, et vous l'assiégiez de toutes parts. J'étais certain de votre éternelle vie, quoiqu'elle ne m'apparût qu'en énigme et comme en un miroir. (*I Cor.* XIII, 12.) Il ne me restait plus aucun doute que votre

LIBER OCTAVUS

Vitæ ipsius partem attingit celeberrimam, annum ætatis trigesimum secundum, quo nempe cum, Simplicianum consulens, ab eo didicisset Victorini conversionem, cumque Antonii vitam ex Pontitiani relatione cognovisset, post vehementem luctam, carnem inter et animum, sacrum Apostoli codicem, cœlesti monitus oraculo, inspexit; moxque ex illius lectione ad meliorem frugem toto animo immutatus fuit, pleneque ad Deum conversus.

CAPUT PRIMUM

Studio vitæ melius instituendæ, ad Simplicianum ire statuit.

1. — Deus meus, recorder in gratiarum actione tibi, et confitear misericordias tuas super me. Perfundantur ossa mea dilectione tua, et dicant: Domine, quis similis tibi? Dirupisti vincula mea; sacrificem tibi sacrificium laudis. Quomodo dirupisti ea, narrabo: et dicent omnes qui adorant te, cum audient hæc: Benedictus Dominus in cœlo et in terra, magnum et mirabile nomen ejus. Inhæserant præcordiis meis verba tua, et undique circumvallabar abs te. De vita tua æterna certus eram, quamvis eam in enigmate et quasi per speculum viderem. Dubitatio tamen omnis de incorruptibili substantia, quod ab illa esset omnis substantia, mihi ablata erat: nec certior de te, sed stabilior in te, esse cupiebam. De

incorruptibile substance fût le principe de toutes les autres, et ce que je souhaitais, ce n'était pas d'être plus certain de vous (1), mais mieux affermi en vous. Car, dans la conduite de ma vie, tout chancelait; mon cœur était à purifier du vieux levain, et si je me félicitais d'avoir trouvé la véritable vie, qui est le Sauveur lui-même, il me répugnait de marcher dans ses étroits sentiers.

2. — Vous m'inspirâtes alors l'idée d'aller trouver Simplicianus (2), que j'estimais l'un de vos plus fidèles serviteurs et en qui brillait la lumière de votre grâce. J'avais appris que, dès sa jeunesse, il s'était entièrement consacré à votre service. Il était vieux alors, et il me semblait qu'ayant passé tant d'années dans une si parfaite étude de vos voies, il devait en avoir acquis une grande expérience et une science approfondie. Je ne m'étais point trompé. Je me proposais de lui révéler toutes les agitations de mon âme, afin que, la connaissant bien, il m'indiquât le moyen le plus propre à la remettre dans votre chemin, car je voyais, dans la multitude qui remplissait votre Église, chacun suivre une route différente. J'avais pris en aversion ma vie mondaine; elle m'était à charge depuis que je n'étais plus stimulé par ces ardentes espérances de richesses et d'honneurs, qui, auparavant, m'aidaient à supporter ce dur esclavage. Ces choses n'avaient plus de charmes pour moi, quand je les comparais aux douceurs et à la beauté de votre maison que j'aimais déjà; mais l'amour charnel m'enchaînait encore. L'Apôtre, il

(1) *Ce que je souhaitais, ce n'était pas d'être plus certain.* Enfin, après avoir dissipé tous les nuages de l'erreur, Augustin embrassa de tout son cœur la foi catholique, et se fit inscrire publiquement au nombre des catéchumènes, bien qu'il ait encore différé deux ans de recevoir le baptême, au témoignage de Baronius.

Il faut remarquer ici qu'il y avait deux espèces de catéchumènes. Les premiers entendaient les instructions et voulaient être chrétiens, mais ils n'avaient pas encore demandé le baptême; on les appelait *audientes*, ceux qui écoutaient. Augustin commença à en faire partie lorsque, après avoir quitté la secte des Manichéens, il résolut de demeurer catéchumène dans l'Église jusqu'à ce que la vérité lui apparût d'une manière certaine, comme il l'a dit précédemment. D'autres demandaient le baptême, déterminés

mea vero temporali vita nutabant omnia, et mundandum erat cor a fermento veteri : et placebat via ipse Salvator, et ire per ejus angustias adhuc pigebat.

2. — Et immisisti in mentem meam, visumque est bonum in conspectu meo, pergere ad Simplicianum, qui mihi bonus apparebat servus tuus, et lucebat in eo gratia tua. Audieram etiam, quod a juventute sua devotissime tibi viveret. Jam vero tunc senuerat, et longa ætate in tam bono studio sectandæ viæ tuæ multa expertus, multa edoctus, mihi videbatur; et vere sic erat. Unde mihi ut proferret volebam conferenti secum æstus meos, quia esset aptus modus sic affecto, ut ego eram, ad ambulandum in via tua. Videbam enim plenam ecclesiam : et alius sic ibat, alius autem sic. Mihi autem displicebat quod agebam in sæculo, et oneri mihi erat valde; non jam inflammantibus cupiditatibus, ut solebant, spe honoris et pecuniæ, ad tolerandam illam servitutem tam gravem. Jam enim me non delectabant præ dulcedine tua, et decore domus tuæ, quam dilexi. Sed adhuc tenaciter colligabar

qu'ils étaient à embrasser la foi; on les appelait *competentes* ou *electi,* les *élus* ou les *illuminés*. Il est vraisemblable que saint Augustin demanda à être reçu au nombre de ces derniers aussitôt qu'il fut certain de la vérité de la foi catholique. Ce retour définitif à la foi paraît avoir eu lieu la même année qu'une voix divine et la lecture de saint Paul lui firent prendre la résolution de mépriser le monde et d'embrasser les conseils évangéliques. Ce fut la trente et unième année de son âge, l'an 385 de Jésus-Christ, la première année du pontificat du pape Sirice, la dixième de Valentinien, la septième de Théodose.

(2) *L'idée d'aller trouver Simplicianus.* C'était, dit Baronius, un homme d'une érudition remarquable et d'une vertu éclatante, prêtre de l'Eglise romaine, que le pape saint Damase avait envoyé à Milan, dix ans avant la conversion d'Augustin, pour aider de ses conseils et de sa science Ambroise, élevé tout récemment du rang de simple catéchumène à la dignité épiscopale. Saint Augustin l'appelle le père, selon la grâce, d'Ambroise, qui avait pour lui une affection vraiment filiale. Lorsqu'il eut succédé à saint Ambroise comme évêque de Milan, Augustin lui dédia plusieurs de ses livres sur différentes questions.

est vrai, ne m'interdisait point le mariage, bien qu'il nous convie à un état plus parfait, lui qui aurait voulu que tous les hommes fussent en cela semblables à lui.

3. — Mais trop faible, je me cherchais une place plus commode, et, dès lors, j'étais sans énergie pour tout le reste, en proie à de cruels soucis, d'autant que la vie conjugale, vers laquelle m'emportait une irrésistible passion, entraînait après elle des misères que je ne voulais pas souffrir. J'avais appris de la bouche de la Vérité même qu'il est des eunuques volontaires pour le royaume des cieux ; mais, entende qui peut entendre, ajoute l'Apôtre. Bien vains, sans doute, sont tous ces hommes qui n'ont pas la science de Dieu, et qui, de la connaissance de ces choses qu'ils estiment des biens, n'ont pu s'élever jusqu'à Celui qui est. Pour moi, je n'en étais plus à cette vanité (1). Je m'étais élancé plus haut, et, guidé par le témoignage de toutes vos créatures, je vous avais trouvé, ô mon Créateur, et en vous, votre Verbe, Dieu lui-même, et le Saint-Esprit, un seul Dieu avec vous, par lequel vous avez fait toutes choses.

4. — Mais il est une autre sorte d'impies qui, connaissant Dieu, ne le glorifient pas comme Dieu et ne lui rendent point hommage. Voilà le précipice où j'étais tombé (2) et votre droite

(1) *Je n'en étais plus à cette vanité,* je n'étais plus dans ces misérables erreurs des Manichéens — dont il avait déjà rejeté toutes les rêveries sur Dieu.

(2) *Voilà le précipice où j'étais tombé,* c'est-à-dire dans les erreurs des Platoniciens, philosophes remplis d'orgueil et de présomption.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin nous excite à la reconnaissance pour le bienfait de notre conversion, qui nous a fait sortir du profond abîme de nos péchés. C'est être coupable d'ingratitude envers Dieu, que de ne point lui rendre grâce tous les jours pour une si grande faveur.

2. Il nous apprend, par son exemple, que la détermination de choisir tel état de vie ne doit pas être prise à la légère et sans conseil. Le meilleur conseiller, pour une affaire de cette importance, est celui qui ressemblerait le plus à Simplicianus. Il faut qu'il soit un fidèle serviteur de Dieu, qu'il ait fait une parfaite étude de la voie de la croix, et qu'il ait une expérience consommée. Tels ne sont pas les gens du monde, les parents, et ces hommes

ex femina; nec me prohibebat Apostolus conjugari, quamvis exhortaretur ad melius, maxime volens omnes homines sic esse ut ipse erat.

3. — Sed ego infirmior, eligebam molliorem locum : et propter hoc unum, volvebar in cæteris languidus, et tabescens curis marcidis; quod et in aliis rebus, quas nolebam pati, congruere cogebar vitæ conjugali, cui deditus obstringebar. Audieram ex ore Veritatis, esse spadones, qui seipsos absciderunt propter regnum cœlorum : sed qui potest (inquit) capere, capiat. Vani sunt certe omnes homines, quibus non inest Dei scientia; nec de his quæ videntur bona, potuerunt invenire eum qui est. At ego jam non eram in illa vanitate. Transcenderam eam; et contestante universa creatura tua, inveneram te creatorem nostrum, et Verbum tuum apud te Deum, tecumque cum Spiritu sancto unum Deum, per quod creasti omnia.

4. — Est et aliud genus impiorum, qui cognoscentes Deum, non sicut Deum glorificaverunt aut gratias egerunt. In hoc quoque incideram, et dextera tua, Deus,

vains et légers qui jugent plus mal des choses spirituelles et de la vocation qu'un aveugle des couleurs.

3. « Je voulais une femme, c'était le lien qui me retenait le plus fortement. » Et cela, après tant de sueurs, de fatigues, de prières ferventes, après tant de gémissements et d'anxiétés, après avoir étudié profondément les Saintes Ecritures, après avoir été stimulé par les aiguillons perçants des jugements de Dieu, instruit par l'expérience, éclairé de lumières divines, après avoir méprisé et foulé aux pieds les richesses, les honneurs, les dignités, *adhuc tenaciter colligabar ex femina!* Quelle grave matière de réflexion pour ceux qui, appelés de Dieu à la pratique de la chasteté évangélique, se laissent imprudemment engager dans les liens honteux de la chair.....

Saint Augustin, avec la primitive Eglise, ne doutait pas que le conseil de garder la chasteté ne vînt directement de Jésus-Christ et n'ait été expliqué et recommandé par l'apôtre saint Paul. Le saint Docteur est certainement un interprète plus sûr et plus vrai de l'Ecriture que Luther et Calvin, qui ont poussé l'impudence jusqu'à proscrire de l'Eglise la pratique de la chasteté évangélique.

m'en avait retiré, pour me mettre où je pouvais guérir. Car, vous avez dit à l'homme : « La vraie sagesse, c'est la piété ; » et encore : « Garde-toi de vouloir paraître sage, car ceux qui se vantaient d'être sages sont devenus fous. » J'avais déjà trouvé cette perle précieuse, que je devais acheter au prix de tous mes biens (*Matth.* XIII, 46), et j'hésitais!

suscepit me ; et inde ablatum posuisti, ubi convalescerem, quia dixisti homini : Ecce pietas est sapientia ; et : Noli velle videri sapiens, quoniam dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt. Et inveneram jam bonam margaritam ; et venditis omnibus quæ haberem, emenda erat, et dubitabam.

CHAPITRE II

Simplicianus félicite Augustin d'avoir lu les ouvrages des Platoniciens et lui raconte l'admirable conversion du célèbre rhéteur Victorinus.

1. — J'allai donc trouver Simplicianus, père, selon la grâce, de l'évêque Ambroise, qui lui témoignait vraiment l'affection d'un fils. Je lui retraçai le dédale de mes erreurs. Lorsque je lui racontai que j'avais quelques ouvrages platoniciens, traduits en latin par Victorinus, rhéteur à Rome, et qui, m'avait-on dit, était mort chrétien, il me félicita de n'être point tombé sur les écrits d'autres philosophes, qui, au sujet du monde matériel, étaient pleins d'erreurs et de mensonges, tandis que dans les livres des Platoniciens tout tend à élever la pensée vers Dieu et son Verbe. Ensuite, pour m'exhorter à l'humilité de Jésus-Christ cachée aux sages et révélée aux petits, il me proposa l'exemple de Victorinus lui-même, qu'il avait intimement connu pendant son séjour à Rome (1). Ce qu'il dit de lui, je ne le tairai pas.

2. — Il y a là une des merveilles de votre grâce qui doivent être publiées à la gloire de votre nom. Simplicianus me dépeignit ce vieillard si profondément instruit, si docte en toutes sciences libérales, qui avait lu, discuté et éclairci tant d'ouvrages philosophiques, maître de tant d'illustres sénateurs, à qui la gloire de son enseignement avait mérité — honneur sans égal aux yeux du monde — une statue sur le Forum; jusqu'au déclin de l'âge adorateur des idoles, initié aux

(1) *Victorinus lui-même qu'il avait intimement connu,* autrefois professeur de rhétorique à Rome, dont saint Jérôme a écrit : « Il était Africain de naissance et avait enseigné la rhétorique à Rome sous Constantin, et embrassa la religion chrétienne dans une extrême vieillesse. Les traités qu'il a composés contre les Ariens et ses commentaires sur les Epîtres de saint Paul n'ont ni toute la force, ni toute la clarté désirables, parce que, livré presque exclusivement à l'étude des lettres profanes, il n'avait qu'une

CAPUT II

Victorini rhetoris conversionem narrat Simplicianus.

1. — Perrexi ergo ad Simplicianum, patrem in accipienda gratia tua tunc episcopi Ambrosii, et quem vere ut patrem diligebat. Narravi ei circuitus erroris mei. Ubi autem commemoravi legisse me quosdam libros Platonicorum (quos Victorinus, quondam rhetor urbis Romæ, quem christianum defunctum esse audieram, in Latinam linguam transtulisset), gratulatus est mihi, quod non in aliorum philosophorum scripta incidissem, plena fallaciarum et deceptionum secundum elementa hujus mundi : in istis autem, omnibus modis insinuari Deum, et ejus Verbum. Deinde, ut me exhortaretur ad humilitatem Christi, sapientibus absconditam, et revelatam parvulis, Victorinum ipsum recordatus est, quem, Romæ cum esset, familiarissime noverat : deque illo mihi narravit, quod non silebo.

2. — Habet enim magnam laudem gratiæ tuæ confitendam tibi, quemadmodum ille doctissimus senex, et omnium liberalium doctrinarum peritissimus, quique philosophorum tam multa legerat, et dijudicaverat, et dilucidaverat, doctor tot nobilium senatorum; qui etiam ob insigne præclari magisterii, quod cives hujus mundi eximium putant, statuam in Romano foro meruerat et acceperat, usque ad illam ætatem venerator idolorum,

connaissance superficielle des Saintes Ecritures. » Or, personne, quelle que soit son éloquence, ne peut bien raisonner sur des matières qu'il ne sait pas, comme le dit le même saint Jérôme. Il l'appelle Caius Marius Victorinus, (*Livre des Ecrivains ecclésiastiques sur l'Epitre aux Galates.*)

mystères sacrilèges, si chers à toute la noblesse romaine, dont l'engouement se communiquait au peuple et allait jusqu'à l'adoration du chien Anubis, et d'une foule d'autres monstres (1) armés naguère contre Neptune, Vénus et Minerve, vaincus auxquels Rome sacrifiait alors, et que Victorinus avait pendant tant d'années défendus avec une éloquence toute profane. Or, ce vieillard n'avait pas rougi de se faire le serviteur de Jésus-Christ, de renaître enfant dans les eaux du baptême, de courber le front sous le joug de l'humilité et sous l'opprobre de la croix.

3. — Seigneur, Seigneur, qui avez abaissé les cieux et en êtes descendu, qui avez touché les montagnes et les avez embrasées (*Ps.* CXLIII, 5), par quels charmes vous êtes-vous insinué dans ce cœur? Il lisait la Sainte Écriture, il faisait une étude approfondie de tous les livres chrétiens, et disait à Simplicianus, non pas en public, mais en secret, dans l'intimité : « Sais-tu que me voilà chrétien? — Je ne le croirai pas, répondait son ami, je ne te compterai pas au nombre des chrétiens que je ne t'aie vu dans l'Église de Jésus-Christ. » Mais lui reprenait avec ironie : « Sont-ce donc les murailles qui font le chrétien? » Comme il répétait souvent qu'il était chrétien, Simplicianus lui faisait toujours la même réponse, et il ne manquait jamais de répliquer par ce trait de raillerie sur les murailles. Au fond, il appréhendait de blesser ses amis, orgueilleux adorateurs des démons, de peur que, des sommets de Babylone et des cimes des cèdres du Liban que Dieu n'avait pas encore brisés, ne fondissent sur lui de redoutables inimitiés.

4. — Mais la lecture et la méditation l'ayant affermi, il craignit d'être désavoué par Jésus-Christ devant les saints anges s'il

(1) *Et d'une foule d'autres monstres divinisés,* car, selon la remarque de saint Léon, Rome, qui dominait sur presque toutes les nations, s'était rendue l'esclave de toutes leurs erreurs, et elle s'était fait, ce semble, une religion imposante en n'excluant aucun de leurs dogmes erronés. Saint Augustin nous trace un tableau aussi frappant que vrai de la conduite inconsidérée des Romains, prosternés devant les dieux qu'ils avaient vaincus. Le mot *Anubis,* dans la langue égyptienne, signifie chien, et c'est sous cette

sacrorumque sacrilegorum particeps (quibus tunc tota fere Romana nobilitas inflata, spirabat populo etiam Anubem latratorem, et omnigenum Deum monstra, quæ aliquando contra Neptunum et Venerem, contraque Minervam, tela tenuerant, et a se victis jam Roma supplicabat; quæ iste senex Victorinus tot annos ore tricrepo defensitaverat) : non erubuerit esse puer Christi tui, et infans fontis tui, subjecto collo ad humilitatis jugum, et edomita fronte ad crucis opprobrium.

3. — O Domine, Domine, qui inclinasti cœlos, et descendisti : tetigisti montes, et fumigaverunt : quibus modis te insinuasti illi pectori? Legebat, sicut ait Simplicianus, sanctam Scripturam, omnesque christianas litteras investigabat studiosissime, et perscrutabatur : et dicebat Simpliciano non palam, sed secretius et familiarius : « Noveris me jam esse christianum. » Et respondebat ille : « Non credam, nec deputabo te inter christianos, nisi in ecclesia Christi et te videro. » Ille autem irridebat eum, dicens : « Ergo parietes faciunt christianos? » Et hoc sæpe dicebat jam se esse christianum. Et Simplicianus illud sæpe respondebat, et sæpe ab illo parietum irrisio repetebatur. Amicos enim suos verebatur offendere superbos dæmonicolas, quorum ex culmine Babylonicæ dignitatis, quasi ex cedris Libani, quas nondum contriverat Dominus, graviter ruituras in se inimicitias arbitrabatur.

4. — Sed posteaquam legendo et inhiando hausit fir-

forme qu'ils adoraient Mercure, comme le rapporte Servius dans ses notes sur ce vers de l'*Enéide :*

Omnigenûmque deûm monstra et latrator Anubis. (Lib. VIII, 698.)

D'autres auteurs expliquent différemment cette fable. Diodore (liv. IV) fait d'Anubis le fils d'Osiris, qui, en suivant son père dans ses voyages, prit pour emblème l'image d'un chien.

craignait de le confesser devant les hommes (*Matth.* x, 33); il reconnut dès lors qu'il serait coupable d'un grand crime s'il rougissait des mystères de l'humilité du Verbe, lui qui n'avait pas rougi du culte sacrilège de ces démons superbes dont il s'était fait le superbe imitateur. La honte de quitter le mensonge fit place à la honte de trahir la vérité, et, surprenant Simplicianus, il s'écria soudain : « Allons à l'église, je veux être chrétien. » Son ami, transporté de joie, s'empressa de l'y conduire. Aussitôt qu'il eut reçu les premières leçons de vos mystères, il donna son nom pour être régénéré par le baptême (1), à l'étonnement de Rome, à la joie de votre Église. Les superbes, à cette vue, frémissaient, grinçaient des dents et séchaient de rage; mais votre serviteur, ô mon Dieu, avait son espérance en vous et ne donnait plus un regard aux folles vanités et aux mensonges.

5. — Enfin, quand l'heure fut venue de faire la profession de foi, qui consiste en une formule retenue de mémoire, et que récitent ordinairement, en présence des fidèles de Rome, ceux qui demandent l'accès de votre grâce, les prêtres, ajouta Simplicianus, offrirent à Victorinus de la prononcer en particulier, comme il était d'usage de le proposer aux personnes qu'une solennité publique pouvait intimider. Mais lui aima mieux confesser devant la sainte multitude la foi qui devait le conduire au salut; car ce n'était point le salut qu'il enseignait dans son école de rhétorique, et cependant il avait professé publiquement. Si donc il n'avait pas craint d'exposer sa parole au jugement d'une foule d'insensés, combien peu devait-il craindre de prononcer votre parole en présence de votre paisible troupeau!

6. — Il monta, et son nom, répété tout bas par ceux qui le connaissaient, se mêla à un murmure de joie. Et de qui, dans cette enceinte, n'était-il pas connu? Aussi, dans un transport de joie à peine comprimé, chacun disait : « Victorinus! Victorinus! »

(1) *Pour être régénéré,* pour renaître dans l'eau sacrée du baptême, d'où l'on sort comme un enfant nouvellement né, afin de devenir un homme nouveau.

mitatem, timuitque negari a Christo coram angelis sanctis, si eum timeret coram hominibus confiteri; reusque sibi magni criminis apparuit, erubescendo de sacramentis humilitatis Verbi tui, et non erubescendo de sacris sacrilegis superborum dæmoniorum, quæ imitator superbus acceperat : depuduit vanitati, et erubuit veritati : subitoque et inopinatus ait Simpliciano, ut ipse narrabat : « Eamus in ecclesiam; christianus volo fieri. » At ille, non se capiens lætitia, perrexit cum eo. Ubi autem imbutus est primis instructionum sacramentis, non multo post etiam nomen dedit, ut per baptismum regeneraretur, mirante Roma, gaudente Ecclesia. Superbi videbant, et irascebantur ; dentibus suis stridebant et tabescebant. Servo autem suo Dominus Deus erat spes ejus, et non respiciebat in vanitates et insanias mendaces.

5. — Denique ut ventum est ad horam profitendæ fidei (quæ verbis certis conceptis retentisque memoriter de loco eminentiore, in conspectu populi fidelis, Romæ reddi solet ab eis qui accessuri sunt ad gratiam tuam), oblatum esse dicebat Victorino a presbyteris ut secretius redderet; sicut nonnullis, qui verecundia trepidaturi videbantur, offerri mos erat : illum autem maluisse salutem suam in conspectu sanctæ multitudinis profiteri. Non enim erat salus in rhetorica quam docebat, et tamen eam publice professus erat. Quanto minus ergo vereri mansuetum gregem tuum, pronuntians Verbum tuum, debuit qui non verebatur in verbis suis turbas insanorum.

6. — Itaque, ubi ascendit, ut redderet, omnes sibimet invicem, quisque ut eum noverat, instrepuerunt nomen

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Victorinus, par cet exemple mémorable, nous enseigne à ne point rougir de professer publiquement la foi et à craindre Dieu *plutôt que les hommes*.

Sa vue avait excité ce frémissement; le désir de l'entendre le calma bientôt. Il prononça avec une admirable foi le symbole de la vérité, et tous auraient voulu l'enlever dans leur cœur; il s'y trouvait placé: la joie et l'amour étaient les mains qui l'y portaient.

ejus strepitu gratulationis. Quis autem ibi non eum noverat? Et sonuit presso sonitu per ora cunctorum collætantium : Victorinus, Victorinus. Cito sonuerunt exultatione, quia videbant eum : et cito siluerunt intentione, ut audirent eum. Pronuntiavit ille fidem veracem præclara fiducia, et volebant eum omnes rapere intro in cor suum : et rapiebant amando et gaudendo. Hæ rapientium manus erant.

CHAPITRE III

Pourquoi nous éprouvons une joie plus grande lorsque nous retrouvons, ou lorsqu'on nous rend, ou lorsque nous arrachons à un danger certain les choses qui nous sont chères, que si nous ne les avions jamais perdues. D'où vient que Dieu et les anges éprouvent tant de joie à la conversion d'un pécheur.

1. — Dieu bon, que se passe-t-il dans l'homme, pour qu'il ressente plus de joie du salut d'une âme désespérée et de sa délivrance d'un péril extrême, que s'il eût toujours bien espéré d'elle ou que le danger eût été moins grand? Vous-même, Père miséricordieux, vous vous réjouissez plus d'un seul pénitent (1) que de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. (*Luc.* xv, 7.) Et nous, avec quelle joie nous apprenons que le bon Pasteur, aux acclamations des anges, rapporte sur ses épaules la brebis égarée, et que la drachme est remise dans vos trésors, aux applaudissements des voisines de celle qui l'a retrouvée! Les solennelles réjouissances de votre maison nous arrachent des larmes, quand nous lisons de votre enfant prodigue qu'il était mort et qu'il est ressuscité; qu'il était perdu et qu'il est retrouvé. (*Luc.* xv, 32.) Vous vous réjouissez en nous et en vos anges par cette charité qui sanctifie; car vous, toujours le même, vous avez toujours la même connaissance de

(1) *Vous vous réjouissez plus d'un seul pénitent.* « Innocents ou pénitents, dit saint Thomas, les hommes ont plus ou moins de mérite, aux yeux de Dieu, selon qu'ils ont plus ou moins de grâce; mais, toutes choses égales d'ailleurs, l'innocence l'emporte sur la pénitence. Cependant, il est écrit qu'il y a plus de joie dans le ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance des justes. Pourquoi? Parce que le pécheur se relève ordinairement de ses fautes plus prudent, plus humble et plus fervent. Le soldat, dit saint Grégoire, qui, après avoir pris la fuite, revient à la charge et presse l'ennemi vigoureusement, est plus aimé de son capitaine que celui qui ne s'est jamais enfui, mais qui n'a jamais fait non plus un acte de valeur. On peut dire aussi que la même grâce accordée au pécheur, qui a encouru la colère divine, est plus grande que si elle était accordée au juste, qui n'a point mérité les coups de la justice. Ainsi, cent pièces d'argent sont

CAPUT III

Deus et angeli in peccatorum conversione magis gaudent.

1. — Deus bone, quid agitur in homine, ut plus gaudeat de salute desperatæ animæ, et de majore periculo liberatæ quam si spes ei semper affuisset, aut periculum minus fuisset? Etenim tu quoque, misericors Pater, plus gaudes de uno pœnitente, quam de nonaginta novem justis, quibus non opus est pœnitentia. Et nos cum magna jucunditate audimus, cum audimus quam exultantibus angelis pastoris humeris reportetur ovis quæ erraverat; et drachma referatur in thesauros suos collætantibus vicinis, mulieri quæ invenit. Et lacrymas excutit gaudium solemnitatis domus tuæ, cum legitur in domo tua de minore filio, quoniam mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est. Gaudes quippe in nobis et in angelis tuis sancta charitate sanctis. Nam tu semper idem, qui ea quæ non semper nec eodem modo sunt, eodem modo semper nosti omnia. Quid ergo agitur in anima, cum amplius delectatur inventis aut redditis

un plus grand présent lorsqu'on les donne à un pauvre que lorsqu'on les donne à un roi. » (P. I, q. xx, art. 4, ad 4.)

« Une excellente doctrine de saint Thomas, dit Bossuet (*Oraison fun. de Marie-Thérèse*), concilie toutes choses. Dieu témoigne plus d'amour au juste toujours fidèle, il en témoigne davantage aussi au pécheur réconcilié; mais en deux manières différentes. L'un paraîtra plus favorisé, si l'on a égard à ce qu'il est, et l'autre si l'on remarque d'où il est sorti. Dieu conserve au juste un plus grand don; il retire le pécheur d'un plus grand mal. Le juste semblera plus avantagé si l'on pèse son mérite, et le pécheur plus chéri si l'on considère son indignité. Le père du prodigue l'explique lui-même : « Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous. » C'est ce qu'il dit à celui à qui il conserve un plus grand don : « Il fallait se réjouir parce que votre frère était mort et il

ce qui change et n'est pas toujours. Que se passe-t-il donc dans l'âme, pour qu'elle éprouve plus de joie à retrouver ce qu'elle aime, qu'à le posséder constamment? Tout l'atteste, tout est plein de témoignages qui crient : « Il en est ainsi. »

2. — Un général triomphe après la victoire; il n'aurait pas vaincu s'il n'eût pas combattu; plus grand a été le péril du combat, plus grande est la joie du triomphe. Un vaisseau est battu de la tempête, menacé du naufrage, les passagers pâlissent en face de la mort; le ciel et la mer s'apaisent; l'excès de la joie naît de l'excès de la crainte. Une personne aimée est malade, son pouls présente des symptômes alarmants; tous ceux qui désirent sa guérison souffrent dans leur cœur; elle est sauvée, et bien qu'elle marche à peine, c'est un bonheur tel qu'il n'en fut jamais quand elle avait toute la vigueur de la santé.

3. — Et les plaisirs de cette vie, ce n'est pas seulement au prix de désagréments imprévus et involontaires qu'on se les procure, mais par des peines calculées et consenties. Nul est le plaisir de boire et de manger, s'il n'est assaisonné de faim et de soif. Les gens adonnés au vin prennent des mets salés, afin de calmer ensuite l'irritation désagréable par la boisson qui leur plaît. Il est de règle que la fiancée ne sera pas conduite immédiatement à son époux, afin que celui-ci ne méprise pas, quand on la lui donne, celle que ses soupirs n'auraient pas appelée. Ainsi dans l'abomination des voluptés coupables, dans les plaisirs honnêtes et permis, dans la sincérité d'une amitié pure, dans ce retour de l'enfant mort et ressuscité, perdu et retrouvé, partout la joie est d'autant plus vive qu'elle succède à de plus grandes peines.

4. — Pourquoi cela, Seigneur, mon Dieu, quand vous êtes

est ressuscité; » c'est ainsi qu'il parle de celui qu'il retire d'un plus grand abîme de maux. Ainsi les cœurs sont saisis d'une joie soudaine par la grâce inespérée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde. Mais on ne laisse pas de lui préférer la constante sérénité d'une saison plus bénigne : et, s'il nous est permis

rebus quas diligit, quam si eas semper habuisset? Contestantur enim et cætera, et plena sunt omnia testimoniis clamantibus : ita est.

2. — Triumphat victor imperator; et non vicisset, nisi pugnavisset; et quanto majus periculum fuit in prælio, tanto majus est gaudium in triumpho. Jactat tempestas navigantes, minaturque naufragium : omnes futura morte pallescunt. Tranquillatur cœlum et mare, et exultant nimis, quoniam timuerunt nimis. Æger est charus, et vena ejus malum renuntiat; omnes qui eum salvum cupiunt ægrotant simul animo. Fit ei recte, et nondum ambulat pristinis viribus; et fit jam tale gaudium, quale non fuit cum antea salvus et fortis ambularet.

3. — Easque ipsas voluptates humanæ vitæ, etiam non inopinatis et præter voluntatem irruentibus, sed institutis et voluntariis molestiis, homines acquirunt. Edendi et bibendi voluptas nulla est, nisi præcedat esuriendi et sitiendi molestia. Et ebriosi quædam salsiuscula comedunt, quo fiat molestus ardor, quem dum extinguit potatio, fit delectatio. Et institutum est, ut jam pactæ sponsæ non tradantur statim, ne vilem habeat maritus datam, quam non suspiraverit sponsus dilatam. Hoc in turpi et execranda lætitia : hoc in ea quæ concessa et licita est : hoc in ipsa sincerissima honestate amicitiæ : hoc in eo qui mortuus erat et revixit, perierat et inventus est. Ubique majus gaudium molestia majore præceditur.

4. — Quid est hoc, Domine Deus meus, cum tu æter-

d'expliquer les sentiments du Sauveur par ces sentiments humains, il s'émeut plus sensiblement sur les pécheurs convertis qui sont sa nouvelle conquête; mais il réserve une plus douce familiarité aux justes qui sont ses anciens et perpétuels amis..... »

pour vous-même le sujet d'une joie éternelle, et que plusieurs de vos créatures goûtent auprès de vous des plaisirs sans cesse renaissants? Pourquoi ce monde inférieur passe-t-il ainsi, par une continuelle alternative, de l'abondance à la misère, de la guerre à la paix? Est-ce une condition de sa nature (1) et n'avez-vous point voulu lui accorder davantage, tandis que depuis les sommets des cieux jusqu'aux profondeurs de la terre, depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles, depuis l'ange jusqu'au vermisseau, depuis le premier des mouvements jusqu'au dernier, vous avez dispensé tous les biens et disposé tous vos ouvrages chacun en son temps et en son lieu? Mon Dieu, que vous êtes sublime dans les hauteurs et profond dans les abîmes! Vous n'êtes jamais loin, et pourtant, quelle peine pour revenir à vous! A l'œuvre, Seigneur; réveillez-nous, rappelez-nous, embrasez, entraînez, consumez, charmez! Et nous, aimons, courons!

(1) *Est-ce une condition de sa nature?* Saint Augustin attribue avec raison à la mutabilité de la nature créée la cause de la joie qui succède à la tristesse produite par les dangers. On peut aussi ajouter que l'amour, qui

num tibi tu ipse sis gaudium, et quædam de te circa te semper gaudeant? Quid est, quod hæc rerum pars alternat defectu et profectu, offensionibus et conciliationibus? An is est modus earum, et tantum dedisti eis, cum a summis cœlorum usque ad ima terrarum, ab initio usque in finem sæculorum, ab angelo usque ad vermiculum, a motu primo usque ad extremum, omnia genera bonorum, et omnia justa opera tua, suis quæque sedibus locares, et suis quæque temporibus ageres? Heu mihi, quam excelsus es in excelsis, et quam profundus in profundis! et nusquam recedis, et vix redimus ad te. Age, Domine, et fac; excita et provoca nos : accende, et rape; flagra, dulcesce : jam amemus, et curramus.

s'endort au sein de la sécurité, puise une nouvelle vivacité au milieu des épreuves. Aussi, lorsqu'un danger quelconque a menacé une personne qui nous était chère, nous éprouvons une joie d'autant plus vive quand nous voyons que ce danger a disparu, parce que la grandeur de la crainte a réveillé dans notre âme toute la vivacité de l'amour qui semblait endormi.

CHAPITRE IV

La conversion des hommes qui, comme Victorinus, ont une plus grande autorité excite une joie plus grande, parce qu'ils sont plus connus et qu'ils sont pour les autres un grand exemple.

1. — Combien reviennent à vous d'un abîme d'aveuglement plus profond que celui de Victorinus et s'approchent, et reçoivent le rayon de votre lumière, et, avec elle, le pouvoir de devenir enfants de Dieu! Mais, moins connus des hommes, ils procurent par leur retour moins de joie même à ceux qui les connaissent. C'est que la joie commune à un grand nombre est plus abondante en chacun, parce qu'elle s'accroît et s'enflamme au contact. Et puis, les hommes connus ont plus d'autorité pour entraîner la foule sur leurs pas dans la voie du salut. Voilà pourquoi ceux-là même qui les ont devancés éprouvent plus de satisfaction: ils savent qu'ils n'auront pas à se réjouir pour eux seuls. Loin de moi la pensée de prétendre que, dans votre maison, les riches soient préférés aux pauvres, les nobles aux roturiers, puisque vous avez choisi ce qui est faible dans le monde pour confondre ce qui est fort; ce qui est vil et méprisable et ce qui est comme n'étant pas, pour anéantir ce qui est. (*I Cor.* 1, 27-28.)

2. — Et pourtant, celui par qui vous avez prononcé ces paroles, celui qui s'appelait le dernier de vos apôtres, vainqueur du proconsul Paul qu'il avait soumis au joug si doux de Jésus-Christ et enrôlé au service du grand Roi, voulut échanger son nom de Saul contre celui de Paul (1), en mémoire d'un si éclatant

(1) *Il voulut échanger son nom de Saul contre celui de Paul.* On peut voir dans Baronius les différentes raisons pour lesquelles l'Apôtre a échangé ainsi son nom. Saint Augustin pense ici que ce nom fut donné à l'Apôtre comme un souvenir éclatant de la victoire qu'il remporta sur le proconsul Sergius Paulus en le convertissant à Jésus-Christ. En effet, ce n'est que depuis ce temps qu'on le trouve appelé de ce nom, et il n'a point, dans tout le reste de sa vie, porté d'autre nom que celui de Paul. Il est donc on ne

CAPUT IV

Quare plus lætandum sit in conversione nobilium.

1. — Nonne multi ex profundiore tartaro cæcitatis quam Victorinus, redeunt ad te et accedunt, et illuminantur recipientes lumen, quod si qui recipiunt, accipiunt a te potestatem, ut filii tui fiant? Sed si minus noti sunt populis, minus de illis gaudent, etiam qui noverunt eos. Quando enim cum multis gaudetur, et in singulis uberius est gaudium, quia fervefaciunt se, et inflammantur ex alterutro. Deinde quod multis noti, multis sunt auctoritati ad salutem, et multis præeunt secuturis. Ideoque multum de illis, et qui eos præcesserunt, lætantur : quia non de solis lætantur. Absit enim, ut in tabernaculo tuo præ pauperibus, accipiantur personæ divitum, aut præ ignobilibus nobiles : quando potius infirma mundi elegisti, ut confundares fortia; et ignobilia hujus mundi elegisti, et contemptibilia et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt evacuares.

2. — Et tamen idem minimus Apostolorum tuorum, per cujus linguam tu ista verba sonuisti, cum Paulus proconsul per ejus militiam debellata superbia sub lene

peut plus vraisemblable que ce nom lui fut alors donné en mémoire de cette conversion signalée du proconsul Sergius Paulus, et aussi comme une leçon d'humilité, car Paul veut dire *petit*, et le souvenir d'une si glorieuse victoire a pu exciter le grand Apôtre et les autres fidèles à célébrer les louanges de Dieu.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Saint Augustin nous apprend ici qu'il n'y a d'autre raison de préférer les hommes distingués par leur naissance, ou leurs dignités, aux gens de condition obscure, qu'autant qu'ils peuvent rendre de plus grands services à l'Église par l'autorité de leurs exemples.

triomphe. (*Act.* XIII, 7-12.) Car l'ennemi est d'autant plus complètement vaincu qu'on lui enlève celui qu'il possède avec plus d'empire et par qui il en possède plusieurs. Satan tient les grands par l'orgueil, et le vulgaire par l'autorité de leurs exemples. Or, plus on aime à se figurer le cœur de Victorinus comme une citadelle inexpugnable et sa langue comme un dard acéré dont il avait tué tant d'âmes, plus l'enthousiasme de vos enfants devait éclater, quand ils voyaient que notre Roi avait enchaîné le *fort armé*, et que, de ses dépouilles purifiées, il avait fait un trophée à votre gloire et d'utiles instruments pour toute bonne œuvre. (*Matth.* XII, 29; *II Tim.* II, 21.)

jugum Christi tui missus esset, regis magni provincialis effectus, ipse quoque ex priore Saulo Paulus vocari amavit, ob tam magnæ victoriæ insigne. Plus enim hostis vincitur in eo quem plus tenet, et de quo plures tenet. Plus autem superbos tenet nomine nobilitatis, et de his plures nomine auctoritatis. Quando igitur gratius cogitabatur Victorini pectus, quod tanquam inexpugnabile receptaculum diabolus obtinuerat; et Victorini lingua, quo telo grandi et acuto multos peremerat: tanto abundantius exultare oportuit filios tuos, quia rex noster alligabit fortem, et videbant vasa ejus erepta mundari, et aptari in honorem tuum, et fieri utilia Domino ad omne opus bonum.

CHAPITRE V

Augustin brûlait du désir d'imiter Victorinus, mais il en était empêché par la violence de la concupiscence et la tyrannie des habitudes criminelles.

1. — A peine votre serviteur Simplicianus m'avait-il raconté la conversion de Victorinus, que je brûlais déjà de l'imiter. Et c'était ce qu'il s'était proposé en me la racontant. Il ajouta que, sous le règne de l'empereur Julien (1), une loi ayant interdit aux chrétiens l'enseignement des lettres et de l'éloquence, Victorinus s'était empressé de s'y soumettre, préférant aux vaines déclamations de l'école votre Verbe, qui rend éloquente la langue des enfants (*Sap.* x, 21); et moi j'admirais le bonheur et le courage qu'il avait eus de se ménager tant de loisir pour vous. C'est après un tel loisir que je soupirais, enchaîné, non plus par des liens étrangers, mais dans les fers de ma volonté. L'ennemi tenait en sa main mon vouloir; il en avait fait une chaîne et m'en avait garrotté. Car la volonté pervertie fait la passion; l'asservissement à la passion fait l'habitude, et l'habitude à laquelle on ne résiste pas devient une nécessité. C'étaient là comme autant d'anneaux enlacés, dont s'était formée cette chaîne de mon dur esclavage. Si je sentais naître en moi une volonté nouvelle de vous servir sans intérêt, et de jouir de vous, mon Dieu, ma seule vraie joie, elle était trop faible encore pour triompher de l'autre, que l'habitude avait fortifiée. Ainsi deux volontés, l'une ancienne, l'autre nouvelle, l'une charnelle, l'autre spirituelle, étaient aux prises, et mon âme s'usait dans ces discordes.

(1) *Sous le règne de l'empereur Julien,* etc. Cet empereur défendit aux chrétiens d'enseigner la grammaire et la rhétorique, au témoignage de Baronius, qui s'efforce de prouver, par les termes mêmes du décret, qu'il défendait aux chrétiens d'enseigner, mais non d'apprendre les belles-lettres. Toutefois, comme de très graves auteurs et saint Augustin lui-même affirment que la double défense d'enseigner et d'apprendre était faite aux chrétiens.

CAPUT V

Quæ remorabantur a conversione Augustinum.

1. — Sed ubi mihi homo tuus Simplicianus de Victorino ista narravit, exarsi ad imitandum. Ad hoc enim et ille narraverat. Posteaquam vero et illud addidit, quod imperatoris Juliani temporibus lege data prohibiti sunt christiani docere litteraturam et oratoriam : quam legem ille amplexus, loquacem scholam deserere maluit quam Verbum tuum, quo linguas infantium facis disertas : non mihi fortior quam felicior visus est, quia invenit occasionem vacandi tibi. Cui rei ego suspirabam ligatus, non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate. Velle meum tenebat inimicus, et inde mihi catenam fecerat, et constrinxerat me. Quippe ex voluntate perversa, facta est libido : et dum servitur libidini, facta est consuetudo; et dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas. Quibus quasi ansulis sibimet innexis (unde catenam appellavi), tenebat me obstrictum dura servitus. Voluntas autem nova, quæ mihi esse cœperat, ut te gratis colerem, fruique te vellem, Deus sola certa jucunditas, nondum erat idonea ad superandum priorem vetustate roboratam. Ita duæ voluntates meæ, una vetus, alia nova, illa carnalis, illa spiritualis, confligebant inter se, atque discordando dissipabant animam meam.

je croirais assez volontiers que l'empereur Julien publie un autre édit qui interdisait à la jeunesse chrétienne l'étude des lettres et de l'éloquence. A l'occasion du premier décret, un grand nombre de personnages distingués, parmi lesquels Victorinus, abandonnèrent, par amour pour Jésus-Christ, leurs chaires de rhétorique et de grammaire.

2. — Je comprenais ainsi par ma propre expérience ce que j'avais lu, que la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit à ceux de la chair. (*Galat.* v, 17.) De part et d'autre, c'était bien moi; mais il y avait plus de moi dans le bien que j'approuvais que dans le mal que je haïssais. Dans le mal, je n'étais presque plus pour rien; j'en souffrais plutôt que je ne le faisais volontairement. Et cependant, l'habitude, si forte contre moi, venait de moi, puisque ma volonté m'avait amené où je ne voulais plus être. Et qui oserait se plaindre de ce que le pécheur porte la juste peine de son péché? Je n'avais même plus l'excuse d'attribuer mes lenteurs à vous servir, en méprisant le siècle, aux incertitudes de mon esprit: car la vérité était pour moi manifeste; mais, attaché à la terre, je refusais de m'enrôler à votre service et je craignais la délivrance comme on devrait craindre la servitude. Ainsi le fardeau du siècle pesait sur moi comme le doux accablement du sommeil; mes pensées, que j'élevais vers vous, ressemblaient aux efforts d'un homme qui voudrait s'éveiller, mais qui retombe enseveli dans son assoupissement. Sans doute, il n'est personne qui voulût dormir toujours; le bon sens préfère la veille au sommeil; toutefois, on diffère souvent à secouer la torpeur qui enchaîne les membres et à laquelle on s'abandonne à regret, quoique l'heure du lever soit venue. De même, j'avais la certitude qu'il valait mieux me livrer à votre amour que de m'abandonner à ma passion.

3. — J'approuvais le premier parti qui triomphait (1) dans

(1) *J'approuvais le premier parti,* etc. Certaines éditions, contre l'autorité des Bénédictins, ont rétabli la négation *non vincebat.* Le sens est plus raisonnable et plus logique; mais on comprend, d'après les deux textes, la lutte qui se livrait dans l'esprit et la volonté d'Augustin, ne disant pas non mais n'ayant pas encore le courage de dire oui.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. La chaîne qui retient captifs les impies au milieu de crimes énormes est composée de quatre anneaux: 1° la volonté perverse, volonté faible encore dans les commencements, par exemple lorsqu'on commet le premier

2. — Sic intelligebam, meo ipso experimento, id quod legeram, quando caro concupisceret adversus spiritum, et spiritus adversus carnem. Ego quidem in utroque ; sed magis ego in eo quod in me approbabam, quam in eo quod in me improbabam. Ibi enim magis jam non ego : quia ex magna parte id patiebar invitus, quod faciebam volens. Sed tamen consuetudo adversus me pugnacior ex me facta erat; quoniam volens, quo nollem, perveneram. Et quis jure contradiceret, cum peccantem justa pœna sequeretur? Et non erat jam illa excusatio, qua ludere mihi solebam, propterea nondum me contempto sæculo servire tibi, quia incerta mihi esset perceptio veritatis; jam enim et ipsa certa erat. Ego autem adhuc terræ obligatus, militare tibi recusabam; et impedimentis omnibus sic timebam expediri, quemadmodum impediri timendum est. Ita sarcina sæculi, velut somno assolet, dulciter premebar; et cogitationes quibus meditabar in te, similes erant conatibus expergisci volentium : qui tamen, superati soporis altitudine, remerguntur. Et, sicut nemo est qui dormire semper velit, omniumque sano judicio vigilare præstat : differt tamen plerumque homo somnum excutere, cum gravis torpor in membris est, eumque jam displicentem carpit libentius, quamvis surgendi tempus advenerit : ita certum habebam, esse melius tuæ charitati me dedere, quam meæ cupiditati cedere.

3. — Sed illud placebat, et vincebat : hoc libebat et

péché d'impureté; 2° à la volonté perverse succède la passion, c'est-à-dire qu'après l'expérience qu'on a faite de la volupté, les désirs de la concupiscence s'enflamment et portent violemment à de nouveaux péchés; 3° vient ensuite l'habitude qui entraîne l'âme à des actes répétés; 4° enfin la nécessité, c'est-à-dire une habitude si forte qu'elle ôte tout espoir de résistance et en retient un si grand nombre sous le dur et honteux esclavage de l'im-

mon esprit; je cédais à l'autre qui captivait ma volonté. Et que vous répondre, lorsque vous me disiez : « Lève-toi, toi qui dors.... ; lève-toi d'entre les morts, et Jésus-Christ t'illuminera ! » (*Ephes.* v, 14.) Entouré d'éclatants témoignages, convaincu de la vérité, je n'avais à vous opposer que ces paroles languissantes et comme endormies : « Tout à l'heure ! Encore un instant !..... » Mais ce *tout à l'heure* durait toujours, cet *instant* ne finissait pas ! Vainement je trouvais, selon l'homme intérieur, des charmes dans votre loi ; une autre loi, dans ma chair, luttait contre la loi de mon esprit et me faisait subir la loi du péché, dont je devenais ainsi l'esclave. Car la loi de péché, c'est cette force de l'habitude qui entraîne l'esprit et le retient captif malgré lui, et pourtant à bon droit, puisqu'il est volontairement asservi. Malheureux homme ! Qui pouvait me délivrer de ce corps de mort, sinon votre grâce, par Jésus-Christ Notre-Seigneur ?

pureté, de l'ivrognerie, de la paresse. C'est là cet abîme profond où l'homme une fois descendu méprise à la fois Dieu et les hommes (*Prov.* XVIII, 3), ou du moins, tout en approuvant le bien, suit obstinément la voie du mal et de la perdition.

D'après saint Augustin, une des lois de l'amour, c'est qu'il se fortifie par l'habitude, et il met parfaitement en lumière cette vérité un peu trop négligée peut-être par quelques psychologues contemporains. Quand un homme jouit d'un objet qu'il aime, les plaisirs que cet objet lui cause enfoncent dans tout son être des impressions si vives et si profondes, qu'il ne soupire plus qu'après le moment où il les sentira se renouveler, et qu'il les renouvelle le plus souvent possible. Avec le renouvellement de ces impressions, le besoin de les renouveler augmente encore et finit par être irrésistible et, pour ainsi dire, fatal. C'est ainsi que l'amour devient passion, la passion habitude, l'habitude nécessité, et que l'homme se trouve comme enlacé dans les anneaux d'une chaîne qu'il ne peut rompre. Nul n'a décrit plus vivement que saint Augustin cet état d'une âme qui veut le bien, qui l'aime, et qui se laisse entraîner au mal par la force d'une habitude devenue presque invincible.

« Deux obstacles presque invincibles, dit Bossuet (*Sur la Pénitence*), nous empêchent d'être les maîtres de nos volontés : l'inclination et l'habitude. L'inclination rend le vice aimable, l'habitude le rend nécessaire. Nous n'avons pas en notre pouvoir ni le commencement de l'inclination, ni la fin de l'habitude. »

« L'inclination nous enchaîne et nous jette dans une prison, l'habitude

vincebat. Non enim erat quod tibi responderem, dicenti mihi : Surge qui dormis, et exurge a mortuis; et illuminabit te Christus : et undique ostendendi vera te dicere, non erat omnino quod responderem veritate convictus, nisi tantum verba lenta et somnolenta : « Modo, ecce modo : sine paululum. » Sed *modo, et modo* non habebant modum : et *sine paululum* in longum ibat. Frustra condelectabar legi tuæ secundum interiorem hominem, cum lex alia in membris meis repugnaret legi mentis meæ, et captivum me duceret in legem peccati, quæ in membris meis erat. Lex enim peccati est violentia consuetudinis, qua trahitur et tenetur etiam invitus animus, eo merito quo in eam volens illabitur. Miserum ergo me, quis liberaret de corpore mortis hujus, nisi gratia tua, per Jesum Christum Dominum nostrum?

nous y enferme et mure la porte sur nous, pour ne nous laisser plus aucune sortie. » (S. Aug., *in ps. CVI*, n° 5.)

2. La lutte que doit soutenir contre la concupiscence celui qui cherche à sortir de l'habitude invétérée du péché, est grande; mais elle ne peut être une excuse pour le pécheur, parce que c'est de son plein gré qu'il s'est jeté dans cette difficulté et que c'est justement qu'il en subit les conséquences. D'ailleurs, ce n'est pas absolument malgré lui qu'il est entraîné dans le mal, mais seulement dans un certain sens et en tant qu'il ne voudrait point pécher, qu'il ne voudrait point s'enivrer, s'il n'y était entraîné par l'habitude, par l'occasion, par le respect humain.

3. Quoi de plus propre à détourner de l'habitude du péché mortel, que la considération de cette chaîne misérable qui en retient un si grand nombre dans le vice, sans espoir de conversion, et les précipite dans l'enfer !

4. On ne peut triompher de cette habitude invétérée du péché, que le saint Docteur appelle par antonomase *la loi du péché*, que par une grâce toute particulière de Dieu, grâce que doivent demander, par de ferventes prières, et le pécheur lui-même et ceux qui s'efforcent de le ramener à Dieu.

5. Saint Augustin nous apprend ici quel est le premier degré qui conduit à la pénitence et à la réforme de la vie, c'est de connaître qu'il vaut mieux servir Dieu que ses passions et de concevoir le désir de mettre cette vérité en pratique. La lecture de ce chapitre sera on ne peut plus utile à celui qui voudra sérieusement se repentir et changer de vie. Il verra au chapitre suivant avec quelle facilité s'acquiert l'amitié de Dieu.

CHAPITRE VI

Pontitianus raconte à Augustin et à Alypius la conversion de deux seigneurs de la cour de César, qui se convertirent après avoir lu la vie de saint Antoine.

1. — Comment vous m'avez délivré du lien si fort des désirs charnels et de l'esclavage du siècle, je vais le dire à la gloire de votre nom, Seigneur, mon Rédempteur et mon secours. Ma vie était la même; au milieu d'anxiétés croissantes, je soupirais continuellement vers vous. Je fréquentais votre Église autant que le permettaient les occupations sous le poids desquelles je gémissais. Alypius était auprès de moi; sorti pour la troisième fois de la charge d'assesseur, il attendait en repos l'occasion de vendre des consultations d'avocat, comme je vendais moi-même des leçons d'éloquence, si toutefois l'éloquence est une denrée (1) qu'on peut acheter ainsi. Pour Nebridius, il avait fait à notre amitié le sacrifice d'aller suppléer dans sa chaire le grammairien Verecundus, citoyen de Milan, notre intime ami, qui nous en avait témoigné le vif désir, nous demandant, au nom de l'amitié, quelqu'un de nous pour lui rendre ce service, dont il avait un pressant besoin.

2. — Ce ne fut donc pas l'intérêt qui décida Nebridius (2).

(1) *Si toutefois l'éloquence est une denrée.* Si elle peut être apprise et enseignée; car, comme le dit ailleurs le saint Docteur, si l'esprit fait défaut, on ne comprend pas même les préceptes de la rhétorique, et si les efforts multipliés de celui qui les enseigne parviennent à en donner une légère connaissance, cette connaissance ne sert absolument de rien. Supposez, au contraire, un esprit actif et pénétrant: il apprendra bien plus facilement l'éloquence en lisant, en écoutant les hommes éloquents, qu'en étudiant les préceptes de l'éloquence. (*De la Doctrine chrétienne,* ch. III.) Le saint Docteur rapporte ici l'avis de Cicéron, que si l'éloquence ne s'apprend promptement, elle ne s'apprend jamais. (*De l'Orateur.*)

C'est une maxime reçue, il est vrai, qu'on naît poète et qu'on devient orateur; mais, à vrai dire, toutes proportions gardées, nous pouvons affirmer qu'on naît poète, on naît orateur, on naît philosophe, on naît géomètre. Ajoutons même, quoique dans un sens plus restreint, on naît théologien;

CAPUT VI

Pontitianus narrat Antonii, monachi Ægyptii, vitam.

1. — Et de vinculo quidem desiderii concubitus, quo arctissime tenebar, et sæcularium negotiorum servitute, quemadmodum me exemeris, narrabo, et confitebor nomini tuo, Domine, adjutor meus et redemptor meus. Agebam solita, crescente anxietudine, et quotidie suspirabam tibi. Frequentabam ecclesiam tuam quantum vacabat ab eis negotiis sub quorum pondere gemebam. Mecum erat Alypius, otiosus ab opere jurisperitorum post assessionem tertiam, expectans quibus iterum consilia venderet, sicut ego vendebam dicendi facultatem, si qua docendo præstari potest. Nebridius autem amicitiæ nostræ cesserat, ut omnium nostrum familiarissimo Verecundo Mediolanensi et civi et grammatico subdoceret, vehementer desideranti, et familiaritatis jure flagitanti, de numero nostro fidele adjutorium, quo indigebat nimis.

2. — Non itaque Nebridium cupiditas commodorum

de telle sorte que c'est l'art qui vient en aide à la nature, et non la nature qui est l'auxiliaire de l'art.

(2) *Ce ne fut donc pas l'intérêt*, la perspective du gain, qui détermina Nebridius. Nebridius s'appliqua avec une ardeur inouïe à l'étude de la sagesse et de la vérité; il consacrait à cette étude tout le temps que ses occupations pouvaient lui laisser. Il recherchait avec un zèle infatigable, dit ailleurs saint Augustin, la solution des questions obscures qui avaient rapport à la religion, et il ne pouvait souffrir qu'on se contentât d'une courte réponse faite à une question importante. Il supportait difficilement celui qui lui adressait une semblable demande, et, si la condition de cette personne le lui permettait, il prenait un air indigné et une voix menaçante : « Vous êtes indigne, lui disait-il, de vous occuper de ces matières, puisque vous ignorez l'étendue et les développements que comporte ou qu'exige la solution d'aussi graves questions. » (*Lettre XXIII.*)

Il pouvait, s'il eût voulu, tirer des lettres un plus grand profit; mais, par bienveillance, il se rendit à nos prières, doux et tendre ami! Sa conduite fut pleine de prudence; il évita soigneusement d'être connu des grands du siècle, dont le commerce aurait pu troubler son esprit, qu'il voulait garder libre, et ses loisirs, qu'il consacrait, aussi longtemps que possible, à méditer, à lire, à écouter ce qui touche à la sagesse.

3. — Un jour qu'il était absent, je ne sais plus pourquoi, nous reçûmes, Alypius et moi, la visite d'un de nos compatriotes d'Afrique, nommé Pontitianus, l'un des premiers officiers militaires du palais. J'ignore ce qu'il voulait de nous. Nous nous assîmes pour converser. Apercevant par hasard un livre sur une table de jeu qui se trouvait devant nous, il le prit, il l'ouvrit; c'était l'Apôtre Paul. Il ne s'y attendait certainement pas, croyant trouver un des auteurs que je m'usais à commenter. Il sourit, me félicita du regard, étonné de trouver sous mes yeux ce livre, et ce livre seul. C'était un fidèle chrétien, souvent prosterné devant vous à l'église, ô mon Dieu, en de longues oraisons. Je lui avouai que la Sainte Écriture faisait ma principale étude. Alors, il fut amené par la conversation à nous parler d'Antoine, solitaire d'Égypte (1), dont le nom, si glorieux parmi vos serviteurs, nous était encore inconnu. Il s'en aperçut et insista sur ce sujet, révélant ce grand homme à notre ignorance, dont il ne pouvait assez s'étonner.

4. — Pleins de stupeur et d'admiration, nous écoutions le récit de ces authentiques merveilles, opérées récemment et presque de nos jours, au sein de la vraie foi, dans l'Église catholique. Nous étions également surpris, nous d'apprendre

(1) *Amené par la conversation à nous parler d'Antoine, solitaire d'Egypte.* Il était né de parents nobles et riches. Etant entré jeune encore dans une église, il y entendit ces paroles : « Si vous voulez être parfait, allez, et vendez tout ce que vous avez, etc. » (*Matth.* XIX, 21.) Il regarda ces paroles comme dites pour lui, renonça à tous ses biens, suivit Jésus-Christ dépouillé de tout et embrassa la vie solitaire. (Voir *Histoire de sainte Monique,* p. 332, la belle page de Mgr Bougaud sur la vie religieuse dont les déserts de l'Egypte et de la Thébaïde étaient embaumés.)

eo traxit (majora enim posset, si vellet de litteris agere) : sed officio benevolentiæ, petitionem nostram contemnere noluit amicus dulcissimus et mitissimus. Agebat autem illud prudentissime cavens innotescere personis secundum hoc sæculum majoribus, devitans in eis omnem inquietudinem animi, quem volebat habere liberum, et quam multis posset horis feriatum ad quærendum aliquid vel legendum, vel audiendum de sapientia.

3. — Quodam igitur die, non recolo causam, qua erat absens Nebridius, cum ecce ad nos domum venit ad me et Alypium Pontitianus quidam civis noster, in quantum Afer, præclare in palatio militans. Nescio quid a nobis volebat : et consedimus, ut colloqueremur. Et forte supra mensam lusoriam, quæ ante nos erat, attendit codicem; tulit, aperuit : invenit Apostolum Paulum, inopinate sane; putaverat enim aliquid de libris quorum professio me conterebat. Tum vero arridens, meque intuens gratulatorie miratus est, quod eas et solas præ oculis meis litteras repente comperisset. Christianus quippe et fidelis erat, et spe tibi Deo nostro prosternebatur in ecclesia, crebris et diuturnis orationibus. Cui ego cum indicassem illis me Scripturis curam maximam impendere, ortus est sermo (ipso narrante) de Antonio Ægyptio monacho; cujus nomen excellenter clarebat apud servos tuos, nos autem usque in illam horam latebat. Quod ille ubi comperit, immoratus est in eo sermone, insinuans tantum virum ignorantibus, et admirans eamdem nostram ignorantiam.

4. — Stupebamus autem audientes tam recenti memoria et prope nostris temporibus testatissima mirabilia tua, in fide recta et catholica Ecclesia. Omnes mirabamur : et nos, quia tam magna erant; et ille, qui inaudita nobis

ces prodiges, lui d'être le premier à nous les révéler. Puis il parla des pieux troupeaux monastiques, du parfum de vertus qui s'en exhale, et de cette fécondité du désert dont nous ne savions rien. A Milan même, hors des murs, était un monastère (1) rempli de bons frères, entretenu par Ambroise, et nous l'ignorions ! Il continuait de parler, et nous l'écoutions en silence. Il en vint à nous raconter qu'un jour, à Trèves, l'empereur passant l'après-midi au spectacle du cirque, trois de ses compagnons et lui allèrent se promener dans les jardins attenant aux murs de la ville. Comme ils marchaient deux à deux, ils se séparèrent. Les deux qui n'étaient pas avec Pontitianus, allant au hasard, entrèrent dans une cabane où vivaient quelques-uns de ces pauvres volontaires, vos serviteurs, auxquels le royaume de Dieu appartient (*Matth.* v, 3), et là ils trouvèrent un manuscrit de la vie d'Antoine.

5. — L'un d'eux se met à lire, il admire, il s'enflamme et, tout en lisant, il songe à embrasser une telle vie, à quitter la milice du siècle pour votre service. Ils étaient l'un et l'autre *agents d'affaires* de l'empereur (2). Rempli soudain du divin amour et d'une sorte de honte, il s'irrite contre lui-même ; puis, regardant son ami : « Dis-moi, je te prie, où prétendons-nous parvenir par tant de fatigues? Que cherchons-nous? Pourquoi servons-nous? Notre plus grand espoir au palais n'est-il pas de devenir amis de l'empereur? Et là même, quelle fragilité ! Que de périls ! Périls sans nombre pour arriver à un plus grand péril ! Et puis, quand cela sera-t-il? Au contraire, ami de Dieu, si je veux l'être, je le suis à l'instant. »

(1) *A Milan même était un monastère.* C'est dans ce monastère que Jovinien et les complices de son impiété parvinrent à se cacher quelque temps sous un nom catholique et les dehors de la religion. Mais cette maison, asile sacré de la piété la plus vive et de la discipline la plus sévère, eut bientôt, comme la mer, rejeté ces cadavres qu'elle renfermait dans son sein, selon la remarque de Baronius. C'est pour les religieuses de Milan que saint Ambroise avait écrit ses trois livres *Des Vierges,* et composait alors son traité *De la Virginité.*

(2) *Ils étaient l'un et l'autre agents d'affaires de l'empereur.* C'était un

erant. Inde sermo ejus devolutus est ad monasteriorum greges, et mores suaveolentiæ tuæ et ubera deserta eremi, quorum nos nihil sciebamus. Et erat monasterium Mediolani plenum bonis fratribus extra urbis mœnia, sub Ambrosio nutritore; et non noveramus. Pertendebat ille, et loquebatur adhuc, et nos intenti tacebamus. Unde incidit, ut diceret, nescio quando se et tres alios contubernales suos nimirum apud Treveros, cum Imperator pomeridiano circensium spectaculo teneretur, exiisse deambulatum in hortos muris contiguos; atque illic, ut forte combinati spatiabantur, unum secum seorsum, et alios duos itidem seorsum, pariter digressos: sed illos vagabundos irruisse in quamdam casam ubi habitabant quidam servi tui spiritu pauperes, qualium est regnum cœlorum; et invenisse ibi codicem in quo scripta erat vita Antonii.

5. — Quam legere cœpit unus eorum, et mirari, et accendi: et inter legendum meditari arripere talem vitam, et relicta militia sæculari, servire tibi. (Erat autem ex eis quos dicunt *agentes in rebus*.) Tunc subito repletus amore sancto et sobrio pudore, iratus sibi conjecit oculos in amicum, et ait illi: « Dic, quæso te, omnibus istis laboribus nostris quo ambimus pervenire? Quid quærimus? Cujus rei causa militamus? Majorne esse poterit spes nostra in palatio, quam ut amici Imperatoris simus? Et ibi, quid non fragile, plenumque periculis? Et per quæ pericula perveniretur ad grandius periculum? Et quando istud erit? Amicus autem Dei, si voluero, ecce nunc fio. »

emploi des plus éclatants, presque toujours accompagné de la dignité de sénateur et de grands privilèges. On comptait parmi eux cinq classes différentes : les *Ducenarii*, les *Centenarii*, les *Biarchi*, les *Circitores*, les *Equites*. Tous les autres étaient des élèves : *tyrones*. Il y avait, pour les agents,

6. — Cela dit, tourmenté par l'enfantement d'une vie nouvelle, il fixa les yeux sur le livre. Il lisait, et vous, mon Dieu, vous suiviez du regard le changement de son cœur déjà dépouillé du monde, comme on vit bientôt. Il lisait, et les flots de son âme roulaient frémissants; il vit, il embrassa le meilleur parti, et, tout à vous, il dit à son ami : « C'en est fait! Je romps avec nos espérances, déterminé à servir Dieu. A cette heure, en ce lieu, je commence. Si tu hésites à me suivre, n'essaie pas de me détourner. » L'autre répond qu'il se fait son compagnon pour une si belle campagne et un si grand butin. Et tous deux, déjà à votre service, travaillaient à la tour qui grandit de tout ce que l'on perd pour vous suivre. Cependant, Pontitianus et son ami, après s'être promenés dans une autre partie du jardin, arrivèrent, en les cherchant, à cette cabane et les engagèrent à retourner, car le jour baissait. Mais eux, déclarant leur dessein, comment ils y étaient entrés et s'y étaient affermis, les prièrent de ne pas contrarier leur résolution, s'ils refusaient de la partager. Ceux-ci, ne se sentant pas changés, pleurèrent néanmoins sur eux-mêmes, disait Pontitianus.

comme pour tous ceux qui composaient la maison militaire de l'empereur, une école préparatoire, ou un collège, qui n'admettait qu'un nombre déterminé de jeunes gens. Les premiers étaient élevés au grade de soldats émérites, en récompense de leur travail persévérant et après que, au moyen de nombreuses épreuves, on s'était assuré de leur intelligence et de leur jugement.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Les relations avec les grands du monde produisent l'inquiétude de l'esprit et détournent de l'étude de la sagesse. Il faut donc, à l'exemple de Nebridius, ou les fuir tout à fait, ou ne les cultiver qu'avec la plus grande discrétion.

2. Ceux qui sont restés de longues années plongés dans des habitudes criminelles doivent apprendre d'Augustin à fréquenter les églises, à envoyer leurs prières et leurs soupirs vers Dieu, pour obtenir de lui d'être délivrés de tous leurs mauvais désirs et de la servitude du monde.

3. Les courtisans et ceux qui fréquentent les grands de la terre trouveront également ici des leçons qui leur apprendront par quels moyens ils peuvent se sauver à la cour : 1° qu'à l'exemple de Pontitianus, ils viennent souvent dans l'église se prosterner devant Dieu et lui adresser de ferventes

6. — Dixit hoc, et turbidus parturitione novæ vitæ, reddidit oculos paginis; et legebat, et mutabatur intus, ubi tu videbas; et exuebatur mundo mens ejus, ut mox apparuit. Namque dum legit, et volvit fluctus cordis sui, infremuit aliquando, et discrevit, decrevitque meliora; jamque quietus, ait amico suo : « Ego jam abrupi me ab illa spe nostra, et Deo servire statui; et hoc ex hac hora in hoc loco aggredior; et si piget imitari, noli adversari. » Respondit ille, adhærere se ei socium tantæ mercedis tantæque militiæ. Et ambo jam tui, ædificabant turrim sumptu idoneo, relinquendi omnia sua, et sequendi te. Tunc Pontitianus, et qui cum eo per alias horti partes deambulabant, quærentes eos, devenerunt in eumdem locum, et invenientes admonuerunt ut redirent, quod jam declinasset dies. At illi, narrato placito et proposito suo, quoque modo in eis talis voluntas orta esset atque firmata, petiverunt ne sibi molesti essent, si adjungi recusarent. Isti autem nihilo mutati a pristinis, fleverunt se tamen, ut dicebat; atque illis pie congratulati

prières et qu'ils ne s'imaginent point qu'il ne convient pas à leur condition de fréquenter le lieu saint; 2° qu'ils se livrent aussi, comme lui, à de pieux entretiens et qu'ils ne croient point qu'il leur soit permis de parsemer leurs conversations de billevesées, de vanités et de mensonges; 3° qu'ils se souviennent que tout ce qu'ils peuvent espérer de plus grand, à la cour des princes, c'est de devenir leurs amis, et, grâce à cette amitié, de parvenir aux honneurs et aux richesses; qu'ils prennent garde que, tout en courant mille dangers pour leur fortune temporelle, ils ne s'exposent au danger beaucoup plus grand de perdre leur salut éternel; 4° lorsque, au service des princes, ils sont forcés de passer souvent plusieurs heures de la journée sans rien faire, qu'ils cherchent dans la lecture de quelque bon livre des motifs qui les déterminent à tourner leur cœur et leurs affections vers le ciel.

4. Admirez l'efficacité de la grâce divine qui a changé tout d'un coup le cœur de ces deux seigneurs, et la profondeur des jugements de Dieu dans la conduite de Pontitianus qui, témoin de leur conversion et de leur résolution, n'imite point leur exemple. C'est ainsi qu'un grand nombre, tout en recevant les mêmes enseignements, suivent des voies différentes.

5. « Si je veux être l'ami de Dieu, je puis l'être tout à l'heure. » Voilà ce

Ils félicitèrent pieusement leurs amis, se recommandèrent à leurs prières, puis ils retournèrent au palais, traînant leur cœur à terre, tandis que les autres, le cœur au ciel, restèrent dans la cabane. Tous deux avaient des fiancées qui, à cette nouvelle, vous consacrèrent leur virginité.

que chacun de nous doit se répéter souvent à lui-même. Je n'ai qu'à le vouloir. Il ne faut pour cela ni sollicitation, ni recommandation, ni entremise de personne. Je n'ai qu'à me présenter, à m'offrir moi-même; je suis sûr d'être agréé. Toutes les entrées me sont ouvertes; il m'est permis d'approcher de Dieu à toute heure, en tout lieu, en toute occasion. Non seulement Dieu m'attend, mais il vient à moi, il fait les avances, il m'offre son amitié

sunt, et commendaverunt se orationibus eorum, et trahentes cor in terram, abierunt in palatium : illi autem affigentes cor cœlo, manserunt in casa. Et ambo habebant sponsas : quæ posteaquam hoc audierunt, dicaverunt etiam ipsæ virginitatem tibi.

et me presse de l'accepter. Mon cœur n'a qu'à dire un seul mot, et, dans le moment même, je deviens l'ami de Dieu!

6. Les hérétiques peuvent se convaincre ici que la profession de la vie monastique était en vigueur dans la primitive Eglise, au temps des Antoine, des Ambroise, des Augustin, et que ce n'est point, comme ils le disent, une invention des Souverains Pontifes.

CHAPITRE VII

Ce récit de Pontitianus couvre de confusion Augustin qui, depuis douze ans, s'efforçait de renoncer aux voluptés charnelles, et qui hésitait encore maintenant qu'il connaissait la vérité.

1. — Tel fut le récit de Pontitianus, et vous, Seigneur, pendant qu'il parlait, vous me retourniez vers moi-même; vous me contraigniez, malgré mes efforts, à me voir en face, à contempler toute ma laideur et ma difformité, mes taches, mes souillures, mes ulcères. Je me voyais et j'avais horreur, et nul moyen de fuir! Si j'essayais de détourner la vue, cet homme poursuivait son récit, et vous m'opposiez de nouveau mon image, l'imprimant dans mes yeux, pour me contraindre à voir mon iniquité et à la maudire. Je la connaissais bien; mais par dissimulation, par connivence, je l'oubliais! Alors aussi, plus ma sympathie était ardente envers ceux que ces salutaires mouvements avaient jetés dans vos bras pour être guéris, plus je ressentais de haine contre moi-même, quand je me comparais à eux. Que de temps perdu! (1) Douze ans, peut-être, depuis cette dix-neuvième année de mon âge, où la lecture de l'*Hortensius* avait éveillé en moi l'amour de la sagesse; et je différais encore de sacrifier ce vain bonheur terrestre à la poursuite de cette félicité dont la recherche seule, sans sa possession, serait encore préférable à tous les trésors, à toutes les royautés, à toutes les voluptés du monde.

2. — Malheureux que j'étais! Malheureux dès l'adolescence! Car alors je vous avais demandé la chasteté, et je vous avais dit: « Donnez-moi la chasteté et la continence, mais pas

(1) *Que de temps perdu! Douze ans peut-être.* Ce passage paraît renverser la chronologie que nous avons adoptée. Si, en effet, lors de ce récit de Pontitianus, douze ans s'étaient écoulés depuis la dix-neuvième année d'Augustin, il avait donc alors trente et un ans. Mais, comme tous les savants sont d'accord pour fixer sa conversion à sa trente-deuxième année et que ce qu'il

CAPUT VII

Rodebatur intus Augustinus, audito Pontitiano.

1. — Narrabat hæc Pontitianus. Tu autem, Domine, inter verba ejus retorquebas me ad meipsum, auferens me a dorso meo ubi me posueram, dum nollem me attendere, et constituebas me ante faciem meam, ut viderem quam turpis essem, et quam distortus, et sordidus, et maculosus, et ulcerosus. Et videbam, et horrebam; et quo a me fugerem, non erat. Et si conabar a me avertere aspectum, narrabat ille, quod narrabat; et tu me rursus opponebas mihi, et impingebas me in oculos meos, ut invenirem iniquitatem meam, et odissem. Noveram eam; sed dissimulabam, et connivebam, et oblivisebar. Tunc vero quanto ardentius amabam illos, de quibus audiebam salubres affectus, quod se totos tibi sanandos dederant, tanto execrabilius me comparatum eis oderam : quoniam multi mei anni mecum effluxerant, forte duodecim anni ex quo ab undevicesimo anno ætatis meæ, lecto Ciceronis *Hortensio,* excitatus eram studio sapientiæ; et differebam, contempta felicitate terrena, ad eam investigandam vacare, cujus non inventio, sed vel sola inquisitio jam præponenda erat etiam inventis thesauris regnisque gentium, et ad nutum circumfluentibus corporis voluntatibus.

2. — At ego adolescens miser, valde miser, in exordio ipsius adolescentiæ, etiam petieram a te castitatem;

raconte ici eut lieu quelque temps seulement avant sa conversion, il faut dire que douze ans entiers s'étaient écoulés depuis qu'Augustin avait dix-neuf ans révolus.

encore. » Je craignais d'être trop tôt exaucé, d'être trop tôt guéri de ce mal de la concupiscence, que j'aimais mieux assouvir qu'éteindre. Et je m'étais engagé dans les voies d'une superstition sacrilège. Je n'y trouvais pas la certitude, et, pourtant, je la préférais aux doctrines que je combattais en ennemi, au lieu de les étudier pieusement en disciple. Je m'étais imaginé que, si je différais de répudier les espérances du siècle pour m'attacher à vous seul, c'était faute d'apercevoir quelque lumière certaine qui dirigeât ma course. Mais le jour était venu où je me voyais nu (1), où ma conscience me criait : « Où es-tu, langue qui disais que l'incertitude du vrai t'empêchait seule de renoncer à ton bagage de vanité? Eh bien! tout est certain maintenant, la vérité te presse; à de plus libres épaules sont venues des ailes, qui emportent ces âmes à qui il n'a fallu ni tant de recherches, ni dix ans de méditation. »

3. — Ainsi, je me rongeais en dedans, pénétré d'une horrible honte, tandis que Pontitianus parlait. Quand il eut fini son discours et l'affaire qui l'amenait, il se retira. Alors, que ne me dis-je pas à moi-même! De quels coups le fouet de mes pensées meurtrit mon âme, l'excitant à me suivre dans mes efforts pour vous joindre! Elle regimbait, refusant et s'excusant (2). Elle avait épuisé les arguments; tous étaient réfutés.

(1) *Je me voyais nu,* dans toute ma laideur. C'est par là que commence la conversion du pécheur. Par un rayon de sa lumière, Dieu l'éclaire, Dieu le force à se regarder lui-même et lui découvre toute sa difformité. Il a beau détourner les yeux, il faut qu'il se voie, qu'il se connaisse, qu'il ait honte de lui-même. Dieu accomplit ainsi ce qu'il dit par son prophète : « Je te confondrai et te mettrai en face de toi-même. » Parole qui est à la fois un châtiment et un bienfait : un châtiment dans l'autre vie, lorsque Dieu juge le pécheur; un bienfait dans celle-ci, lorsqu'il le force à se juger et à se condamner lui-même. Le pécheur qui, se mettant en face de lui-même, se déplaît à lui-même, peut être certain qu'il commence à plaire à Dieu.

(2) *Elle regimbait, refusant et s'excusant.* Longtemps, en effet, Augustin n'avait pas eu le courage de croire; maintenant, il croyait, mais il n'avait pas le courage de pratiquer. Les obscurités de la foi l'avaient d'abord arrêté; c'étaient maintenant les nécessités de la vertu qui lui faisaient peur. « Ainsi, flottant toujours et ne voulant pas être fixé, consultant sans cesse et craignant d'être éclairci, sans cesse disciple et admirateur de saint

sed dixeram : Da mihi castitatem et continentiam; sed noli modo. Timebam enim ne me cito exaudires, et cito sanares a morbo concupiscentiæ, quam malebam expleri quam extingui. Et ieram per vias pravas superstitione sacrilega, non quidem certus in ea, sed quasi præponens eam cæteris, quæ non pie quærebam, sed inimice oppugnabam. Et putaveram me propterea differre de die in diem, contempta spe sæculi, te solum sequi, quia non mihi apparebat certum aliquid, quo dirigerem cursum meum. Et venerat dies, quo nudarer mihi et increparet me conscientia mea : Ubi est lingua tua? Nempe tu dicebas, propter incertum verum nolle te abjicere sarcinam veritatis. Ecce jam certum est : et illa te adhuc premit : humerisque liberioribus pennas recipiunt, qui neque ita inquirendo attriti sunt, nec decennio et amplius ista meditati.

3. — Ita rodebar intus, et confundebar pudore horribili vehementer, cum Pontitianus talia loqueretur. Terminato autem sermone et causa qua venerat, abiit ille. Et ego ad me quæ non in me dixi! Quibus sententiarum verberibus non flagellavit animam meam, ut sequeretur me conantem post te ire! Et renitebatur : recusabat, et non se excusabat. Consumpta erant et convicta argumenta omnia. Remanserat muta trepidatio; et quasi

Ambroise, et toujours agité par les incertitudes d'un cœur qui fuyait la vérité, il traînait sa chaîne, craignant d'en être délivré. Il proposait encore des doutes pour prolonger ses passions; il voulait encore être éclairci parce qu'il craignait de l'être trop; et plus esclave de sa passion que de ses erreurs, il ne rejetait la vérité qui se montrait à lui que parce qu'il la regardait comme une main victorieuse, qui venait enfin rompre les liens qu'il aimait encore. » (Massillon, *sur la Vérité,* pour la fête de l'Epiphanie.) La foi naît du cœur, et le plus difficile n'est pas de retrouver la vérité, mais de revenir à la vertu. Combien de pécheurs, épris comme Augustin de la beauté de la vertu, considérant la dignité de leur nature et jusqu'à quel point certains penchants la déshonorent, disent à Dieu : « Donnez-moi la chasteté! » Mais

Il ne lui restait qu'une peur muette. Elle appréhendait comme la mort d'être arrachée à l'habitude qui la faisait mourir.

deux hommes en eux se font la guerre. L'esprit a des désirs contraires à la chair, et la chair des convoitises contraires à l'esprit. La volonté est remuée, sollicitée, attirée, tantôt par les idées et les sentiments nobles que lui présente l'esprit, tantôt par les images et les sensations grossières que lui offre la chair. Comme elle est libre dans son choix, c'est à elle à se déterminer..... Dieu agit par sa grâce sur l'esprit pour nous porter au bien, et le démon, par ses suggestions, agit sur la chair pour nous exciter au mal.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. On voit ici d'une manière évidente l'utilité de la lecture et des récits de la vie, des actions des saints. Ainsi, c'est aux exemples de Victorinus, d'Antoine et de ces deux grands de la cour, qu'Augustin doit d'avoir triomphé

mortem reformidabat restringi a fluxu consuetudinis, quo tabescebat in mortem.

de ses passions et des vaines espérances du monde. Ce sont comme les torches dont Dieu s'est servi pour allumer dans son cœur l'amour des choses célestes. Et ce fut là pour lui comme le second degré du mépris du monde : connaître et admirer les exemples des saints.

2. Considérez attentivement et demandez-vous combien il y a d'années que vous différez de vous convertir; ce n'est pas seulement douze ans comme Augustin, mais trente, quarante ans peut-être, et cela, non pas après la lecture de l'*Hortensius*, mais après avoir entendu tant de fois l'Evangile, après tant d'avertissements et d'instances secrètes, tant d'exemples et d'occasions favorables! Rougissez donc de honte et gémissez amèrement devant Dieu.

CHAPITRE VIII

Augustin se retire avec Alypius dans un jardin attenant à la maison et s'indigne violemment contre lui-même de ce qu'il n'était pas encore disposé à servir Dieu, alors qu'il suffisait de le vouloir fortement pour le pouvoir et en venir à l'exécution.

1. — Pendant cette rixe domestique si violente, où je poursuivais mon âme dans son plus intime réduit, le visage troublé comme l'esprit, je cours à Alypius et je m'écrie : « Qu'attendons-nous? Qu'est ceci? N'as-tu pas entendu? Les ignorants se lèvent et prennent le ciel d'assaut, et nous, avec notre science, lâches que nous sommes, nous nous vautrons dans la chair et le sang! (1) Rougissons-nous d'être devancés? Ne faut-il pas plutôt rougir de ne pas les suivre? » Telles furent à peu près mes paroles; mon agitation m'emporta brusquement loin de

(1) *Lâches...., nous nous vautrons dans la chair et le sang!* En racontant ses combats, précédemment (liv. II, ch. II) et ci-après, saint Augustin nous montre l'antinomie de la chair et de l'esprit. D'où vient leur antagonisme; lequel des deux doit dominer l'autre?

« L'homme est un composé de chair et d'esprit : par l'une, il tient à l'animal ; par l'autre, il s'en sépare et s'élève bien au-dessus. Au sortir des mains du Créateur et dans l'état d'innocence, ces deux éléments consécutifs de l'homme étaient dans l'ordre et dans la paix. L'ordre consistait en ce que, l'âme étant soumise à Dieu, le corps était soumis à l'âme. De la tranquillité de cet ordre résultait la paix et le bonheur. Mais cet ordre a été bouleversé par le péché. Du jour où l'âme cessa d'obéir à Dieu, le corps cessa d'obéir à l'âme. *Caro concupiscit adversus spiritum*, dit saint Paul : depuis ce temps-là, la chair est en révolte contre l'esprit; et le grand Apôtre, en son Épître aux Romains (VII, 14 et suiv.; VIII, 1 et suiv.), a décrit les péripéties de cette lutte dans un style suggestif, mais difficile à traduire en langue vulgaire. Empruntons plutôt à Racine sa large et poétique interprétation :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Se révolte contre ta loi.

CAPUT VIII

In hortum secedit; quid ibi egerit.

1. — Tum in illa grandi rixa interioris domus meæ, quam fortiter excitaveram cum anima mea, in cubiculo nostro, corde meo, tam vultu quam mente turbatus, invado Alypium, et exclamo : Quid patimur? Quid est hoc quod audisti? Surgunt indocti, et cœlum rapiunt : et nos cum doctrinis nostris sine corde, ecce ubi volutamur in carne et sanguine? An quia præcesserunt, pudet sequi, et non pudet nec saltem sequi ? Dixi nescio quæ talia : et

Hélas! en guerre avec moi-même,
Quand pourrai-je trouver la paix?
Je veux et n'accomplis jamais;
Je veux, mais, ô misère extrême,
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais!.....

Ces deux hommes, saint Paul, dans sa première Épître aux Corinthiens (II, 14-15), les appelle l'homme charnel, animal, et l'homme spirituel; plus loin (XV, 47), l'homme terrestre et l'homme céleste. Pascal disait : l'ange et la bête. On raconte que Louis XIV, entendant réciter les vers de Racine au pensionnat de Saint-Cyr, se tourna vers Mme de Maintenon et lui dit : « Voilà deux hommes que je connais bien! » Quel enfant d'Adam ne les connaît plus ou moins? Qui ne se rappelle cet âge critique de sa vie où le corps, endormi jusque-là dans le sommeil de l'enfance, en paix avec l'âme à laquelle il n'avait encore rien demandé de contraire à la raison et à la conscience, s'est révolté tout à coup et a cherché à l'entraîner dans sa révolte? Il lui fait éprouver des sensations étranges, des tentations qui l'entraîneraient — si elle ne résistait — à des choses dont la seule pensée lui fait horreur, parce qu'elle sent bien que, en s'y laissant aller, elle se dégraderait, elle se ravalerait au niveau de l'animal sans raison.... Bref, l'harmonie de l'âme et du corps a été rompue, et la paix qui en résultait a fait place à une sorte de guerre intestine, où les deux parties de nous-même luttent entre elles et se disputent l'empire et la direction de notre personne, lesquels, en droit, appartiennent à l'esprit..... L'âme est reine,

Le corps n'est qu'un esclave et ne doit qu'obéir. »

(*Semaine relig. de Lyon*, août 1899.)

lui : il me regardait, étonné, muet. Car ma voix était étrange ; plus que mes paroles, mon front, mes joues, mes yeux, le teint du visage, le ton de la voix trahissaient mon âme.

2. — Notre demeure avait un petit jardin (1) dont nous jouissions, comme de la maison ; car le propriétaire, notre hôte, n'y habitait pas. L'orage de mon cœur m'avait poussé là, où personne ne viendrait interrompre la lutte ardente que j'avais engagée contre moi-même ; vous en connaissiez l'issue, je l'ignorais. Mais cette fureur ramenait la raison, cette mort me rendait la vie ; connaissant mon mal, j'ignorais quel bien allait en prendre la place. Je me retirai donc dans ce jardin ; Alypius m'y suivit. J'étais dans la solitude, même avec lui. Et pouvait-il me quitter en un tel état ? Nous nous assîmes le plus loin possible de la maison. Dans mon trouble, je frémissais d'indignation contre moi, de ce que je ne courais pas à votre bon plaisir, à votre alliance, ô mon Dieu, où tout mon être me criait d'aller et me poussait jusqu'au ciel, en vous bénissant, et pour cela, il ne fallait ni char, ni navire ; il ne fallait pas même ce pas qui nous séparait de la maison.

3. — Aller et même arriver, c'était vouloir aller, vouloir arriver, mais vouloir pleinement, fortement, et non d'une volonté languissante, indécise, qui se tourne, se retourne, se soulève à demi, en se débattant contre l'autre moitié d'elle-même

(1) *Notre demeure avait un petit jardin.* La maison voisine était celle qu'habitait sainte Monique et où elle était en ce moment agenouillée, priant Dieu avec ferveur, soit qu'elle y fût venue par une de ces illuminations soudaines dont l'amour maternel a comme le génie ; soit que Dieu lui en eût donné l'idée, pour lui faire mériter, par une dernière prière, le salut d'Augustin, et même, qui sait ? pour la faire participer d'une manière ineffable à toutes les tristesses et aux derniers déchirements du cœur de son fils.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Lorsque vous lisez ou que vous entendez lire la vie des saints, faites-vous souvent cette question : « Qu'est-ce que tu as entendu ? Qu'est-ce que tu as lu ? » Eh quoi ! des ignorants, des gens du peuple, des pauvres se lèvent et ravissent le ciel ; et nous, avec notre science, avec nos titres, nos richesses, nos honneurs, sans cœur, nous nous vautrons dans la chair et le

abripuit me ab illo æstus meus, cum taceret attonitus me intuens. Neque enim solita sonabam; plus loquebantur animum meum, frons, genæ, oculi, color, modus vocis quam verba quæ promebam.

2. — Hortulus quidam erat hospitii nostri, quo nos utebamur, sicut tota domo. Nam hospes ibi non habitabat, dominus domus. Illuc me abstulerat tumultus pectoris, ubi nemo impediret ardentem litem quam mecum aggressus eram, donec exiret qua tu sciebas, ego autem non. Sed tantum insaniebam salubriter, et moriebar vitaliter, gnarus quid mali essem, et ignarus quid boni post paululum futurus essem. Abcessi ergo in hortum, et Alypius pede post pedem. Neque enim secretum meum non erat, ubi ille aderat; aut quomodo me sic affectum desereret? Sedimus, quantum potuimus, remoti ab ædibus. Ego fremebam spiritu, indignans turbulentissima indignatione, quod non irem in placitum et pactum tecum, Deus meus, in quod eumdem esse omnia ossa mea clamabant, et in cœlum tollebant laudibus: et non illuc ibatur navibus, aut quadrigis, aut pedibus, quantum saltem de domo in eum locum ieram ubi sedebamus.

3. — Nam non solum ire, verum etiam pervenire illuc, nihil erat aliud, quam velle ire, sed velle fortiter et integre, non semisauciam hac atque hac versare et jactare voluntatem, parte assurgente, cum alia parte cadente

sang. Cette pensée vraiment divine a fait de tout temps sur les chrétiens la plus profonde impression et a été le principe des plus grands ou des plus nobles sacrifices du cœur. (Cf. S. Cyr. Alex., lib. V, *in Joann.*, cap. XII; Eucher, *episc. lugdun, Epist. Parien. ad Valerian.*)

2. Que de savants, littérateurs, philosophes, ou adonnés tout entiers aux sciences physiques et mathématiques, pourraient s'appliquer cette réflexion! Quelle utilité, en effet, retireront-ils de tant de travaux et de veilles, si les connaissances qu'ils acquièrent à grands frais ne leur sont de rien pour le salut? Etudier pour étendre ses lumières, pour contenter sa curiosité, pour

qui retombe. Et dans l'angoisse de mes indécisions, je faisais de ces mouvements du corps que quelquefois les hommes veulent en vain produire parce que les membres font défaut, ou qu'ils sont enchaînés, brisés par la maladie, retenus par quelque autre entrave. Si je m'arrachais les cheveux, si je me frappais le front, si j'embrassais mes genoux de mes doigts entrelacés, je le faisais parce que je le voulais. Mais, tout en le voulant, je ne l'aurais pu si, pour m'obéir, mes membres n'avaient pas eu la faculté de se mouvoir. Que d'actions j'ai faites où vouloir et pouvoir n'étaient pas tout un! Alors je ne faisais pas ce qui me plaisait incomparablement plus, ce qu'il suffisait de vouloir pour pouvoir, car il m'était impossible de vouloir sans vouloir. Ici, la puissance n'était autre que la volonté : vouloir, c'était faire. Et pourtant rien ne se faisait; mon corps obéissait plus facilement à la moindre des volontés de mon âme, qui, d'un signe, lui commandait de se mouvoir, que mon âme ne s'obéissait à elle-même pour accomplir volontairement ce qu'elle voulait davantage.

n'ignorer, s'il se peut, rien de ce qui intéresse la vie humaine, étudier pour se faire un nom parmi les hommes, pour publier des ouvrages qui feront passer notre nom aux générations futures, étudier même simplement par goût, pour remplir doucement ses loisirs et se rendre la vie agréable, tout cela, vaine fumée dont on repaît son esprit, si ces études ne tendent à le rendre meilleur, si elles ne sont pas dirigées par l'esprit de Dieu, conduites par la vérité, animées par la charité.

3. L'indignation que conçoit contre lui-même un esprit frémissant de ce qu'il ose résister à la volonté divine, est l'indice d'une âme que Dieu appelle à la vertu. Il faut donc l'exciter, et par l'exemple de cette obéissance si

luctantem. Denique tam multa faciebam corpore in ipsis cunctationis æstibus, quæ aliquando volunt homines, et non valent, si aut ipsa membra non habent, aut ea vel colligata vinculis, vel resoluta languore, vel quoquo modo impedita sint. Si vulsi capillum, si percussi frontem, si consertis digitis amplexatus sum genu, quia volui feci. Potui autem velle, et non facere, si mobilitas membrorum non obsequeretur. Tam multa ergo feci ubi non hoc erat velle, quod posse; et non faciebam, quod et incomparabili affectu amplius mihi placebat, et mox ut vellem possem, quia mox ut vellem, utique vellem. Ibi enim facultas ea, quæ voluntas et ipsum velle, jam facere erat; et tamen non fiebat. Faciliusque obtemperabat corpus tenuissimæ voluntati animæ, ut ad ejus nutum membra moverentur, quam ipsa sibi anima ad voluntatem suam magnam, in sola voluntate perficiendam.

prompte du corps aux ordres de l'esprit — obéissance qu'il doit rougir de n'avoir point pour lui-même — et par l'empressement avec lequel les courtisans obéissent à leurs princes, les soldats au moindre signe de la volonté de leurs chefs.

4. Vouloir fortement et pleinement, c'est déjà être parvenu à la vertu et à la perfection. Mais comme il en est peu qui aient cette volonté forte et persévérante, il en est peu aussi qui embrassent sérieusement la voie de la perfection. O Dieu, qui êtes l'auteur de cette bonne volonté, affermissez-la, rendez-la parfaite et capable de triompher de toutes les difficultés, surtout de la tyrannie de l'habitude. (Voir P. Grou, ch. lix, *Difficulté de la conversion.*)

CHAPITRE IX

Ce que la volonté commande au corps s'exécute aussitôt, parce que la volonté veut fortement et pleinement; mais ce qu'elle se commande à elle-même reste sans effet, parce que la volonté n'est ni pleine ni entière.

1. — D'où vient ce prodige? Quelle en est la cause? Faites luire votre miséricorde, ô mon Dieu; que j'interroge ces abîmes de misère et les mystères des châtiments infligés aux enfants d'Adam; peut-être pourront-ils me répondre. Pourquoi ce prodige? Quelle en est la cause? L'âme commande au corps, elle est obéie. Elle se commande à elle-même, elle trouve de la résistance. L'âme commande à la main de se mouvoir, et telle est la rapidité de l'exécution, qu'on peut à peine la distinguer du commandement; et pourtant l'âme est esprit, et la main est corps. L'âme commande à l'âme de vouloir; celle qui reçoit l'ordre est la même que celle qui le donne; et cependant elle n'obéit point. Encore une fois, d'où vient ce prodige? L'âme se commande à elle-même de vouloir; elle ne se donnerait point l'ordre, si déjà elle n'avait la volonté, et ce qu'elle a commandé ne se fait point.

2. — C'est qu'elle ne veut qu'à demi; elle n'ordonne donc qu'à demi. Le commandement est en proportion du vouloir; son inexécution est en proportion du non vouloir. C'est ma volonté et non quelqu'un qui se dit : « Que je veuille ! » Elle ne commande qu'à moitié; aussi n'est-elle pas obéie. Car si elle était pleine et entière, elle ne dirait pas : « Que je sois ! » puisqu'elle serait. Ce n'est donc pas un prodige que cette volonté partagée qui veut et ne veut pas (1); l'âme est malade; soulevée

(1) *Cette volonté partagée.....* Le spectacle d'Augustin se débattant dans sa chaîne est une des plus belles et des plus profondes études qui aient été faites. Il demeure attaché aux bords de l'abîme de ses anciennes misères, et y reprend haleine; puis, peu à peu, il se rapproche du bien vers lequel il tend péniblement

CAPUT IX

Unde fit ut animus imperet sibi, et resistatur.

1. — Unde hoc monstrum? et quare istud? Luceat misericordia tua; et interrogem, si forte mihi respondere possint latebræ pœnarum hominum, et tenebrosissimæ contritiones filiorum Adam. Unde hoc monstrum? et quare istud? Imperat animus corpori, et paretur statim : imperat animus sibi, et resistitur. Imperat animus, ut moveatur manus, et tanta est facilitas, ut vix a servitio discernatur imperium : et animus animus est, manus autem corpus est. Imperat animus, ut velit animus, nec alter est, nec facit tamen. Unde hoc monstrum? Et quare istud? Imperat, inquam, ut velit : qui non imperaret, nisi vellet; et non fit quod imperat.

2. — Sed non ex toto vult; non ergo ex toto imperat. Nam in tantum imperat in quantum vult : et in tantum non fit quod imperat, in quantum non vult. Quoniam voluntas imperat, ut sit voluntas nec alia, sed ipsa. Non utique plena imperat; ideo non est quod imperat. Nam si plena esset, nec imperaret, ut esset, quia jam esset. Non igitur monstrum, partim velle, partim nolle, sed ægritudo animi est, quia non totus assurgit veritate

ses bras. (Voir ch. XI, ci-après.) « Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au libérateur. » (PASCAL, *Pensées.*)

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Il faut prier le Médecin céleste de guérir la faiblesse de cette volonté qui veut à la fois et ne veut pas. Nous voulons le bien, ou plutôt nous ne le voulons pas sérieusement, mais nous le voudrions s'il offrait moins de diffi-

par la vérité, accablée par l'habitude, elle ne se relève pas tout entière, et de là, deux volontés, toutes deux incomplètes, l'une ayant ce qui manque à l'autre.

cultés; c'est là de la velléité ou, si l'on veut, une volonté inefficace. Cette maladie de la volonté ne peut être guérie que par la grâce de Dieu, la mé-

sublevatus, consuetudine prægravatus. Et ideo sunt duæ voluntates, quia una earum tota non est; et hoc adest alteri, quod deest alteri.

ditation des choses célestes et une grande violence faite à nos penchants. Alors la volonté sera saine, parce qu'elle sera efficace pour le bien.

CHAPITRE X

Les volontés contraires en l'homme ne prouvent nullement qu'il y ait en lui deux natures différentes : il n'y a en nous qu'une seule et même âme, agitée par des volontés différentes.

1. — Qu'ils périssent devant votre face, ô mon Dieu, comme périssent les vains parleurs et les séducteurs des âmes, ceux qui, découvrant deux volontés délibérantes, affirment qu'il y a en nous deux esprits d'une nature différente (1), l'une bonne, l'autre mauvaise. Ils sont vraiment mauvais eux-mêmes, en ayant ce sentiment mauvais; ils pourraient être bons s'ils croyaient la vérité et s'ils lui donnaient leur assentiment, de manière à ce que votre Apôtre ait dit pour eux : Autrefois vous avez été ténèbres et maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. (*Ephes.* v, 8.) En effet, voulant être lumière en eux-mêmes et non dans le Seigneur, par cette prétention que l'âme est de la même nature que Dieu, ils sont devenus d'épaisses ténèbres, car leur détestable arrogance les a retirés de vous, lumière véritable de tout homme venant en ce monde. (*Joan.* 1, 9.) Songez donc à ce que vous dites, et rougissez; approchez-vous de lui; sa lumière rayonnera sur vous et votre visage ne se couvrira plus de honte. (*Ps.* XXXIII, 6.) Quand je délibérais pour servir enfin le Seigneur mon Dieu — ce que j'avais résolu depuis longtemps — qui voulait? Moi. Qui ne voulait pas? Moi. Oui, moi, et moi à moitié voulant, à moitié ne voulant pas. C'est pourquoi je disputais avec moi-même et je me divisais contre moi. Cette division, élevée malgré moi (2),

(1) *Affirment qu'il y a en nous deux esprits d'une nature différente.* Saint Augustin combat ici l'erreur des Manichéens. Comme il le dit ailleurs, ils prétendent que la concupiscence charnelle excitant la chair à convoiter contre l'esprit (*Gal.* v, 17) n'est pas une infirmité qui nous est transmise par suite de la nature viciée dans nos premiers parents, mais une substance réelle qui s'attache à nous et qui, lorsque nous en sommes délivrés, se

CAPUT X

Adversus Manichæos, qui ex contrariis duabus voluntatibus contrarias duas naturas asseverant.

1. — Pereant a facie tua, Deus, sicuti pereunt vaniloqui et mentis seductores, qui cum duas voluntates in deliberando animadverterint, duas naturas duarum mentium esse asseverant, unam bonam, alteram malam. Ipsi vere mali sunt, cum ista mala sentiunt, et iidem ipsi boni erunt, si vera senserint, verisque consenserint; ut dicat eis Apostolus tuus : Fuistis aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino. Isti enim, dum volunt esse lux, non in Domino, sed in seipsis, putando animæ naturam hoc esse quod Deus est, ita facti sunt densiores tenebræ; quoniam longius a te recesserunt horrenda arrogantia, a te vero lumine illuminante omnem hominem venientem in hunc mundun. Attendite quid dicatis et erubescite; et accedite ad eum et illuminamini, et vultus vestri non erubescent. Ego cum deliberabam, ut jam servirem Domino Deo meo, sicut diu disposueram, ego eram, qui nolebam; ego, qui nolebam : ego, ego eram. Nec plene volebam, nec plene nolebam. Ideo mecum contendebam et dissipabar a me ipso. Et ipsa dissipatio, me invito quidem fiebat: nec tamen ostendebat naturam

sépare de nous, et vit dans sa nature propre d'une vie qui est immortelle. Or, ces deux esprits ou ces deux âmes, l'une bonne, l'autre mauvaise, se livrent dans l'homme de violents combats lorsque la chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair. (*Heres., XLVI, ad Quodvultdeus.*)

(2) *Cette division élevée malgré moi*, car personne n'aime l'agitation tumultueuse de la concupiscence qui se révolte. C'est la juste peine du péché originel, et des fautes volontaires et personnelles qui augmentent la force des mauvaises habitudes et enflamment les passions indomptées de la chair.

n'attestait pas la présence d'un esprit étranger, mais le châtiment du mien, je n'en étais pas l'artisan, mais le péché qui était en moi. (*Rom.* VII, 1.) J'expiais aussi la coupable liberté d'Adam, mon père. Car, s'il y a autant de natures contraires que de volontés opposées (1), ce n'est plus deux natures, c'est plusieurs qu'il faut admettre.

2. — Quelqu'un délibère-t-il d'aller à leur assemblée ou au théâtre, eux s'écrient : « Voilà les deux natures ; l'une bonne, qui le conduit ici, l'autre mauvaise, qui l'en éloigne ; sinon, d'où viendrait cette lutte entre deux volontés opposées? » Et moi, je les dis mauvaises toutes deux, tant celle qui conduit à eux que celle qui attire au théâtre. Pour eux, la première ne peut être que bonne. Si donc quelqu'un de nous, flottant entre deux désirs, délibérait d'aller au théâtre ou à notre église, n'hésiteront-ils pas à répondre? Ou bien ils avoueront malgré eux, qu'on cède à la bonne volonté en se rendant dans notre église, comme font tous ceux qui, pénétrés de notre foi, participent à nos mystères ; ou bien, ils seront forcés d'admettre que deux mauvaises natures et deux mauvais esprits se combattent dans un seul homme, et alors sera démentie leur assertion habituelle de deux natures, une bonne et une mauvaise ; ou bien enfin ils se rendront à la vérité, cesseront de nier qu'une seule et même âme puisse, après délibération, être agitée par des volontés contraires. Qu'ils ne disent donc plus, lorsqu'ils sentent que deux volontés se combattent dans un seul homme, qu'il y a deux

(1) *S'il y a autant de natures contraires que de volontés opposées,* etc. Le saint Docteur réfute ici victorieusement l'erreur des Manichéens, en leur montrant que, d'après leurs principes, ils devraient conclure, de la diversité de sentiments et d'affections dans l'homme, à l'existence non pas seulement de deux, mais de plusieurs natures, les unes bonnes, les autres mauvaises.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Que le pécheur s'écrie avec le publicain, en s'adressant à Dieu : « Seigneur, soyez-moi propice à moi qui suis un pécheur! (*Luc.* XVIII, 13.) C'est moi qui veux le mal, je ne veux pas le bien ; je veux inefficacement le bien, et je choisis efficacement le mal. La partie supérieure de mon âme se sent attirée par le charme de la béatitude éternelle, et c'est pourquoi je voudrais pra-

mentis alienæ, sed pœnam meæ. Et ideo, non jam ego operabar illam, sed quod habitabat in me peccatum de supplicio liberioris peccati; quia eram filius Adam. Nam si tot sunt contrariæ naturæ, quot voluntates sibi resistunt, non jam duæ, sed plures erunt.

2. — Si deliberet quisquam, utrum ad conventiculum eorum pergat, an ad theatrum, clamant isti : Ecce duæ naturæ : una bona hac ducit; altera mala illac reducit. Nam unde ista cunctatio sibimet adversantium voluntatum? Ego autem dico ambas malas, et quæ ad illos ducit, et quæ ad theatrum reducit. Sed non credunt nisi bonam esse, qua itur ad eos. Quid ergo si quisquam nostrum deliberet, et secum altercantibus duabus voluntatibus fluctuet, utrum ad theatrum pergat, an ad ecclesiam nostram? nonne et isti, quid respondeant, fluctuabunt? Aut enim fatebuntur (quod nolunt), bona voluntate pergi in ecclesiam nostram sicut in eam pergunt, qui sacramentis ejus imbuti sunt, atque detinentur : aut duas malas naturas, et duas malas mentes in uno homine confligere putabunt; et non erit verum, quod solent dicere unam bonam, alteram malam : aut convertentur ad verum, et non negabunt, cum quisque deliberat, animam unam diversis voluntatibus æstuare. Jam ergo non dicant, cum duas voluntates in homine uno sibi adversari sentiunt, duas

tiquer le bien; mais les attraits séducteurs des jouissances terrestres captivent la partie inférieure de mon être, et, affaibli par cet esclavage volontaire, je veux être mauvais, ou du moins je reste moins bon. La vérité, je le reconnais, m'attire dans les régions supérieures, mais la sensualité me fait retomber sur la terre. » Car, comme le dit Gerson, « l'amour du monde tombe sous les yeux et l'on sent qu'il est doux de le retenir et amer de le perdre; l'amour de Dieu, au contraire, ne se voit point : on sent qu'il est difficile de l'acquérir et qu'il y a une certaine douceur à s'en détacher. » (*De la mont. de la contempl.*, ch. XXI.) Voilà certainement un divorce, une division pénible.

âmes opposées, nées de deux natures et de deux principes contraires, et qui sont l'une bonne, l'autre mauvaise.

3. — Car vous les condamnez, ô Dieu de vérité, vous les réfutez et vous les confondez, dans le cas où chacune de ces deux volontés est mauvaise, comme par exemple, lorsque quelqu'un délibère s'il tuera un homme avec le poison ou avec le fer; s'il usurpera telle ou telle terre d'autrui, ne pouvant les ravir toutes les deux; s'il achètera les plaisirs de la débauche, ou s'il thésaurisera par avarice; s'il se rendra au cirque ou au théâtre, ouverts l'un et l'autre le même jour. J'ajoute une troisième indécision: profitera-t-il de l'occasion qui se présente de voler dans la maison d'un autre; ou une quatrième: préférera-t-il celle qui lui est également offerte de commettre un adultère?

4. — Or, si toutes ces choses se présentent au même moment, s'il les désire toutes avec la même ardeur, quoique ne pouvant les faire toutes à la fois, l'âme n'est-elle pas déchirée par cette guerre que se font ces quatre volontés diverses, ou même par un plus grand nombre, puisqu'il y a une foule d'objets de convoitise? Cependant, les Manichéens ne vont pas jusqu'à affirmer une telle quantité de substances différentes. Il en est de même des volontés bonnes; aussi, je leur demande s'il est bon de se plaire à la lecture de l'Apôtre, au chant d'un saint cantique, s'il est bon d'expliquer l'Évangile. A chaque question, ls répondront: « C'est une bonne chose. » Que sera-ce donc si ces divers attraits s'exercent tous à la fois? Est-ce que les volontés diverses ne tiraillent pas le cœur de l'homme lorsqu'il délibère sur le choix à faire de préférence? Toutes ces volontés sont bonnes et elles se combattent, jusqu'à ce que soit déterminé le point où se porte entière et unique cette volonté qui se divisait en plusieurs. Ainsi lorsque l'éternité nous attire en haut et que la volupté des biens temporels nous retient en bas, c'est la même âme qui veut ceci ou cela, mais d'une demi-volonté; de là ces déchirements qui l'accablent, quand, d'un côté, la vérité a ses préférences, et que, de l'autre, l'habitude l'entraîne.

contrarias mentes de duabus contrariis substantiis, et de duobus contrariis principiis ortas, contendere, unam bonam, alteram malam.

3. — Nam tu, Deus verax, improbas eos, et redarguis atque convincis eos, scilicet in utraque mala voluntate, cum quisque deliberat utrum hominem veneno interimat, an ferro ; utrum fundum alienum, illum an illum, invadat, quando utrumque non potest; utrum emat voluptatem luxuria, an pecuniam servet avaritia; utrum ad circum pergat, an ad theatrum, si uno die utrumque exhibeatur : addo etiam tertium an ad furtum de domo aliena, si subest occasio : addo et quartum, an ad committendum adulterium, si et inde simul facultas aperitur.

4. — Si omnia concurrant in unum articulum temporis, pariterque cupiantur omnia, quæ simul agi nequeunt : discerpunt tunc animum sibimet adversantibus quatuor voluntatibus, vel etiam pluribus, in tanta copia rerum quæ appetuntur; nec tamen tantam multitudinem diversarum substantiarum solent dicere : ita et in bonis voluntatibus. Nam quæro ab eis, utrum bonum sit delectari lectione Apostoli; et utrum bonum sit delectari psalmo sobrie; et utrum bonum sit Evangelium disserere ? Respondebunt ad singula : Bonum. Quid ergo si pariter delectent omnia, simulque uno tempore ? nonne diversæ voluntates distendunt cor hominis cum deliberatur quid potissimum arripiamus ? Et omnes bonæ sunt, et certant secum, donec eligatur unum, quo feratur tota voluntas una, quæ in plures dividebatur. Ita etiam, cum æternitas delectat superius, et temporalis boni voluptas retentat inferius, eadem anima est, non tota voluntate illud aut hoc volens : et ideo discerpitur gravi molestia, dum illud veritati præponit, hoc familiaritate non postponit.

CHAPITRE XI

A mesure qu'il approche du moment décisif de sa conversion, Augustin se sent frappé d'épouvante, retenu qu'il était par les vanités et les bagatelles, malgré les invitations pressantes des exemples des saints.

1. — Telle était la maladie de mon âme, et, dans mes tortures, je m'accusais moi-même avec plus d'amertume que jamais, me retournant et me débattant dans ma chaîne pour achever de la rompre; car si elle me retenait à peine, elle me retenait pourtant (1). Et vous me pressiez, Seigneur, au plus secret de mon âme; votre sévère miséricorde frappait à coups redoublés du fouet de la crainte et de la honte, m'interdisant toute relâche jusqu'à ce que fût rompu ce faible et dernier anneau, qui, sans cela, pouvait se fortifier et m'étreindre plus étroitement que jamais. Je me disais à moi-même au fond du cœur : « A l'œuvre ! » Et le désir s'affermissait avec la parole. J'allais agir, et je n'agissais pas. Je ne retombais pas dans l'abîme de ma vie passée; mais, debout sur le bord, je reprenais haleine, puis je faisais des efforts pour approcher, je touchais presque au but, je le tenais, je l'embrassais..... Hélas! je n'y étais pas encore, je ne tenais, je n'embrassais rien; hésitant à mourir à la mort, à vivre à la vie, je me laissais dominer plutôt par le mal, ce compagnon accoutumé, que par le mieux, cet

(1) *Si elle me retenait à peine, elle me retenait pourtant;* c'est-à-dire que si les vieilles habitudes alors le retenaient à peine, il n'en était cependant pas délivré. « Peu importe, dit saint Jean de la Croix (*Avertiss. XXII*), que l'oiseau soit retenu par un fil, plus ou moins fort. Quel que soit ce fil, dès lors qu'il ne peut le rompre, il reste captif et ne peut s'envoler. » Il en est de même de l'âme qui est retenue par l'amour des choses terrestres, quelque faible qu'il soit.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Plus le moment approchait où Augustin allait devenir tout autre, plus son cœur était rempli de trouble et de frayeur. Il s'agissait, comme le dit encore Gerson, de déraciner un arbuste et de le planter ailleurs, ce qui ne

CAPUT XI

Lucta spiritus et carnis in Augustino.

1. — Sic ægrotabam et excruciabar, accusans memetipsum solito acerbius nimis, ac volvens et versans me in vinculo meo, donec abrumperetur totum, quo jam exiguo tenebar, sed tenebar tamen. Et instabas tu in occultis meis, Domine, severa misericordia, flagella ingeminans timoris et pudoris, ne rursus cessarem, et non abrumperetur idipsum exiguum et tenue, quod remanserat, et revalesceret iterum, et me robustius alligaret. Dicebat enim apud me intus : Ecce modo fiat, modo fiat; et cum verbo jam ibam in placitum. Jam pene faciebam, non faciebam : nec relabebar tamen in pristina; sed de proximo stabam, et respirabam. Et item conabar, et paulo minus ibi eram, et paulo minus jamjamque attingebam, et tenebam : et non ibi eram, nec attingebam, nec tenebam, hæsitans mori morti, et vitæ vivere; plusque in me valebat deterius solitum, quam melius insolitum. Punctumque ipsum temporis,

peut se faire sans une grande violence. C'est la mort du grain semé dans la terre, c'est-à-dire l'éloignement complet de la vie charnelle, pour parvenir à la vie spirituelle. Hélas! que cette voie est difficile à traverser, et de combien d'obstacles elle est semée! Sainte Thérèse éprouva les mêmes sentiments de crainte et d'effroi, au moment où elle dit adieu au monde pour se consacrer à Dieu. « Je me souviens, dit-elle, de la douleur extrême dont mon cœur fut saisi lorsque je sortis de la maison paternelle. Cette douleur fut si vive, qu'à mon jugement je ne crois pas que je doive en ressentir une plus grande quand la mort viendra séparer mon âme de mon corps. Il me semblait que tous mes os se brisaient l'un contre l'autre dans tout mon corps, » etc. (*Vie de sainte Thérèse*, ch. IV.)

Ce violent combat vient, selon la remarque de Gerson et de sainte Thérèse,

inconnu. Plus l'instant de mon changement approchait, plus il me frappait d'épouvante; sans me détourner, je restais en suspens.

2. — Elles me retenaient encore, ces folles bagatelles, ces vanités, mes anciennes amies, et, me secouant par la robe de ma chair, elles murmuraient tout bas : « Tu nous quittes? Dès ce moment nous ne serons plus jamais avec toi? Dès ce moment, ceci, cela ne te sera plus permis, plus jamais? » Et sous ces mots *ceci, cela,* que me suggéraient-elles? O mon Dieu, que votre miséricorde en délivre l'âme de votre serviteur! Que me suggéraient-elles? Quelles indignités! Quelles hontes! Je ne les entendais plus qu'à demi; elles ne m'attaquaient plus de front, provocantes, hardies; mais, chuchotant derrière moi, risquant une furtive attaque, elles essayaient d'obtenir un regard..... Je m'éloignais; elles me retardaient toutefois, j'hésitais à me débarrasser d'elles pour courir où j'étais appelé; car la violente habitude me disait : « Penses-tu pouvoir vivre sans elles? »

3. — Mais elles ne le disaient plus que faiblement; car, du côté où je tournais la face et où je redoutais d'aller, la chasteté se présentait à moi, pleine d'une majesté sereine, modestement

de ce qu'au moment où l'âme va se convertir à Dieu, l'amour de Dieu est encore faible, tandis que l'amour du monde conserve toute sa puissance et s'oppose avec force à ce qu'on lui enlève l'asile, la demeure qu'il s'était faite dans l'homme depuis son enfance. Concluez de là que cette lutte violente est le signe d'une vocation divine, car ceux qui l'ont éprouvée et courageusement soutenue persévèrent avec constance dans le bien.

Tout homme qui délibère sur le choix d'un état de vie pourra trouver dans ce chapitre d'utiles conseils, si, se posant comme juge, il écoute tour à tour ce que lui diront la concupiscence d'une part, et la continence de l'autre.

Les bagatelles frivoles : « 1° Est-ce que tu nous quittes? 2° Quoi! dès ce moment nous ne serons jamais plus avec toi? 3° Quoi! cela ne nous sera jamais plus permis! 4° Pourras-tu vivre sans toutes ces jouissances? »

La continence : « 1° Sois sourd sur la terre à la voix de la chair impure pour la mortifier! 2° Non, je ne veux point de société avec l'opprobre et l'infamie. 3° Elles te promettent des jouissances, mais que sont-elles auprès de la loi du Seigneur ton Dieu? 4° Quoi! ne pourras-tu pas ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là? Est-ce donc par eux-mêmes, et non par le Seigneur leur Dieu, que cela leur est possible? Jette-toi avec confiance dans le sein de Dieu. »

quo aliud futurus eram, quanto propius admovebatur, tanto ampliorem incutiebat horrorem; sed non recutiebat retro, nec avertebat, sed suspendebat.

2. — Retinebant nugæ nugarum, et vanitates vanitatum, antiquæ amicæ meæ, et succutiebant vestem meam carneam, et submurmurabant : Dimittisne nos? et a momento isto non erimus tecum ultra in æternum? et a momento isto non tibi licebit hoc et illud ultra in æternum? Et quæ suggerebant, in eo quod dixi *hoc et illud*, quæ suggerebant, Deus meus? Avertat ab anima servi tui misericordia tua, quas sordes suggerebant, quæ dedecora. Et audiebam eas jam longe minus, quam dimidias, non tanquam libere contradicentes eundo in obviam, sed velut a dorso mussitantes, et discedentem quasi furtim vellicantes, ut respicerem. Retardabant tamen me cunctantem abripere atque excutere me ab eis, et transilire quo vocabar, cum diceret mihi consuetudo violenta : Putasne sine istis poteris vivere?

3. — Sed jam tepidissime hoc dicebat. Aperiebatur enim ab ea parte, qua intenderam faciem, et quo tran-

Ecoutons ce que saint Augustin dit, dans un autre endroit, de la glu des voluptés de la terre : « O vous, qui vous rendez au festin du Seigneur, n'aimez ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde. » Il n'a pas dit : n'ayez point, mais : n'aimez point; vous avez commencé par avoir, vous avez possédé, vous avez aimé. L'amour des biens de la terre est une espèce de glu pour les ailes de l'âme. Le désir seul que vous en avez vous y attache. Qui vous donnera les ailes de la colombe? Quand prendrez-vous votre essor vers le séjour du véritable repos, vous qui avez cherché un repos coupable dans ce lieu d'attaches criminelles? (*Serm. CXII, De verb.*, lib. VI.)

La défiance de soi-même et la confiance en Dieu, voilà donc le troisième degré auquel s'éleva le saint Docteur pour arriver à une conversion parfaite. C'est donc un signe excellent, et comme le cachet de la vocation divine, que de sentir en soi une vive confiance qu'on accomplira tout le bien que Dieu nous a donné de vouloir. (Voir dans l'*Essai sur les Confessions*, par M. Desjardins, son beau résumé des livres du saint Docteur sur la continence, le *De bono conjugali, De sancta virginitate, De bono viduitatis*, p. 32 et s.)

souriante, et m'invitant, avec une aimable réserve, à m'approcher sans crainte. Elle tendait vers moi, pour m'embrasser, ses pieuses mains, toutes pleines de bons exemples : Enfants, jeunes filles, jeunesse nombreuse, tous les âges, veuves vénérables, vierges parvenues à la vieillesse, saintes âmes en qui la continence n'avait pas été stérile, mais féconde en joies célestes qu'elle vous doit, ô Dieu, son époux. Et avec une douce et encourageante ironie, elle semblait me dire : « Quoi! tu ne pourras pas ce qu'ont pu ceux-ci, celles-ci? Et l'ont-ils pu par eux-mêmes? N'est-ce pas en Dieu, leur Seigneur? C'est le Seigneur leur Dieu qui me donne à eux. Pourquoi t'appuyer sur toi-même? C'est être sans appui. Jette-toi en lui sans crainte; il ne se dérobera pas pour te laisser tomber. Jette-toi hardiment : il te recevra, il te guérira. » Et comme je rougissais en moi-même d'entendre encore le murmure des vanités, et restais indécis, hésitant, elle me dit encore : « Sois sourd aux voix impures de la chair, qu'il faut mortifier. Les délices qu'elles te racontent, que sont-elles, comparées aux douceurs de la loi du Seigneur ton Dieu! » (*Ps.* CXVIII, 85.) Cette lutte était toute en mon cœur, où je m'avais moi-même pour adversaire. Alypius, attaché à mes côtés, attendait silencieux l'issue de cette crise étrange.

sire trepidabam, casta dignitas continentiæ serena, et non dissolute hilaris, honeste blandiens ut venirem, neque dubitarem, et extendens ad me suscipiendum et amplectendum pias manus, plenas gregibus bonorum exemplorum. Ibi tot pueri et puellæ; ibi juventus multa et omnis ætas, et graves viduæ, et virgines anus, et in omnibus ipsa continentia, nequaquam sterilis, sed fœcunda mater filiorum gaudiorum de marito te, Domine. Et irridebat me irrisione exhortatoria, quasi diceret : Tu non poteris quod isti et istæ? An vero isti et istæ in semetipsis possunt, ac non in Domino Deo suo? Dominus Deus eorum me dedit eis. Quid in te stas, et non stas? Projice te in eum : noli metuere; non se subtrahet, ut cadas. Projice te securus : excipiet et sanabit te. Et erubescebam nimis : quia illarum nugarum murmur adhuc audiebam, et cunctabundus pendebam. Et rursus illa quasi diceret : Obsurdesce adversus immunda illa membra tua super terram, ut mortificentur. Narrant tibi delectationes, sed non sicut lex Domini Dei tui. Ista controversia in corde meo, nonnisi de meipso adversus meipsum. At Alypius affixus lateri meo, inusitati motus mei exitum tacitus opperiebatur.

CHAPITRE XII

Une voix divine lui commande de prendre le livre des Epîtres de saint Paul et, en l'ouvrant, il tombe sur ces paroles : « Ne vivez pas dans les festins, dans les débauches, » etc. (*Rom.* XIII, 13-14.) Il se trouve tout à fait converti à Dieu, à la grande joie de sa mère.

1. — Quand, du plus intime de moi-même, une réflexion profonde eut retiré et amassé toute ma misère sous le regard de mon cœur, il s'y éleva une grande tempête, nuée chargée d'une pluie de larmes. Pour laisser fondre l'orage avec tous ses gémissements, je m'éloignai d'Alypius; les pleurs réclamaient la solitude, et je me retirai assez loin pour n'être pas importuné même d'une aussi chère présence. Tel était mon état, et il s'en aperçut; j'avais dit quelques mots d'une voix déjà pleine de larmes. Je me levai. Il demeura à l'endroit où nous étions assis, plongé dans une profonde stupeur. Et moi, j'allai m'étendre, je ne sais comment, sous un figuier; là je donnai un libre cours à mes pleurs qui coulèrent par torrents, sacrifice agréable à vos yeux, Seigneur. Et je vous disais, non pas en ces termes, mais en ce sens : Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand serez-vous irrité? (*Ps.* VI, 4.) Oubliez mes iniquités passées (*Ibid.*, LXXV, 3-5), car je sentais qu'elles me retenaient encore. Et je m'écriais en sanglotant : « Jusques à quand? Demain? Demain? Pourquoi pas à l'instant? Pourquoi pas à cette heure en finir avec ma honte? »

2. — Je disais et je pleurais dans toute l'amertume d'un cœur contrit. Tout à coup, j'entends sortir d'une maison voisine une voix d'enfant ou de jeune fille, qui répétait en chantant : « PRENDS, LIS! PRENDS, LIS! » Et aussitôt, changeant de visage, je cherchai attentivement en ma mémoire quelque refrain usité dans des jeux d'enfants. Je ne trouvai rien. Réprimant alors la violence de mes larmes, je me levai, interprétant comme un ordre divin d'ouvrir le livre des Écritures

CAPUT XII

Quomodo vocis admonitu, et Apostoli verbis, totus conversus fuit.

1. — Ubi vero a fundo arcano alta consideratio contraxit et congessit totam miseriam meam in conspectum cordis mei, oborta est procella ingens, ferens ingentem imbrem lacrymarum. Et ut totum effunderem cum vocibus suis, surrexi ab Alypio. Solitudo enim mihi ad negotium flendi aptior suggerebatur. Et secessi remotius, quam ut posset mihi onerosa esse etiam ejus præsentia. Sic tunc eram, et ille sensit nescio quid. Aliquid enim puto dixeram, in quo apparebat sonus vocis meæ jam fletu gravidus, et sic surrexeram. Mansit ergo ille ubi sedebamus, nimie stupens. Ego sub quadam fici arbore stravi me, nescio quomodo : et dimisi habenas lacrymis, et proruperunt flumina oculorum meorum acceptabile sacrificium tuum. Et non quidem his verbis, sed in hac sententia multa dixi tibi : Et tu, Domine, usquequo? Usquequo, Domine, irasceris in finem? Ne memor fueris iniquitatum nostrarum antiquarum. Sentiebam enim ab eis me teneri, et jactabam voces miserabiles : Quamdiu, quamdiu, cras et cras? Quare non modo? Quare non hac hora finis turpitudinis meæ?

2. — Dicebam hæc, et flebam amarissima contritione cordis mei : et ecce audio vocem de vicina domo, cum cantu dicentis et crebro repetentis, quasi pueri an puellæ, nescio : Tolle, lege; tolle, lege. Statimque mutato vultu, intentissimus cogitare cœpi, utrumnam solerent pueri in aliquo genere ludendi cantitare tale aliquid : nec occurrebat omnino audisse me uspiam.

et d'y lire le premier chapitre venu. Je savais qu'Antoine (1), survenant un jour à la lecture de l'Évangile, avait pris pour lui cet avertissement : Allez, vendez ce que vous possédez et donnez-le aux pauvres; vous aurez un trésor dans le ciel; et venez, suivez-moi (*Matth.* XIX, 21), et qu'un tel oracle l'avait aussitôt converti.

3. — Je revins vite à la place où Alypius était assis, et où j'avais laissé, en me levant, le livre de l'Apôtre. Je le pris, l'ouvris, et lus en silence le premier chapitre sur lequel tombèrent mes yeux : Ne vivez pas dans les excès de la table et du vin, ni dans l'impureté et la débauche, ni dans les contestations et la jalousie : mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne prenez pas soin de votre chair jusqu'à la livrer à la concupiscence. (*Rom.* XIII, 13-14.) Je n'en voulus pas lire davantage; à quoi bon? Ces lignes à peine achevées, il se répandit dans mon cœur comme une lumière de sécurité qui dissipa les dernières ténèbres du doute. Alors,

(1) *Je savais qu'Antoine*, etc. Saint Athanase, qui a écrit sa vie, rapporte le fait.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Que le pécheur s'écrie souvent avec saint Augustin : « Jusques à quand, Seigneur, serez-vous irrité contre moi? Ne vous souvenez pas de mes anciennes iniquités! » Car celui qui veut sérieusement se convertir sent que les chaînes qui le retiennent captif sont la violence de l'habitude, l'aveuglement de l'esprit et la faiblesse de la volonté. C'est là le juste châtiment des pécheurs que, lors même qu'ils le veulent, ils ne peuvent se détacher de leurs péchés qu'au prix des plus grands efforts.

2. « Ce changement est l'œuvre de la droite du Très-Haut, » c'est la main de Dieu qui a opéré ce prodige et non Augustin. La lumière de la grâce divine lui a inspiré la haine des attraits séducteurs de la volupté et le mépris de l'amour du monde. C'est ainsi que celui qui est admirable dans ses saints a converti Paul par une voix céleste et Antoine par les paroles de l'Evangile. Nous lisons, nous entendons souvent, nous méditons ces mêmes paroles; mais « l'Esprit souffle où il veut; » nous ne nous convertissons point avec Augustin, nous ne sommes pas soutenus avec Alypius. Tâchons du moins, de coopérer selon la mesure de nos forces à la grâce divine, qui ne fait jamais défaut aux hommes de bonne volonté, et d'être d'une fidélité extrême à ses mouvements et à ses inspirations.

3. Dieu, par le moyen de ces paroles de saint Paul, a arraché Augustin :

Repressoque impetu lacrymarum surrexi, nihil interpretans, nisi divinitus mihi juberi ut aperirem codicem, et legerem quod primum capitulum invenissem. Audieram enim de Antonio, quod ex evangelica lectione, cui forte supervenerat, admonitus fuerit, tanquam sibi diceretur, quod legebatur : Vade, vende omnia quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlis : et veni, sequere me, et tali oraculo, confestim ad te esse conversum.

3. — Itaque concitus redii ad eum locum ubi sedebat Alypius; ibi enim posueram codicem Apostoli, cum inde surrexeram. Arripui, aperui, et legi in silentio capitulum quo primum conjecti sunt oculi mei : Non in commessationibus, et ebrietatibus; non in cubilibus et impudicitiis; non in contentione, et æmulatione : sed induimini Dominum Jesum Christum, et carnis providentiam ne feceritis in concupiscentiis. Nec ultra volui legere, nec opus erat. Statim quippe cum fine hujusce sententiæ, quasi luce securitatis infusa cordi meo, omnes dubitationis tenebræ diffugerunt. Tum interjecto aut

1° aux désirs de la volupté et de l'impudicité : Ne vivez ni dans les excès du vin, ni dans ceux de la bonne chère, ni dans l'impureté et l'intempérance; 2° à la servitude des affaires temporelles, par ces autres : Ni dans un esprit de contention et de jalousie, esprit dont le monde est rempli. Ainsi fut brisé le double filet qui retenait Augustin, comme il l'avoue lui-même plus haut, (Ch. VI.) Docile à la voix de Dieu qui l'appelait, il se revêtit de Notre-Seigneur Jésus-Christ par l'imitation de ses vertus, et ne chercha plus à satisfaire les désirs de la chair. Corneille Lancelot pense que, dans ces paroles de l'apôtre saint Paul, Dieu découvrit à saint Augustin les conseils évangéliques. (*Vie de saint Augustin*, liv. Ier, ch. XXXVII.)

On ne peut lire ce récit sans en être ému; il est en quelque sorte le point culminant du livre des *Confessions*. Ce qu'on retient le plus volontiers de la conversion de saint Augustin, c'est le dénouement de cette crise morale aussi subite que violente, après laquelle son âme enfin peut dire avec effusion :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.

(CORNEILLE, *Polyeucte*, acte V, sc. V.)

après avoir marqué de l'ongle ou de je ne sais quel autre signe cet endroit du livre, je le fermai, et j'appris à Alypius d'un air tranquille ce qui m'était arrivé. Lui me découvre ce qui, à mon insu, se passait en lui. Il me demande à voir ce que j'avais lu; je le lui montre; lisant plus loin que moi, il s'arrête aux paroles suivantes, que je n'avais pas remarquées : Assistez celui qui est faible dans la foi. (*Rom.* XIV, 1.) Il se les applique et me l'avoue. Fortifié par cet avertissement dans une résolution sainte, si bien d'accord avec la pureté de mœurs où il m'avait devancé depuis si longtemps, il se joint à moi sans hésitation et sans trouble. A l'instant nous allons trouver ma mère, nous lui indiquons ce qui se passe, elle se réjouit. Nous lui racontons comment cela est arrivé, elle tressaille de joie, elle triomphe. Elle vous bénissait, vous, dont la puissance va bien au delà de nos prières et de nos pensées (*Ephes.* III, 20), elle vous bénissait de lui avoir accordé en moi bien plus que ne vous demandaient ses gémissements et ses larmes. J'étais si pleinement converti (1) que je renonçais au mariage, à toute espérance du siècle, affermi sur cette règle de foi où, tant d'années auparavant, votre révélation m'avait montré debout à ma mère. Ainsi vous avez changé son deuil en joie (*Ps.* XXIX, 12), au delà de tous ses désirs, en joie plus chaste et plus douce que celle qu'elle aurait trouvée en des fils nés de moi.

(1) *J'étais si pleinement converti,* etc. Le changement, après trois ans de lutte de l'homme contre l'homme, fut radical dans la croyance et les mœurs, car l'abandon de la foi avait été suivi ou accompagné de la perte des mœurs. Saint Augustin se fût borné à mettre de la dignité dans sa vie en se mariant, comme sainte Monique le projetait. Sa conversion eût été

digito, aut nescio quo alio signo, codicem clausi, et tranquillo jam vultu indicavi Alypio. At ille, quid in se ageretur, quod ego nesciebam, sic indicavit. Petiit videre quid legissem. Ostendi : et attendit etiam ultra quam ego legeram : et ignorabam quia sequeretur. Sequebatur vero : Infirmum autem in fide recipite. Quod ille ad se retulit, mihique aperuit. Sed tali admonitione firmatus est, placitoque ac proposito bono, et congruentissimo suis moribus, quibus a me in melius jam olim valde longeque distabat sine ulla turbulenta cunctatione conjunctus est. Inde ad matrem ingredimus, indicamus : gaudet. Narramus quemadmodum gestum sit : exultat et triumphat; et benedicebat tibi, qui potens es ultra quam petimus aut intelligimur, facere : quia tanto amplius sibi a te concessum de me videbat, quam petere solebat miserabilibus flebilibusque gemitibus. Convertisti enim ita me ad te, ut nec uxorem quærerem, nec aliquam spem sæculi hujus, stans in ea regula fidei, in qua me ante tot annos ei revelaveras. Et convertisti luctum ejus in gaudium, multo uberius quam voluerat, et multo charius atque castius, quam de nepotibus carnis meæ requirebat.

cependant réelle; mais, du coup, il renonça au mariage et à toutes les espérances du siècle. « Il n'était pas l'homme des demi-mesures. Il n'hésita pas à franchir le pas qui sépare les conseils des préceptes évangéliques. En se convertissant, il se donna à Dieu. » (Mgr Douais, *loc. cit.*, p. 132.)

TABLE ABRÉGÉE DES CHAPITRES

A leur place respective ils sont analysés plus longuement dans chaque titre.

Un Index alphabétique des matières *se trouve à la fin du tome IVe.*

LIVRE CINQUIÈME

CH. I. — Augustin excite son âme à louer Dieu..... 6
II. — Les impies ne sauraient fuir la présence de Dieu, ils doivent plutôt retourner à lui..... 10
III. — Le manichéen Faustus. Aveuglement des philosophes.... 14
IV. — Il n'y a de bonheur que dans la connaissance de Dieu.. 22
V. — Les erreurs des Manichéens sur l'astronomie les rendent indignes d'être crus sur le reste de leur doctrine..... 24
VI. — Eloquence de Faustus et son ignorance des arts libéraux. 28
VII. — Augustin se dégoûte de la secte manichéenne..... 34
VIII. — Voyage d'Augustin à Rome malgré sa mère..... 38
IX. — La fièvre le saisit et le met en danger. Prières de sa mère..... 46
X. — Erreurs d'Augustin avant d'avoir reçu le baptême..... 52
XI. — Conférences qu'il eut avec des catholiques..... 60
XII. — Supercheries des écoliers de Rome à l'égard de leurs maîtres..... 62
XIII. — Augustin est envoyé, pour enseigner l'éloquence, à Milan. Saint Ambroise l'accueille..... 66
XIV. — Entendant saint Ambroise, il revient peu à peu de ses erreurs..... 70

LIVRE SIXIÈME

CH. I. — Perplexités d'Augustin, qui n'est plus manichéen sans être déjà catholique. Sa mère arrive à Milan..... 78
II. — Repas et assemblées qu'on avait coutume de faire aux tombeaux des martyrs..... 84
III. — Occupations et études de saint Ambroise..... 88
IV. — Les sermons de saint Ambroise apprennent à Augustin la doctrine catholique..... 94
V. — Autorité des livres saints. Nécessité d'y avoir recours.... 98
VI. — Misère des ambitieux. Exemple d'un mendiant..... 104

VII. — Alypius détourné des jeux du cirque..... 110
VIII. — Il retourne au combat des gladiateurs..... 116
IX. — Il est arrêté comme voleur..... 120
X. — Innocence d'Alypius. Arrivée de Nebridius..... 124
XI. — Perplexités d'Augustin au sujet d'un genre de vie..... 130
XII. — Ses discussions avec Alypius sur le mariage et le célibat. 136
XIII. — On cherche une épouse à Augustin..... 140
XIV. — Il songe à vivre en commun avec ses amis..... 142
XV. — La femme qu'il entretenait l'ayant quitté, il en prend une autre..... 146
XVI. — Crainte de la mort et du jugement..... 150

LIVRE SEPTIÈME

Ch. I. — Augustin conçoit Dieu comme une essence corporelle répandue dans les espaces infinis..... 156
II. — Arguments de Nebridius pour réfuter les Manichéens.... 162
III. — Le libre arbitre est cause du péché..... 166
IV. — Dieu, le souverain bien, est nécessairement incorruptible. 170
V. — Augustin cherche de nouveau d'où vient le mal, quelle est sa racine..... 174
VI. — Il rejette les vaines prédictions des astrologues..... 180
VII. — Sa pénible recherche de l'origine du mal..... 188
VIII. — Comment la divine miséricorde vient à son secours..... 192
IX. — Il a trouvé dans les livres des Platoniciens la Divinité du Verbe éternel, mais non pas l'humilité de son Incarnation..... 194
X. — Il commence à voir clair dans les choses divines et découvre que Dieu est la lumière immuable..... 202
XI. — Comment les créatures sont et ne sont pas..... 206
XII. — Tout ce qui existe est d'origine bonne..... 208
XIII. — Rien que de bon dans les œuvres de Dieu; toutes le louent..... 210
XIV. — Augustin constate que, pour un esprit droit, rien ne déplaît dans les créatures de Dieu..... 214
XV. — Comment le vrai et le faux s'y mêlent..... 216
XVI. — Tous les êtres sont bons relativement. Ce que c'est que l'iniquité..... 218
XVII. — Ce qui éloignait Augustin de la connaissance de Dieu... 222
XVIII. — Jésus-Christ incarné est l'unique voie du salut..... 228
XIX. — Sentiments d'Augustin sur l'Incarnation du Christ et son éminente sagesse..... 230
XX. — Les livres des Platoniciens le rendent plus instruit mais plus orgueilleux..... 236
XXI. — Il trouve dans les Saintes Écritures l'humilité et la vraie voie du salut, qu'il ne rencontra point dans les livres des philosophes..... 240

LIVRE HUITIÈME

Ch. I. — Le désir d'une vie meilleure décide Augustin à consulter le vieillard Simplicianus..... 248
II. — Simplicianus lui raconte la conversion du rhéteur Victorinus..... 256
III. — Comment Dieu et les anges éprouvent tant de joie à la conversion d'un pécheur..... 264
IV. — Les conversions célèbres excitent une joie plus vive..... 270
V. — La tyrannie de l'habitude retardait la conversion d'Augustin. 274
VI. — Pontitianus lui raconte la vie de saint Antoine..... 280
VII. — Agitation et confusion de son âme pendant le récit de Pontitianus..... 290
VIII. — Pourquoi il se retire au jardin avec Alypius..... 296
IX. — Comment l'âme se commande et se résiste en même temps à elle-même..... 302
X. — Deux volontés contraires ne prouvent pas deux natures différentes en nous..... 306
XI. — Derniers combats de la chair et de l'esprit dans Augustin. 312
XII. — A cette parole divine « Prends, lis!..... » il se convertit entièrement..... 318

FIN DU TOME DEUXIÈME

Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris VIII^e.

Date Due

FACULTY

OCT 31 1994

NOV 28 1994

BW287 .A3 1900 v.2
Les confessions
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00060 4456